



HAL
open science

Politique et Société dans l'œuvre de Léon Bloy

Jean Souet

► **To cite this version:**

Jean Souet. Politique et Société dans l'œuvre de Léon Bloy. Sciences de l'Homme et Société. UNIVERSITE D'ORLEANS, 1994. Français. NNT : 1995ORLE1009 . tel-04783669

HAL Id: tel-04783669

<https://univ-orleans.hal.science/tel-04783669v1>

Submitted on 14 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Jean SOUET

*Politique et Société
dans
l'œuvre de
Léon Bloy*

Thèse de Doctorat
de Littérature Française

Université d'Orléans

sous la direction de
M. Géraldi LEROY

Soutenue le 5 octobre 1994
au Centre Charles Péguy
à Orléans

Membres du jury :
M. Pierre GLAUDES
Professeur à l'Université
de Toulouse - Le Mirail
Mme Françoise GERBOD
Professeur à l'Université
de Paris X, Nanterre
M. Géraldi LEROY
Professeur à l'Université
d'Orléans

AVANT-PROPOS

=====

Léon Bloy fait partie de ces écrivains qui ont leur légende, légende d'ailleurs construite à dessein de son vivant (1) et dont certains traits caricaturaux ont perduré. Étudier aujourd'hui sa pensée, c'est donc d'abord revenir à la réalité de ses textes sans tomber dans le piège d'une glose parfois écrasante, au point d'en obscurcir le sens, non sans anachronisme ou volonté récupératrice.

Il est né en 1846, mais sa carrière d'écrivain ne s'amorce véritablement qu'assez tard, en 1873, avec son entrée dans le journalisme. Il est alors converti au catholicisme depuis cinq ans et sa voie sera celle de l'intransigeance. Cette carrière s'achève avec sa mort le 3 novembre 1917. C'est d'abord la conversion, mais aussi un cadre chronologique qui fonde la pensée bloyenne: il commence au moment où la France vient de subir la défaite et le choc de la Commune: ces événements ont eu au moins une fonction de révélateurs, dont les effets seront perceptibles a posteriori (2). Léon Bloy meurt sans connaître l'issue de l'autre guerre. Il commence aussi à écrire au moment de la naissance difficile de la IIIe République, en traverse les grandes crises d'installation: c'est aussi son attitude à l'égard de ce régime qui fonde l'unité de sa pensée.

Étudier la pensée politique et sociale de Léon Bloy dans son œuvre, c'est d'abord essayer d'en saisir les fondements, les influences qui l'ont orientée, en apercevoir la construction progressive jusqu'au sommet de l'"absolu", rempart typiquement

broyen mais qui n'est pas né tout armé. C'est tenter d'appréhender les tergiversations initiales, les reniements, parfois les résurgences. C'est aussi définir les enjeux, à une époque de forte confrontation de la tradition et du modernisme, de l'héritage révolutionnaire et contre-révolutionnaire, et au fond du politique et du religieux, avec toutes les ambiguïtés qu'implique cette distinction, à une époque où le discours polémique prend une violence inouïe. C'est surtout s'efforcer d'en saisir les nuances, parfois subtiles et ténues, contredisant partiellement le mythe un peu hâtif d'une pensée monolithique que l'on a induit d'expressions certes fascinantes par leur caractère éclatant. C'est enfin tenter de percer les ruses d'une pensée fondée sur un double discours et chargée d'ironie, ne serait-ce que dans la volonté de déjouer le classement politique ou toute politique de sorte que le chercheur des idées politiques se voit renvoyé d'emblée à ses chères études ... mais sur d'autres auteurs.

Ce travail portera essentiellement sur l'œuvre de la maturité, livres et articles destinés à la publication, et considérés selon le mouvement de l'évolution de la pensée politique broyenne, même si, pour la formation notamment ou pour des périodes de silence forcé dans l'édition, il sera fait appel à des textes a priori non destinés à être publiés: leur convergence avec l'œuvre proprement dite est souvent frappante, comme le montrent les reprises dans le *Journal des lettres* ou les réutilisations partielles.

Les références principales, dans le corps du texte, renvoient

à l'édition du *Mercure de France* en 15 volumes, établie par Joseph Bollery et Jacques Petit (3). Cette étude est grandement redevable aux recherches du premier notamment à sa biographie de Léon Bloy (4), aux *Cahiers Léon Bloy* qu'il a dirigés pendant quinze ans de 1924 à 1939 (5), qui constituent une abondante source d'informations précieuses, de témoignages des contemporains de Léon Bloy et de ses proches. De même, on ne peut se priver plus récemment des recherches de Michel Arveiller et Pierre Glaudes, qui ont notamment dirigé un *Cahier de l'Herne* (6) comportant, en plus d'études éclairantes et mises au point récentes, des inédits de Léon Bloy et une bibliographie mise à jour. Les bulletins de la Société des études bloyennes, fondée en 1987 et présidée par Michel Arveiller (7) et les *Cahiers Léon Bloy* de la nouvelle série (8) enrichissent le champ de notre connaissance. Enfin les recherches menées à l'initiative de Pierre Glaudes et Michel Malicet à qui l'on doit notamment deux importantes réunions de textes critiques, *Léon Bloy au tournant du siècle* (9) et *Léon Bloy et la guerre de 1870* (10) montrent que les ouvertures récentes de la critique bloyenne libèrent progressivement l'auteur du ghetto d'un militantisme mimétique de bonne ou de mauvaise foi, et le replacent en son temps et dans une perspective littéraire.

Cet ouvrage doit aussi beaucoup aux conseils méthodologiques de M. Géraldi LEROY, aux études suivies dans son séminaire de maîtrise et de DEA, et à l'exemple de ses recherches sur Charles Péguy(11), contemporain à la fois proche et lointain de Léon Bloy.

Première partie

Les débuts (1846-1882)

CHAPITRE I: de Périgueux à Paris (1846-1869)

Les origines

Bloy est né à Fenestreau sur les hauteurs de Périgueux en 1846 et il y a passé son enfance (1). Il reste quelques traces d'un attachement sentimental à la nature périgourdine et à la cathédrale Saint-Front, comme le montrent des passages du *Journal* transcrivant, la vieillesse venue, lorsque la région aura été quittée depuis longtemps, les impressions produites par une villégiature en 1911: « Notre petite maison, très paysanne, bien qu'aménagée assez confortablement, est située au bord de l'Isle, l'aimable rivière de mon enfance » (XIII,246). Mais Bloy ne sera pas un écrivain du Périgord: la région natale est d'un faible poids dans les conceptions bloyennes. On pourrait certes risquer l'idée que le recours fréquent à l'image du cochon (même dans les titres) a pour origine la rencontre dans l'enfance des cochons chercheurs de truffes: « Il est certain que la vieille

truie flaire déjà avec concupiscence, comme une de ces truffes miraculeuses qui poussent en plein sol dans le Périgord qui l'a vu naître» écrira-t-il en évoquant Emile Goudeau, le cousin périgourdin. Mais cela se réfère davantage à un lieu commun, un cliché régional qu'à un trait biographique profond. Il est vrai que Bloy se fera photographier un jour devant les cochons (2), en une sorte d'hommage à rebours à sa région d'origine, mais l'image fait assez partie du patrimoine universel et n'est pas assez autochtone pour qu'on pousse plus loin. De même, si dans le roman partiellement autobiographique *Le Désespéré*, achevé en 1886, il se nomme "le Périgourdin" (III,60), cela correspond pas à une province particulière, mais à la revendication d'un exclu de la société littéraire et journalistique parisienne.

Les parents

La mère de Léon Bloy est peut-être de lointaine origine espagnole (3), et cela nourrira le mythe de l'adulte Léon Bloy; ainsi, il écrira, à une époque d'angoisse au retour de l'hiver et de son cortège de misères: « Le vieux sang aragonais qui fait le fond de ma nature s'insurge au moment des premiers froids » (4). Là encore, cet atavisme est reconstruit a posteriori, d'autant que la dévotion de la mère, liée à cet hispanisme, va renforcer la conviction d'une manifestation providentielle dans le bouleversement religieux et catholique à venir. Pour lors, le *Journal d'enfance* de Léon Bloy (5), tenu en 1861 et 1862 sur le conseil du père, signale naïvement cette dévotion de la mère; on l'aperçoit, encourageant le fils à la pratique: « Je me suis mis à

rédigé ce petit Journal (...) je n'avais pas encore fini et Paul était déjà au lit depuis un moment, lorsque maman est venue faire ressouvenir la tante (car elle l'avait oublié) qu'il était dix heures, elle m'a fait faire ma prière et je suis allé me coucher » (6).

Le père est à l'époque, employé de la compagnie du chemin de fer d'Orléans dans son bureau de Périgueux: « Ce matin, papa m'a fait lire, pendant que nous étions au bureau, une lettre dans laquelle M.Ozil écrivait qu'il donnait sa démission à la compagnie d'Orléans »(7), note le garçon en janvier 1861. C'est un homme assez rigoureux et rationaliste comme le montrent certaines directives évoquées dans le *Journal d'enfance*, à propos d'une reproduction de *La Smala* de Vernet à laquelle le jeune Léon Bloy s'exerce: « J'ai commencé par m'y prendre mal d'abord, aussi quand papa est venu voir mon travail et qu'il m'a fait remarquer quelques disproportions dans mon esquisse je me suis récrié en disant que je ne comprenais pas. Alors papa, qui depuis trois jours s'impatientait de me voir faire mon esquisse, s'est emporté en me disant qu'il allait trouver un moyen très simple de me le faire comprendre; alors il s'est mis à me faire un calque, ce dont j'ai beaucoup pleuré, car il y avait déjà longtemps que je m'étais affranchi du calque, et je ne me souciais pas de recommencer à m'en servir; enfin, j'ai fini par me consoler, et j'ai fini par me mettre au travail sérieusement quand M.Perrot est venu, ce qui a un peu adouci papa jusqu'à onze heures » (8). On assiste ainsi à un premier conflit feutré entre le désir d'improvisation et d'autonomie du fils et l'exigence d'efficacité

rationnelle du père.

Il a en effet l'esprit pratique et encourage aussi son fils de quatorze ans à s'orienter vers des travaux qui pourraient lui ouvrir les portes d'un métier (à propos de la démission citée plus haut): "Papa m'a dit, à cette occasion, qu'il était malheureux que je n'aie pas fait de grosse depuis plus longtemps, car maintenant, si j'avais une belle écriture, je pourrais peut-être remplir cette place vacante" (9). Il essaie aussi de forcer le fils à plus de rigueur dans ses apprentissages: "Papa m' a dit qu'il fallait me mettre sérieusement au piano, au moins deux heures par jour: je l'ai étudié pendant une demi-heure" (10).

Malgré cette rigueur et cet esprit pratique, ce n'est sans doute pas, à l'époque du moins, le père castrateur qui apparaîtra plus tard dans la légende bloyenne (notamment dans celle qui se forme à partir du *Désespéré*). Sa sévérité n'exclut pas qu'il laisse une relative liberté à son fils ou même qu'il l'encourage: « Ce soir, vers quatre heures, M. Bodo est venu et a vu mon dessin. Il a été enchanté de mes progrès, si bien que Papa m'a dit que, si je réussissais bien mon dessin jusqu'à la fin, qu'il le ferait voir à M.Krantz » (11). Il est même de bon conseil et l'adaptation pratique est parfois bien accueillie par le jeune Bloy: « Je suis allé au bureau où j'ai sérieusement avancé mon dessin et où papa m'a enseigné un nouveau procédé pour aiguïser mes crayons en les usant sur de la brique » (12). Il est aussi secourable dans les situations difficiles: « J'ai repris mes occupations de ce matin, et j'ai failli, ce soir, dans un mouvement d'humeur, renoncer à mon dessin, à cause de la crinière du cheval, que je n'ai pas pu

faire, et pour laquelle j'ai essayé de tous les moyens, mais, grâce aux conseils de papa, je suis arrivé à en faire une partie, tant bien que mal » (13). Et les sanctions semblent au moins équitablement partagées si l'on tient compte de l'âge du frère plus jeune: « Hier, c'était mon tour de recevoir des reproches de papa, aujourd'hui, c'était celui de Georges qui reçut des calottes de papa, parce qu'il écrivait mal » (14). Le conflit semble d'ailleurs plus irréductible entre le père et le frère, et le rédacteur du *Journal* (mais n'est-ce pas une opinion prudemment « officielle »?) semble pencher du côté de l'autorité paternelle: « Ensuite, nous avons assisté à une correction infligée à Georges par papa et qui a été assez forte, car Georges ne fait pas grand chose de bon, et à propos, aujourd'hui, papa a bien recommandé à M. Rueupérou de mettre Georges à la raison, avis dont ce monsieur n'a pas l'air très éloigné ». Ce père présenté plus tard, dans *Le Désespéré* comme un "excellent théologien maçonnique" (III,30) conseille malgré tout à cette époque la lecture de Bossuet: « Paul et moi, nous avons causé de littérature ancienne, au coin du feu, ce qui a amené papa à me prêter les oeuvres de Bossuet, livre qui me paraît assez intéressant » (15).

Le père a pu contribuer (avec d'autres influences) à créer l'intérêt de l'enfant pour Napoléon: il a le goût pour les conversations, notamment militaires: « Je me suis aperçu que M. Rueupérou est très causeur, car Papa et lui ne laissent passer presque aucun jour sans tenir une longue conversation, principalement sur les chevaux et la cavalerie, car M. Rueupérou a été cuirassier » (16). Si l'on en croit une anecdote tardive,

le père emmenait son fils dans une sorte de sanctuaire napoléonien: « Il y avait aussi, tout près de la ville, un jardin étrange et certainement très ridicule que je reverrai probablement en paradis. Un bourgeois quelconque, un imbécile, j'en ai peur, avait imaginé de faire de sa propriété un lieu de pèlerinage napoléonien. Cela s'appelait Sainte-Hélène et mon père m'y conduisait tout enfant. C'est si loin que je peux à peine m'en souvenir. Il y avait je ne sais quoi, un buste énorme de l'Empereur, une petite colonne de l'armée en simili-bronze, une sorte de caverne environnée de saules-pleureurs et représentant le tombeau d'exil, d'où émanait une épouvante religieuse, des rocailles de la Malmaison ou de Saint-Cloud, une effigie verdâtre du Roi de Rome dans un berceau de lierre ou de chèvrefeuille, et des plâtres de grognards ou de maréchaux défiant toute cocasserie sublunaire » (V,281). La reconstitution a posteriori est évidente, ne serait-ce que dans les écarts de style entre le *Journal d'enfance* et cette page de *L'Âme de Napoléon* qui ne paraîtra qu'en 1912; Léon Bloy lui-même écrit à l'époque: « Voilà tout ce que je peux retrouver dans les cryptes de ma mémoire et encore, je n'en suis pas très sûr » (V,281). Mais ces anecdotes d'enfance sont suffisamment rares et l'émotion suffisamment forte pour que cela plaide en faveur de son authenticité: « Mais l'émoi de mon cœur d'enfant dure toujours et c'est parce qu'il n'a pas cessé, depuis cinquante ans, que je peux écrire ces pages » (V,281). Cela a dû nourrir le goût pour Napoléon de Léon Bloy de même que l'iconographie dont le rôle était important pour lui dans la mesure où assez tôt il s'est adonné au dessin et à

la peinture; le *Journal d'enfance* le montre feuilletant pour le plaisir des images: l'ouvrage qui semble marquant, longtemps après pour la naissance d'une admiration pour Napoléon est aussi évoqué dans *L'Âme de Napoléon*: « Quel souvenir que ces images de Raffet (17) illustrant la pauvre histoire de Norvins qui me paraissait un évangile quand j'avais douze ans! Un évangile, c'est bien cela. À peine en connaissais-je un autre, ma culture chrétienne ayant été devancée, ou retardée, par la culture napoléonienne. Malgré tant d'années écoulées, je retrouve encore le frisson de magnificence qui me parcourait en feuilletant ces pages que je pouvais à peine lire, ignorant tout à fait l'histoire » (V,280-281).

L'opposition du père et de la mère qui sera radicalisée dans le mythe ultérieur doit elle aussi être nuancée. Elle paraît aussi assez sévère: « Après déjeuner, Maman m'a envoyé là-haut pour me débarbouiller et me changer de linge » (18). Le père et la mère ne semblent pas appartenir à deux univers résolument antagonistes: « Et pendant ce temps maman et papa ont raconté l'histoire du *Petit Poucet* à nos petits frères, ce qui ne nous a pas beaucoup amusés Paul et moi » (19). D'ailleurs, la sévérité de l'un et de l'autre parent est toute relative, comme le suggèrent les retards matinaux ou les jeux. En fait, il est un événement qui a sans doute joué un rôle bien plus important dans cette période infantile.

1860: la rupture scolaire

Le *Journal d'enfance* commence par une présentation anodine:

« J'aurai quatorze ans et six mois le 9 ou le 11 de ce mois-ci » (20), en date du 1er janvier 1861. Or Bloy a été exclu du lycée l'année précédente après avoir menacé ses camarades d'un couteau (21). Dans *Le Désespéré*, il rapportera l'épisode ainsi: « Un jour, je me révoltai, la malice de mes condisciples ayant dépassé je ne sais quelles bornes. Je dérobai un couteau de réfectoire heureusement inoffensif et m'élançai, après une bravade emphatique sur un groupe de quarante jeunes drôles dont je blessai deux ou trois » (III,53). Certes, on peut estimer que l'épisode est largement recomposé, vingt-cinq ans après, conformément à la légende du solitaire affronté à la multitude vile: il faut donc une certaine prudence dans les conclusions. Cette bravade contient malgré tout les prémisses d'un style au moins, d'une manière « musclée », qu'on retrouvera dans la polémique politique.

Ce *Journal d'enfance* met cependant en évidence les effets de cette exclusion. L'éducation de Léon Bloy est livrée à un doux dilettantisme car, malgré l'apparente rigueur du père, il jouit d'une relative liberté, et ne subit pas encore de contraintes excessives. « Nous sommes partis ensemble pour le bureau où Georges a commencé, pour la première fois depuis qu'il va au bureau avec papa, à faire des exercices et à apprendre des leçons; quant à moi, j'ai continué l'esquisse du second épisode de *La Smala* d'Horace Vernet que j'avais commencé l'avant-veille » (22). Il s'intéresse surtout à son dessin, s'applique à des reproductions de cette *Smala* d'Horace Vernet et du *Dragon* d'Odier (23), qu'il a le loisir de peaufiner sans qu'on le

dérange vraiment: « En arrivant au bureau, je me suis mis à la botte de mon Dragon, que j'ai fini par réussir, quoique non sans peine, car, pour le raccorder avec la botte, j'ai été obligé de baisser mon manteau » (24).

D'autre part et surtout, le garçon de quatorze ans n'a plus guère de camarades de son âge: « Je suis donc allé au bureau et en route j'ai rencontré Chameirat qui allait au collège et à qui j'ai serré la main (car c'est peut-être le seul de mes anciens camarades avec qui j'ai conservé des rapports agréables) » (25). On peut se demander si l'idéal familial, sorte de micro-société protégée qu'on verra apparaître plus tard, ne trouve pas une partie de ses fondements dans cette rupture et ce repli vers la famille qu'a provoqué l'exclusion.

Il gardera en tout cas, sa vie durant, le soupçon à l'égard de l'école et des rapports ambigus d'autodidacte avec elle, ne serait-ce que parce qu'il devra achever sa formation sur le tard et par une sorte de revanche individuelle. Ainsi il écrira à propos de son double Marchenoir dans *Le Désespéré*: « Seul, presque sans effort, il apprit en deux ans ce que le despotisme abêtissant de tous les pions de la terre n'aurait pu lui enseigner en un demi-siècle » (III,54).

L'un des rares souvenirs scolaires, assez tardif, va dans le sens de ce soupçon d'inutilité de l'école, en raison notamment de la médiocrité caractérisée de ses maîtres comme le montre ce « digne professeur d'histoire à qui nous infligions, presque chaque jour, d'effroyables farces dont il s'apercevait à peine » (VIII,99). Ces circonstances ont créé un terrain favorable à

l'innéisme bloyen qui marquera sa période classique, l'école s'avérant sans influence réelle: « On ne devient rien, pas même un imbécile, pas même un porc. On naît un grand artiste comme on naît saint, comme on naît n'importe quoi, et l'éducation n'est qu'un discernement » (XI,144), écrira-t-il en son âge mûr. « Les imbéciles resteront des imbéciles pour toute la durée des siècles » (XI,316).

Après cette exclusion, le *Journal d'enfance* évoque un garçon qui mène une existence comparable à celle d'un jeune aristocrate, réveillé par la servante le matin, peu pressé encore par la question du métier, non sans préjugés: « Ce soir, en rentrant, nous avons beaucoup ri et beaucoup plaisanté de la résolution qu'avait prise Marc de se faire tailleur et d'entrer en apprentissage chez M. Paulin » (26). La grosse, suggestion pratique du père lorsque le jeune Bloy le rejoint au bureau, ne le passionne guère: « Je suis monté faire de la grosse, ce qui a duré très peu de temps, car j'ai lu, selon ma mauvaise habitude, quelques variétés qui se trouvaient dans mon journal de *L'Omnibus* » (27). Ce qui le préoccupe essentiellement, c'est la réussite de la reproduction de son tableau de Vernet; le temps est occupé par ailleurs en leçons de piano et parties d'escrime avec le frère.

Les lectures qui lui plaisent à cette époque sont, plus que Bossuet affublé d'un « intéressant » de commande, les journaux, notamment pour les feuilletons romanesques: il lit *L'Écho des feuilletons* (28), occasionnellement *Le Journal de la Dordogne* (29); *Le Journal de la Semaine des enfants*

l'intéresse surtout pour ses « excellentes petites gravures représentant des sujets de chasse, qui pourraient au besoin servir de modèle pour la sépia » (30), ou pour l'amusement (31). C'est surtout *L'Omnibus* qui le passionne, au point d'en cacher jalousement les numéros qu'on lui a prêtés: « Je me suis arrangé de manière à ce que mes frères ne sussent pas que j'avais les journaux de *L'Omnibus*, parce que j'aurais été obligé de leur prêter, ce dont je ne me soucie pas » (32). « Après le déjeuner, je suis monté dans notre chambre à coucher pour y lire mon journal de *L'Omnibus* qui était fort intéressant » (33), écrit le jeune Bloy au 21 janvier. C'est encore ce journal qui a la primeur le soir suivant, relayé par une autre lecture romanesque, *La Famille Alain* (34). C'est *L'Omnibus* dont les « variétés » concurrencent victorieusement le travail demandé par le père (35). Mais cette insouciance va être la cause de tensions avec celui-ci, qui se manifesteront en 1862 (36).

La première expérience théâtrale qu'il raconte n'est pas un éblouissement artistique propre à créer une vocation, elle est vécue par le petit bout de l'anecdote: « Nous avons vu jouer *L'Argent du Diable*, puis *La Vengeance du Mari* et enfin *La Tasse de thé*, ce qui nous a beaucoup amusés, principalement parce que les entr'actes n'étaient pas longs » (37).

Bloy au début de 1861 est un jeune catholique certes pratiquant, qui fait assez régulièrement sa prière avec sa mère ou son frère, mais il ne montre pas une ferveur ni un zèle excessif en ce domaine. Ainsi la messe manquée n'est pas un drame: « Mais malheureusement notre tour s'est prolongé et

nous sommes arrivés trop tard sur la place de la Clautre, et nous n'avons pu arriver à la messe, aussi nous avons repassé chez le poëlier qui avait nos fleurets » (38). « Ce matin, il ya eu du progrès. Au lieu de manquer la messe, comme dernièrement, nous sommes arrivés à peu près à l'Évangile », note-t-il au dimanche 27 janvier 1861 (39). L'évocation d'un évêque ne donne pas lieu à un respect exagéré: « M. Bodo, en partant, a annoncé à papa que dans quelques jours l'évêque de je ne sais plus quelle ville, et qui s'appelle Pie, viendra officier à Périgueux à l'occasion de la mort de Monseigneur" (40).

Rêves de grandeur et de gloire

L'heure est au rêve de succès romantique. En 1862, Bloy s'essaie à la poésie et à la tragédie avec une *Lucrèce* (en deux actes) qu'il tente de faire jouer en écrivant au directeur du théâtre de Périgueux (41). Si ses positions politiques ne sont pas encore définies, le projet de texte poétique qu'il compose à l'époque, ainsi que la lettre au directeur du théâtre montrent des rêves de grandeur qui sont au coeur de la pensée bloyenne et un de ses fondements, et qui révèlent déjà une conception aristocratique de son propre rôle: le poète imaginé « irait en rêve dans les cieux, il ne verrait partout que triomphes et séraphins (...) La terre lui apparaîtrait si petite, si odieuse » (42). Il s'agit d'éblouir ses contemporains à la manière d'un héros cornélien : cet héroïsme restera une constante bloyenne, même à l'âge adulte et transféré dans la sphère religieuse ;

l'un de ses premiers essais de presse en 1870 s'intitulera justement « Héroïsme » (XV,17-19).

On trouve aussi dans le *Journal d'enfance* un curieux rêve qui n'est pas sans annoncer une thématique future, vite devenue il est vrai une rhétorique et qui nous ramène malgré tout aux sources périgourdines: « Quand j'ai été réveillé, j'étais bien aise, car j'ai fait un rêve qui m'a impressionné toute la journée. Je me rappelle confusément d'un chien, que je maltraçais, se changeant tout à coup en cochon couvert de boue et, les yeux tachés de sang, prêt à s'élancer sur moi, et moi incapable de me mouvoir » (43).

1864-1867: le communard d'avant la Commune

En 1864, comme beaucoup de jeunes provinciaux de l'époque, Bloy émigre une première fois à Paris, muni de conseils et de la recommandation de son père, auprès d'un de ses amis. Le jeune homme s'essaie au travail d'employé de bureau de chemin de fer sans conviction; il s'adonne parallèlement au dessin et à la peinture (44). C'est à cette époque qu'apparaît sa première opinion politique véritable, du moins telle qu'elle est définie un peu plus tard, avec un léger décalage où la reconstruction partielle n'est pas exclue. Léon Bloy semble suivre alors la pente presque naturelle de l'adolescence vers la révolte, notamment contre le régime impérial. En effet, il est devenu un socialiste, descente aux enfers, estimera-t-il plus tard: « Je suis entré dans la vie comme un aventurier, ayant perdu la foi, n'ayant pas un sou, envieux, paresseux et sensuel. Avec un tel

bagage, je ne pouvais manquer de devenir socialiste » (45). Il se dira même un « communard de la veille » (46), « communard d'avant la Commune »: "J'étais le stupide perchoir du démon que tout socialiste porte en soi et si la Commune avait pu venir deux ans plus tôt, j'aurais certainement fusillé quelques prêtres et incendié quelques maisons, sans aucune méchanceté d'ailleurs » (47). Cet extrémisme, au moins du ton, est corroboré par un jugement du père qui classe Bloy à l'époque parmi les membres de l'extrême gauche en l'appelant « babouviste » (48). Il est vrai qu'il ne faut sans doute pas voir dans ce terme beaucoup plus qu'un classement impressionniste et un peu anachronique, malgré le regain du babouvisme à la fin du Second Empire (49).

En fait, dans cette période de 1864 à 1867, on peut apercevoir deux phases de la révolte bloyenne: la première serait essentiellement dans le prolongement d'une hugolâtrie hostile au Second Empire commune à beaucoup de jeunes gens du temps. Il déclame entre amis des vers des *Châtiments* (50): "Nous nous sommes occupés de poésie comme toujours. J'avais apporté selon ma promesse *Les Châtiments* et j'en ai lu tout haut les plus remarquables endroits" (51). Malgré tout le jeune homme considère à l'époque ces lectures d'une relative innocuité: « En conscience, je crois que ce genre de divertissement est pour des jeunes gens, le plus innocent qui se puisse imaginer en même temps et même le plus sain » (52). Il amorce cependant une prise de conscience politique, ou plutôt de l'insuffisance de sa formation politique, concrétisée par le choix de *L'Opinion nationale*, journal d'opposition républicaine au Second Empire (53), comme l'indique cette

mention du *Journal d'adolescence*, brièvement tenu à l'époque (54): « Chemin faisant, j'ai acheté *L'Opinion nationale* car je me veux mettre chaque jour à lire le journal, afin de sortir un peu de l'ignorance où je suis plongé des choses de notre époque (...) J'ai été au bureau et j'ai lu en partie *L'Opinion nationale*. Je crois que j'aurai grand-besoin de faire travailler mon esprit pour me mettre au courant des choses politiques » (55). La politique à l'époque n'est pas encore considérée comme l'immonde cloaque !

Dans une seconde phase, on assiste à une sorte de radicalisation dans une direction plus « communarde »: en 1867, Bloy recopie le pamphlet de Louis Auguste Rogeard contre le Second Empire, *Propos de Labiénus*, dont la virulence avait valu l'exil à son auteur (56). Cette révolte est peut-être allée jusqu'au nihilisme après la lecture de Herzen et de Karamzine (57), mais cette influence, évoquée postérieurement, n'est guère évoquée que pour être niée, dans *Le Désespéré*, vingt ans plus tard: il s'agit plutôt d'une radicalisation du souvenir qui consiste à durcir le passage exemplaire d'un extrême à l'autre. Le jeune Bloy de cette époque est attiré par *La Rue* de Jules Vallès, journal lancé le 1er juin 1867 (58): il compose des essais (refusés) pour ce journal de juillet à novembre 1867. Dans le sens du polémiste socialiste, il esquisse un essai contre Victor Hugo et Béranger: l'auteur naguère admiré des *Châtiments* apparaît comme la première victime de la radicalisation de la pensée bloyenne au contact de la nouvelle admiration. Il partage maintenant le point de vue hostile de Vallès à contre-

courant des acclamations notamment à l'occasion de la reprise d'*Hernani* à la Comédie française (59), contre le premier et le second, chacun ayant été tour à tour le « bréviaire des jeunes gens de notre époque »: « Alors que Paris en délire retentissait d'acclamations furibondes et de manifestations fiévreuses à la gloire d'un poète exilé, vous avez élevé la voix pour protester contre l'aveugle et malsaine passion de la foule et vos paroles d'audace et de colère ont été écoutées » (60). Mais les motifs retenus contre Béranger, en plus de sa condition de faux poète qui a abusé le peuple sous le « masque bourgeoisement vulgaire, bonasse et finaud » ont un accent déjà conservateur empreint de moralisme: « Il a chanté encore, étant déjà vieillard, je ne sais quels concubinages dégoûtants et il a ridiculisé la famille » (61).

En août ou en septembre 1867, Bloy tente de placer à *La Rue* un article sur la Compagnie d'Orléans où il travaille, sans succès. C'est notamment le réfectoire de la Compagnie qui est la cible du parcours que décrit cet article et dont la combinaison sert à celle-ci « à la fois de prétexte et d'excuse à cette infamie de payer un peu moins que les balayeurs de la voie publique des employés évidemment dédommagés par une nourriture de bestiaux » (62). Bloy fustige dans cet essai d'article la machine à broyer et à fabriquer des employés inférieurs et esclaves, « type lamentable », qu'est la Compagnie: « Ces hommes portent le cachet de la servitude (...) (L'employé) a plié devant ses chefs sa volonté d'homme, son libre arbitre subordonné au leur, s'est effacé jusqu'à disparaître; il a perdu, comme un nègre longtemps

fouetté jusqu'au sentiment de sa misère et il s'est mis à chérir sa condition (...) Les administrations en général ressemblent à ces engrenages terribles dans lesquels on se laisse prendre le bout du doigt et qui vous dévorent tout entier » (63). Si le propos porte la marque d'une conception socialisante propre au journal dans lequel l'article était censé paraître, les fondements qui mènent à ces conclusions semblent plus aristocratiques que socialistes: en effet Bloy s'en prend presque autant à la bassesse de ces employés qu'aux causes qui les ont emprisonnés dans leur condition, annonçant un rejet plus tard définitif du travail commun comme promiscuité sociale: « Ils parlent de tout ou à peu près, de leur bureau, de leurs amours, de la pièce nouvelle, du monde littéraire et du monde politique. De graves questions par eux sont agitées avec beaucoup de tumulte. Il se prononce là des jugements sans appel. Des articles de lois sont discutés fiévreusement. Les interruptions grossières croisent le calembourg (sic) graveleux. Les injures assaisonnent les rodomontades » (64).

Malgré tout, cette radicalisation vallésienne trouve une sorte d'aboutissement en novembre 1867, dans un « Appel au peuple de Paris », proclamation contre le Second Empire et le Coup d'Etat et apparemment violemment républicain: « Il y a seize ans, la République a été nuitamment égorgée. Un homme s'est emparé des libertés de tous » (65). L'appel dénonce le mensonge social: « On nous promettait la richesse en échange de la liberté! Travailleurs, qui demandez du pain, l'Empire vous a-t-il enrichis? » (66). Bloy est à l'époque hostile à la politique

étrangère de l'Empire, à l'asservissement de la république mexicaine, à la défense des États du pape et au regain ultramontain de Napoléon III au moment du siège de Rome protégée par les chassepots français: « c'est pour devenir les soldats du Pape et pour tuer Garibaldi, qu'on nous fait endosser l'uniforme » (67). Mais apparaît aussi ce qui demeurera une constante en dépit des revirements futurs: un attachement à la grandeur française, voire un orgueil national farouche, car ce qui est reproché à Napoléon III, c'est en fait d'accroupir la France dans le ridicule: « On nous promettait la prééminence entre les nations, et nous en sommes devenus la risée; nous revenons chassés du Mexique par une simple menace des États-Unis; un Gortschakoff nous raille; un Bismarck se moque de nous » (68). En fait, même si l'hostilité au Second Empire est manifeste, le paradoxe d'une intervention au Mexique à la fois condamnée et regrettée montre que c'est déjà à l'époque l'accent national qui l'emporte sur un républicanisme dont la suite va montrer la fragilité.

En effet, la fin de 1867 est marquée par une rencontre déterminante, à l'origine de la « contre-révolution » bloyenne.

La rencontre de Barbey et la conversion

En décembre 1867, il rencontre Jules Barbey d'Aurevilly (69). Bloy habite à l'époque dans la même rue que l'auteur de *L'Enfermé*, rue Rousselet. Barbey d'Aurevilly est alors le catholique intransigeant, converti en 1846, plus exactement réconcilié avec la religion de ses origines. Ce catholicisme est, il est vrai, jugé quelque peu sulfureux et Barbey n'est revenu à

la pratique qu'assez tard; il ne sera d'ailleurs pas un véritable dévot comme son disciple sur ce plan. Il vient de publier *Un Prêtre marié* (1865) et élabore *Les Diaboliques* depuis 1866. Conservateur en politique, il a renié le libéralisme avec lequel il a pactisé quelque temps: il s'est rallié au Second Empire et a composé de violents articles contre *Les Misérables* en 1862 (70).

Mais en fait, ce qui provoque la rencontre, c'est le personnage de Barbey plus que ses livres et ses articles que Bloy n'a pas encore lus: un passage d'un conte paru plus tard (71) donne à imaginer ce qu'a pu être la fascination de Barbey qui répond au fond parfaitement au critère aristocratique (utilisé ici en contraste avec la Commune): « Armé seulement de la célèbre cravache qu'il portait toujours comme un rappel emblématique de ses pensées, crispant ses poings vigoureux, encore, il allait, continuant sa route, au milieu de la clameur vile, à quelques pas de l'ignoble foule dont le grouillement augmentait à chaque seconde et d'un pas si fier que les assassins hésitaient » (VI,49). Certes il faut tenir compte là encore de la recomposition a posteriori (et de l'influence de la lecture de Baudelaire qui reconstruit la vision).

C'est de cet attrait pour Barbey d'Aurevilly que naît la première contre-révolution bloyenne et son retour vers « le côté de la mère ». Il racontera ainsi sa conversion dans *Le Désespéré* : « Quand le christianisme lui apparut, Marchenoir s'y précipita comme les chameaux d'Eliezer à l'abreuvoir nuptial de Mésopotamie (...). Il avait fait sa première communion sans

malice et sans amour » (III,56). Bloy présentera en fait ce retour au catholicisme sous la double influence de Barbey d'Aurevilly et de sa mère à la suite d'un « prodigieux marché » avec la Vierge (72). Cette conversion sera en fait le fondement essentiel d'une reconstruction mythique, notamment en ce qui concerne la période du « communard d'avant la Commune » dont nous verrons les effets dans leur chronologie. La correspondance de l'époque est plus sobre quant à la conversion et met l'accent sur l'admiration pour Barbey d'Aurevilly: « Je suis redevenu chrétien. J'ai rencontré un homme, un grand écrivain catholique, le plus grand, à mes yeux, de tous ceux qui élèvent la voix en faveur de la vérité » (73).

Mais ce qui nous intéresse ici, c'est l'effet sur les idées politiques et sociales, car il s'agit aussi d'une contre-révolution sur ce plan: Bloy reprend vingt ans après, mais avec la fougue du prosélyte, un itinéraire assez semblable à celui qu'avait emprunté Barbey d'Aurevilly qui devient à partir de cette époque son véritable maître à penser (74).

CHAPITRE 2: Les maîtres spirituels

Après sa conversion, Bloy s'astreint à reprendre sa formation et multiplie les lectures à l'instigation de Barbey d'Aurevilly mais en 1870, il rentre à Périgueux (1). Un document isolé permet de le situer politiquement à ce moment, de manière il est vrai assez approximative: on trouve en effet sa signature (mais parmi deux mille autres) sur une pétition du 8 septembre s'opposant à l'adjonction au docteur Guilbert, un médecin de Périgueux de tendance plutôt conservatrice qui avait pris possession de la Préfecture au nom du Gouvernement de Défense nationale, d'un collègue quarante-huitard, Louis Mie. Bloy choisit le camp conservateur et contre-révolutionnaire, mais c'est aussi le camp de l'union nationale contre la division (2).

Après cette signature, Bloy s'engage dans un régiment de Gardes Mobiles formé à Périgueux. Il rejoint à la fin de septembre 70 les «Vendéens» de Cathelineau et participe aux combats de l'hiver près de la Loire (3). Démobilisé au début d'avril 1871, il reprend du service parmi les Versaillais, suivant son chef de la guerre, Cathelineau (4). Revenu à Périgueux, il ronge son frein jusqu'en 1873 (5).

Les sources pour l'étude de la pensée bloyenne dans cette période où en fait il complète sa formation reprise sous l'égide de Barbey d'Aurevilly se limitent à la correspondance, notamment avec ses amis, Augustin Daussin (6) de Périgueux et Georges Landry (7), un employé comptable de Paris, ainsi qu'avec le philosophe légitimiste Blanc de Saint-Bonnet (8), connu grâce à

Barbey d'Aurevilly. Outre ces écrits, il compose essentiellement un essai sur l'héroïsme (XV,17-18), en septembre 1870.

Ce n'est qu'en 1873 que Bloy amorcera sa carrière dans la presse et une véritable oeuvre. Mais on peut dresser une première ébauche de la pensée bloyenne, en plus des textes signalés, grâce à un ouvrage abondamment annoté, en 1872-1873, *De la Restauration française* de Blanc de Saint-Bonnet, paru en 1851 (9). Deux autres ouvrages annotés à la même époque apportent quelques indications supplémentaires: ce sont *L'Ensorcelée* dans l'édition de 1869 et un ouvrage critique d'Alcide Dusolier sur son auteur (10). D'autre part, certaines influences des lectures de cette époque, reprises de façon boulimique pour combler les retards, sont nettement perceptibles dans ses écrits ultérieurs.

L'influence de Barbey d'Aurevilly

Barbey apporte à Bloy un certain nombre de ses convictions primordiales et oriente sa pensée: l'admiration pour le maître permet au jeune Périgourdin de trouver sa voie, qui sera d'abord catholique et contre-révolutionnaire. La conversion bloyenne dont Barbey est le principal parrain est aussi politique: « De Babouviste tu es devenu un Dominicain de l'école de Torquemada (...) Tu conspues la liberté, le progrès et tu exaltes la féodalité, la royauté », lui écrit son père en 1869(11), constatant le passage d'un extrémisme à un autre extrémisme.

L'influence de Barbey, c'est peut-être plus encore la conviction de fréquenter un être aristocratique, d'autant que

pour le roturier qu'est Bloy, la noblesse d'âme, dont il trouve l'attestation dans *Un Prêtre marié* peut fonctionner comme une compensation, à une époque où les aristocraties sont épuisées: ainsi dans ses notes marginales, il recopie ce passage du roman de Barbey: « Il y a des individualités qui valent des races, peut-être parce qu'elles sont faites pour en fonder.(...) Ce sont là des noblesses vierges tombées du ciel pour empêcher la noblesse éternelle de s'en aller de ce monde, dans la décrépitude des familles usées par l'excès et le temps » (12).

La fréquentation et l'admiration pour Barbey sonne le glas du socialisme bloyen. Pour le maître de la rue Rousselet, c'est une « doctrine qui couve les plus mauvaises passions au fond des âmes » qui « parle à toutes les convoitises, à toutes les envies, à tous les orgueils extravasés de l'âme humaine » (13). La rupture avec Vallès est consommée, l'admiration romantique pour Victor Hugo définitivement reniée (14), même s'il reste une empreinte assez forte pour que bien plus tard, en 1916, à une époque où la « rupture » sera confortée par la conviction d'une vie, Bloy âgé veuille faire partager à ses filles l'impression forte que produit sur lui le « souffle » hugolien (et au fond l'admiration spontanée qui perdure malgré la volonté de haïr le « socialiste ») : « Lecture d' " Aymerillot " dans *La Légende des siècles*, pour donner à mes filles une impression vive de cette littérature héroïque » (XIV,245), notera-t-il. Pour lors, c'est le grand éreintement de la « charogne » qui se prépare (15).

L'influence de Barbey se marque aussi dans le rejet de l'égalité, d'où découle le refus de la démocratie et du principe

du suffrage universel. Dans ses notes marginales de 1872-1873, Bloy recopie une phrase d' *Un Prêtre marié* catégorique à ce propos: « Pour ma part, je n'ai jamais donné dans cette chimère de l'Égalité entre les hommes que tout dément, foule aux pieds et soufflette dans la Société, comme dans la nature. L'observation et les faits m'ont appris la hiérarchie, l'impérieuse et inflexible hiérarchie » (16).

Pour Barbey comme pour Bloy, le suffrage universel qui fonde la démocratie permet la « souveraineté de l'ignoble » (17). La condamnation bloyenne (même dans des textes qui ne seront plus de jeunesse) reprendra les arguments et les procédés aurevilliens: ainsi pour Barbey, ce système, « c'est toujours le nombre, le nombre maudit, l'éternel ennemi de l'unité » (18). Bloy s'en souviendra encore en 1882 quand il évoquera la société « abjecte esclave de l'opinion » où « la personne humaine n'est plus rien désormais qu'une unité mathématique sous l'aveugle despotisme du Nombre » (XV,139). Dans un hommage aux Memoranda de Barbey d'Aurevilly, en 1883, il écrira encore: « Dans une société égalitaire toute supériorité est donc un crime et le plus grand des crimes, puisqu'il tombe sur toutes les têtes à la fois et qu'il lèse la sordide majesté du Nombre . Aussi la noble gloire n'est-elle plus possible dans cet ergastule révolté » (II,47). Une des formules préférées de Bloy contre le suffrage universel sera d'affirmer que « c'est l'élection du père par les enfants » (XII,16; XIII,167). En 1914 encore, il reprendra cette idée : « Dès mon bel âge de dix-huit ans (...) j'avais peine à concevoir qu'il y eût des êtres (...) pour croire que les

enfants eussent le pouvoir et même le devoir d'engendrer leurs pères » (XIV,68). L'idée fait partie du patrimoine aurevillien dans lequel le suffrage universel est une contestation de l'autorité du père (19).

Certaines métaphores antidémocratiques de Léon Bloy porteront la marque aurevillienne, ou seront textuellement reprises comme telles notamment l'idée que le « batracien démocratique » déteste trois choses: « l'aristocratie, le catholicisme et l'originalité » (XV,195); pour Bloy, le bourgeois post-révolutionnaire ne sera qu'un « pauvre têtard politique » (II,140). Barbey transmet à Léon Bloy sa conviction que la démocratie intronise le règne de la médiocrité, la prise de pouvoir des ratés (20). Pour son héritier spirituel, la démocratie à venir sera « la désespérante platitude de notre canaillerie républicaine » (III,298).

L'influence de Barbey d'Aurevilly (mais qui au fond joue un rôle de révélateur d'un trait de personnalité) se sent aussi dans le goût de l'autorité virile: cela s'applique à la conception de la femme. Bloy retient d'abord (avant que son discours à ce propos s'enrichisse en registres successifs) l'idée de Barbey, en fait héritée de Corneille, selon laquelle « les femmes sont naturellement inaptées à la production d'un chef-d'œuvre (...) il leur manque *quelque chose* » (IV,279). Pour Barbey d'Aurevilly, comme pour Bloy plus tard, la femme qui s'essaie à la pensée et à l'écriture sombre facilement dans la condition rédhibitoire du « bas-bleu », catégorie que Bloy reprendra à son compte (XIII,208), de même qu'il se souviendra de l'affirmation selon laquelle elle est en général incapable

d'écrire de beaux vers (XI,343). L'absence de virilité est une « féminité basse » dont Bloy utilisera l'image pour éreinter les ennemis littéraires ou politiques: ainsi les œuvres médiocres selon lui, comme celle d'Alphonse Daudet, seront-elles destinées spécifiquement aux femmes (II,210).

L'influence aurevillienne se marque aussi dans le goût d'un pouvoir personnel fort - viril encore - qui vaut mieux que la « chienlit » populaire, que l'agitation démocratique d'un parlement « pétaudière à son maximum de démence », écrit Barbey (21). Bloy, qui n'a pourtant pas assisté comme son aîné à la Révolution de 1848, adhère à la conviction aurevillienne à la fin du Second Empire que le pouvoir personnel de Napoléon III est objectivement un rempart contre le socialisme, comme en témoigne une lettre à son ami Daussin en 1871: « Lorsque l'Empereur était encore debout c'était la seule barrière qui fût entre nous et la Sociale - barrière pourrie tant qu'on voudra, mais barrière protectrice » (22). Barbey quant à lui s'était écrié: « Napoléon ... ou la Guerre sociale. Choisissez » (23). Bloy accordera comme Barbey sa préférence aux hommes politiques qui symbolisent l'énergie virile (quitte à admirer le mythe plus que l'homme historique réel): le maître comme le disciple citent en exemple Richelieu, non sans quelque inadvertance quant au parfait catholicisme de la politique réelle du Cardinal (24).

La catégorie de la virilité (ou son antithèse) fait aussi partie de l'héritage stylistique aurevillien dont Bloy assurera la pérennité; évoquant Clemenceau en 1906, il écrira: « Le superbe Clemenceau montre son impuissance avec beaucoup de morgue.

C'est un mulet insolent (...)» (XII,329), variation sur le « classement » de de Broglie par Barbey en 1877 dans la catégorie du « majestueux impuissant » (25). Sous l'influence aurevillienne, avec une sorte d'effet en retour puisque Barbey continue sa carrière de polémiste au moment où Bloy commence la sienne, le disciple se forme à la virulence polémique, à la raideur du propos satirique, continuant dans l'optique d'une critique « virile » (26), quitte à en systématiser les prolongements ou n'hésitant pas à projeter l'excrément sur le devant de la phrase: pour Barbey, la Commune va sortir de la République « non comme une fille, mais comme un excrément » (27); Bloy évoquant en 1874 sa participation à une éphémère revue (28) et s'adressant au maître conclut en guise de sentence définitive à l' « excrément légitimiste » (29). Dans le même registre, le « fumier » de l'opinion des journalistes en l'absence de censure (30) selon Barbey annonce l' « abjecte révolution » qui « couvait sous le fumier des prévarications politiques » (X,17) selon Léon Bloy.

On retrouvera aussi sous la plume de Bloy quelques-uns des mots de la satire contre-révolutionnaire et antidémocratique comme les « goujats » ou le « goujatisme » pour désigner les héritiers de la Révolution. Ainsi Barbey s'attaque au suffrage universel qui laisse croire que « le dernier goujat est un souverain pour sa trente-millième part de royauté » (31). Pour Bloy, la fête républicaine sera définitivement la « fête nationale du Goujatisme » (XI,42).

Bloy au contact de Barbey adopte aussi le goût de l'absolu qui est une des composantes essentielles de sa pensée et même de

sa légende (32) et de son mythe personnel. La notion d'absolu apparaît chez Barbey d'Aurevilly comme critère de vérité: « Pour être politique, la vérité ne change pas de caractère et de nature, c'est toujours l'Absolu, c'est la Vérité » (33). C'est en ce sens que ce mot apparaît d'abord dans les écrits bloyens: dès 1870, il écrit: « Il n'y a de Vrai que ce qui est Absolu » (34), où la majuscule, en fait illicite, signale la conviction en quelque sorte. Ce concept évoluera ensuite, s'enrichira selon le processus d'une œuvre qui évolue comme une somme (35).

L'influence de Barbey d'Aurevilly sur Léon Bloy est donc profonde, même s'il serait absurde de réduire sa pensée à cette seule influence. Elle est en effet constituée d'invitations à la lecture d'auteurs fondamentaux pour lui ou des ouvrages critiques qu'il a composés à leur sujet. Mais on ne peut comprendre l'effet de ces lectures si l'on ne considère pas d'abord deux épisodes essentiels qui viennent traverser cette période de reformation: la guerre puis la Commune qui vont prendre un rôle considérable dans le mythe bloyen, notamment dans le prolongement des effets de la conversion et le raidissement ou simplement la concrétisation de certaines des convictions acquises au contact de Barbey.

La guerre

Bien qu'il affirme la nécessité de prier et de se prosterner (XV,19), Bloy s'engage aussi dans le combat guerrier. Cette guerre est évoquée comme une catastrophe, avec des accents lyriques: « la noble terre de France tremble sous le pas des

barbares (...) C'est un déluge de feu et de sang » (XV,17-18). Elle sera plus tard une source d'inspiration (36), mais aussi un temps idéalisé servant de référence dans sa conception de l'attitude à adopter à l'égard de la guerre (ou de la paix) et des pays étrangers: assez tôt, on voit apparaître dans l'œuvre bloyenne une mentalité d'ancien combattant, peut-être aussi parce qu'il publiera ses premiers textes dans l'âge mûr déjà: ainsi, dès 1886, il écrira de la guerre de 70: « Ce fut là le meilleur temps de ma vie » (III,14). À la fin de sa vie, pendant la Grande Guerre, lorsque l'âge aura rendu la participation réelle aux combats impossible, il se présentera encore comme un « pauvre soldat de 1870 » (IX,286), en souvenir de cette période.

Le goût de l'héroïsme et l'origine vendéenne d'une partie de l'effectif a peut-être suscité à l'époque une vision favorable du monarchisme légitimiste, plus impulsif que doctrinal, comme par goût du panache; c'est du moins ainsi qu'il présente cette période a posteriori, il est vrai, avec déjà une amorce de la construction mythique: « On était naturellement fort légitimiste parmi nous. Il y avait, s'il faut tout dire, pas mal de fleurs de lys et de cœurs sanglants sur les pectoraux » (VI,21). La vision romanesque et idéalisée de la rébellion vendéenne est confortée par l'image de son chef, « dont le nom célèbre évoquait tous les héroïsmes de la Vendée militaire » (VI,40), le général de Cathelineau, petit-fils de Georges Cadoudal, le chef de la chouannerie guillotiné en 1804, auteur de *Mémoires* sur lesquels Bloy s'appuiera pour composer ses contes militaires (37). Il se fondera aussi sur son expérience de la guerre pour donner une

vision noire du paysan, dont l'attitude aurait été généralement antipatriotique, mais cela semble plutôt une radicalisation ultérieure sur laquelle nous reviendrons (38).

La Commune

L'engagement aux côtés des Versaillais concrétise une rupture: c'en est bien fini du « communard d'avant la Commune ». Dans une lettre envoyée de Rambouillet, où il est cantonné, à son ami Daussin (39), Bloy s'insurge contre le manque de foi et d'énergie général où il voit une condamnation de la France à mort: « Mais si vous saviez quelle boue je suis obligé d'avalier chaque jour, si vous saviez de quels hommes je suis entouré et quels misérables sont tous ces défenseurs de l'ordre. Oh! mon ami et mon confident, mon cœur saigne et je pleure en vous écrivant. M. de Cathelineau en qui j'ai trouvé un assez habile stratéguiste mais un pitoyable organisateur n'a oublié qu'une seule chose. C'est que nous sommes au XIXe siècle, c'est-à-dire dans un siècle sans foi et sans courage ! Il croit bonnement à l'enthousiasme désintéressé de gens dont la plupart sont, je crois, dignes du bague. Et c'est avec de tels hommes que le trois fois petit M.Thiers veut sauver la France. En vérité, c'est à se demander comment Dieu lui-même pourrait s'y prendre pour faire quelque chose de ce peuple » (40). Ce passage montre en place quelques-unes des composantes essentielles de la pensée bloyenne: l'exigence d'ordre et d'un pouvoir fort, assumé par un grand homme (Bloy partage avec Barbey la conviction que Thiers en est loin); le sentiment d'un avilissement de la France, l'angoisse

d'une extinction des élites, idée aussi aurevillienne; l'agacement d'une certaine promiscuité, selon une conviction aristocratique durable: ces Versaillais au service de l'ordre et de la vie de la France devraient se montrer à la hauteur de la noblesse de leur tâche; le manque de radicalisme enfin dans la répression de la Commune qui pour Bloy paraît s'enliser au point qu'il conteste un chef admiré par ailleurs.

L'épisode de la Commune concrétise l'ennemi: il focalise pour Bloy la haine contre-révolutionnaire, pour lui qui, à la différence de Barbey n'avait pas encore une connaissance directe de la révolution, même s'il est curieux de noter qu'en fait il ne s'épanchera guère ensuite à propos de son propre rôle pendant cette période: c'est surtout pendant la guerre de 70 qu'on verra à l'œuvre Marchenoir, plus que dans l'épisode de la Commune. L'épisode focalise aussi la haine sur des personnages typiques de communards ou jugés tels, comme complices et affublés de la dénomination vengeresse de « citoyen », technique de la satire contre-révolutionnaire qu'on trouve aussi chez Barbey; on voit d'ailleurs les mêmes noms-cibles reparaître sous leur plume: Pyat et ... Hugo ! « Jamais plus plat courtisan de la royauté n'a parlé à un roi comme le citoyen Pyat au très-peu citoyen Hugo » (41), écrit Barbey. Comme pour lui faire écho dans un de ses tout premiers textes de 1874 (42), Bloy ridiculise la mode des auteurs d'histoires de la Révolution, médiocres selon lui, « au-dessous desquels il n'y a plus que M. Victor Hugo s'il se mêlait d'écrire l'histoire de l'avenir, et M. Félix Pyat si les gendarmes lui permettaient de la réaliser » (XV,38).

Les communards notoires resteront pour Bloy des crapules et des assassins, aussi bien Jules Vallès que ce même Félix Pyat qui seront violemment éreintés, dans la grande période de critique des années 80. Félix Pyat sera par exemple un « indistinct restant de crapule » (IV,44), le journal *Le Cri du Peuple* de Vallès en 1884 un « dégoûtant journal d'assassins » (XV,166). La Commune apparaîtra comme le crime inexpiable: en 1880, Bloy repoussera avec horreur l'amnistie des communards (43) et les « attendrissements lyriques de la presse entière sur l'infortune des incendiaires amnistiés » (X,61-62). Seul Louis Rossel dont Bloy découvrira plus tard *Mémoires et correspondance* sera pardonné pour son héroïsme (44) et parce qu'il symbolisera l'homme d'honneur parmi les crapules, « malheureux chef de la Commune, un homme de guerre vraiment supérieur et une belle âme que le sophisme démocratique avait égarée sans remède » (XIII,300); au fond, ce sera l'exception qui confirme le jugement global.

Les « Prophètes du passé »

La lettre envoyée de Rambouillet, de même que les annotations dans ses livres et son premier essai de 1870, montrent que Léon Bloy a subi une autre influence indirecte de Barbey: il a en effet lu, au moins partiellement, les « Prophètes du passé », périphrase polémique pour désigner les auteurs catholiques de la Contre-Révolution (45), employée par le maître pour intituler un ouvrage regroupant d'abord quatre études sur des auteurs catholiques éminents du XIXe siècle: Joseph de Maistre

Louis de Bonald, Chateaubriand et Lamennais (46), et qui établissaient l'essentiel des fondements des idées politiques aurevilliennes. En fait en ce qui concerne Bloy, les deux derniers joueront un moindre rôle. Barbey lui-même émettait d'ailleurs des réserves à leur égard au point de ne pas leur reconnaître le véritable statut de « Prophètes du passé ». En cela, Bloy suit l'orientation la plus contre-révolutionnaire en adoptant dans le panthéon de ses admirations initiales Juan Donoso-Cortès et surtout celui dont l'influence sera la plus profonde et la plus durable: Antoine Blanc de Saint-Bonnet.

Bloy retient non seulement des « Prophètes du passé » ce qui est l'apport individuel de chaque auteur, mais la « morale » générale qu'en tire Barbey d'Aurevilly, lui-même s'étant fait le prophète de l'impossibilité de la II^e République, à l'époque de la composition de l'ouvrage. L'essentiel est dans le rejet d'un système politique fondé sur la liberté et l'affirmation de l'impérialisme du religieux sur le politique. Ce sont ces deux socles sur lesquels va s'échafauder la construction de la pensée bloyenne en réalité. Mais les années 1872-1873 correspondent encore à l'âge de la révélation et Bloy n'en a pas encore radicalisé toutes les implications: dans ses annotations de lectures de l'époque, il qualifie d'« admirable » la préface de l'ouvrage de Barbey d'Aurevilly (47).

Louis de Bonald

Bonald fait partie du panthéon des admirations initiales, mais c'est la fondation la plus fragile de l'édifice, une de celles qui

seront le plus rapidement remplacées. Dans ses annotations de 1872-1873, Bloy le reprend pour cautionner la nécessité de l'aristocratie en recopiant un long passage de *Législation primitive, discours préliminaire* (48). Cela légitime à l'époque l'aspiration à une société stable fondée sur le modèle familial d'une élite, mais l'importance accordée par Bonald à la raison disqualifiera cette influence.

Lamennais

Bloy cite occasionnellement Lamennais: c'est la pensée catholique ultramontaine d'avant l'évolution libérale de 1830 qu'il retient évidemment (49a). Dans ses annotations de 1872-1873, il indique la source d'une idée apparue dans ses lectures, l'affirmation selon laquelle « le scepticisme a produit l'anarchie » (49b), en mentionnant le nom de l'ami de Joseph de Maistre et de Bonald. Il enregistre aussi la condamnation par Lamennais de *L'Esprit des Lois* de Montesquieu (50): « Son livre, fait en tout pour le siècle où il parut, n'a été en politique d'aucune utilité, et a contribué singulièrement à affaiblir la morale » (51). Cela participe de la haine indéfectible pour le siècle philosophique.

Donoso-Cortès

Juan Donoso-Cortès (1809-1853), exilé en France après la révolution de 1840 en Espagne, est l'auteur d'un *Essai sur le catholicisme, le libéralisme et le socialisme* (1851), admiré par Barbey d'Aurevilly. Il s'inscrit dans le mouvement de la

la contre-révolution théocratique, et donc dans la ligne de l'affirmation de la prééminence du religieux sur le politique. Bloy le cite dans ses annotations marginales de 1872-1873 en reprenant l'expression de sa haine de l'infâme XIXe siècle: « Le plus grand honneur que l'on puisse faire à un homme du XIXe siècle, c'est de supposer qu'il n'en est pas » (52).

Il adhère aussi à la condamnation du rationalisme, et au goût des expressions paradoxales (qu'on trouve aussi chez Joseph de Maistre), façon polémique de retourner l'argument de l'adversaire de la libre pensée: « A-t-on remarqué que les fous sont rationalistes? » (53). Suivent de très longues citations de *L'Essai sur les effets désastreux du rationalisme*: ses adeptes s'y jettent « par goût des ténèbres » . « Le rationalisme est, de tous les péchés, celui qui ressemble le plus au péché originel » (54).

Cette condamnation montre aussi un impérialisme de la synthèse, annonçant la plus écrasante, à savoir que le catholicisme englobe toute connaissance et toute activité, synthèse utilisée aussi contre l'ennemi pour le circoncrire et le noyer dans l'amalgame: « Dans le cas présent, le rationalisme est cette contradiction qui résume toutes les autres dans son unité suprême. En effet, le rationalisme est en même temps déisme, panthéisme, humanisme, manichéisme, fatalisme, scepticisme, athéisme (...) » (55). On voit toutes les ressources polémiques qu'offre cette tendance.

La lecture de Donoso-Cortès renforce l'horreur de Bloy pour le socialisme, forme de l'expiation (que nous retrouverons avec Joseph de Maistre). Dans ses annotations de début, il cite en

effet ce passage de l'auteur espagnol: « Dieu tient en réserve le socialisme, la plus grande des catastrophes sociales, pour les nations coupables d'apostasie » (56). Il retient encore dans cette période où il parfait sa formation l'idée de Donoso-Cortès selon laquelle le socialisme est une sorte de contre-religion infâme donc diabolique et dangereuse: « Le socialisme n'est fort que parce qu'il est une théologie; il n'est destructeur que parce qu'il est une théologie satanique » (57). Nous verrons plus tard que Donoso-Cortès a aussi nourri le médiévisme bloyen (58).

Joseph de Maistre

Les abondantes copies de citations de Joseph de Maistre, ou les amorces de commentaires signalent à l'époque une influence importante du contre-révolutionnaire savoyard: il figure d'ailleurs dans l'essai sur l'héroïsme de septembre 1870 (XV,17-19). Il y est présenté comme « le plus sublime chrétien du XIXe siècle » (XV,17). L'année suivante, dans la lettre de Rambouillet, il est présenté comme « un homme de bon sens presque divin » (59).

Bloy retient dans ses annotations l'idée essentielle de Joseph de Maistre que la vraie liberté est dans le catholicisme, recopiée de *Du Pape*: « Partout où règne une autre religion que la nôtre, l'esclavage est de droit, et partout où cet esclavage s'affaiblit, la nation devient, en proportion précise, moins susceptible de la liberté générale » (60).

Il retient aussi la préséance du religieux (le catholicisme) par rapport au pouvoir politique, fondement de la conception théocratique avec pour corollaire l'idée que cet équilibre nécessaire a été bouleversé par la liberté de pensée,

toujours dans *Du Pape* : « Nous devons voir l'état social ébranlé jusque dans ses fondements, parce qu'il y avait trop de liberté en Europe et qu'il n'y avait plus assez de religion. Il y aura encore d'autres commotions, et le bon ordre ne sera affermi que lorsque l'esclavage ou la religion sera rétabli. Le gouvernement seul ne peut gouverner (...) Il a donc besoin comme ministre indispensable ou de l'esclavage qui diminue le nombre des volontés agissantes ou de la force divine qui, par une sorte de greffe spirituelle détruit l'âpreté naturelle de ses volontés et les met déjà en état d'agir ensemble sans se nuire » (61).

Bloy est aussi frappé par l'interprétation maistrienne de la Révolution, en tant qu'épisode expiatoire, d'où doit sortir une France criblée: « Il faut relire immédiatement les premiers chapitres des *Considérations sur la France*, par M. DE MAISTRE. Il fallait que la grande épuration s'accomplît et que les yeux fussent frappés. Il fallait que le métal français, dégagé de ses scories aigres et impures, parvînt plus net et plus malléable entre les mains du roi futur. Chap.II. Voir aussi le discours préliminaire de *La Législation primitive* de M. DE BONALD, p.124 » (62), note-t-il.

Bloy retient encore de Joseph de Maistre une conception élitiste du gouvernement: il relève en particulier un autre passage de *Du Pape* (63) légitimant la fonction d'une aristocratie (catholique en l'occurrence) en place de relais nécessaire de la monarchie: « Partout le très petit nombre a mené le grand; car sans une aristocratie plus ou moins forte, la souveraineté ne l'est plus assez » (64).

Léon Bloy a aussi été marqué par la conception maistrienne de l'histoire moderne qui imprènera profondément les premiers écrits: il reprend en effet dans ses notes marginales l'idée selon laquelle les historiens modernes (depuis la Renaissance et la Réforme) ont conspiré contre la vérité: « Aujourd'hui, l'histoire est ignorée à peu près de tout le monde. Ceux qui la savent la savent mal ou s'efforcent de la dénaturer: " Depuis 300 ans, disait de Maistre, l'histoire n'est qu'une conspiration immense contre la vérité ". De toutes les traditions les plus pures, de toutes les plus grandes choses du Passé, il ne nous reste plus que des mots creux, que des sonorités vides de pensée. Nous répétons imbécilement contre l'Église, notre mère, les mots de Féodalité, de despotisme, d'Inquisition, de guerres de religion, de Borgia, de révocation de l'Édit de Nantes, etc., sans savoir le moins du monde ce qu'ils veulent dire. Nous ne voyons pas, nous ne sentons pas que le préjugé, le ridicule Préjugé moderne, nous enfonce comme avec une main toutes ces sottises dans la bouche pour nous les faire prononcer. L'histoire n'est un enseignement que sur les lèvres de la Foi » (65). Cela prépare la contre-attaque des débuts contre les « accusations » de l'historiographie républicaine et le procès en réhabilitation de l'Ancien Régime.

Bloy reprend aussi la conception de la guerre divine selon Joseph de Maistre, inspirée du septième entretien des *Soirées de Saint-Pétersbourg*: « Croyez-vous que ce n'est pas sans une grande et profonde raison que le titre de DIEU DES ARMÉES brille à toutes les pages de l'Écriture... La guerre est donc

divine en elle-même, puisqu'elle est loi du monde... Elle est divine dans ses conséquences d'un ordre surnaturel, tant générales que particulières... Elle est divine dans la gloire mystérieuse qui l'entourne et dans l'attrait non moins inexplicable qui nous y porte... Elle est divine dans la protection accordée aux grands capitaines, même aux plus hasardeux, qui sont rarement frappés dans les combats (...)» (66). Bloy s'en souviendra encore en 1914, la Grande Guerre aura aussi pour lui un caractère providentiel (XIV,197) et lorsqu'il abordera les grandes figures providentielles que seront pour lui Jeanne d'Arc et Napoléon.

Pour lors, la lecture de Joseph de Maistre est comme une illumination prophétique qui fournit une interprétation à la guerre de 1870; Bloy y trouve la révélation du sens de la défaite de septembre 1870 et adhère aux différents thèmes fondamentaux de la pensée maistrienne (67), dans son essai de 1870 sur l'héroïsme: la défaite est le commencement de la « grande catastrophe » amorcée par le « 21 janvier » (l'exécution de Louis XVI). La guerre a un caractère expiatoire: « on pourrait croire que décidément Dieu veut punir la France » (XV,17), elle ouvre cependant la voie à une purification et à la rédemption: certes « il va laisser tomber sur nous l'ineffable colère » (XV,17), mais s'adressant aux femmes de France, non sans emphase, Bloy affirme que Dieu « veut laisser au faible cœur des hommes, même lorsqu'il a commencé de les punir, le temps de revenir à lui par la pénitence » (XV,18).

Blanc de Saint-Bonnet

Mais parmi les lectures imposées à Léon Bloy par Barbey d'Aurevilly, celle qui va laisser la marque la plus visible est celle de Blanc de Saint-Bonnet: « M. d'Aurevilly me disait un jour en citant ce passage: « M. de Saint-Bonnet est le plus noble esprit qu'il y ait eu depuis M. de Maistre » (68), écrit-il dans la marge de l'ouvrage qui est notre source essentielle et qui est justement ... un ouvrage de Blanc de Saint-Bonnet.

Il est un philosophe légitimiste, auteur notamment d'un ouvrage intitulé *De la Restauration française*, « Mémoire présenté au clergé et à l'aristocratie » paru en 1851, l'ouvrage annoté par Bloy, qui complète ces annotations avec la seconde édition du livre de 1872 (69). *La Légitimité* stimule aussi les premiers exercices critiques bloyens (XV,19-27). Bloy correspond avec ce maître à penser qu'est pour lui Blanc de Saint-Bonnet pendant cette période de 1872-1873: les lettres de ce dernier (70) fournissent un utile témoignage indirect sur Bloy à l'époque. Le philosophe lyonnais l'invite à venir le rencontrer en 1872; il lui envoie ses ouvrages éventuellement les commente en vue du premier essai critique que Bloy projette sur son œuvre.

Les lettres de Blanc de Saint-Bonnet montrent ce qu'a pu être son influence politique: il attend avec ferveur et confiance la restauration d' « Henri V » : « Je dois publier un jour, lorsque le Roi sera sur le trône, un grand ouvrage » (71); « Mon grand travail sur la Chute est comme terminé, mais ne paraîtra que sous le signe de Henri V » (72). Il est respectueux de l'autorité du pape : « J'ai un travail intitulé *La Raison* (...) livre destiné à

Rome, et que j'y enverrai quand il sera temps, pour obtenir une autorisation qui me permette de le répandre avec autorité dans le public » (73). Il donne à Bloy ses premiers conseils de style, vers plus de simplicité, en le confortant dans le goût de l'histoire et dans l'animosité à l'égard de Michelet et de Victor Hugo; sans doute est-ce la première partie de ce conseil qui est la moins suivie d'effet, de même que les conseils de modération l'année suivante: « Ne laissez pas l'imagination prendre le dessus; vous avez reçu pour écrire, des dons hors ligne, je ne crains pas de vous le dire. Vous avez la force, l'image, le tour heureux, original, etc.; il y a sans doute peu d'écrivains remarquables aujourd'hui qui aient reçu autant d'éléments. Mais ne vous laissez pas déborder, comme l'a fait par exemple cet idiot de Victor Hugo, comme l'ont fait Michelet, etc., etc. (...) Gardez bien votre originalité, mais couvrez-la de modestie pour ne pas soulever contre vous la médiocrité envieuse qui forme le plus grand nombre » (74).

Les annotations conservées révèlent aussi que Léon Bloy a lu dans cette période de 1871-1873 un autre ouvrage de Blanc de Saint-Bonnet qui va être déterminant pour sa pensée, *De_la_Douleur*, paru en 1849 (75), de même qu'il a eu un rôle essentiel pour tout un courant catholique du Second Empire à la Belle Epoque, pour Barbey d'Aurevilly puis Huysmans mais aussi pour des écrivains comme Barrès, même s'ils en ont retenu ce qui corroborait une tendance préalable et s'ils n'en ont pas obligatoirement fait la même lecture (76).

Bloy souligne et commente, en ajoutant des citations

convergentes, les passages de Blanc de Saint-Bonnet condamnant le socialisme. Ainsi dans le chapitre XXIV du second livre du traité *De la Restauration française*, intitulé de manière significative « De l'ordre », il souligne la phrase: « Le socialisme n'est que la doctrine de l'immaculée conception de l'homme », formule acerbe, qui condamne la parodie sacrilège de la religion (donc au fond la médiocrité du plagiat), formule frappante dont le style de Bloy gardera la manière. Il ajoute pour lors dans la marge: « Celle-là ne sera pas sanctionnée par un Pape » (77), affichant le principe de l'autorité pontificale, dont nous verrons la fécondité. Les citations recopiées, parmi les plus longues (celles de Joseph de Maistre et de Donoso-Cortès notamment) figurent en marge de ce chapitre pour en renforcer la portée: Bloy est désormais convaincu que le socialisme est l'erreur absolue.

Il appuie encore ce chapitre du second livre, pour s'inscrire en faux contre l'abandon de lois et d'une justice répressives parce que l'homme après Jean-Jacques Rousseau est jugé bon: c'est au fond la société (catholique s'entend) qui doit s'imposer à l'individu, non le contraire. Il y trouve la caution à une tendance volontiers répressive et antilibérale, ajoute en marge: « L'ancienne législation française, essentiellement catholique, supposait, a priori, l'homme naturellement mauvais, et la société chrétienne aussi bien faite que possible. L'esprit des législateurs modernes suppose tout le contraire. Par conséquent, on fera tout pour l'homme et tout contre la société. C'est logique ! » (78). Il souligne aussi ce qui a trait à la condamnation de la liberté et renchérit en reprenant un passage du traité

De la Douleur. « La liberté tue précisément toute égalité sur terre » (79).

Les textes de Saint-Bonnet confortent la direction antidémocratique de la pensée bloyenne. Bloy appuie d'un « Ici, je suis saisi d'admiration » un passage condamnant la souveraineté du peuple: « Le peuple est souverain. - De qui ? Ce n'est apparemment pas de lui-même, puisqu'il ne peut rester son maître sans périr », écrit l'auteur (80). Cela légitime une pensée résolument inégalitaire, l'égalité révolutionnaire apparaissant comme une hérésie dangereuse : c'est à ce propos que le développement personnel de Léon Bloy est le plus long. Cela ne va pas sans une certaine condescendance, pour l'instant apitoyée, à l'égard du peuple, qui subit cette sorte de « bourrage de crâne » des héritiers du XVIII^e siècle: « On a armé aujourd'hui le pauvre peuple des plus stupides idées » (81). Surtout, apparaît une conviction qui restera une des plus marquantes pour sa conception politique et sociale: « L'inégalité en ce monde est un décret divin, puisqu'elle a pour fondement le droit divin des RACES » (82).

La lecture de Blanc de Saint-Bonnet conforte Bloy dans ses désirs aristocratiques (même s'il n'a pas la même origine noble), notamment en télescopant le moral et le social. Le philosophe lyonnais écrit, dans le troisième livre de son traité *De la Restauration française*, intitulé « De l'Aristocratie » : « La haute noblesse se reconnaît à l'absence d'orgueil » ; Bloy renchérit (en citant l'autre livre de Blanc de Saint-Bonnet, *De la Douleur*) : « Toutes les âmes orgueilleuses naissent dans

les classes inférieures » (83). Cela ne va pas sans conforter des préjugés, selon un transfert du mystique au champ du réel (ce qui d'ailleurs est au cœur de l'ambiguïté de la pensée bloyenne); en face de l'affirmation selon laquelle « la beauté (...) n'est que la signature de la race » , Bloy renchérit: « Il est à remarquer que la beauté, du moins pour les hommes, n'existe généralement que dans les classes supérieures » (84).

Mais le roturier qu'est Léon Bloy serait dans une impasse s'il ne trouvait pas aussi une légitimité aristocratique dans l'œuvre de Blanc de Saint-Bonnet. Il souligne en particulier un passage qui ouvre au plan philosophique la possibilité d'une accession à une autre forme de noblesse que la banale hérédité: « Les races sont filles de leurs œuvres . Elles sont le canal du mérite et de la réversibilité chez les hommes. La moindre famille a des racines aussi profondes, aussi lointaines qu'une nation » (85). Cette aristocratie est en fait rendue possible par la conversion car c'est une élection divine et non plus un pur atavisme : « Quand Dieu bénit une famille, il sait, par les alliances, faire arriver successivement dans son sang les facultés dont elle a besoin » (86). Et surtout, une partie de l'argumentation de Blanc de Saint-Bonnet permet d'exclure l'épineuse question de la naissance, passages que Bloy souligne. La société pour le penseur légitimiste est divisée en trois catégories de plus en plus proches de Dieu : « le peuple monte à la bourgeoisie; la bourgeoisie monte à la noblesse ; la noblesse monte ensuite à la sainteté, car il ne lui reste qu'un pas à faire » (87), conception, on le voit, essentiellement mystique, qui exclut

l'économique, méprisé dans sa « bassesse ». En somme selon une formule saisissante en face de laquelle Bloy s'écrie: « Superbe ! », « la Société n'est qu'une échelle placée contre la sainteté » (88). Cela ouvre à un Chardon de la mystique la possibilité d'accéder à la noblesse d'un Rubempré: « Quelquefois, du sein du peuple, surgit tout à coup une âme noble ou un saint, une âme qui, d'un même trait, franchit les vertus de la personnalité et celles de l'amour » (89). C'est à cet endroit que Bloy cite à l'appui, comme pour se conforter dans cet espoir d'une accession à l'aristocratie, le passage d'*Un prêtre marié* évoquant les « noblesses vierges tombées du ciel » (90) : on voit donc que l'influence de Blanc de Saint-Bonnet et celle de Barbey sont étroitement imbriquées.

De la Douleur est aussi d'une certaine façon le fondement d'une vision sociale: en effet, lorsque Blanc de Saint-Bonnet écrit dans *De la Restauration française* : « Il n'y aura plus d'autre aristocratie. La sainteté sera la vraie noblesse », Bloy en renforce l'effet en citant le premier livre: « Nos plus beaux titres de noblesse viendront des droits de la Douleur » (91). On peut penser que c'est cette aristocratie-là que Bloy a visée sa vie durant, par une sorte de transposition forcée du mystique dans l'ordre de la réalité, et une lecture de celle-ci en fonction de cette nouvelle donne, sorte de manifeste de la « Révolution à rebours » (92).

Bloy relève aussi dans l'œuvre du philosophe légitimiste une idée extrêmement féconde, à l'origine de sa justification retrouvée lorsque viendront les accusations d'anarchisme. Un

gouvernement de bourgeois comme celui qui est issu de la Révolution de 1848 est un suppôt de désordre: « Vous voulez rétablir l'ordre et l'anarchie est en vous » , écrit Blanc de Saint-Bonnet. Bloy ajoute à son exemplaire la précision apportée par l'auteur dans la seconde édition évoquant l'Assemblée et son instabilité : « la collection d'honnêtes gens appelée le parti de l'ordre, n'est, au contraire, au fond, qu'un parti en anarchie » (93).

En marge d'un passage de Blanc de Saint-Bonnet, où il a souligné la phrase: « Il faut détruire le luxe » , il enregistre aussi une autre ambiguïté essentielle source de bien des débats, et écrit: « Il est bon de remarquer ici l'étonnante ressemblance de ce langage avec celui du premier socialiste venu. Dépouillez ces lignes de leur contexte et vous aurez une épigraphe de Proudhon. La justice chrétienne qui réprovoque les superfluités, et l'Envie qui voudrait se les appliquer, se rencontrent donc en un seul point. Je le savais. Notre Seigneur n'a-t-il pas été traité de sans-culotte? » . Cela montre les affinités possibles du discours socialiste (ou anarchiste) avec un discours catholique. C'est effectivement un des problèmes essentiels qui fonde le clivage des écrivains catholiques de l'époque: penchera-t-on davantage vers une condamnation des richesses et l'exigence de pauvreté au point de contester l'ordre social? Ou privilégiera-t-on l'ordre, en attendant mieux, quitte à pactiser au moins de facto avec les riches « bien-pensants » ? Pour l'instant, Bloy se contente de réaffirmer le principe religieux qui exorcise la pensée sacrilège, l'image du Christ en crapule : « Mais ce dernier

mot ramène la pensée au pied de la chaire chrétienne » (94), ajoute-t-il finalement.

Autres lectures

Les lectures de Bloy sont nombreuses dans cette période où il doit en quelque sorte reprendre une scolarité interrompue; elles le seront d'ailleurs encore plus tard. Nous nous limiterons à celles qui ont une influence significative sur la formation de ses idées politiques et sociales et leur évolution.

Textes religieux

Bloy reprend aussi sa formation après sa conversion en apprenant le latin et en s'imprégnant de textes religieux. Ces lectures marquent aussi profondément sa pensée politique et sociale. Un des premiers modèles sociaux définis par Bloy, en 1871, s'appuie l'autorité de Saint Paul; c'est un modèle autoritaire qui montre le désir d'un retour à l'ordre après la transgression: « La société est une grande famille et depuis bien des années déjà, personne ne respecte plus le chef, personne n'obéit plus » (95).

Bloy est un lecteur de la presse et il est surtout attentif aux textes émanant de la hiérarchie ecclésiastique, ou la concernant. Ainsi, il restera un lecteur - parfois un censeur - attentif des encycliques, des lettres et décrets pontificaux. En juillet 1871, il enregistre le discours du pape, commentant les événements récents, la défaite et la Commune ; ce discours est reporté dans ses annotations marginales de l'ouvrage de Blanc de

Saint-Bonnet en face de l'affirmation: « L'erreur commence au Protestantisme, elle finit au socialisme » . Bloy reprend les mots du pape présentant un danger plus grand encore que la Commune, dans la libre pensée : « Ce que je crains, ce ne sont pas les misérables de Paris, vrais démons de l'enfer qui se promènent sur la terre. Non, ce n'est pas cela; ce que je crains, c'est cette malheureuse politique, le LIBÉRALISME CATHOLIQUE, qui détruirait la religion » (96). Citation fondatrice pour Léon Bloy (comme pour les catholiques intransigeants de l'époque) et qui porte en germe tout le système d'opposition à la République et plus tard au Ralliement. Ce qui est condamné, c'est non seulement le catholicisme libéral, dans le sens du Syllabus de 1864, mais c'est de manière plus vaste la « politique » (le pape se refuse à « faire de la politique »), avec toutes les ambiguïtés qui au fond seront l'objet de ce travail: car il est évident que cette affirmation est en elle-même éminemment politique (97). C'est encore la condamnation du libéralisme par le pape qui motive la réaction au regret exprimé par Blanc de Saint-Bonnet: « Hélas! le clergé ne dit mot » . Bloy commente ainsi ce passage: « Il sera bien obligé de parler désormais, puisque le libéralisme est maintenant condamné par Rome » (98).

En 1870, Bloy connaît aussi, au moins dans sa légende, Jean-Marie VIANNEY, le curé d'Ars (99), dont il reprend le « méaculpisme » , qui fait d'ailleurs partie de patrimoine commun du catholicisme intransigeant, repris en écho par Victor de Laprade ou Louis Veillot (100): « le pauvre curé d'Ars (.) enseignait que rien n'était capable d'apaiser la colère divine

que le jeûne et que la veille. Mettons à profit cette lumière » (XV,18). C'est à cette condition seulement que la France peut retrouver sa situation de nation privilégiée, la préférée de la Vierge: « Que la France très chrétienne redevienne un glaive flamboyant dans la dextre immaculée de la Reine des Cieux » (XV,19). Le curé d'Ars est cité comme prêtre exemplaire à l'appui de l'axiome de Blanc de Saint-Bonnet, qui va devenir un des préférés de Bloy: « Le Clergé simplement honnête ne laissera que des impies; le Clergé vertueux produira des gens honnêtes; et le saint, des cœurs vertueux. Jésus-Christ, seul, produit des saints » . Bloy pour sa part note: « En écrivant cela, l'auteur pensait évidemment au curé d'Ars, qu'il a dû connaître » (101).

Bossuet et Balzac

Dans ces notes des débuts apparaissent deux noms: d'une part celui de Bossuet, l'auteur lu à quatorze ans sur le conseil du père, sans doute relu ensuite. Bossuet reste le recours exemplaire dans une période de décadence du clergé, l'exemple à suivre, une sorte d'idéal, au moins stylistique: Bloy condamnera par contre avec virulence le gallicanisme de l'auteur des Sermons. En face d'un passage souhaitant que le clergé n'imité pas les littérateurs, il note: « C'est malheureusement fait. Un nouveau Bossuet pourrait seul aujourd'hui sauver la chaire chrétienne » (102).

Il cite longuement d'autre part un passage de l'*Oraison funèbre à Marie-Thérèse d'Autriche* comme autorité pour légitimer une aristocratie: « Dieu a préparé dans son éternel

conseil les premières familles qui sont la source des nations (...) celles qui devaient gouverner les nations, et en particulier, dans ces familles, tous les hommes par lesquels elles doivent ou s'élever, ou se soutenir, ou s'abattre » dit Bossuet; pour Bloy, cela constitue une autorité pour fustiger « ce misérable temps d'égalité (qui) ne sait plus ce que c'est que la Race » (103).

L'admiration pour Balzac, dont nous verrons que la vision sociale a joué un rôle essentiel dans la formation de celle de Bloy, même s'il adoptera le point de vue d'un disciple « ingrat » ensuite, est signalée pour appuyer une vision philosophique et conforter l'idée de Blanc de Saint-Bonnet selon laquelle « les faits apportent une lumière sur les principes qui ont précédé », dans un extrait de *Louis Lambert*: les faits sont « virtuellement préconçus, comme nos actions sont accomplies dans notre pensée avant de se produire au dehors ». Bloy ajoute un commentaire personnel et qui ramène la philosophie dans l'univers concret : « Il faut absolument qu'un principe mette bas tout ce qu'il porte dans le ventre » (104).

Bloy en 1872-1873

La position de Bloy en 1872 peut être définie dans ses grands axes: il est violemment hostile à l'héritage révolutionnaire, notamment à l'égalitarisme et aux libertés. Il a une conception éminemment aristocratique de la société et de sa propre place, quitte à utiliser un subterfuge pour s'inclure dans la

noblesse: il ne faut pas négliger le fait que ses modèles de Barbey à Saint-Bonnet, en passant par de Maistre et Bonald, sont des aristocrates, parmi lesquels il est un roturier qui d'une certaine manière détonne, voire étonne.

Il est attaché à la puissance de l'Église et respecte dans le pape une autorité incontestable. Il est ultramontain, violemment opposé au gallicanisme et à l'Unité italienne: « L'abject gallicanisme, condamné à mort par le glorieux concile du Vatican, sera bientôt la proie de l'oubli, comme il est déjà celle du mépris, mais sa dissolvante influence lui survivra » , écrit-il (105). À propos de la seconde, il note (en face d'un passage où Blanc de Saint-Bonnet la condamne): « On ne peut pas dire à quel point le peuple italien est méprisable. Un homme de cœur ne lira jamais l'histoire de l'Italie sans un inexprimable dégoût. Il est curieux de consulter l'ouvrage de M. Ferrari (106). Cet historien a compté et supputé les Révolutions italiennes, et il en a trouvé sept mille, seulement de l'an 1000 à Luther » (107).

Il est à l'époque monarchiste et légitimiste. Il affirme notamment en marge de l'ouvrage annoté *De la Restauration française* : « Si comme je l'espère et le désire, le roi de France monte un jour sur le trône, M. de Saint-Bonnet sera ministre de l'instruction publique. Il a la parole du comte de Chambord » (108).

Bloy réalise donc provisoirement l'unité caractéristique du catholicisme intransigeant et du légitimisme, unité à forte connotation politique en cette période de « royalisation des bataillons cléricaux » , convaincu à la suite de Blanc de Saint-Bonnet que la démocratie, la libre pensée et le gallicanisme sont

au fond des images de la Chute (109). C'est armé de ces convictions, qu'il revient à Paris en 1873, après un séjour à Périgueux qui peut être conçu comme une sorte d'enlèvement. Une lettre un peu postérieure à Édouard Veyri, un collègue de la cité, en atteste: il n'est pas mécontent de quitter « cette odieuse ville qui ne (lui) a donné que le jour » (110).

CHAPITRE 3: L'entrée dans le journalisme (1873-1874)

Bref passage aux Cercles ouvriers (1873)

Après le séjour forcé à Périgueux de juin 1871 à mai 1873 (1), où l'œuvre et la fréquentation de Saint-Bonnet lui ont fourni matière à des projets journalistiques (2), Léon Bloy revient à Paris où il retrouve Barbey d'Aurevilly.

Son retour est suivi d'une rupture, avec le catholicisme social qu'il a « essayé » à Périgueux, mais ses jugements montrent qu'au fond il s'est quelque peu fourvoyé. C'est en effet de façon cinglante qu'il évoque les Cercles ouvriers, dont l'activité avait été stimulée par l'action d'Albert de Mun pour s'opposer à une nouvelle Commune et essayer de faire pièce au socialisme (3). Il y a participé à Périgueux, et au retour à Paris, il se présente au Cercle ouvrier de Pagès; mais son manque de conviction suscite une violente rupture. Bloy rapporte les faits dans une lettre: reçu par un garçon de bureau qui lui a annoncé qu'on le gardait encore un mois, il s'estime « fort surpris par ce nouveau langage et médiocrement flatté du choix de l'ambassadeur ». L'entretien qui suit avec M. Pagès précipite la rupture: « Il me fut reproché beaucoup d'incertitude et un certain mépris extérieur pour ce que je faisais et ce qui se faisait autour de moi ». Mais Bloy concède lui-même qu'il n'a pas fait figure d'enthousiaste: « D'un autre côté, je ne pouvais avoir une bien grande admiration pour les travaux exorbitamment ridicules selon moi du comité. Mais je suis très sûr de n'avoir rien laissé percer de mon mépris » (4).

Le ton, on le voit, est aussi fermement aristocratique; il confirme les notes de lecture. La rupture avec l'entreprise des Cercles ouvriers est elle aussi catégorique: Albert de Mun sera systématiquement l'objet des attaques de Bloy par la suite. Pourtant, le ton bloyen est empreint d'un relatif paternalisme à l'époque qui peut expliquer la méprise. Les premiers textes n'excluent pas une édification des ouvriers et leur éducation contre-révolutionnaire; par conséquent, ils demeurent assez proches de l'idéologie des Cercles ouvriers. Dans un article de 1874 (5), il écrira en effet, à propos d'un bon ouvrage historique de son point de vue: « Cette utile collection doit être recommandée très particulièrement à tous ceux qui s'occupent aujourd'hui, par le moyen des œuvres ouvrières, de le répandre dans cette classe livrée sans défense à tous les mauvais conseils de la presse révolutionnaire » (XV,48). Mais, reconsidérés a posteriori, ces cercles seront reniés avec mépris comme un des aspects de la « cohue » des lendemains de guerre, à une époque où « les derrières cuisaient encore de la botte allemande » (X,118). « On s'empilait dans des cercles catholiques pour entendre la bonne parole de Mgr Mermillod racontant ce qu'il avait souffert pour Jésus-Christ ou les bafouillages œcuméniques de M. de Mun » (X,118).

À *L'Univers* de Louis Veillot en 1874

Le retour à Paris est surtout marqué par son entrée dans le journalisme: grâce à l'intervention de Barbey d'Aurevilly qui a obtenu de Blanc de Saint-Bonnet (6) qu'il le recommande, étant

lui-même quelque peu « grillé » au journal (7), Bloy entre à *L'Univers*. Barbey n'a pourtant guère d'estime pour son personnel: « Il faut plaire aux imbéciles de *L'Univers* et, Veillot excepté, bien entendu, il y en a là un fier bataillon », écrit-il à Léon Bloy le 18 septembre 1873 (8).

L'Univers est à l'époque l'organe quasi officiel du catholicisme intransigeant et il est dirigé par Louis Veillot (9). Véritable maître des lieux, antilibéral et ultramontain, Veillot est partisan de l'infailibilité pontificale qui vient d'être réaffirmée et du pouvoir temporel du pape, systématisant la conception maistrienne de la providence: il présente par exemple la chute de Thiers en 1873 comme un acte de justice divine (10). Il est une sorte de directeur de l'opinion catholique intransigente dans le sens de l'expiation et du « méaculpisme »: « Nous périssons faute de foi, faute de loi, faute de justice en nous et entre nous », écrit-il après la défaite (11).

Il est aussi légitimiste, favorable au comte de Chambord, non sans avoir penché pour Napoléon III précédemment, jusqu'à la rupture lorsque l'Empereur a entériné ou aidé les progrès de l'Unité italienne au détriment des États du pape (12). Au fond, cela correspond assez bien aux convictions de Bloy à l'époque. Veillot, c'est aussi un style violent: il est le « proconsul entouré d'une bande de licteurs armés de verges et chargés de nous flageller jusqu'au sang au moindre signe du maître », selon Montalembert (13), portrait qui annonce celui de Bloy, un peu plus tard, les licteurs exceptés. Veillot et Bloy présentent d'ailleurs des affinités: ils sont tous deux des autodidactes convertis, ce qui pouvait jouer en faveur du nouveau

protégé. Pourtant la carrière de Bloy à *L'Univers* ne dure que les six premiers mois de 1874 (14).

Ses débuts dans ce journal catholique sont pour lui une promotion inouïe décrite avec l'illusion d'un Rubempré. Il espère la fin des petits métiers d'employé qu'il faut consentir pour survivre. Il raconte ainsi la rencontre avec Veillot dans une lettre du 11 décembre 1873, à Barbey d'Aurevilly: « Non seulement l'accueil fut exquis, mais encore je fus encouragé à venir le surlendemain muni de quelque travail qui pût montrer ce que je savais faire ». Au jour dit, Veillot, selon Bloy, trouve son article sur *La Restauration* de Blanc de Saint-Bonnet « supérieur »: « Il me serait difficile de vous donner une juste idée de ce que fut pour moi M. Veillot. Il pleurait » (15). Dans une lettre à ses parents en janvier 1874, au moment de la parution du premier article, il se présente comme « rédacteur du journal *L'Univers* ». "On m'a fait l'honneur de me juger digne de l'épaulette et j'ai franchi d'un seul bond tous les grades inférieurs » (16).

Mais pour lors, comme pour prévenir un soupçon, la « politique » a encore mauvaise presse à l'époque, ou pour rassurer le père qui a manifesté sa réprobation face au nouveau Torquemada, Bloy affirme qu'il garde ses distances: « Ma position est d'autant meilleure qu'elle est relativement indépendante. Je suis dans mon petit domaine de critique littéraire et de critique d'art et on m'y laisse libre. Je n'ai point à entrer dans la politique du journal et je n'y entre pas » (17).

Il publie à *L'Univers* cinq articles de janvier à juin. Mais Veillot « oublie » bientôt de faire appel aux services de Léon

Bloy malgré les demandes de retour en grâce que celui-ci lui adresse. L'exclu voit dans l'attitude de Veuillot une sanction de son manquement à l'adoration obligatoire du maître, mais en fait son emploi à *L'Univers* n'était que surnuméraire et précaire (18). Il se tourne alors vers la revue légitimiste *La Restauration* de Georges de Cadoudal, là encore sur l'intervention de Blanc de Saint-Bonnet: « Aux débuts de la revue de Georges de Cadoudal, c'est moi qui lui ai écrit pour l'engager à vous confier des articles, espérant que ces travaux, joints à ceux que M. L. V. était disposé à vous procurer dans *L'Univers* vous assureraient quelques ressources » (19). Mais l'hebdomadaire légitimiste disparaît au bout de quatre mois; sa collaboration (non rémunérée) se limite à deux articles sur 14 numéros (20).

Blanc de Saint-Bonnet multiplie les conseils paternels, et tente d'apaiser la rancœur du néophyte qu'est Bloy à l'époque, qui n'a pas encore été confronté à ce qu'il appellera plus tard le « lupanar » de la presse; malgré tout, il estime avoir été victime d'une injustice, si l'on en croit les échos dans les lettres de Blanc de Saint-Bonnet: « M. L. V., par un mouvement très généreux et voyant les grandes dispositions littéraires dont la nature vous a doué, a voulu vous attacher à son journal; il vous a mis avec entrain le pied à l'étrier, disposé à tout faire, et voilà que, sans qu'il y ait mauvais cœur de votre part, mais par suite de votre imagination et de la disposition dont je parle, vous traitez M. L. V. d'hypocrite scélérat » (21). On le voit, Blanc de Saint-Bonnet a une autre interprétation des faits, sans doute dans l'excès inverse, comme le montrent les propos

lénifiants à l'égard de l' « enfant gâté », sur la nécessité de souffrir et de travailler et surtout la volonté de renouveler les louanges appuyées à Louis Veillot, assez puissant pour gêner la parution de l'ouvrage auquel travaille alors Blanc de Saint-Bonnet: « Songez donc que vous traitez ainsi le seul homme qui vous ait tendu la main jusqu'à ce jour à Paris » (22). « Vous êtes évidemment bien à plaindre, et malheureusement, vous êtes porté à en jeter la faute sur le tiers et le quart, notamment sur ceux qui cherchent de tout leur pouvoir à vous aider, au lieu de faire un retour, je ne dirai pas sur vous-même, mais sur votre manière de faire, pour y découvrir ce qui, depuis l'âge de vingt ans, vous retient dans cette position alarmante pour votre avenir » (23).

Pour lui, la rupture avec Veillot est surtout de la responsabilité de Bloy lui-même: « Étonné et très étonné de voir qu'un peu à ma demande, M. L. V. vous offrait aussitôt une telle position, je lui écrivis que vous aviez deux grandes qualités avec lesquelles il pourrait vous mener loin, beaucoup de piété et de soumission. Auriez-vous manqué à cette dernière qualité, car, enfin, il y a évidemment quelque chose que vous ne voulez pas voir et qui a pu changer à ce point à votre égard les dispositions si vives, si bienveillantes de M. L. V.. Cherchez cela, et cherchez-le *dans votre intérêt* » (24). Sans doute était-il un peu irréaliste de parier sur l'esprit de « soumission » de Léon Bloy, s'il ne s'agit pas d'un argument très diplomatique, car au fond, pour Blanc de Saint-Bonnet se pose aussi un problème de forme et de style qui pouvait ne pas « convenir » à *L'Univers*.

« Vous cherchez trop la formule parfaite et remarquable pour rendre vos idées (...) Je vous engage, lorsque vous étudiez un sujet, à écrire le plus simplement possible les idées qui se forment et à le faire comme si vous écriviez pour un enfant » (25). Il semble juger le style bleyen de l'époque trop redondant: « Vous vous complaisez trop comme artiste à rendre plusieurs fois la même chose » (26). Il est vrai que cette exigence de simplicité et de souplesse de plume rejoint bizarrement la souplesse d'échine: « Je m'aperçois, en lisant ces pages, que vous avez trop d'imagination pour ceux qui lisent; et *au lieu d'en retrancher vous en ajoutez encore* ! Voilà la cause du refus douloureux que vous éprouvez. *Faites comme ils vous diront*, sans perdre les belles expressions qui fourmillent, et que vous emploieriez ailleurs. Il y a de grandes beautés d'expression, mais vous les noyez ensuite dans des flots d'imagination » (27).

En dépit de ces contestations stylistiques, c'est un solide légitimisme qui s'exprime dans ces articles de *L'Univers* et de *La Restauration*.

Défense de l'Ancien Régime et Contre-Révolution

Les articles de 1874 pourraient s'intituler « Pour une défense de l'Ancien Régime et de ses deux piliers: la monarchie et l'Église », ce qui est en somme relativement conforme à la ligne de *L'Univers*.

Le premier article concrétise l'influence primordiale, celle de Blanc de Saint-Bonnet, et analyse *La Légimité* et

De la Restauration française (28). Bloy en considère la supériorité dans la dimension essentiellement métaphysique (XV,21), et la tendance à la synthèse, qui englobe le politique dans un ensemble plus vaste: « la question ne porte pas sur *une certaine* légitimité politique mais sur *toutes* les légitimités » (XV,22), il s'agit de la « vision philosophique du christianisme » (XV,23). C'est au point qu'il se sent gêné par l'ampleur du propos difficile à restituer « *à fond* » dans « l'espace nécessairement restreint d'un journal politique » (XV,26). Mais ce qui frappe, c'est l'a priori aristocratique: « la pensée est mise si haut qu'un petit nombre d'esprits peuvent y atteindre » (XV,22); « assurément, s'il y a quelque chose de perdu aujourd'hui, c'est la notion de l'aristocratie » (XV,26).

Bloy n'exclut pas à l'époque une restauration monarchique: « Qu'elle revienne et nous pourrons en attendre un acte de grande politique et de suprême justice, savoir: les anoblissements légitimes » (XV,27). Les « anoblissements légitimes » permettraient à une nouvelle aristocratie de naître et il adhère d'autant mieux à cette idée qu'au fond cela réaliserait le rêve secret. Mais le pouvoir est parfois ingrat !

Les articles à *L'Univers* et à *La Restauration* sont une défense de l'Ancien Régime, de l'alliance de « la Monarchie et l'Eglise, c'est-à-dire l'Autorité sous les deux espèces » (XV,63). Bloy s'efforce de restaurer ce qui est pour lui la vérité contre « cet odieux strabisme chez la plupart de nos écrivains causé par la contemplation du bout de leur nez » (XV,63) ou plus gravement contre la « calomnie » des historiens comme Michelet qui ont

avili le passé à l'instar des écrivains du peuple, ces « écrivains aussi honorables que MM. Victor Hugo, Dumas, Eugène Sue, pour ne nommer que les plus illustres, lesquels n'ont jamais touché à l'histoire que pour flatter la canaille et pour déshonorer le passé en se déshonorant eux-mêmes » (XV,62). Michelet est, pour l'auteur de l'article « La Maison de France et la Maison Buloz » (29), à l'origine du « scandaleux volume (...) sur Louis XV dans son *Histoire de France* (...). Sous prétexte d'histoire, (il) a passé les dernières années de sa vie littéraire à se raconter à lui-même des petits romans libertins » (XV,65). D'autres comme le moins connu Jules Soury jouent à « l'imperceptible insulteur », notamment de Jeanne d'Arc mais il profère aussi des calomnies sur les princesses de France dans *La Revue des Deux Mondes*, suivant en cela l'exemple de Michelet « avec tout le talent en moins et une grande bassesse d'insinuation en plus » (XV,65). À toutes ces bassesses, Bloy se propose de répondre.

Fondamentalement, il conserve donc la vision maistrienne de l'histoire. Il commence ainsi son troisième article à *L'Univers* (30): « Tout le monde connaît aujourd'hui le mot de M. de Maistre: " L'histoire depuis trois cents ans n'est qu'une immense conspiration contre la vérité " » (XV,33). En écho dans le cinquième (31), il reprend: « Dans un précédent article nous parlions, il y a quelques jours de l'immense détresse de notre enseignement historique » (XV,43). « L'histoire est aujourd'hui profondément ignorée parce que l'intérêt d'une multitude d'hommes a été de la dénaturer sur tous les points ». Toute cette entreprise n'a qu'un but, résume-t-il ironiquement: « Il est

toujours utile de rendre méprisable la monarchie française et toujours nécessaire d'insulter les serviteurs de Dieu » (XV,67).

Bloy se propose par conséquent de rétablir la « vérité » face au « mensonge » protestant et révolutionnaire. Dans le troisième article qui traite de Gaspard de Coligny, Bloy concède aux détracteurs de Catherine de Médicis qu'elle a mené une « odieuse politique de contrepoids et de mensonges », et qu'elle « ne fit jamais rien pour l'Église » (XV,35). Pourtant, ce qui est un mensonge pour lui, c'est d'affirmer que la Saint-Barthélemy est le fruit d'une machiavélique préméditation, alors qu'elle a été « arrêtée (...) en dernier moment et sous le coup de ce qui paraissait être la plus pressante nécessité » (XV,35). Il s'agit surtout pour Bloy, en catholique antiprotestant, de retenir ce qui ternit l'héroïsme (usurpé selon lui) de Coligny, légende colportée par le « détestable poème de Voltaire » (32) et les « déclamations hypocritement libérales des historiens du XIXe siècle » (XV,36). Il faut « rendre justice au Duc de Guise » (XV,36) et montrer que Coligny et les protestants ont en fait eu un comportement antipatriotique: « Le nouvel historien (33) s'est efforcé de mettre en évidence le rôle politique des huguenots, l'odieux de leurs intrigues, leur manque de patriotisme, leur duplicité et les périls qu'ils faisaient courir à l'État ». Quant à Coligny, Bloy est satisfait que la biographie révèle la « vérité » sur un homme qui ne fut pas un héros mais un « apostat, traître et rebelle », « un des hommes qui ont fait le plus de mal à leur patrie » (XV,37). Il trouve même que l'auteur est trop « miséricordieux » à son égard.

« Les historiens modernes nous ont fait bien du mal », note encore Léon Bloy dans son cinquième article. Ce mal est essentiellement d'avoir affaibli l'Église et d'avoir affirmé qu'elle « a désolé la terre et opprimé les hommes » (XV,45), d'avoir présenté la Révolution comme une libération. Et l'urgence lui paraît si grande qu'il recommande la lecture *d'Erreurs et mensonges historiques* de Charles Barthélemy et *d'Études historiques pour la défense de l'Église* de Léon Gautier, quitte à concéder leur absence d'art, en montrant qu'à l'époque, en plus des illusions déjà rencontrées quant à la possibilité d'exercer une influence dans le monde ouvrier (34), la priorité est accordée aux idées contre-révolutionnaires: Bloy sera plus tard intraitable sur la question de l'art.

L'orientation de la pensée bloyenne est à l'époque nettement inégalitaire, dans le prolongement des influences subies, notamment celles de Barbey et de Saint-Bonnet: « Le préjugé moderne veut que tous les hommes soient égaux. La raison et l'expérience disent le contraire » (XV,26). La conviction contre-révolutionnaire est aussi virulente: les fondements de la conception de Blanc de Saint-Bonnet sont tels selon Bloy que « les serpents de la Révolution peuvent venir user leurs dents contre ce métal éternel » (XV,23). Contre les héritiers de la Révolution, il propose d'adopter le principe de l'hérédité mystique: « Les charlatans ambitieux de la Révolution nous crient que le mérite doit se suffire à lui-même, et que le privilège est un scandale à leurs yeux purs et désintéressés » C'est selon lui une « bouffonnerie », instaurer l' « hérédité de l'argent ».

« Pour une raison (...) qui tient à ce qu'il y a de plus profond dans l'âme humaine, beaucoup d'hommes travailleront à faire le bien si vous rétablissez l'hérédité de l'honneur » (XV,27). L'aristocratie issue de la douleur doit constituer un recours quasi patriotique pour la France de 1874: « Cette vue de simple bon sens et beaucoup d'autres encore sont développées avec infiniment d'éclat et de force par M. de Saint-Bonnet. Nous pensons qu'après le généreux apostolat des larmes et de la prière, les chrétiens français pourraient encore rendre à leur malheureuse patrie un immense service en répandant par tous les moyens les deux livres que nous venons de leur présenter » (XV,27). On voit l'extrême allégeance et la révérence à l'égard du maître à penser, ce qui explique les réserves que Barbey présente sur ces articles dont il trouve le ton un peu trop « sérieux », trop « ecclésiastique » (35).

La Révolution est aussi condamnée en faisant appel à l'argumentation de Bonald et de Joseph de Maistre. Bloy retient comme eux l'idée que le grand drame est la Révolution et la désobéissance de la Réforme qui l'a précédée, désobéissance à la fois religieuse et politique: « Rappelons-nous le cri de notre très grand de Maistre: "Que voulez-vous qu'on dise à des hommes qui croient qu'ils peuvent faire des souverains?" » (XV,20).

Il s'appuie encore sur la double interprétation satanique et expiatoire de la Révolution: « Pour les très grands esprits qui croient encore au gouvernement temporel de la Providence, il y a dans le terrible fait de la Révolution deux faces lumineuses qui doivent, en l'éclairant, justifier l'étonnante grandeur de ses conséquences. D'une part le caractère satanique dont parle le

grand de Maistre qui explique l'intensité de son action; d'autre part le caractère expiatoire qui fut sa véritable raison d'être » (XV,46). Il retient l'interprétation du drame par le recul de la Foi, le providentialisme maistrien et le traditionalisme bonaldien pour expliquer le sort d'une France où l'autorité a disparu, mais dans une patrie qui a mystérieusement survécu: « L'ordre providentiel, l'ordre général qui est la vie même d'un peuple ne disparut pas entièrement dans la catastrophe, puisque la France a survécu, mais cet ordre précisément a été méconnu et nié dans son essence et dans son principe. Invinciblement, on le subissait encore, mais on prépara sa ruine en renversant le trépied idéal sur lequel il repose: Dieu, l'Autorité et la Famille. La religion, son nom l'indique, avait été le ciment de cet ordre social compromis. On l'oublia (...) Suivant une pensée très claire de M. de Bonald, la France survécut à cette crise épouvantable parce qu'elle était prodigieusement constituée » (XV,46). Idée féconde, et au fond durable, qui permet de distinguer en fait deux entités: la France réelle et déchue; la France mythique, éternelle (et catholique) qui ne peut mourir.

Le quatrième article paru à L'Univers porte sur *La Révolution française* de Carlyle (36a) et confirme une évolution vers une vision surnaturelle et providentialiste de l'histoire, non sans contamination romanesque (36b). L'influence de cette œuvre est signalée par un aveu de Léon Bloy, plus tard, en 1908, évoquant l'ouvrage de l'auteur anglais: « livre en débâcle et tout-puissant, écrit-il, que j'ai trop imité à mes débuts » (XIII,55). En 1874, Bloy compose l'éloge de cet ouvrage de Carlyle

et le situe dans son contexte polémique: il tente de le « débarrasser » de la comparaison « désobligeante » pour l'Anglais avec Jules Michelet (XV,39), l'historien démocratique et de l'histoire fausse que nous avons rencontré, alors que Carlyle pour Bloy est objectif ce qui atteste de la « vérité » de son propos: « on est frappé de l'étonnante impersonnalité de l'auteur et c'est là ce qui le met à part de Michelet et de tant d'autres, de qui l'ordinaire procédé est d'accommoder l'histoire aux exigences de leur propre vanité d'esprit ». D'ailleurs, ce qu'écrit Michelet selon Bloy n'est pas de l'histoire: « Si on est historien, comme Michelet par exemple, on ne raconte pas des faits, mais *on se raconte soi-même* dans des faits d'histoire. (...) On prend le faible cœur qu'on a dans la poitrine, on le met dans toutes les poitrines scélérates ou glorieuses qu'il s'agit d'évoquer, et on fait défiler fantastiquement Michelet-Louis XVI, Michelet-Marie-Antoinette, Michelet-Mirabeau, Michelet-Robespierre et surtout Michelet-Révolution française » (XV,39).

Mais en réalité, cette objectivité de Carlyle est pour le moins ... subjective, si l'on y réfléchit, car ce qui ravit Bloy, dans l'œuvre de l'historien anglais, quitte à en gauchir le propos, c'est le pamphlet féroce contre-révolutionnaire, et bien que l'auteur semble jouer tour à tour les différents rôles: « On n'a, certes, jamais rien écrit de plus amer, de plus méprisant, de plus froidement féroce contre la Révolution française par un homme qui ne la hait point » (XV,40). Bien que Carlyle montre de l'impersonnalité, en fait selon Bloy, il prend parti et

démasque un sentiment profond à rebours de l'intention explicite: « Au fond, Carlyle est pour la Révolution contre la monarchie française, mais il ne croit pas que le nombre soit la vérité et il ne compte, pour faire quelque chose dans le monde, que sur la grandeur personnelle de certaines âmes » (XV,40). Ce que retiendra Bloy en réalité du « message » de Carlyle, c'est essentiellement une vision aristocratique et antidémocratique, comme le montre cette remarque ultérieure: « Je pense à Carlyle. Que dirait ce contempteur de la multitude? » (XIII,193). Et c'est cette vision qu'il conservera lorsque lui-même abordera l'histoire de Marie-Antoinette (37), affrontée à la multitude vile. Cette interprétation hostile à la « populace » révolutionnaire croise d'ailleurs le diabolisme maistrien: « Le plus formidable rire éclate au-dessus de ces scènes d'horreur comme un ricanement d'un démon dominerait le concert blasphématoire d'un troupeau de damnés » (XV,40).

Contre la République

Dans ce contexte, l'enseignement apparaît comme un enjeu déterminant. C'est le sujet du second article à *L'Univers*, qui est une critique du livre de Jules Simon, *La Réforme de l'Enseignement secondaire* (38), où Bloy s'essaie, mais d'une façon relativement modérée encore, à un exercice qui va devenir une sorte de raison sociale, non sans inconvénients: l'éreintement de l'« infâme ». Nous sommes à l'époque des grands débats scolaires qui se sont amorcés dans les années 70 et qui vont déboucher sur les lois du début des années 80, notamment la

laïcité. C'est aussi l'époque où l'enjeu est de taille pour un catholique convaincu comme l'est Bloy: laissera-t-on « passer » le scientisme (et donc l'athéisme)? La situation semble déjà bien compromise, selon le constat de l'article sur Saint-Bonnet, dont il reprend la thèse; on assiste en effet à une démoralisation générale: « Depuis que les sciences naturelles ont envahi l'enseignement et remplacé les hautes sciences théologiques et morales, on ne sait plus rien de Dieu, ni de l'âme, ni de la société, ni des fins dernières, ni de quoi que ce soit d'élevé et de grand. Aussi, on voit des enfants de quinze ans en proie à l'ennui, au mépris et au désespoir » (XV,26). Et le signe visible de cette démoralisation a été la défaite de 1870: « On a senti cette détresse des cœurs en 1870, on l'a cruellement et abominablement sentie, mais il ne semble pas qu'on en ait recherché les causes » (XV,26).

Bloy attaque l'ouvrage de Jules Simon qui prolonge des discussions amorcées en 1872 alors que ce dernier était ministre de l'Instruction publique de Thiers. Elles vont aboutir à la réforme de 1880, visant notamment à renover la pédagogie (39). Pour lors, Bloy fustige ce « traité pédagogique fait par un professeur pour des professeurs ». Il y voit au-delà d'une menace pour le christianisme, un encouragement à la désobéissance de l'enfant (et à terme celui du peuple) et donc au désordre social: « L'homme est destiné à ne pas obéir », écrit-il ironiquement. « Voilà qui est acquis à la science. Cette admirable découverte, par laquelle M. Jules Simon ouvre son livre, plane magnifiquement sur tout son projet de réforme » (XV,31). C'est

une atteinte à l'ordre des aristocraties traditionnelles: « En attendant, il a la plus noble haine contre toutes les aristocraties (...) Aujourd'hui, on se décrasse tout de suite, et même le temps approche où on ne se décrassera plus du tout », répond-il violemment à l'idéal égalitaire.

Dans ses articles de 1874, Bloy commence aussi ses attaques contre les hommes politiques républicains. Son attitude se fonde sur une conviction résolument antidémocratique: Jules Simon comme Jules Favre (éteint au passage comme « défenseur infatigable de l'orphelinat démocratique et du veuvage parlementaire » (XV,28)), sont « les pélicans de la démocratie moderne » (XV,28). Thiers, l'organisateur de la répression contre la Commune et le premier président de la III^e République d'août 1871 au 24 mai 1873, qui vient d'être évincé, est réduit (selon un stéréotype du temps) à la bourgeoisie dont il est « la plus pure expression » (XV,29), opinion partagée par la droite de l'époque (40). Ce classement de Thiers dans la bourgeoisie donnera plus tard une série de variations satiriques, selon une conviction forgée dès ces débuts. Bloy le prendra en effet comme exemple pour illustrer le lieu commun bourgeois « mourir de sa belle mort », et réduira son décès (survenu en 1877) à une peu glorieuse « indigestion de haricots » (VIII,274). Il prolongera ainsi le trait acide de Barbey selon lequel Thiers aurait pu être un grand homme mais il « a résisté à la tentation » (41). Lecteur de l'ouvrage historique de Thiers pour la composition d'un livre sur Napoléon (42), c'est encore la bourgeoisie de Thiers qu'il retiendra et son obsession de

l'argent, « simple appréciateur de la quantité de monnaie » selon lui (VIII,281). Dans son rôle politique, il n'aura été qu'un « octogénaire funambule » (X,160). Même, en 1912, Bloy condamnera l'exécution de Louis Rossel (43): « le vieux Thiers, refusant obstinément sa grâce et livrant une pareille tête à des officiers généraux concussionnaires ou capitulars qui pouvaient craindre des révélations, s'est montré parfaitement infâme » (XIII,300). Curieusement les images que Thiers employait pour les fonctions de potiche qu'on voulait lui imposer se retrouvent sous la plume de Bloy: « Porc à l'engrais dans la préfecture de Versailles », « eunuque politique » (44), ce qui montre leur appartenance à un patrimoine rhétorique commun !

Bloy, en 1874, est encore marqué par la défaite et sa pensée de l'époque est déjà empreinte d'un fort patriotisme qui s'exprime dans la dénonciation des « mauvais patriotes »: la cible de son article sur le livre de Jules Simon, est aussi Jules Favre dont il suspecte le patriotisme à propos de sa vaine tentative de négociation secrète avec Bismarck, à Ferrières en Seine-et-Marne après la défaite de septembre (45), épisode que Bloy caricature ironiquement par « les fières et patriotiques larmes de Ferrières » (XV,28-29). Il ajoute, toujours en antiphrase, à cette caricature: « M. Jules Simon est devenu un homme immense en philosophie, en politique et même en défense nationale, comme M. Jules Favre » (XV,31). De même, les historiens modernes en s'attaquant aux anciennes institutions auraient contribué à la perte de l'« amour de la patrie » (XV,45). Ces hommes sont pour Bloy des exemples des « cadavres » de la société d'après la Réforme et la

Révolution: « on voit en France s'avancer dans les affaires publiques des hommes sans Dieu, sans patrie, sans traditions, sans foi, sans espérance, et ces hommes-là sont trouvés forts! » (XV,45).

Bilan de 1874

Les articles de 1874 confirment l'admiration pour les « Prophètes du passé » qui fondent à l'époque sa pensée. Cette admiration est manifestée avec enthousiasme et affichée: Joseph de Maistre, Bonald, Lamennais aussi, Donoso-Cortès et Saint-Bonnet sont à cette époque « tout ce qu'il y a de grand dans l'ordre intellectuel » (XV,47). Le philosophe lyonnais est pour lui un « homme supérieur » dans une « société sans aristocratie » (XV,19). C'est l'occasion de montrer à l'instar de ce dernier une violente hostilité au « démocratisme » moderne: « Dans notre société française sans aristocratie et mourante de n'en avoir pas, le bruit populaire qui se fait autour du premier nom venu est un signe réputé infaillible de supériorité et le suffrage de la multitude une présomption de grandeur » (XV,19).

Comme Barbey, Bloy recroise le providentialisme maistrien et celui de Blanc de Saint-Bonnet, ce qui prépare au catastrophisme surnaturel (46); il justifie même l'échec apparent des « Prophètes du passé » en faisant appel... à l'argument maistrien de la providence! « Ils ont fait ce qu'ils avaient à faire » (XV,47). Mais cela faisait partie d'un plan divin, il fallait que l'expiation allât jusqu'à son terme, il fallait en quelque sorte boire le calice jusqu'à la lie: « On ne les écouta pas

pas parce que la justice éternelle voulait que nous prissions toute la leçon que contiendraient les événements » (XV,47).

Le style montre une influence maistrienne et aurevillienne plus que veuillotiste pour l'instant, notamment dans le choix des images fortes et des métaphores. Le drame des idées est concrétisé en images de gouffre et de vertige, de chute et de catastrophe concrète: « L'inexorable logique a roulé son torrent de faits » (XV,46). « Ils (les prophètes du passé) se sont couchés en travers de cette pente révolutionnaire au bas de laquelle ils apercevaient l'abîme où la raison moderne éperdue d'orgueil paraît maintenant devoir s'engloutir » (XV,47). De Donoso-Cortès, Bloy retient une vision de l'histoire comme miroir divin, « "ce clair miroir où Dieu regarde extérieurement ses desseins" selon la belle expression de Donoso-Cortès » (XV,33). De même, il reprend sa synthèse catégorique, celle de l'ennemi du socialisme, « grand adversaire de Proudhon »: « Le catholicisme est une synthèse qui embrasse tout, qui contient tout, qui explique tout » (XV,55). Il croise Veillot mais dans une rhétorique qui le précède, celle de la maladie, qui annonce le lexique de la morgue et de l'hôpital, typique de la décadence (47), mais n'en a pas encore le caractère atroce: « Mais, en attendant, qu'on prenne garde au tétanos » (XV,47). Le registre est encore noble, le ton bloyen est encore « sérieux » pour reprendre le jugement de Barbey, même si quelques traits de l'éreintement commencent à se dessiner.

Les grands axes de la pensée bloyenne en 1874 peuvent être définis ainsi: un attachement à l'État monarchique allié à

l'Église, un antilibéralisme et un antidémocratisme de principe, appuyés sur les penseurs de la Contre-Révolution, ce qui augure d'une pensée à fortes composantes d'extrême droite (48). Le patriotisme bloyen déjà marqué est renforcé par l'amertume de la défaite, en cette période où le nationalisme « change de main » (49). Malgré tout, les attaques contre la République ne semblent pas encore une remise en cause absolue: le Président de la République est traité avec déférence et quasiment placé sur un pied d'égalité avec les deux autres institutions « reconnues »: « On se demande avec effroi si le président de la République, le comte de Chambord et le pape lui-même sur son siège ne vont pas être foudroyés », écrit-il pour attester ironiquement une absurdité inouïe (XV,65). Il est vrai que cet article est écrit avant la loi réduisant la censure et qu'il s'agit là peut-être d'une déférence de commande. Mais la suite montrera que le rejet définitif de la République ne se fera vraiment que lorsque tout espoir de récupération sera devenu vain. En fait, si la référence au comte de Chambord suggère encore un légitimisme d'époque, c'est cette position qui est pour l'heure la plus menacée.

CHAPITRE 4: Le temps de crise (1874-1882)

Cette période de 1874 à 1882 est en fait un temps de crises et de bouleversements, mais aussi de rencontres fécondes pour l'avenir. Après la collaboration à *L'Univers* et *La Restauration* de 1874, et jusqu'en 1882, les parutions bloyennes sont peu nombreuses: cela détonne avec la période qui va suivre. Bloy continue de fréquenter Barbey d'Aurevilly, pour qui il devient une sorte de secrétaire (1); il compose en 1875 une plaquette en forme d'hommage, *La Méduse Astruc* (2), un article sur *Un Prêtre marié* en 1876 (3), , commence en 1877 un livre sur le maître qui restera inachevé (4). C'est une période d'abord de désillusions, comme en témoigne une longue lettre à un collègue de Périgueux en mai 1876 (5), qui permet de situer l'état d'esprit de Bloy à ce moment.

Il est obligé d'essayer de petits métiers pour survivre, non sans précarité et périodes sans emploi: ainsi, il est copiste à l'Enregistrement jusqu'à la fin de 1876 (6), puis employé dans un des bureaux de la Compagnie du chemin de fer du Nord en 1877: c'est dans ce bureau dont il affirme avoir été « l'un des plus exécrables employés » (V,21) qu'il compose sa première œuvre littéraire, *La Chevalière de la mort*, qui ne paraîtra que beaucoup plus tard, augmentée de deux chapitres composés ultérieurement (7). Ce choix s'est sans doute fait à l'instigation de Blanc de Saint-Bonnet, apparemment peu convaincu par le panégyrique aurevillien, et qui lui conseille dans une lettre de 1876 de s'adonner à l'Histoire: « Lorsque ma crise sera passée

et que ma tête sera plus forte, je relirai votre Méduse, de manière à la bien comprendre. N'êtes-vous pas maintenant assez fort en littérature; pourquoi dans vos moments de loisir n'entreprendriez-vous pas quelque bonne thèse historique? Votre talent d'expression trouverait là à s'exercer et à se rendre utile à la cause que vous voulez servir » (8).

Ses tentatives dans la presse pendant cette période se heurtent le plus souvent à des rebuffades. Il a essayé vainement un retour à *L'Univers* en 1877, en composant un article d'hommage à Louis Veillot et s'est heurté à une fin de non-recevoir (9). Ses tentatives auprès de la presse catholique se heurtent à des refus ou des réticences (10): il ne réussit à placer que l'article sur *Un Prêtre marié* en 1876 et le « Molière et Bourdaloue » en 1878, à la *Revue du monde catholique*; il est repoussé au *Français* à la fin de 1878 (11).

Il plonge dans les affres d'une liaison amoureuse et mystique avec Anne-Marie Roulé qui va sombrer dans la folie en 1882 (12), perd la même année, en 1877, son père et sa mère (13); ayant manqué l'enterrement de celui-ci (14), il développe un fort sentiment de culpabilité (aggravé par la liaison avec la jeune femme) qui sera métamorphosé en parricide dans *Le Désespéré* (III,29). Il manifeste des velléités de retraite monastique à La Trappe en 1877 (15) et en 1878 (16), mais abandonne, faute de vocation profonde. Là encore, la fréquentation de Blanc de Saint-Bonnet a peut-être eu un rôle de révélateur de ces velléités : en effet, il écrivait à Bloy dans une lettre de septembre 1874 : « Fait comme vous l'êtes pour vous abriter dans un ordre religieux

(où vous n'auriez plus à vous occuper de pourvoir à votre vie matérielle) » (17).

Cette période est malgré tout féconde en rencontres, importantes dans l'évolution de ses idées, même si elle est ponctuée de traversées du désert: Bloy entre en contact avec le journaliste catholique et royaliste Charles Buet (18) et compose un article à propos de ses *Contes à l'eau de rose* en 1879 (19); Charles Buet accepte alors trois articles de lui pour un hebdomadaire bien-pensant qu'il vient de créer, *Le Foyer* (20). Bloy donnera en 1882 deux autres articles à cette revue (21). Il rencontre aussi l'écrivain catholique intransigeant et spiritualiste Ernest Hello (22): il rédige à l'adresse de la femme de celui-ci qui compose des récits villageois un essai qui montre sa vision du monde paysan à l'époque (23). Il correspond quelque temps, avec Gobineau, connu grâce au « secrétariat » de Barbey, et dont l'*Amadis* l'enthousiasme (24). Il retrouve son cousin périgourdin Émile Goudeau qui va le mettre en contact avec le groupe fumiste et tintamarresque des « Hydropathes » et lui ouvrir plus tard, en 1882, les colonnes du *Chat Noir* (25). Il fréquente occasionnellement le salon de Nina de Villars (26), ce qui a sans doute contribué, à rebours, à nourrir une violente animosité à l'égard de la « République des Lettres ». Bloy devient l'ami de Paul Bourget et Jean Richepin, alors à leurs débuts mais il échoue, en 1877, dans sa tentative pour convertir le futur romancier et le poète, qui vient de faire scandale l'année précédente avec *La Chanson des gueux* de sorte que c'est la rupture (27). Bourget notamment sera la cible de l'éreintement

bloyen, d'autant plus violent qu'ils ont été proches à cette époque; mais Bloy verra en Bourget après sa réussite littéraire le traître et l'écrivain de l'aristocratie puis des bourgeois. Il fréquente quelque temps, en 1878, Henry de Puyjalon, habitué du salon de Nina de Villars, parrain involontaire des « Hydropathes » et connu par le cousin Émile Goudeau (28), qui le fait rêver de projets fumeux de revue catholique et de conférences au Canada, pays où le gentilhomme a naguère voyagé: Bloy en rédige une dont on a conservé un fragment, intitulée « Suprématie temporelle et universelle de l'Église » (XV,117-119). Il rencontre aussi Roselly de Lorgues, historien de Christophe Colomb et partisan de sa béatification: en 1879, il décide de composer un ouvrage en faveur de cette cause, en donne la primeur dans trois articles à la *Revue du monde catholique*, publication des Bollandistes, après avoir demandé à Paul Féval d'intervenir en sa faveur (29). L'ouvrage ne sera achevé qu'en 1883 et paraîtra en 1884. La rencontre la plus déterminante est celle de l'abbé Tardif de Moidrey en 1877; l'abbé est mort à La Salette en 1879 (30). Cette rencontre amène une réorientation de la pensée religieuse de Léon Bloy, autour de la prédiction de La Salette, devenue essentielle pour lui et revendiquée, mais au fond cela conforte surtout les tendances initiales, notamment l'attente du châtement final, et lui fournit une algèbre symbolique et historique.

Admiration des maîtres

La Méduse Astruc, en 1875, à propos du buste de Barbey par le sculpteur Zacharie Astruc (31) confirme l'allégeance au maître:

Barbey y apparaît comme un des derniers grands hommes, survivant de l'aristocratie intellectuelle d'une époque révolue: « C'est ce magicien de l'orthodoxie doctrinale et littéraire, dont les philtres bienfaisants restituent la vie aux cœurs des poètes découragés et rajeunissent les impressions intellectuelles du passé dans tous les esprits organisés pour vibrer à la grandeur » (IV,19-33).

En 1876, l'admiration pour Blanc de Saint-Bonnet reste vive: c'est « un homme d'un immense génie métaphysique, le plus grand peut-être qui ait paru en ce siècle » (XV,82). Bloy n'a pas encore rejeté Bonald, il se dit, dans sa lettre au collègue périgourdin, en mai 1876, « autoritaire et bonaldien » (32); malgré tout, ce penseur contre-révolutionnaire est « dépassé » par Saint-Bonnet (XV,82). Joseph de Maistre, au même titre que Calixte Sombrevil, l'héroïne du *Prêtre marié* de Barbey d'Aurevilly, a projeté des « éclairs jusqu'au fond de ce gouffre métaphysique » qu'est devenu le monde moderne (XV,82). Le Connétable, lui aussi, estime que le « grand de Maistre » a une « imagination de flamme » (33).

L'article que Bloy compose sur le « Molière et Bourdaloue » de Louis Veillot en 1877 est un hommage, certes de commande, puisqu'il s'agit de rentrer à *L'Univers*. Néanmoins, il admire le destructeur de l'admiration « injustifiée » pour Molière, mais aussi le volume *Paris entre les deux sièges* qui regroupe les articles du rédacteur en chef de *L'Univers* des années 1870 et 1871.

Bloy admire le style de Louis Veillot; évoquant un des ennemis du directeur de *L'Univers*, il écrit: « Il sait ce que

pèse la main de M. Louis Veillot et il a une égale horreur de l'épithète et du coup de soulier » (XV,109-117). On peut penser d'ailleurs que c'est pendant cette période que Bloy achève de se forger son propre style: Barbey lui écrivait encore à propos de ses articles de *L'Univers*: « Vous êtes sérieux, trop sérieux, mais vous n'avez pas de la bile sous la peau et l'œil vert pour rien. Votre dernier article est bon - mais la phrase y est trop monotonement carrée et, quoique *l'expression y soit*, c'est plus ton de *mandement* que ton de *journal*. Vous êtes trop un *écrivain ecclésiastique*. Vous m'avez rappelé Laurentie (des bons jours), Laurentie qui se serait, le matin, lavé la bouche avec du de Maistre » (34). La fréquentation des articles de Louis Veillot et de ses livres, les conseils de Barbey (qui lui-même ne se privait pas du trait acerbe comme nous l'avons vu) vont être suivis d'effet et au-delà du conseil, effet qui apparaîtra nettement dans la période suivante. On retrouvera des procédés caractéristiques de la manière de Veillot, même s'il est quelque peu réducteur de ne voir en lui qu'un "sous-Veillot" à l'instar de Bertol-Graivil (35). Mais à éreintement, éreintement et demi, la surenchère est la coutume en l'occurrence !

On ne peut en effet qu'être frappé par les échos, notamment dans les images, telles que celle de la société empoisonnée selon Veillot « menacée de ruine totale, si elle ne vomit pas le poison dont elle s'abreuve depuis un siècle » (36); de même Bloy estimera que la République se livre à « l'empoisonnement des sources humaines à venir » (II,364) ; la République sera aussi pour Bloy la maladie incurable, l'empoisonnement concret :

« quinze années de croupissement politique, d'empoisonnement de l'enfance, de bataillons scolaires, de bubons présidentiels, de chancres ministériels (...), le pourrissement des choses et des êtres » (IV,72), écrira-t-il en 1885. Selon Veillot, le damné vit dans la pourriture « hideuse vermine qui se ronge elle-même impérissablement » (37); Bloy retrouvera des images semblables dans un article intitulé justement « La grande Vermine » (IV,39-42). De même, la descente dans l'égout de l'éreintement selon Veillot (38): « Descendons un peu dans le puisard de son humilité (...) plus bas nous remuerions les gaz qui asphyxient » sera reprise en écho par Bloy qui se refusera par exemple à « descendre dans la fosse d'aisance de l'anticléricalisme » (II,106).

On voit à l'époque qui nous concerne présentement la trivialité polémique à la manière de Veillot envahir la prose bloyenne, mais selon un processus qui croise les influences et donne d'ores et déjà au style bloyen sa tonalité particulière: c'est par exemple le vomir pour caractériser les idées fausses à rejeter, la concrétisation de l'ordure du monde: « le journalisme m'a simplement vomir sur le rivage au milieu d'un grand nombre d'huîtres et de coquillages variés » (39), écrit-il à son collègue de Périgueux. Et au même, évoquant les opinions usées selon lui de la libre pensée et de l'athéisme que ce correspondant revendique: « Malgré tout, malgré le ridicule, malgré la rengaine, malgré l'horripilation de la sottise et l'ineffable dégoût de ce vomissement soixante-dix sept fois ravalé et revomi avant de l'être par vous et pour moi, une soixante-dix-huitième fois

de plus, malgré tout cela, je suis tellement votre ami que la lecture de votre lettre m'a causé un véritable chagrin dont mes amis de Paris ont été témoins et qui m'a bouleversé pendant plusieurs jours » (40).

Mais en réalité, Bloy mêle paradoxalement la trivialité veillotiste à la noblesse de la période à la Bossuet. On voit poindre aussi le goût pour le terme rare et néologique qui est une revendication d'originalité d'ordre aristocratique de ce style , dont l' « horripilation » est le signe ici, selon des codes culturels dont la connaissance est affichée péremptoirement, renforçant le contraste du noble et du trivial: « Pensez-vous que je vais rester patiemment le cul sur ma chaise à écouter une pareille trissotinade (?) » (41), lance Bloy, plus tôt dans cette lettre.

Contre l'héritage révolutionnaire et la Commune

La pensée qui s'exprime dans cette période se durcit dans un sens inégalitaire, selon un aristocratisme affiché: dans l'article « Molière et Bourdaloue », Bloy, après un hommage à Blanc de Saint-Bonnet, reprend en écho le procès du suffrage universel de Veillot (et dans la ligne du procès entamé par le philosophe légitimiste) afin de rappeler aux héritiers de la Révolution qu'ils sont des usurpateurs: « Notre siècle a l'insolence d'un fils de laquais devenu grand seigneur par substitution et qui se donne les airs de mépriser ses anciens maîtres » (XV,109-110). Dans cette optique, Bloy retient l'idée de Veillot selon laquelle la gloire littéraire et populaire de Molière serait usurpée :

l'auteur du *Tartuffe* bénéficierait d'un « odieux (...) piédestal que la jocrisserie moderne élève à ce cabotin de génie » (XV,110). Le XIXe siècle a le « génie de l'abolition », il ne cultive pas les vraies gloires, ce qui est le fruit de l'égalitarisme moderne et du triomphe de l'opinion: « À cela, que voulez-vous que fasse un homme de génie ? De Maistre s'y est brisé, et quiconque parlera comme lui, sera dévoré par le sphinx à tête d'âne, que Pascal appelait l'opinion, et qui s'appelle aujourd'hui suffrage universel » (XV,110).

Les autres textes de cette époque, même *La Méduse Astruc* apparemment simple hommage artistique à Barbey d'Aurevilly, portent la même marque résolument hostile à l'égalitarisme: Barbey, selon Bloy, a « l'héroïsme et le Génie » capables de « souffleter (...) la délicieuse, la fière, l'enivrante égalité des temps modernes » (IV,23). Si d'aventure apparaît le nom de Danton, à l'occasion d'une citation, il est projeté aux oubliettes de la bassesse: « comme le disait bassement ce voyou de Danton, qui n'exprimait là qu'une idée de cordonnier » (42).

L'hommage à Veillot concerne aussi son attitude face aux « crapules » de la Commune: « Je me souviens toujours de ce que faisait M. Louis Veillot en 1870, alors que la France se détraquait et s'en allait de partout sous le talon de la botte allemande et sous la gifle du voyou français » (XV,110). Veillot est admiré pour s'être opposé quotidiennement dans ses articles de *L'Univers* aux « voyous » révolutionnaires: « Il se rencontra chaque matin un homme capable de dire son fait au goujatisme triomphant et de braver en face le despotisme de la canaille, au

hasard d'être assassiné quatre-vingts fois » (XV,110) (43). On retrouve dans ce portrait de Veillot ce qui fonde l'héroïsme, valeur déterminante de l'aristocratie d'élection pour Bloy, à l'opposé de la canaillerie démocratique.

La haine de la Commune, présentée comme une conséquence de la déchristianisation, se retrouve dans un autre texte de 1878, la conférence au Canada, « Suprématie temporelle et universelle de l'Église », conférence qui n'a jamais été donnée, mais qui est une sorte de mise en garde d'un nouveau Colomb à l'Amérique et tire les leçons des « fautes » commises dans l'Ancien Monde: « Partout où l'on déracine un prêtre, il pousse immédiatement un communard » (XV,118).

À l'époque, Bloy recompose son rôle de « communard d'avant la Commune » en mythe, selon une perspective providentielle et maistrienne. Il tend à exagérer sa révolte de babouviste, ainsi il écrit en 1876, dans sa lettre au collègue de Périgueux: « J'ai été plus irréligieux que vous. (...) J'allais carrément jusqu'au bout de ma doctrine. Je n'acceptais pas comme vous que ma doctrine fût athée et que les institutions sociales ne le fussent pas, contradiction qui me paraissait monstrueuse et qui l'est en effet. Votre athéisme m'aurait paru l'odieuse substitution d'un polythéisme d'athées à l'antique monothéisme de la foi chrétienne et j'aurais eu, la Commune advenant, plus de férocité encore pour ces dieux-là que pour l'autre » (44). Tout se passe comme si cet épisode devait avoir un sens et une valeur édifiante : car pour Bloy son itinéraire est exemplaire dans la mesure où il est tombé dans le piège banal de la société

postrévolutionnaire, à la fois athée et sans autorité légitime; c'est elle qui a fait de lui un « fainéant tragique », « déguenillé pathétique », « imbécile d'esprit fort » (45).

Une lettre à Paul Bourget, en 1877, montre aussi une édifiante reconstruction a posteriori: on se souvient que Bloy, à cette époque, veut le convertir. Comme lui, Bourget conservera l'horreur de la Commune, ce qui fonde son désir d'ordre (46). La perte de la foi est présentée comme une sorte de plongée dans les gouffres: « Dès l'âge de 15 ans, l'extrême furie des passions naissantes avait tout emporté. Plusieurs années s'écoulèrent ainsi pendant lesquelles l'Orgueil, la Sensualité, la Paresse, l'Ignorance, l'Envie, le Mépris, la Haine la plus féroce s'accumulèrent en moi et grandirent jusqu'au paroxysme ». On atteint alors le nœud, le bord du gouffre, et le moment crucial où tout se décide et tout bascule: « Il y eut un moment - et c'était à la veille de la Commune - où la haine de Jésus et de son Église devint l'unique pensée et l'unique sentiment de mon cœur ». L'histoire individuelle de Léon Bloy est donc selon lui en mystérieuse concordance avec l'histoire de l'humanité: il y voit le signe d'une mystérieuse prédestination, en faisant appel d'abord au diabolisme révolutionnaire maistrien: « Il semblait que je fusse l'objet d'une diabolique prédestination »; il aurait été « choisi entre cent mille scélérats pour accomplir la besogne d'un démon » (47). La conversion, présentée dans la même lettre, est un mystérieux marché de la mère avec la Vierge, « extravagance sublime de l'héroïsme le plus exigeant » (48).

La Commune est revue comme une période de prise de conscience, où tout prend un sens, où il donne l'impression de dominer l'événement (nous avons vu qu'en réalité à l'époque ce qui était marquant c'était son désarroi): « Lorsque la Commune, depuis longtemps préparée et couvée par le Diable éclata, j'étais déjà converti. Je reconnus alors facilement la main de mon ancien patron dans les choses sans nom qui s'accomplissaient » (49). La Commune réalise en quelque sorte le passage à l'âge adulte et la fin des illusions, qui permet de prendre la parole: « J'ai été trop communard avant de devenir chrétien pour me faire sur ce point la plus légère illusion » (50).

L'épisode est revu au travers de la grille de l'absolu, car l'élection divine confère à la conversion une sorte de grandeur exemplaire, selon le principe que Dieu ne peut être banal. L'exemplarité est d'autant plus grande que la « faute » a été aussi absolue que le rachat, et selon un même radicalisme qui traduit un même idéal et une continuité plus qu'une rupture. Dans une lettre à Gobineau en 1880, Bloy reprend le mythe en ce sens: « Communard d'avant la Commune par l'effet étrange d'une fringale d'idées absolues, précipité ensuite dans l'Église romaine par l'espoir d'échapper à l'asphyxiante stupidité des saltimbanques de la gloire » (51).

Apparaît aussi à l'époque un principe typiquement bloyen de la démarcation qui consiste à n'être d'aucun groupe, le refus du suivisme. En 1882, cet épisode est revendiqué comme celui d'un précurseur, selon ce principe du souvenir, prophétique a posteriori, dans une lettre à l'abbé Anger, un des protecteurs

de Bloy à l'époque, qui l'aide dans les périodes de crise: « Je suis un communard converti au catholicisme. Avant ma conversion, je n'obtins aucune gloire terrestre et je ne réussis qu'à incendier mon propre cœur, ce qui ne causa pas un bien grand dommage aux héroïques boutiquiers du siège. Je fus un communard de la veille comme d'autres ont été des conservateurs du lendemain et mon nom ne brille sur aucune liste de martyrs » (52). Dans une phase seconde, le ton est amer et tend aussi à la dérision et à l'auto-ironie, pour mieux mettre en évidence l'erreur communarde. Postérieurement, Bloy imagine qu'il aurait été un communard plus « absolu » que les communards réels, finalement médiocres, non sans dérision à l'égard des violences réelles de la Commune, en quelque sorte prophétisées dans le passé par une remontée imaginaire dans le temps: « À mes yeux d'apostat, l'incendie de quelques monuments publics et d'un petit nombre de propriétés privées, la chute de la Colonne, l'égorgement de quelques centaines d'ennemis du peuple et de quelques autres facéties connues de toute la terre furent des résultats extrêmement pitoyables et tout à fait indignes des révolutions qui se respectent. Moi, j'avais rêvé mieux. Les trois cent mille têtes du citoyen Marat ne m'auraient pas suffi et le pétrole aurait vainement sollicité mon suffrage. » (53).

Curieusement, l'épisode du « communard d'avant la Commune » recomposé devient une revendication à rebours d'aristocratie, ce que permet le fait de ne pas y avoir participé réellement, situation qui confère une sorte de virginité; car la Commune, on le voit avec l'allusion à Marat précédemment, et à l'épisode des

massacres de septembre, reste l'expression du mal révolutionnaire et le fruit « charmant » de la démocratie, toujours (et définitivement) haïssable. La plongée dans le gouffre, permettait de réaliser la plus grande bassesse possible, nécessaire à une rédemption éclatante: « L'égalité démocratique prise du plus bas possible, devait selon mes vues réaliser un niveau social tel qu'il ne restât plus sous le soleil que les Bourbeux et les Croupissants. Ma ligne idéale d'élagation partait comme une flèche topographique de l'aristocratie présumée des vertus, c'est-à-dire du Sacerdoce et s'en allait rigidement, après avoir passé par l'aristocratie de l'argent qui disparaissait dans la Mer Rouge, jusqu'à l'aristocratie du goujatisme triomphant et jusqu'aux hauts barons de la crapule héréditaire » (54).

La vision de l'agitation révolutionnaire ne va d'ailleurs pas sans un fort préjugé antipopulaire, lié au complexe aristocratique, sur le mode de la saleté et de la promiscuité déjà rencontrée à l'époque où Bloy avait le sentiment d'étouffer parmi les Versaillais: « Toute supériorité, tout relief humain devait tomber, s'engouffrer et périr dans le cloaque d'une promiscuité définitive dont les plus audacieux utopistes de la fraternité révolutionnaire n'avaient pas osé rêver l'avènement. L'Église était saisie par les sales mains d'un peuple désabusé » (55).

Dans la lettre à Bourget, on note aussi que la Commune focalise le catastrophisme dont nous avons vu les prémisses dans la ligne de la catastrophe maistrienne: la tonalité apocalyptique devient explicite à cette époque, signe d'un autre

grand mythe bloyen en train de prendre son essor: « Presque involontairement, je rapprochai dans ma pensée les spectacles déjà si terrifiants que nous offrait la Commune de Paris de ce spectacle bien autrement complet d'un embrasement total, d'une destruction apocalyptique et définitive de la société chrétienne, spectacle entrevu dans la caverne de mon imagination et déjà pleinement réalisé et consommé dans l'épouvantable désir de mon cœur » (56).

Patriotisme

Les textes de l'époque portent aussi la marque d'un fort patriotisme. C'est l'un des arguments essentiels de l'hommage à Veillot: il est celui qui a réagi « sous le talon de la botte allemande » (XV,110). Et la Commune au contraire, apparaît comme une menace antipatriotique, une cause d'affaiblissement en présence de l'ennemi, contre laquelle Veillot a été héroïque.

Cette double tendance est confirmée par la lettre au collègue périgourdin de 1876: Bloy y montre un patriotisme lyrique: « Il en est des amis comme de la patrie. Celle-là on ne l'emporte pas, il est vrai, à la *semelle* de ses souliers » (57). Ultramontain et hostile au gallicanisme, Bloy est malgré tout patriote, accordant à Charles Buet une sorte de brevet civique en 1878, en marquant au passage son hostilité au « cosmopolitisme »: « Il a au moins l'honneur d'être de son pays dans ce temps absurdement cosmopolite » (XV,133).

Dans sa lettre de 1882 à l'abbé Anger, Bloy déplore que la baisse du patriotisme aille de pair avec la décadence générale de

l'esprit. Il écrit ironiquement, à propos de son dérapage du « communard d'avant la Commune » (désordre nuisible à la patrie dans l'optique bloyenne): « Ce n'est certes pas là une des moindres défections que le patriotisme intransigeant de cette seconde moitié de siècle ait à déplorer » (58).

La société frappée à mort

Bloy éprouve à l'époque un sentiment d'exclusion, il se sent, nous l'avons vu « vomir sur le rivage » par le journalisme, véritable rebut de la société, « au milieu d'un grand nombre d'huîtres et de coquillages variés ». La métaphore est filée par l'allusion biblique: « Ce requin du journalisme m'a gardé sur le cœur pendant quelques mois, c'est-à-dire beaucoup plus longtemps et beaucoup plus incommodément pour lui et pour moi que le prophète Jonas et maintenant qu'il m'a si laborieusement expectoré, il ne me reste plus qu'à aller prêcher la pénitence aux Ninivites, et c'est ce que je vais faire » (59). Ce sentiment d'exclusion, dans le prolongement de la conversion, justifie en partie les désirs de retraite à la Trappe. Bloy à l'époque commence à élaborer une vision de la société qui concerne aussi bien certaines catégories prises comme cibles que la société globale.

L'article "Molière et Bourdaloue" est une occasion d'éreinter le bourgeois, et avec lui le théâtre de Molière, impie dans l'absolu et d'un point de vue catholique, puisqu'il s'agit de théâtre, et d'autant plus détestable qu'il laisse croire au bourgeois qu'il s'élève, selon une perspective aristocratique.

Ce que montre Veillot est dit avec « infiniment de désagrément pour la multitude des bourgeois qui se persuadent que la comédie les moralise et que le théâtre élève les cœurs » (XV,110). Dans la lettre à son collègue de Périgueux, Bloy fait le procès de sa ville natale qui l'a tenu « prisonnier » de 1871 à 1873 et exprime une hostilité d'artiste à l'égard de ses bourgeois: « Je ne dois pas oublier que vous vivez dans un milieu d'affreux bourgeois au fond de cette odieuse ville qui ne m'a donné que le jour » (60). On risque de s'y « crotter de moralité bête » et pour cela il n'existe qu'un antidote, estime Bloy: *Les Diaboliques* de Barbey d'Aurevilly ! Mais Paris ne vaut guère mieux, c'est une sorte de Babel fangeuse: « Son vrai nom est Pétropolis, chef-lieu de la nauséabonde Gaule Pétrolaise gouvernée par l'illustre Faites-Flamber-tout-ça, le plus prolifique de tous les princes (...). Voir Paris et mourir ... à Naples » (61).

L'essai de 1876, à propos des récits villageois de Mme Hello, donne des indications sur l'orientation de la pensée sociale de Léon Bloy: il y montre surtout sa vision noire des paysans, à l'opposé de ce qu'il estime être, de la part de l'épouse de son ami, une illusion bucolique: contre *Récits villageois et marguerites en fleurs*, il affirme la noirceur du paysan, gagné par l'athéisme et le mal postrévolutionnaire, si ce n'est dans les régions « blanches ». Ce paysan serait en effet particulièrement « impie, lâche, cupide, rusé » là où « la peste révolutionnaire a particulièrement soufflé sans rencontrer d'obstacle » (XV,96). Ce n'est que dans l'Ouest que « les obstacles de la tradition et du respect des peuples » assureraient une protection

contre « l'empoisonnement des âmes » (XV,96). Le mal révolutionnaire est en fait originaire de la capitale infâme: « il sortit de la gueule fumante de Paris une bave venimeuse qui couvrit l'antique royaume très chrétien » (XV,96). Avec condescendance, Bloy affirme que les paysans « ces faibles pour qui Notre-Seigneur a tant prié » se sont mués en « féroces brutes » (XV,77). Si la société française ne s'est pas effondrée alors, si « l'ivresse s'est éteinte », la menace persiste et Bloy a la vision, à cette époque, d'une catastrophe qui pourrait venir des campagnes déchristianisées et affolées par la Révolution: « le vin, le terrible vin du délire, de la fureur sacrilège et des diaboliques épouvantements, fume et fermente encore dans les veines des fils de ceux qui l'absorbèrent et la plus souterraine commotion pourrait très bien le rallumer et le faire flamber comme un volcan » (XV,97).

En fait, cette violence est l'expression d'une nature profonde: le fils d'employé qu'est Léon Bloy, mais qui se souvient de son enfance campagnarde près de Périgueux, lance en effet, reprenant à son propre compte la première personne de Jean Lander, le pseudonyme de Mme Hello: « Fils de paysan, élevé dans les champs au milieu des plus grossiers paysans, j'ai connu leurs passions latentes et profondes » (XV,97). Le paysan prépare selon lui une apocalypse sociale qui va renouveler les invasions barbares: « Je dis que le paysan est terrible et que Dieu le tient en réserve pour punir la société lorsqu'il en sera temps. C'est le Barbare qui doit tout submerger, le Barbare définitif celui-là, car le premier qui fit périr le monde romain ne

détruisait que la figure et celui-là détruira l'essence même de la civilisation" (XV,97).

Et Bloy rappelle les causes complémentaires (et d'ailleurs liées): à la Révolution et à la déchristianisation, s'ajoutent « l'ignoble institution du commis voyageur, (...) l'expansion babélique de l'industrie et surtout (...) l'infâme mise en œuvre de cette machine à broyer le genre humain qui s'appelle le suffrage universel - ce mal incomparable, inouï, apocalyptique, si nettement aperçu et diagnostiqué par Blanc de Saint-Bonnet » (XV,97). La cible est toujours l'égalitarisme et la démocratie. Le mot « apocalyptique » fait image et mène à une vision hallucinée de fin des temps, issue de la décadence, conception propre à rapprocher Bloy, provisoirement, de Bourget, des « Hydropathes », futurs membres du *Chat Noir* ou de Huysmans bientôt (62).

La société est donc condamnée, comme on le voit dans la lettre au collègue de Périgueux, ne serait-ce que parce qu'elle contamine des jeunes gens comme Bloy lui-même et les pousse à une révolte aveugle: elle s'est en quelque sorte condamnée elle-même, et comme le confirme l'image des invasions barbares, c'est à la fin d'une civilisation qu'on assiste, à une nouvelle agonie de l'Empire romain ou une contre-évolution, sorte de parodie à l'envers du darwinisme, où l'homme retourne à l'animalité: « Nous sommes arrivés à une époque du monde où la civilisation a tellement énervé les âmes, où le scepticisme et l'expérimentalisme soi-disant scientifique ont tellement abaissé les intelligences, qu'il n'y a plus, dans la littérature comme dans

l'art, dans la politique comme dans les autres sciences morales ou naturelles, que des quadrupèdes plus ou moins encornés et des reptiles plus ou moins venimeux. Voilà pour les apôtres et les conducteurs. Quant à la multitude, elle se vautre et meurt de désespoir et d'accablement sous de tels maîtres. Je crois même que tout est fini socialement ». Dans une vision très concrète du grand animal social, Bloy établit même l'acte de décès: « Je crois que la Société est frappée à mort, frappée à la tête et au coeur irrémédiablement. Elle peut paraître vivante quelques temps encore parce qu'elle subsiste sur son acquis, mais encore une fois, c'est un cadavre » (63).

C'est la fin des illusions, et aussi dans l'ordre politique.

Mort de la monarchie

Bloy nous l'avons vu a traversé une période de légitimisme, sous l'influence de Saint-Bonnet, manifesté notamment par l'espoir de voir celui-ci ministre du comte de Chambord. Mais ce légitimisme est renié pendant cette période; le reniement partiel remonte même à 1874. En effet, à l'époque où il collabore à *La Restauration* de Georges de Cadoudal, le neveu du chef chouan, il donne son sentiment sur le légitimisme. C'en est fini de l'admiration: dans une lettre à Barbey d'Aurevilly, du 23 juin 1874, il compare « M. de Cadoudal » à un ami de ce dernier qui lui a été présenté: « C'est un vieux militaire très catholique dans son langage et très pittoresque dans son expression. Il est légitimiste, il est vrai, mais à la manière d'un Abyssinien (64), et non pas comme ce pauvre M. de Cadoudal » (65). Ainsi, le

légitimisme idéal demeure, mais les légitimistes réels suscitent déjà bien des réticences. De même, le « il est vrai » apparaît comme une sorte de concession qui reflète un manque de conviction, confirmé par la suite. Car c'est le prétendant qui provoque la réticence la plus profonde. Dans la même lettre à Barbey, s'agissant toujours de l'ami légitimiste de Cadoudal, Bloy indique les motifs de sa rupture annoncée avec le comte de Chambord: « J'ai même poussé jusqu'à lui dire ma façon de voir sur Henri V: je suis papiste, n'attendez de moi rien de plus et je baiserais les pieds du premier homme venu qui défendra le pape et fera la guerre à la Révolution, quand même cet homme serait Félix Pyat » (66). Certes cela ne va pas sans ironie: on aura bien compris que Félix Pyat, l'exemple honni du communard est un exemple pour rire. Mais Bloy est donc à l'époque plus papiste que légitimiste, selon un processus de radicalisation progressive de l'impérialisme du religieux, ce dernier s'imposant au politique. Le mot choisi n'est pas non plus sans intérêt: on le trouve notamment commenté par Joseph de Maistre qui signale la valeur d'orthodoxie du mot, en reconnaissant ses insuffisances: « Il arrivait donc nécessairement que ce parti était celui de l'orthodoxie, ou du papisme (s'il est permis d'employer dans une acception simple ce mot gâté par les sectaires) » (67).

Cette affirmation du papisme est accompagnée d'un approfondissement de ce qui le justifie: la mort de la monarchie qui laisse en quelque sorte la place. Dans la plaquette *La Méduse Astruc*, apparaît ce qui va s'avérer un obstacle d'un autre ordre à la restauration monarchique d'abord envisagée comme

possible, idée qui prolonge la conception des races épuisées de l'artiste à qui Bloy adresse cet hommage: en effet, Barbey est présenté comme « catholique au milieu des incroyants, monarchiste après les monarchies, ligueur sans Ligue, gentilhomme sans roi et roi lui-même sans gentilshommes » (IV,23). On assiste donc à un épuisement progressif de la possibilité d'une restauration: non seulement le prétendant actuel ne convient pas, mais c'est le principe même de la restauration monarchique qui est menacé. Cette impression est confirmée en 1877, lorsque Bloy compose son ouvrage sur Marie-Antoinette, intitulé de façon significative *La Chevalière de la mort*. Il y dresse un autre acte de décès: celui de la monarchie. Il s'appuie sur l'*Histoire de Marie-Antoinette* des Goncourt, parue en 1858, qui lui paraît un ouvrage « incontestablement définitif » mais insuffisamment catholique. Il rappelle l'horreur du XVIII^e siècle, le siècle de la libre pensée qui prépare la Révolution: « S'il y eut jamais quelque chose de petit, c'est le XVIII^e siècle (...) Il fallait la jocrisserie héroïque du XIX^e siècle et la cuistrerie concave de nos doctinaires pour le faire paraître grand (...) Qu'on le prenne où on voudra, dans ses mœurs ou dans ses arts, dans sa politique ou dans sa philosophie, on n'y trouvera pas le plus imperceptible relief de beauté et de force humaine. C'est un aplatissement universel des âmes » (V,28). C'est ce procès du XVIII^e siècle que Blanc de Saint-Bonnet apprécie dans une lettre critique qu'il envoie à Bloy à propos de l'ouvrage; il est par contre beaucoup plus sévère sur le style, qu'il trouve encore trop redondant, estimant qu'il faut des « coupes » (68).

Le but de Bloy est surtout de prouver la grandeur de Marie-Antoinette, proche de la sainteté, même si la Reine n'est pas une sainte véritablement: ses souffrances sont une sorte de nouvelle Passion, et au fond une rédemption qui la lave de toutes les calomnies (V,36), car elle aussi a été victime de la conspiration des historiens définie par Joseph de Maistre. La Reine représente l'héroïne affrontée seule à la Révolution comme le montre cette curieuse image de l'exécution: « À ce moment, elle se trouva seule, face à face avec la Révolution, qui la prit dans ses bras rouges » (V,26).

La Chevalière de la mort est l'occasion pour Bloy de préciser sa position à l'égard de la monarchie: Marie-Antoinette en est « l'arc-en-ciel » (V,33), véritable reine et détentrice de la dignité monarchique, plus que, à côté d'elle, le « Rien des Lys », son mari, allusion au « Rien » (69) du *Journal* du roi sans divertissement cynégétique (V,39). C'est une façon de rappeler le désir d'un pouvoir personnel fort, qui défende sa légitimité contre l'usurpation populaire, dans un livre qui porte la marque de l'influence (et de la lecture subjective que Bloy en a faite) de l'œuvre de Carlyle. Il admire en Marie-Antoinette l'antithèse d'un « adipeux et lymphatique Picrochole, d'une autorité perpétuellement taillée en pièces », qui a assisté « en roi pacifique à l'égorgeement de ses plus fidèles serviteurs » (V,38). C'est elle la véritable reine, parce que Louis XVI était un faible qui a laissé passer la marée révolutionnaire et démocratique: « pareil aux monarques abdicateurs du XIXe siècle, (il) ne croyait guère au Droit divin et souffrait très bien qu'on

y taillât de petites royautés populacières de quatre jours, comme on taillerait des casaques d'argousins dans la défroque d'un magistrat » (V,43). Blanc de Saint-Bonnet, dans sa lettre critique est très réservé à l'égard de ces jugements sur Louis XVI, et on peut noter l'écart considérable avec l'orthodoxie légitimiste: « Mais remarquez bien que sur Louis XVI, toute vérité n'est pas bonne à dire, parce que c'est un martyr » (70).

Ce livre sur Marie-Antoinette renforce malgré tout la haine de la démocratie, ou du système parlementaire, liée à la vision des foules sauvages et « gueulantes » qui ont condamné l'héroïne: « Le peuple souverain est assis dans l'amphithéâtre immense et vocifère à pleine gueule que la lionne lui soit amenée » (V,47). La démocratie est sous la signe de la saleté et du puant: l'assassinat de Marie-Antoinette n'aurait pas été conforme à son destin providentiel, ç'aurait été « *une savonnette à vilains* bonne pour les héros crasseux de la démocratie dont elle fait des martyrs, ou pour les gladiateurs de la politique parlementaire dont l'auréole peut illuminer les assemblées » (V,48).

La mort de Marie-Antoinette (de même d'ailleurs que la faiblesse de Louis XVI qui lui ôte sa légitimité) sonne le glas de la dynastie, et avec elle de tout un monde, occasion de rêver d'une oraison de Bossuet pour qui l'admiration est toujours forte: « Sa mort (...) fut le *Dies irae* de l'ensevelissement d'une Tradition, d'une Aristocratie, d'un Trône et d'un Monde » (V,66). Pourtant, avec un glissement vers la politique mythique selon un second registre (dont nous verrons la fécondité par la suite), tout se passe comme si la monarchie était à la fois morte

dans la réalité basse mais vivante dans l'idéal: en effet, pour Bloy, « la tête tranchée de la Reine ne roula pas dans l'Escalier des Géants de la calomnie, comme la tête d'une dogaresse criminelle dont le supplice éterniserait l'infamie. Elle resta fixée au contraire, ainsi qu'une estampe d'immortelle propitiation, au frontispice couleur de sang des lamentables épopées de la Terreur » (V,53). La monarchie idéale n'est donc pas tout à fait morte, et *La Chevalière de la mort* de 1877 laisse une possibilité de résurrection.

Préférence théocratique

Cependant, en 1878, Bloy radicalise sa position de papiste: « Il n'y a pas de terrain neutre pour moi. Je suis tellement possédé par mes idées de théocratie et de politique absolue que je ne saurais m'empêcher à tout instant et à tout propos d'en faire profession » (71). Il faut ici approfondir les implications de ce terme de « théocratie ».

Cette position est en fait dans la ligne des influences: celle de Blanc de Saint-Bonnet dans *L'Infaillibilité* était parue en 1851. La théocratie s'inscrit dans la logique du catholicisme intransigeant du temps, dans le prolongement de la réaffirmation de l'infailibilité pontificale Pie IX par le concile de 1870 (72), à l'époque où le culte du pape faisait écrire dans *L'Univers*: « Qu'est-ce que le Pape? C'est le Christ sur terre » (73). En fait, si le mot « théocratie » nous paraît décalé aujourd'hui et d'un autre temps, il est parfaitement d'actualité après 1870, et même au centre de violentes polémiques: pour les

catholiques intransigeants et ultramontains, la théocratie est un véritable programme de « reconquête » (74), paradoxalement renforcé par le recul du temporel du pape face au progrès de l'Unité italienne et dans une ligne contre-révolutionnaire (75). Dans *Le Révéléateur du Globe*, commencé à cette époque, Bloy imaginera que le seul nom du pape « a le privilège de faire écumer et piaffer d'indignation le vertueux troupeau des onagres apocalyptiques de la libre pensée » (I,56).

Solution d'avenir contre la menace d'un retour à la barbarie pour les catholiques intransigeants comme Bloy, la théocratie est un retour au passé pour les adversaires athées ou démocrates; ainsi Zola écrira: « Tu vas à l'Église, tu retournes au passé, à ce passé d'intolérance et de théocratie" (76). L'enjeu de la théocratie et le caractère polémique du mot sont bien mis en évidence dans le *Jean Christophe* de Romain Rolland, lorsqu'il montre que, de même que les catholiques intransigeants ont construit une série de bastions contre-révolutionnaires (la théocratie en est un), les républicains vont développer à leur tour une contre-théocratie: « L'État républicain s'acheminait tout doucement à une théocratie athée, qui n'aurait rien à envier à celle des jésuites du Paraguay » (77).

Bloy tire toutes les conséquences de sa position: croire à la théocratie, c'est d'abord prôner l'obéissance absolue au pape comme précepte premier, voire précepte unique: « Je ne reçois de consigne que du Pape » (78), affirme-t-il en 1878. Dès qu'il en a l'occasion, Bloy réaffirme avec force le dogme de l'infailibilité pontificale qui recoupe la règle de l'obéissance :

le pape est « l'infaillible Dépositaire de tout ce qu'il y a de vérité divine en ce monde » (I,195).

La théocratie semble s'exercer sans difficulté pour Bloy sous le pontificat de Pie IX jusqu'à sa mort en 1878, d'autant que Pie IX est le pape du retour à l'infaillibilité et à l'intransigeance: c'est sous son pontificat, en effet, qu'est établi le *Syllabus* qui est devenu la « Bible » du catholicisme intransigeant et antimoderniste, un ensemble de propositions déduites de l'encyclique *Quanta cura* de 1864 (79). En 1878, Bloy se félicite de la condamnation par Pie IX du libéralisme politique et religieux et du fait qu'il ait affirmé à ce propos, dans la ligne du *Syllabus*, « que les catholiques libéraux étaient des gens plus dangereux que les communards eux-mêmes » (80).

Nouvelles influences: Tardif de Moidrey et La Salette

Il faut, pour conclure ce chapitre, déterminer la part des nouvelles influences subies par Léon Bloy dans cette période de 1874 à 1882, notamment celle de l'abbé Tardif de Moidrey. Elle ouvre en effet la voie au développement de la perspective symbolique, dont l'abbé s'était fait une spécialité (81). Il le met aussi en contact avec la révélation de La Salette. Mais ce qu'en tire Léon Bloy à l'époque est plutôt de nature à radicaliser des opinions existantes. Le message de La Salette, loin d'être neutre politiquement et uniquement religieux, comme d'ailleurs d'autres des grands pèlerinages mariaux de l'époque (82), conforte notamment ses convictions antisocialistes, comme on le voit dans le premier texte spécialement consacré à l'apparition,

resté manuscrit jusqu'à sa mort et sans doute composé en 1879-1880 (83), *Le Symbolisme de l'Apparition*: bien que le titre renvoie à un message religieux, l'ouvrage n'en comporte pas moins un violent procès de la pensée socialiste du XIXe siècle. Se replaçant à la veille de 1848 (la révélation de La Salette est de 1846 et Bloy y voit une coïncidence avec sa naissance), moment où « une abjecte révolution couvait sous le fumier des plus sordides prévarications politiques » (X,17), il empale - avant l'inauguration officielle de l'engin - les « fauteurs de troubles »: Proudhon « le Platon de la canaille révolutionnaire »; « Madame Sand, cette *fille trouvée* du cuistre Jean-Jacques, se boursoufflait comme la pécore du fabuliste dans le marécage des adultères héroïques » (selon la technique du double embrochage); Eugène Sue, « lumière du socialisme naissant, engendré par l'hiérophante Saint-Simon »; Fourier, « prophète Icarien, autre hiérophante figé dans les formules algébriques du monde à refaire »; Michelet, « le crocodile byzantin de l'histoire », autant de « champignons vénéneux sur les plates-bandes orléanistes » (X,17).

C'est à cette époque que l'attente apocalyptique, élément typique du mythe bloyen, devient officielle. La prédiction salettine, qui est censée fixer l'échéance, a sans doute fourni l'aliment d'une exacerbation mais elle était partiellement contenue dans les influences précédentes: en l'occurrence, la révélation a eu davantage une fonction de mise en forme. De même, l'eschatologie bloyenne croise celle d'Ernest Hello à la même époque (84) mais il semble assez réducteur de l'expliquer

par la seule influence de ce dernier (85): elle trouvait déjà sa nourriture biblique, comme le montre cette supposition, notée en 1878, pour l'Europe impie: « si la menace terrible de l'Évangile vient à s'accomplir et si Dieu décide que le candélabre doit enfin changer de place et illuminer d'autres continents » (XV,118). Le catastrophisme maistrien d'où naît la rédemption, de même que l'influence de Saint-Bonnet qui est aussi un « optimisme catastrophiste » et dissuade à terme de l'action politique (86) ont joué un rôle. Bloy retient notamment du dernier, outre des expressions imagées comme le « mal apocalyptique » (XV,97), une sorte de folie sauvage de fin de civilisation, dont l'article sur "Molière et Bourdaloue" se fait l'écho: « M. Blanc de Saint-Bonnet constate scientifiquement, avec le sang-froid terrible d'un physiologiste praticien de la mort, les troublantes approches de la folie universelle. Il affirme que la raison humaine, du moins en Europe, est intoxiquée et qu'elle va périr » (XV,109). En réalité, cela s'inscrit dans le prolongement d'un discours ambiant; un groupe, autrefois dominant, qui sent son influence diminuer, réagit en décrétant la disparition du monde: « Voici le résumé syllogistique de ce qu'il dit: "Une société fondée par Jésus-Christ et sur Jésus-Christ ne peut pas se passer de christianisme; or la société moderne s'en passe; donc elle va mourir et mourir décapitée" » (XV,109). Et l'Europe paraît particulièrement visée, mais c'est comme s'il restait une chance pour un Noé du Nouveau Monde, le vieux monde étant trop usé !

L'héritage de Tardif de Moidrey, c'est en particulier la

symbolique de l'envers et de l'endroit qui va fonder une bonne part de la pensée classique de Léon Bloy. Elle l'encourage à une relecture biblique et à des transpositions selon une symbolique éclatée à la fois très personnelle mais en même temps typique de l'époque dans ses dérapages ésotériques (87). Cependant, il est malgré tout un passage essentiel sur lequel Bloy va s'appuyer de façon permanente, qui donne naissance à un symbolisme clair, même si du point de vue d'une logique rationaliste, il paraît paradoxal. C'est la première Épître aux Corinthiens (Chapitre XIII, verset 12) de saint Paul qui retient particulièrement son attention: il s'agit de la parabole du miroir en énigme que Bloy expliquera ainsi: « Nous voyons actuellement, dit Saint Paul, *per speculum in aenigmate*, à la lettre: "en énigme par le moyen du miroir" » (XI,142). « Nous voyons tout "dans un miroir", à l'envers par conséquent. Il faut aller à l'extrémité de cette parole nécessairement absolue (...) Donc nous voyons exactement l'INVERSE de ce qui est. Quand nous croyons voir notre main droite, c'est notre main gauche que nous voyons, quand nous croyons recevoir nous donnons et quand nous croyons donner, nous recevons » (XI,295). Cela autorise, on le voit des développements vertigineux, qui commencent à apparaître vers 1880, dans *Le Symbolisme de l'Apparition* (X,42) et seront radicalisés ensuite: ainsi le riche pourra être un pauvre (VI,289), l'honnête femme une gueuse (VIII,159) ; Napoléon paradoxalement un protégé de Dieu et un favori du pape (88), ouvrant ainsi une lecture du monde à rebours et des perspectives polémiques extrêmement fécondes.

Dans cette période de crises et de repli sur soi, Bloy a apparemment manqué les grands événements de l'installation de la République: d'abord, l'échec de la restauration, avec notamment la question du drapeau (89): nous avons vu que l'essentiel pour lui était la position religieuse du futur roi, et que, grossièrement, il faisait partie du groupe des intransigeants dans la ligne de Mgr Pie qui souhaitent consacrer la France au Sacré-Cœur, symbole auquel Bloy restera attaché (90). À l'époque des faits, il a été évincé de *L'Univers*, il n'a guère de tribune où aborder ces questions et il est submergé par les drames personnels. Il n'a guère l'occasion, ni sans doute le désir, pour ces raisons, de se passionner à l'époque pour la présidence de Mac-Mahon, pour sa lutte avec les républicains, ou la crise du 16 mai et sa démission (91). Il les évoquera plus tard. Ainsi, Mac-Mahon sera éreinté en souvenir du célèbre défi lancé par Gambetta de la démission ou de la soumission (92): il sera réduit à ses « culottes rouges » trop facilement « désarmées » (VIII,43), mais dans une version très ultérieure, parue en 1902. De même, on peut deviner assez facilement que Bloy ne porte pas dans son cœur à l'époque celui qui lance le slogan de son ami Peyrat: « Le cléricalisme? voilà l'ennemi » (93). C'est dans la période qui s'ouvre maintenant, celle des grands éreintements, à partir de 1882, que cette position va trouver à s'exprimer.

Deuxième partie: l'édification de l'absolu

(1882-1897)

CHAPITRE 1: Les grands éreintements (1882-1887)

Bloy amorce une sorte de retour en 1882: depuis 1879, il compose, en s'appuyant sur les travaux de Roselly de Lorgues, un ouvrage d'exégèse historique, destiné à favoriser la béatification de Christophe Colomb, *Le Révélateur du Globe* qui paraît en 1884 (1). Mais ce n'est pas ce qui fera sa notoriété, d'ailleurs un peu tapageuse au point qu'il regrettera plus tard d'être un peu à l'étroit dans une « spécialité ». Quand il a surmonté la crise grave qu'il a traversée, et bien que de nouveau attiré par la vie monastique, comme le montre le séjour à la Grande Chartreuse à la fin de 1882 (2), Bloy donne encore quelques articles à la revue catholique de Charles Buet, *Le Foyer illustré* en 1882 (3), un article intitulé "Christophe Colomb et la fête nationale italienne" (XV,136-141) au *Paris-Journal*, organe conservateur lancé en 1869 (4).

Mais cette période est surtout marquée par sa collaboration au *Chat Noir*, feuille montmartroise de Rodolphe Salis lancée le 14 janvier 1882 et qui disparaîtra en 1889 (5). Bloy a été mis en relation avec Rodolphe Salis grâce à son cousin Émile Goudeau; il

devient bientôt une des figures des réunions du « gentilhomme cabaretier » et fréquente les écrivains et artistes qui hantent le cabaret du boulevard Rochechouart, notamment les « Hydropathes » du cousin périgourdin, dont Georges Lorin et Maurice Rollinat (6). Bloy donne son article initial au *Chat Noir* le 5 août sur le premier puis un hommage en trois articles sur le second (7), écrits au cours d'un séjour à Bel-Air, dans le Berry, sur l'invitation de Maurice Rollinat (8). Le nombre d'articles donnés au *Chat Noir* de 1882 à 1884 est suffisamment important pour fournir la matière d'un recueil, publié en 1884, dont le titre indique la condition sociale de Léon Bloy à l'époque (il s'en est même donné la carte de visite à la calligraphie écroulée (9)): *Propos d'un entrepreneur de démolitions* (10).

Le 27 février 1884, la présence de « l'entrepreneur de démolitions » est annoncée au *Figaro*, par le rédacteur en chef Francis Magnard, journal dont le ton et le goût du scandale paraissent assez éloignés de l'orthodoxie catholique, au point que Mgr Freppel ait pu en juger la lecture « peu convenable pour un ecclésiastique » (11). Mais comme au *Chat Noir*, ce qui compte, c'est la liberté de ton d'un journal malgré tout conservateur qui, après un « légitimisme platonique » (12) s'est finalement rallié à la République, à l'époque où Bloy y collabore, comme un pis-aller (13). Cependant, l'insolence du journal s'est atténuée et le septième article de « l'entrepreneur de démolitions », un éreintement de Jean Richepin à l'occasion de ses *Blasphèmes* est refusé (14).

Ce refus vient aggraver une semi-rupture avec *Le Chat Noir*,

à la suite notamment d'une présentation qu'il juge moqueuse pour sa religiosité du peintre Adolphe Willette, à laquelle il a répondu par l'article "Notre Linge sale" (II,104-106), en janvier 1884. Bloy donnera son dernier article au journal le 1er novembre (15).

En 1884, un article élogieux (16) sur *À Rebours* de Huysmans, que Bloy admire amorce une période d'amitié avec l'auteur de ce roman dans lequel il voit la fin du naturalisme. Une amitié naît aussi avec Villiers de l'Isle-Adam (17), de sorte que se forme une sorte de trio. Bloy commence aussi une correspondance avec un libraire genevois admirateur des *Propos d'un entrepreneur de démolitions*, Louis de Montchal (18).

Après la rupture avec *Le Chat Noir* et *Le Figaro*, Bloy tente une entreprise de presse solitaire, à la manière de *La Lanterne* de Rochefort ou des *Taches d'encre* de Maurice Barrès l'année précédente (19a), *Le Pal*, un hebdomadaire dont le premier numéro est lancé le 4 mars 1885, mais qui périclité faute de mécénat: le 5e numéro ne paraîtra pas (19b). Le journaliste Mermeix adoptant le ton d'un « contre-Pal » propose dans un article de *La France* du 10 mars 1885 de fomenter contre « le fou furieux », le « Jérémie amoureux de la réclame » et qui a réussi à faire parler de lui au *Voltaire*, une « conspiration du silence »: « *Le Voltaire* a donné le nom du bonhomme, le titre de son pamphlet; nous n'imiterons pas notre confrère. Silence aux calomniés et à leurs amis, c'est le seul châtement qu'on puisse infliger au calomniateur; le silence l'empêchera de vendre sa marchandise, il le frappera au porte-monnaie, au cœur » (20). Cela devient un élément constitutif de son mythe d'écrivain, intégré à l'œuvre à venir, et cela valide un schéma,

celui de la « consigne » et du complot, dont nous verrons l'importance dans la vision politique. Cette année 1885 est d'autant plus sombre que Bloy perd sa compagne du moment, Berthe Dumont, qui meurt d'une crise tétanique: il manifeste de nouveau le désir de se retirer à la Grande Chartreuse (21).

En 1886, Bloy fréquente, avec Villiers de l'Isle-Adam, un cercle légitimiste partisan du prétendant Charles XI, héritier de Naundorff, un imposteur, fils prétendu de Louis XVI (22). Il achève à la fin de l'année son roman autobiographique *Le Désespéré*, dont le premier essai remonte à novembre 1884 (23): le livre paraît difficilement (24). Le journaliste Mermeix continue à prôner contre lui la « conspiration du silence » et même l'empêchement de paraître, en proférant des menaces contre l'éditeur Soirat et l'imprimeur Blanpain, qui ont accepté de prendre le relais après la défection de l'éditeur Stock: « L'escroc se garda bien de dire au malheureux qu'il s'exposait à se voir réclamer par les diffamés dix ou vingt fois la somme dont il lui faisait entrevoir le gain » (25).

L'année 1887 marque une sorte de pause: Bloy ne peut placer que quelques articles dans des revues belges, un extrait du *Désespéré*, un éreintement du journaliste Albert Wolff dans *La Jeune Belgique* (III,296-304), une étude sur Huysmans à propos de son dernier livre *En Rade* dans *L'Art moderne* (IV,337-347) et enfin un article dans *L'Artiste* sur le livre de Lucien Descaves, *Misères du Sabre* intitulé "Un démolisseur de plus" (XV,203-208). Cette pause de 1887 clôt une période de l'évolution bloyenne dont nous allons tenter de cerner l'unité au plan politique.

L'empalement bloyen: ses sources maistriennes

La période est caractérisée par un épanouissement de la férocité dans l'éreintement dont *Le Pal* en 1885 indique le but: « J'ai longtemps cherché le moyen de me rendre insupportable à mes contemporains » (IV,37), note Bloy au début du préambule du numéro 1 du 4 mars 1884 avant de faire l'apologie du châtement symbolique qu'il va leur appliquer: « La profonde idée de ce genre de châtement, plus auguste qu'on ne suppose, c'est qu'il faut que l'homme endure debout et qu'il meure de bas en haut » (IV,38). Au fond pour lui, même si le pal est tombé en désuétude, il s'agit de développer une littérature du coup de pied au c... salutaire: « Le coup de pied au derrière, l'un des mouvements les plus nobles de la colère occidentale, n'est qu'un vague reflet presque éteint de la vénérable tradition du Pal. C'est pourquoi j'entreprends de la restaurer littérairement » (IV,38). Cette période bloyenne de l'éreintement trouve son point d'orgue dans le roman *Le Désespéré*, qui en plus d'une sorte de bilan de son itinéraire depuis son enfance, empale allègrement le monde littéraire et de la presse. Cet empalement radicalise la « colère de l'amour » maistrienne revendiquée dans *Le Révélateur du Globe* (I,189). Ce sont « ces vastes égorgements que Joseph de Maistre déclarait bienfaisants aux Lettres et nécessaires à l'esprit humain » (IV,44). Par ses violences verbales, Léon Bloy se fait le bourreau par amour de ses contemporains, encore que nombre d'entre eux aient quelque peu douté du second terme du programme.

Bloy retient aussi l'histrionisme maistrien: pour de Maistre les acteurs de la Révolution ont été dominés par des mouvements

qui les dépassaient: les révolutionnaires ne sont que des « instruments » de la providence (26) ; « ils ont en eux quelque chose de mécanique et de passif » (27). De même, Bloy s'attaque aux « histrions »: dans l'avertissement du *Pal*, il se propose un éreintement salutaire de ses contemporains, dont l'âme est « oxydée d'argent, intoxiquée de littérature et de politique, avachie, défoncée par tous les chiens errants de l'histrionisme » (IV,37). Cet histrionisme généralisé fait écho à la vision de Barbey d'Aurevilly (28). Bloy retrouvera l'image pour caractériser l'homme politique, histrion par excellence, avec toute une série de variations stylistiques, au fur et à mesure de la progression de son œuvre.

La marque maistrienne se retrouve aussi dans la reprise du principe qui condamne les régimes démocratiques, aussi bien dans *Le Pal* que dans *Le Désespéré* et qui justifie qu'on manie la trique, voire le gourdin: « L'homme est trop méchant pour mériter d'être libre » (IV,83; III,176).

Les éreintés: de Veillot à Hugo, Vallès et Zola

Bloy rompt officiellement avec Louis Veillot qui est éreinté à sa mort en 1883 dans un article intitulé « Les Obsèques de Caliban » (29). Comme pour mieux ménager l'effet, il rend d'abord une sorte d'hommage au grand Veillot de la période de 1870-1871 qu'il a admiré: c'était le « catholique terrifiant qui donna de si longues inquiétudes aux boutiquiers austères de la Libre Pensée » (II,29). Mais le maître de *L'Univers* est accusé à titre posthume d'avoir roulé le catholicisme dans la fange, selon

une perspective aristocratique: « Louis Veillot coucha le pauvre christianisme sur le grand escalier de la route, lui faisant ainsi rouler la demi-douzaine de marches qui le séparaient encore du niveau du sol et de la botte maculante des charretiers de l'indifférence » (II,35). Il a trahi les vrais catholiques comme Bloy lui-même en créant un « embryon de parti catholique » (II,35), ce qui est « la plus étonnante contradiction dans les termes » (II,37), une hérésie, contre le caractère synthétique du catholicisme: « le schisme le plus bête et le plus répugnant qui ait jamais tenté de faire obstacle à l'universelle dilatation du Catholicisme » (II,37). Et le « fœtus ne promettait pas d'être viable », ce ne fut qu'un « avorton » qui était à son image car il avait la « même exécution de toute supériorité intellectuelle » (II,35). Pour Bloy, Veillot a donné dans une forme de bassesse démocratique. « C'est sur cette banqueroute fabuleuse que l'histoire le jugera » (II,38). *L'Univers* (dont il a écarté tous les grands esprits, et Bloy parmi eux !) est devenu « un bataillon de médiocrités idéales » (II,38): il rejoint ainsi la condamnation des « imbéciles » par Barbey d'Aurevilly, Veillot en plus (30). Le titre, par l'allusion au personnage shakespearien de *La Tempête* résume le reproche essentiel : beaucoup de férocité apparente, mais une agitation guidée par la vanité et finalement jugée subalterne de Louis Veillot: « Il aurait volontiers donné sa meilleure trique et jusqu'à ses larmes les plus vraies pour obtenir le suffrage d'une demi-douzaine d'esprits fiers devant lesquels il fut humble et qui ne purent jamais apercevoir en lui qu'un assez estimable Caliban » (IV,30).

Dans *Le Pal*, en mars 1885, Bloy profite de la mort récente de Jules Vallès et d'Edmond About, « enfouis en grand tumulte » (IV,43) pour composer une sorte d'éreintement funéraire. Il s'agit en fait d'une sorte de contre-esthétique à la manière de Baudelaire, dont un poème est ironiquement détourné pour l'occasion: « Toute la presse, d'ailleurs, a fort peu lyriquement pleuraillé sur ces détritibus de chenapans que j'honore du vocable de *charognes*, devenu quasi sublime depuis que Baudelaire l'a mis dans son encensoir de poète spiritualiste » (IV,43). La cible, en plus d'un procès du monde littéraire et journalistique, est la mode pompeuse des funérailles grandioses, à la manière d'un rigorisme à la Bossuet, mais dans un style déchaîné: « C'est que nous allons avoir peut-être un joyeux défilé de cette viande à corbillard, recueillie à croque-mort que veux-tu, dans les porcinières de la grande littérature et dans les aquariums du journalisme » (IV,43).

Mais la cible est aussi la gloire des gloires de l'époque, Victor Hugo, lui aussi abaissé à l'état de charogne: « Que sera-ce donc des funérailles imminentes de Victor Hugo, le Maître des maîtres, le PÈRE à tous, comme l'appellent des gavés journalistiques visiblement engendrés pour la domesticité? (...) On ameutera sans doute Paris sur ce dernier camionnage d'une pourriture si célèbre. Tous ceux qui peuvent avoir une mise quelconque dans le tripot de la gloire tiendront à parer leur nudité littéraire ou politique des dernières plumes arrachées au croupion verdissant de cet enterrable curvirostre dont le trépas définitif est si désespérément imploré par les neuf dixièmes de ses cornacs épuisés » (IV,44-45). Cependant, au-delà de

cette animosité d'un écrivain méconnu à l'égard d'une gloire qu'il juge usurpée, du procès de la comédie et de l'hypocrisie sociale, d'autant plus forte dans le milieu littéraire et journalistique, d'un point de vue plus strictement politique, les convictions essentielles sont réaffirmées, l'horreur de la Commune notamment: la « Causerie sur quelques charognes » s'achève par l'évocation comparée de la carrière d'Edmond About et de Jules Vallès, « valets hideusement infidèles, l'un de l'Empereur, l'autre de la Canaille » (IV,47). On ne perd pas de vue que Vallès fut « le platonique barricadier du *Cri du Peuple* » (IV,47). Et le point d'orgue de l'horreur, c'est d'imaginer que le communard typique, Félix Pyat pleure « sur l'une ou l'autre *demeure dernière* » (IV,47). Mais curieusement, comme par une sorte d'hommage malgré tout, lorsqu'il s'agira de justifier la férocité de la critique et les éreintements nécrologiques, Bloy revendiquera la phrase de Jules Vallès « la mort n'est pas une excuse » ! (IV,332; XV,261).

Parmi les éreintés figurent les écrivains naturalistes, à l'opposé d'une exigence spiritualiste. Un article du *Chat Noir* du 27 octobre 1883 sur *Ludine* de Francis Poictevin est l'occasion d'indiquer qu'ils sont le signe d'une décadence, d'un « Bas-Empire intellectuel » (II,55). Le mal remonte à Flaubert, à qui Bloy reconnaît le travail exigeant, la patience et la relative majesté par rapport à ses suivants, mais il est « ce grand diable ingénieux qui inventa de tenter Saint Antoine avec des dictionnaires » (II,55). Ce furent ensuite les Goncourt, « espèce de veau romancier à deux têtes et à une seule langue »

(II,55). Poictevin aurait choisi d'être « la touffe de poil de l'extrémité de la queue de cette brute précieuse qu'on appelle Goncourt et qui n'est elle-même qu'un avortement de ce quadrupède de Flaubert » (II,57). Le plus caractéristique est Zola, « le Triton de la fosse d'aisances naturaliste, le cloporte vengeur pour qui toute ordure est enfin mise à sa vraie place, c'est-à-dire dans la tête humaine » (II,55-56). Bloy préfère Balzac que Zola « étouffe (...) dans ses mains abjectes » (IV,175).

Bloy revendique un spiritualisme catholique: « C'est le même néant de spiritualité, de toute synthèse morale, de tout aperçu philosophique » (II,56). Mais la condamnation du naturalisme est aussi le résultat d'une conception aristocratique de la littérature, Zola « donne leur revanche à tous les goujats du monde » (II,56). En fait, il est en quelque sorte l'écrivain qu'il fallait à ces temps démocratiques. En cela, Bloy prolonge l'influence aurevillienne: « Un écrivain catholique de l'esprit le plus éclatant, M.Barbey d'Aurevilly, disait qu'Hercule ne pourrait nettoyer les étables d'Augias après que ce romancier y aurait passé. Cette littérature est sortie d'une infecte suppuration de l'abcès horrible que le XVIIIe siècle prenait pour de l'embonpoint et qui a fini par crever à la Révolution » (I,23). L'affirmation de la préséance du religieux n'exclut pas des préoccupations politiques, comme le montre son attitude dans un des grands débats de la IIIe République: l'antycléricisme.

Contre l'antycléricisme

Les années 80 sont marquées par la première vague de conflits

du cléricalisme et de l'anticléricalisme (31): la pensée bloyenne est assez naturellement fixée à ce propos, quels que soient les griefs (et ils sont nombreux) à l'égard du clergé et des catholiques en général. En 1884, il s'écrie: « on la connaît, la boue révolutionnaire et anticléricale! » (IV,84), opérant un amalgame typique. La même année, offusqué par le dessin satirique « Notre-Dame de la Galette, oh! le Sacré-Cœur » d'Adolphe Willette, le « collègue » du *Chat Noir*, digne du « purulent Léo Taxil » (32), Bloy rappelle au peintre, dans l'article « Notre Linge sale » qu'il lui « doit » un article élogieux et trouve le voisinage d'un de ses articles « à dix centimètres » de la « porcherie » inadmissible, (non sans oublier un instant sa propre raison sociale d'« entrepreneur de démolitions »). Après avoir décrété que Willette n'est décidément pas un artiste, il écrit: « On peut être athée et même socialiste à côté de moi sans me fâcher. Mais s'il s'agit de descendre ou seulement d'avoir l'air de descendre dans la fosse d'aisances de l'anticléricalisme, je n'en suis plus » (II,106). Cette condamnation où Bloy retrouve les images de Veillot montre son refus de « badiner » avec la religion.

Et Bloy dresse un procès-verbal systématique des mesures anticléricales du début des années 80. Le grand enjeu, c'est bien sûr l'école dans cette lutte. Il rejette les lois laïques et éreinte Paul Bert, un des acteurs importants de l'essor de l'école laïque, auteur de la loi sur les écoles normales (33) et ministre de l'éducation du gouvernement de Gambetta en 1881-1882, l'auteur du toast prononcé devant les vigneronns d'Auxerre où il assimile le cléricalisme au « phylloxéra qui se cache sous la

feuille de vigne», contre lequel il préconise un seul « insecticide »: « l'article 7 de la loi Ferry » (34). L'article du *Figaro* du 10 mars 1884 intitulé "L'héritier de Polyphème" fait de Paul Bert un descendant servile Gambetta, mort l'année précédente: « La tendresse posthume de M. Paul Bert pour son patron politique et le besoin furieux de cirer obstinément les bottes de ce défunt sont un mystère » (XV,149). Il attaque aussi sa formation de physiologiste et le considère un disciple tout aussi servile et médiocre de Claude Bernard, dont il a été le collaborateur puis le successeur à la Sorbonne. Bloy considère que Paul Bert applique aveuglément la formule de Gambetta de mai 1877, « le cléricalisme, voilà l'ennemi » (35): « Depuis que Gambetta a proféré ceci qu'il fallait exterminer le cléricalisme, c'est-à-dire le sentiment religieux, M. Paul Bert a cessé d'être en danger de comprendre que la vie humaine puisse avoir un autre objet » (XV,149). Selon Bloy, le programme de Paul Bert se résume à « l'instruction anticléricale obligatoire, la prostitution intellectuelle de l'enfance » (XV,149). Dans le même registre sexualisé typique, il ajoute ironiquement: « Cela nous coûtera ce que cela nous coûtera, mais la France dût-elle devenir un peuple d'esclaves et le lupanar du monde, cette abjection vaudrait encore mieux que n'importe quelle gloire avec la souillure du catholicisme » (XV,149). L'action scolaire de Paul Bert contribuerait donc à l'abaissement de la France.

Dans un autre article du *Figaro* intitulé de façon significative en référence à l'Évangile, « Le Massacre des Innocents » (36), il réagit aussi violemment contre la

distribution par le Conseil municipal de Paris aux instituteurs de Paris du *Manuel d'Instruction laïque* d'Edgar Monteil, cette sorte de contre-catéchisme typique des luttes du temps (37). Après avoir rappelé perfidement que l'auteur a été condamné en 1874 pour un autre livre, « immonde et diffamatoire », Bloy présente le danger du présent ouvrage malgré sa médiocrité avec force superlatifs, dans le prolongement de son titre: « Jamais, en effet, un livre plus indigent par la forme autant que par le fond, plus scélératement bête, plus menteur, ne menaça une société aussi salope d'un plus effroyable danger; et jamais, à coup sûr, un aussi terrifiant holocauste d'âmes ne fut ordonné par un Hérode plus goujat et plus chétif » (II,363). Par un jeu de surenchère dans l'hyperbole, Bloy estime que « l'ignoble Paul Bert lui-même est dépassé »: ce qui est en jeu, c'est « le crime contre l'enfance, l'extermination sociale par l'empoisonnement des sources humaines à venir » (II,364). Comme dans « L'Héritier de Polyphème », Bloy estime que cet anticléricalisme tourné contre l'enfant est un des traits de la décadence française, notamment dans les mœurs : « Le Français de la décadence a des passions séniles qui lui font trouver un ragoût inexprimable à toute tentative de corruption sur les innocents et les impubères » (II,364). Il est aussi lié au système démocratique qui donne le pouvoir aux histrions du Conseil municipal de Paris et s'explique par le mythe de la conspiration: « Son inqualifiable rage de persécution anticléricale n'est qu'une consigne exécutée par des fantoches infiniment dociles à jamais incapables d'une libre détermination ou d'un mouvement personnel » (II,364).

Le 2 mai 1884, au moment des élections municipales, dans un article du *Figaro*, intitulé « Les Cadets du suffrage universel », il plaide contre la continuation de la laïcisation des hôpitaux, après que la précédente administration a déjà « réussi à faire disparaître des hôpitaux les aumôniers et les crucifix » (XV,165), contre les « venimeuses prédications » (XV,165) des candidats anticléricaux qui reprochent aux religieuses leur ignorance et les pressions exercées sur les malades (38). Évoquant ces « tabernacles de douleur » que sont les hôpitaux, il écrit que « la substitution des infirmières laïques aux religieuses ne tend à rien moins qu'à les transformer en des cavernes de désespoir » (XV,165).

Contre l'anticléricisme, Bloy cultive les stéréotypes, principe qu'il dénonce dans le camp ennemi: ainsi il relève les reparties simplistes du catéchisme anticléric qui tendent davantage à affirmer la vérité de l'athéisme qu'à développer une véritable laïcité (II,365). Il paraît relativement légitime d'estimer que le livre de Léo Taxil, spécialiste de farces religieuses, *Les Amours secrètes de Pie IX* publié en feuilleton dans *Le Midi républicain* de Montpellier (et signé d'un prétendu camérier du pape, Volpi (39)), appartient effectivement au genre anticléric pornographique: il est d'ailleurs condamné en justice. En cela, il semble presque légitime de le couvrir d'injures de même niveau (III,210). Par contre, ce qu' imagine Léon Bloy dans les hôpitaux laïcisés est beaucoup moins fondé : en l'absence de toute morale (celle-ci ne pouvant naître pour lui que de la foi catholique), c'est un sort atroce qui attend le pauvre

malade: il verra impuissant « la figure congestionnée de l'infirmière qui lui boira son vin et lui volera son maigre porte-monnaie » (XV,165).

Et cela débouche sur une vision apocalyptique et cauchemardesque, décalée du réel, rêve d'écrivain plus que réflexion sur l'antycléricalisme, vision qui n'est pas sans croiser des souvenirs révolutionnaires de Joseph de Maistre: ce sont des croix abattues, remplacement des « cérémonies du culte par des spectacles antiques de prostitution », « latrines et urinoirs publics dans les églises », prêtres traînés dans les ruisseaux, « jeunes religieuses » offertes « à la sollicitude maternelle des patronnes de lupanars de barrière »(IV,83); pauvres assommés, pourriture de l'enfance, crachat au visage du père, maux qu'on entend galoper (IV,83-84). Dans les *Considérations sur la France*, Joseph de Maistre décrivait ainsi les délires révolutionnaires: « Les autels sont renversés; on a promené dans les rues des animaux immondes sous les vêtements des pontifes; les coupes sacrées ont servi à d'abominables orgies; et sur ces autels (...) on a fait monter des prostituées nues » (40), avec une surenchère hyperbolique comparable. Au phylloxera de Paul Bert, Bloy répond par une autre métaphore de la maladie: pour lui, l'antycléricalisme serait une « folie héréditaire » (XV,150), non sans paradoxe pour un antiscientiste.

Ce discours rejoint le discours clérical typique de l'époque mais loin d'être innocent politiquement, il obéit aussi à des schémas d'extrême droite car il est tourné contre la République, en tant qu'institution antycléricale par nature: ainsi

la conspiration, projection de hantises personnelles sur la vie collective, la prostitution républicaine et la pornographie généralisée, résultats du décervelage postrévolutionnaire, et contre lesquels doit se dresser le rempart d'une aristocratie, sont autant de modèles qu'on retrouve plus tard aux origines de l'Action française notamment (41).

La radicalisation du discours antirépublicain

Le discours bloyen est toujours violemment contre-révolutionnaire: la Révolution est présentée dans *Le Révéléateur du Globe* comme un retour à la barbarie: la France d'alors « soûle de sang, s'agitait dans les ténèbres palpables du *moyen âge* révolutionnaire » (I,179). Elle est née en réalité avec la Réforme qui a détruit l'ordre médiéval fondé sur l'obéissance du peuple, « délire obstiné de cette vieille menace d'hérésie dont le candide Moyen Age était mort d'effroi » (I,273) et dans l'agitation philosophique de l'infâme XVIIIe siècle dont le mouvement de la libre pensée fut la « fangeuse » expression, qui a fait de la France une nation « abrutie de philosophisme » et un « infâme fumier » (I,179), siècle des « platitudes démagogiques » (I,160). La métaphore du chancre en traduit toute l'horreur et le caractère latent: l'« infecte suppuration de l'abcès horrible que le dix-huitième siècle prenait pour de l'embonpoint (...) a fini par crever à la Révolution » (II,23). La France est coupable d'avoir immolé son aristocratie : la Terreur semble « nous avoir guillotiné jusqu'à la septième génération » (I,273) ; la Révolution a provoqué l'« abolition des privilèges de la noblesse et (l')inauguration des privilèges de

la canaille » (V,30). Elle donne l'exemple au monde du « trafic du droit d'aînesse par l'exemple contagieux de la rébellion » (I,272). Loin d'être un progrès, les Droits de l'Homme sont pour Bloy une régression, une « rengaine décrépète et mille fois avachie » (II,54).

Bloy confirme son hostilité à la démocratie et à un système égalitaire: il s'insurge contre « la délicieuse, la fière, l'enivrante égalité des temps modernes » (IV,23). C'est une hostilité de principe, comme le montrent ses réactions aux lois municipales de 1884 qui permettent notamment aux conseils municipaux d'élire le maire (42). Dans l'article intitulé « Les Cadets du suffrage universel », deux jours avant les élections municipales du 4 mai, il écrit, reprenant Blanc de Saint-Bonnet: « Le suffrage universel est un mal sans remède et, pour mon compte, je le crois un mal absolu. Philosophiquement, c'est un monstre et une antinomie dans le goût de la pyramide qui reposerait sur sa pointe » (XV,166).

Bloy s'inscrit donc toujours dans le prolongement de Barbey d'Aurevilly et Blanc de Saint-Bonnet dans ce procès du suffrage universel, mais en réalité c'est un procès assez répandu au XIXe siècle, il apparaît chez des écrivains très différents, loin du catholicisme intransigeant. Cette hostilité au suffrage universel rapproche par exemple paradoxalement Bloy du personnage de Lucien Leuwen de Stendhal évoquant les États-Unis: « Le suffrage universel règne en tyran et en tyran aux mains sales (...) Les hommes ne sont pas pesés mais comptés et le vote du plus grossier des artisans compte autant que celui de Jefferson

et rencontre souvent plus de sympathie » (43). Pour ce personnage aussi, le suffrage universel instaure le règne de la « canaille » et la chute dans « l'ornière » de la « charrette gouvernative ». Le suffrage universel est aussi violemment critiqué par Maupassant: « Sans supériorité d'aucune sorte (...) la plupart de nos députés arrivés au pouvoir par la force de cette machine qu'on appelle le suffrage universel, inventée pour l'exaltation des médiocres, l'élimination des supérieurs et l'abaissement général, pourrissent, avec une haine jalouse, tout ce qui constitue une aristocratie » (44). Maupassant ne croit pas non plus à l'égalité: « Cela s'appelle l'égalité ! Oh ! La bonne farce ! » (45). De même, il estime que « l'égalité stricte est une stupidité » (46). Ce procès apparaît aussi comme une constante chez Paul Bourget; il admettra seulement la démocratie américaine, mais parce qu'elle maintient l'inégalité (47).

Malgré l'épanouissement du style bloyen, la marque aurevillienne reste forte. Pour Bloy, le suffrage universel qui va permettre l'élection des conseils municipaux, puis des maires est une « parturition effroyable de cadets », d'où le titre de son article du *Figaro*, les aînés étant les élus des deux Chambres « gemmes les plus brillantes de la France républicaine » (XV,163). « Se représente-t-on cette armée de rois minuscules, si puissants demain, et qui tendent si humblement aujourd'hui la main et le chapeau au bulletin de la charité électorale » (XV,163). Il retrouve les accents de Barbey qui se moquait de ces candidats prêts à se placer « sous le pied de despote » de l'électeur pour « ramasser l'aumône d'un vote dans leur chapeau » (48).

Bloy fustige les bassesses auxquelles s'adonnent les candidats serviles quêtant une fonction usurpée, entraînant le pays dans la même bassesse: « Le suffrage universel a une telle vertu pour abâtardir les peuples que l'ignominie spéciale de ce raccrochage politique n'indigne plus personne et n'est désormais sentie que d'un petit nombre de misanthropes solitaires » (XV,163). Il manie l'ironie à propos du système de l'hypocrisie qu'engendre la campagne électorale, en démasquant la rhétorique du providentialisme et du sacrifice de soi à la patrie, non sans suggérer une sorte d'écologie de la campagne électorale, genre relativement récent à l'époque: « Tous, sans exception, tiennent dans leur main la perche salutaire, tous sont connus pour la pureté de leurs intentions, tous sont *candides* et désintéressés, tous se font violence par patriotisme: "Votez pour moi, pour moi seul, et je vous sauverai". Voilà ce qui se lit actuellement sur tous les murs et toutes les palissades disponibles du territoire français » (XV,163).

Le suffrage universel pour Bloy permet toutes les manipulations et d'exciter le populaire qui devient « la radicaile républicaine encouragée et surchauffée à son insu par d'occultes influences » (XV,164). En réalité selon lui, le peuple est inapte au gouvernement, il doit laisser le pouvoir à l'élite catholique, ne serait-ce que parce qu'il manque de la plus élémentaire clairvoyance: « C'est la plus évidente preuve de l'absurdité moderne de confier au peuple une part quelconque, dans les affaires de l'État que cette impossibilité perpétuelle et absolue à il se trouve de reconnaître ses amis et discerner

ses intérêts les plus immédiats » (XV,165). Il vote même contre ses propres intérêts « quand même il pleuvrait des anges du ciel pour lui prouver sa propre stupidité » (XV,165). En somme, le suffrage universel est pour Bloy à la fois absurde et injuste, donc à proscrire.

Il entame aussi le procès du 14 juillet, célébré pour la première fois en 1880 (49): la fête nationale fait partie des symboles de la période d'affirmation de la République avec l'instauration de *La Marseillaise* comme hymne national l'année précédente et c'est devenu un enjeu entre républicains et antirépublicains comme Bloy qui la rejettent. Il cherche surtout à en dégrader le sens symbolique en y voyant un parodie et une simple agitation. Jour de « la plus crapuleuse des solennités républicaines », écrit-il dans *Le Désespéré* (III,291), parodie de cérémonie se parodiant elle-même, jour des « soulographies sans conviction » (III,291). « On y tient, surtout, pour affirmer la royauté du Voyou, qui peut, au moins ce jour-là, vautrer sa croupe sur les gazons, contaminer la Ville de ses excréments et terrifier les femmes de ses insolents pétards » (III,292). Le 14 juillet est lui aussi une usurpation: en effet, il a supplanté Mardi-Gras « flanqué dans la fosse commune des joies publiques » car « il semblait trop appartenir au passé »; il avait « je ne sais quoi d'aristocratique » (IV,71), note-t-il dans *Le Pal*. Les « gueulards en noce de la République des marchands de vin et des souteneurs » en ont décidé ainsi (IV,71).

Il éreinte les premières personnalités marquantes de la République et se forge à leur sujet une opinion rapidement

ossifiée dans la caricature, comme pour Thiers. Si la haine de la République est une affaire de système, la technique de démolition bloyenne consiste d'un point de vue stratégique à s'en prendre aux personnes (comme pour les écrivains), à démolir systématiquement chacun des hommes politiques en place.

Gambetta est éreinté indirectement dans ses « disciples », mais aussi très directement, notamment en souvenir de ses obsèques de 1882: « L'an dernier, Paris faisait les obsèques d'un roi au cyclope cadurcien et (...) trois cent mille têtes de bétail humain accompagnaient à sa demeure souterraine le Xerxès putrescent de la majorité » (XV,149). La même image de la monarchie usurpatrice (et ici décadente) est reprise presque textuellement dans *Le Désespéré*: « Paris lui a fait les obsèques d'un roi » (III,123), de même que celle du « Xerxès putrescent » (III,124). La démolition de la statue républicaine de Gambetta consiste pour Bloy à dénoncer son usurpation d'une tradition et à faire du « commis-voyageur » de la République une forme dégradante de l'expiation de la France: « Pendant plus de dix ans, Léon Gambetta, continuant les jeux de sa charmante enfance, put se maintenir à califourchon sur les épaules de la Fille aînée de l'Église, qui reçut ainsi le salaire de ses apostasies et qui but ainsi la honte des hontes » (III,123). Cela annonce une formule radicalisée plus tard (50): la France est devenue « la Fille aînée de Gambetta » (VIII,179).

À l'égard de Jules Grévy, élu président de la République en janvier 1879, réélu en 1885, Bloy a encore l'occasion de prendre une position musclée. Jules Grévy est pour lui à la

tête d'un « protectorat déliquescents » (II,52) dans un article intitulé « Chrétien et mystagogue sans le savoir » (51). Il est l'image de la décadence de la société française, dans un statut de basse époque coloniale. Il est aussi sous le signe de la pollution ignoble et de l'être sans intérêt: « Quant à l'autre qui contamine l'Élysée, n'en parlons pas », lance-t-il dans *Le Pal.* « C'est déjà trop d'y penser. Un jour viendra, d'inespérable pudeur, où ce palais pourri sera solennellement purifié, gratté, lavé pierre à pierre avec des acides puissants et transformé en un lieu d'asile pour cette vieillesse que Napoléon n'a pas connue et que M. Grévy subsiste pour déshonorer » (IV,78). Au fond, Jules Grévy n'est pas loin de l'image de la bourgeoisie typique du « cochon qui voulait mourir de vieillesse » (XIII,155) en germe ici.

Plus tard (52), Jules Grévy sera l'archétype de la médiocrité démocratique à évacuer dans une anecdote fabriquée: « Le Président Jules Grévy venait d'inaugurer le Salon des Champs-Élysées. Il dit à ceux qui le reconduisaient à la sortie: "C'est cela, messieurs, c'est cela. Pas de génie, mais une bonne moyenne, voilà ce qu'il faut à notre démocratie!" » (VIII,258). Dans sa correspondance, il fait une brève allusion à l'affaire Wilson (53) comme exemple de puissance de concussion et possibilité d'influer malhonnêtement sur la justice, comme l'illustration de la profonde inégalité que maintient selon lui la justice républicaine, à propos du sort de son frère, condamné contre l'administration coloniale de Cochinchine (54): « Ah! Si j'étais riche, combien ce serait facile! Dix ou quinze mille

francs glissés dans la main de l'honorable voyou Wilson et, demain, un ordre télégraphique rendrait la liberté à mon frère et annulerait toute procédure » (55).

Mais celui qui subit les attaques les plus violentes est Jules Ferry, le stéréotype pour Bloy de l'homme politique haïssable: dans un article du *Pal*, juste après la chute de Jules Ferry à la suite de la crise coloniale du Tonkin (56), Bloy éreinte le président du Conseil, radicalisant dans l'hyperbole atroce les catégories (vues chez Veillot naguère) de la maladie et de l'impureté: « Et l'effroyable gabelou Ferry, le dépositaire des vieilles glaires sanguinolentes du dictateur enfoui, le guichetier receveur des sputations de tout un peuple avarié qu'il trouve le secret de faire vomir? Que devient-il celui-là? » (IV,78). Ce sera pire encore quant à la politique extérieure.

L'obstacle que constituent la République et les républicains stimule la radicalisation d'un style: la République est le règne des voleurs dans la canaillerie institutionnalisée: « un gouvernement de pirates réprimandé par une presse de coupeurs de bourses » (III,243). Il est exclu par exemple que le personnel de la République puisse être désintéressé: « L'intelligente oligarchie républicaine a rémunéré ce champion d'une lucrative sinécure dans un ministère » (III,243), écrit-il à propos d'« Andoche Sylvain », pseudonyme transparent d'Armand Sylvestre auteur de contes gaulois et chef de bureau au ministère des finances (57). La République est la dictature ou une oligarchie nouvelle de la canaille et non démocratie en réalité. C'est « l'intelligente

oligarchie républicaine » (III,243); Gambetta nous l'avons vu, a les « obsèques d'un roi » c'est en réalité un « dictateur » (III,124).

L'évolution du style est marquée par une accentuation scatologique comme le confirment des périphrases comme « le paradis bréneux de l'admiration républicaine » (III,211). Cette accentuation est aussi sexuelle: l'instauration du suffrage universel est selon le système sexualisé de la pensée bloyenne une prostitution généralisée, « dix-huit ans de prostitution républicaine » (XV,213). Les candidats se livrent à « la retape électorale », qu'on pratique « sur un trottoir venu de Sodome » (III,50), habitude qui contamine d'ailleurs le monde littéraire. Voter c'est « faire un choix dans le lupanar des candidatures électorales » (III,168). De même, la République est la « cochonne(...) qui veut les Diamants de la Couronne pour dorer la nageoire de ses souteneurs » (XV,207).

À ce virulent procès de la République, s'en ajoute un autre, dans la ligne des influences étudiées, celui du socialisme.

La menace populaire: antisocialisme et antisyndicalisme

L'année 1884 est féconde en événements qui amènent Bloy à rappeler ses positions antisocialistes: au début de l'année, c'est la grande grève minière d'Anzin qui dure 56 jours, celle qui inspire Zola pour *Germinal* (58): Bloy la condamne résolument, comme le montre le titre de son article, du *Figaro*, « La Guerre des mercenaires », le 19 avril 1884 (XV,157-162), qui l'assimile à une révolte digne des temps sauvages de la lutte inexpiable de Rome et de Carthage.

Pour lui la grève trouve son origine dans les manipulations des « avocats de la révolte » dont le seul souci est d'allumer « la guerre sociale » pour elle-même et de préparer la suivante: « la future grève va être préparée avec diligence et sollicitude extrême par tous les moyens imaginables » (XV,158) ou d'en tirer des profits: pour Émile Basly (l'un des dirigeants ouvriers), la grève selon Bloy était aussi « un jeûne de huit semaines pour remplir (ses) poches » ! (XV,159). Accessoirement, la grève a pu fournir de la copie au « seul journal européen qui ait le sentiment de la véritable fraternité », ajoute-t-il avec une ironie appuyée. Les ouvriers sont en effet tombés dans le piège tendu par le faux discours de justice de *L'Intransigeant*, à l'époque encore d'apparence socialiste, à l'instar de son rédacteur de retour d'exil, Rochefort (59).

La lutte est rapprochée de celle de Caïn et d'Abel: il « dut attirer le pauvre Abel par la promesse de quelque divertissement nouveau et lui parler souvent de la justice en lui rappelant qu'il était son frère » (XV,158). Cette tromperie a été rendue possible par l'insuffisance du système politique, incapable d'assurer l'équilibre ancien, « aujourd'hui nous n'avons plus de gouvernement »(XV,159); mais elle a été facilitée par la naïveté populaire, ce qui explique que des agitateurs aient pu « exaspérer jusqu'à la folie le grand enfant populaire qu'aucune législation répressive ne garde plus depuis longtemps contre les visées ambitieuses de quelques criminels sycophantes de la liberté » (XV,158). Pour appuyer cette responsabilité du peuple, traité avec condescendance, Bloy ajoute un jeu de mots

approprié au contexte: « Avez-vous été frappé comme moi de ce mot de mineurs et du calembour navrant qu'il offre à la pensée? Le peuple est toujours mineur, hélas! toujours enfant, toujours pupille, toujours prêt à tout croire et à tout faire » (XV,158). On trouve ce point de vue condescendant pour la naïveté populaire aussi dans *Le Médecin de campagne* de Balzac: « Les prolétaires me semblent les mineurs d'une nation », déclare Benassis (60).

Pour Bloy, la seule voie est l'obéissance religieuse et à « l'élite des gens de bien qui sont ses légitimes pasteurs (...) Le peuple n'est pas fait pour comprendre mais simplement pour obéir et pour être heureux » (XV,159). Le système politique n'assurant plus la protection du peuple, il s'est voué à « l'élite de la canaille » qui le trompe (XV,159). Il est vrai que cette condescendance n'est pas au fond hostile, car Bloy consent au bonheur de l'ouvrier, regrette même de façon paternaliste qu'une « multitude de bons ouvriers » se soient laissés entraîner par cette « conspiration de quelques chenapans » (XV,160). Le schéma de la conspiration permet ainsi d'expliquer en les personnalisant les mouvements sociaux.

Bloy condamne aussi la liberté syndicale qui selon lui est cause d'affaiblissement pour le pays, selon la perspective du patriote inquiet des retards pris par rapport aux pays étrangers, mais aussi germe de désordre populaire. Évoquant la loi de mars 1884 sur les syndicats (61), il s'insurge: « l'Assemblée nationale n'a rien imaginé de mieux que sa loi sur les syndicats des corporations ouvrières, loi profondément anarchique qui abandonne l'industrie française et l'existence même de toute la

population ouvrière de notre patrie au bavardage fraternel du premier agitateur qui aura besoin d'une grève et d'une famine pour engraisser sa popularité » (XV,160).

Désir d'ordre et d'un pouvoir fort

Dès cette époque, Bloy se présente comme un homme d'ordre résolu et partisan de la répression: les « immondes brutes soi-disant pensantes » (la majorité) doivent avoir au-dessus d'elles « un répressif pouvoir suffisant (...) pour les réfréner » (IV,83). Ce goût d'une autorité répressive est résumé dans une image violente, la « trique » en relation avec la métaphore de l'animalité dans laquelle le monde s'est vautré: l'homme a sombré dans la fange du pourceau. On ne négocie pas avec le pourceau et la douceur démocratique est une erreur: c'est l'autorité qui a fait la force des élites anciennes, autorité qu'elles ont reniée. Or les hommes obéissent naturellement selon Bloy à une volonté forte: « Le monde a toujours obéi à des volontés qui s'exprimaient, la cravache ou la trique en l'air », écrit-il dans *Le Désespéré* (III,233).

L'histoire s'explique par la raideur ou au contraire la mollesse du bras, car elle reproduit la désobéissance initiale, celle d'Adam et Ève; contre elle un seul moyen, la coercition. La Réforme a été permise par la mollesse, signe de décadence de la société catholique: « Le bras charnel branlait fortement dans le manche doctrinal » (II,125). Bloy se présente comme un partisan convaincu de la peine de mort et de sa faculté à séparer la « gangrène »: « Je ne crois à l'efficacité réelle que d'un seul

mode de répression: l'extermination immédiate de ce genre de coupables et la plus rigoureuse pénalité maternelle pour les innocents contaminés » (IV,67) écrit-il à propos des auteurs de la « littérature de pourrissoir ».

Contre les hommes ordinaires et les usurpateurs de la République, le désir de l'homme supérieur se renforce: dans *Le Pal*, il s'évertue à purifier Napoléon des lectures « démocratiques » qui s'ingénient à rapetisser le grand homme à la taille de leurs auteurs, notamment Victor Hugo: « La consigne Hugo est aussi simple que populaire. "Écrasons le Second Empire sous le premier et *Napoléon le Petit* sous Napoléon le Grand, après quoi nous pilerons ce dernier dans le mortier d'airain de la conscience universelle" » (IV,75). On voit se renforcer le modèle du grand homme, recours contre la démocratie, et Napoléon est un exemple privilégié car la foule s'est prosternée à ses pieds: « Quand un Napoléon apparaît, le genre humain se rue sous sa botte » (XV,206), écrit Bloy en 1887 (62).

Pour une politique nationale musclée

Dans un article du *Figaro* en 1884 intitulé "Un Savonarole de Nuremberg" (II,111-115), il éreinte le livre du père Didon *Les Allemands*, qui s'inscrit dans le courant de remise en cause des préjugés caricaturaux sur le voisin germanique: le religieux estime que l'enseignement allemand est supérieur à celui de la France et que cette supériorité lui vient de sa plus grande liberté (63). Pour Bloy, c'est une véritable trahison, il estime que « son patriotisme ne l'aveugle pas ». Ancré dans les préjugés

germanophobes de l'après-défaite (64), il pense qu'on ne peut nier la « congénitale infériorité » du peuple allemand (II,114).

L'affaire du Tonkin, en 1885 (65), évoquée après la chute de Jules Ferry, à l'époque du ministère Brisson offre à l'éreintement bloyen l'occasion de s'exercer dans *Le Pal*. Il dénonce l'affairisme de la colonisation: ce fut une affaire comparable à la Toison d'Or, qui avait fait porter Ferry au gouvernement et l'en a fait chasser par les « squalides agioteurs de l'auge à cochons ministérielle » (IV,95) une fois que l'affaire s'est avérée ratée. Il dénonce à la même époque l'impérialisme commercial anglais: « On est assuré de rencontrer un excrément anglais à toutes les intersections de l'infini » (III,54).

Néanmoins, par patriotisme, Bloy n'est pas favorable au retrait de la France: au mépris du sang des soldats déjà versé, on s'est empressé de « se rendormir sur le pacifique oreiller de M. Brisson (...) sans jamais exiger d'un seul de ses élus le simulacre même de la grandeur (...) Il paraît que nous ne sommes plus du tout une nation militaire (...) On ne voit plus que les agneaux bêlants de l'universelle paix » (IV,96). Pour lui, le ministère Brisson prépare la honte de la France car « plus infâme encore ou plus imbécile que celui qui l'a précédé, (il) parle de briser notre épée et d'en jeter les tronçons aux pieds du Chinois vainqueur » (IV,95). On voit que Bloy se montre en la circonstance violemment hostile au pacifisme, volontiers belliciste, car la guerre est une expression de la catégorie virile, à l'instar de Barbey d'Aurevilly qui écrivait: « Les peuples

mourant de mollesse, de paix, d'abjection diplomatique, ressuscitent par la guerre » (66).

L'absence de virilité patriotique est le reproche essentiel formulé contre Jules Ferry dans un article qui le prend plus spécialement pour cible après la chute du ministère du 20 mars, intitulé « Les larmes de Ferry ». Le titre résume déjà la condamnation rédhibitoire dans le système bloyen du manque de virilité. L'entrepreneur du *Pal* donne libre cours à sa violence: « Il paraît qu'elle a pleuré l'horrible crapule. On a cru voir un semblant de larmes sortir de ce vase » (IV,89). Il rapproche par le jeu des prénoms Jules Favre de Jules Ferry, introduisant le soupçon de trahison de la France et de faiblesse devant l'ennemi déjà proféré à l'encontre du premier: « ces larmes tombées sur les bottes de Bismarck » (IV,89) mais avec encore une dégradation plus sordide, signe de la décomposition démocratique et nationale dont est accusé Ferry: « Elles sont tombées sur l'étable à cochons des représentants du peuple » (IV,89). Ce sont pour Bloy des « larmes de lâche », de celui qui a laissé sodomiser la France, lui-même largement travaillé dans ce domaine. Dans la logique du *Pal*, il continue avec un acharnement féroce: « À la rigueur, on pourrait encore le condamner à périr sous la botte vengeresse de nos régiments inexpédiés. Mais il faudrait tant de travail dans ce vieux derrière si défoncé ! Il serait si nécessaire de ne pas gratifier l'ignoble giton de Gambetta d'une manière d'expiation qui lui procurât une jouissance ! » (IV,90).

Comme Joséphin Péladan (67), il estime que la République précipite la décadence de la France: il est scandalisé de voir

que la France, nation élue dominatrice des peuples du monde la « race qui fit trembler la terre pendant plus de vingt siècles, tende aujourd'hui l'échine patiente de l'eunuque le plus décrépité aux coups de trique » des autres peuples (IV,97). « C'est peut-être l'effet le moins aperçu d'une dégringolade française de quinze années, d'avoir produit ces dominateurs, inconnus des antérieures décadences » (III,42). Elle portait le mal dès la naissance dans la défaite acceptée de 1870, dont Bloy rejette la responsabilité sur « la République des vaincus », titre d'un article du *Pa* (IV,68); elle est « tombée du vagin sanglant de la Trahison ».

La défaite a des effets durables: évoquant en 1887 les récits de Lucien Descaves qui décrivent les *Misères du Sabre* (68), dans l'article intitulé « Un démolisseur de plus », il s'exclame: « Car elle continue toujours, hélas! depuis dix-sept ans la défaite française, en dépit de nos jactances » (XV,205). Cette « république des vaincus » s'abaisse devant le vainqueur de 1871 dont elle est devenue la prostituée: « L'armée française visiblement engrossée par la muflerie de son vainqueur, a perdu son prestige en même temps que son intégrité, et le putanat ostensible a suivi la défloration » (XV,204).

Face à l'Allemagne, Bloy prône au contraire des méthodes pour le moins radicales et expéditives. Dans *Le Désespéré*, Albert Wolff, chroniqueur au *Figaro*, qui avait contribué à l'idéalisation de l'Allemagne avant 1870 (69), est présenté comme un Prussien (III,302), et considéré comme complice de l'Allemagne dans l'abaissement de la France: « Bismarck peut dormir tranquille. Son bon lieutenant est le maître de la

France. Il se charge de nous émasculer, comme il est émasculé lui-même, et de tellement nous mettre par terre qu'il ne reste plus qu'à nous piétiner comme un fumier de peuple, bon à engraisser le sol de l'universelle Allemagne à venir » (III,302). Et de souhaiter l'« expulsion immédiate de ce Prussien de malheur, qui nous empoisonne, qui nous souille (...) cette vomissure allemande, cette ordure de l'ennemi, cette ineffable monstruosité physiologique et morale » (III,304).

Malgré tout, le radicalisme, l'absolu bloyen, ne va pas sans quelques concessions au "relatif".

Hésitation de l'absolu: la tentation conservatrice

Aux élections de 1884, Bloy est encore prêt à des concessions, bien qu'il déteste le système électoral républicain dans son principe: « Cependant, je veux, pour aujourd'hui, oublier mes répugnances et parler en citoyen. Effort d'autant plus méritoire que j'appartiens, en ma qualité de catholique intransigeant, à cette portion méprisée de la suffragante masse (...) Nous sommes condamnés à cette avanie d'en tirer le moins mauvais parti possible et cela, c'est l'affaire du petit nombre d'honnêtes gens qui s'efforcent d'opposer leur candidature à l'énorme organisation des candidatures anti-sociales » (XV,163-166). À l'époque, Bloy croit donc encore, comme Barbey (70), à la possibilité d'orienter la République dans un sens catholique, à la possibilité pour un catholique musclé de l' « embrasser » disait l'auteur des *Diaboliques*, et au catholicisme conservateur (ce qui ressemble beaucoup à un ralliement), comme le montre l'appel

final de l'article « Les Cadets du suffrage universel »: « Voilà donc où nous en serions dimanche, si les vrais conservateurs se trouvaient décidément impuissants » (XV,166); il s'agit de « stimuler furieusement le paresseux attelage des candidatures conservatrices » (XV,166). Cette position est corroborée par la fin l'article « La Guerre des mercenaires »: l'évocation de la grève d'Anzin débouche sur la menace terrible d'une révolte sociale généralisée, même des campagnes, et à cette occasion Bloy reproduit partiellement l'essai de 1876 "Récits villageois et marguerites en fleurs" à propos des contes de Mme Hello (XV,97). Ce rappel est une façon d'amener une conclusion édifiante (et une stratégie politique): « Il n'existe qu'une seule digue pour éviter les vagues humaines: c'est l'Église qui l'a faite et elle s'est toujours appelée l'héroïque charité. Ce qu'il faudrait aujourd'hui, mais je crains bien que ce ne soit un rêve, ce serait une forme de gouvernement personnel qui s'appuyât sur cette vertu » (XV,162). Bloy à cette époque n'est donc pas très éloigné du conservatisme du *Figaro* où paraissent ces articles.

Dans la ligne du conservatisme, il a sans doute fondé aussi des espoirs en Armand Fallières, à la tête d'un bref ministère de transition en janvier-février 1883, mais qu'il a en fait peu dirigé, étant malade (71). Il aurait pu agir contre Paul Bert et ses mesures scolaires car il était selon Bloy le « dernier boulevard du catholicisme en France ». Cependant, cet espoir a été déçu car déjà il « s'inclin(ait) avec mélancolie comme un roseau bafoué du vent sur le marécage pestilentiel de l'opinion publique mécontente » (XV,151).

Bloy espère, en 1884, un sursaut catholique qui s'oppose à une victoire des « candidatures antisociales », celles que soutient le journal socialiste de Jules Vallès, *Le Cri du Peuple*, ressuscité l'année précédente avec Séverine (72) et qui a pris violemment position contre l'attitude du gouvernement face à la grève d'Anzin, dans un article du 30 avril 1884: « Ce dégoûtant journal d'assassins ne se félicitait-il pas, dimanche dernier, d'avoir converti M. Clemenceau lui-même, jusque là suspect de réaction, et de l'avoir amené à affirmer "la nécessité de garantir socialement aux ouvriers un minimum d'existence" ? C'est-à-dire l'extermination de toute liberté par le capital, la grève universelle, une équitable répartition de la famine et de fraternels massacres pour finir » (XV,166). Il s'agit de « pousser les gens de bien à entreprendre je ne sais quoi d'excessif qui fasse pousser un vrai cri du peuple contre *Le Cri* de Jules Vallès » (XV,166). On voit toute l'ambiguïté de ce « je ne sais quoi ». Les propos qui précèdent suggèrent plutôt un vote massif. Parallèlement, réapparaît une autre solution conservatrice.

Le regain légitimiste

Ce qui montre les difficultés à trouver des solutions face à la République dans cette époque d'essais de politique réelle, c'est que Bloy, au moment du *Désespéré*, semble de nouveau se rapprocher du légitimisme sous l'influence de Villiers de l'Isle-Adam convaincu que le fils de Louis XVI n'est pas mort à la prison du Temple et partisan de la Survivance (73). Il paraît adhérer conditionnellement à la cause du descendant de

Naundorff, "Charles XI", ce qui constitue au fond une alternative conservatrice. On trouve le nom de Bloy dans une annonce datée de février 1886 (74), émanant du "Cercle légitimiste de Paris pour la défense du petit-fils de Louis XVI, son Altesse Royale Louis-Charles de Bourbon", aux côtés de celui de Villiers de l'Isle-Adam, de Huysmans (75), orthographié "Wuitsmans" et de ... Leconte de Paris (sic)(76). Ce cercle se propose de créer un journal hebdomadaire, *Le Légitimiste*: « En présence des faits importants qui viennent de se passer en France, à l'occasion des Élections législatives, il est de notre devoir de nous préparer à la lutte suprême qui se livrera prochainement et tenir haut et ferme le drapeau de la Légitimité » (77). Le nom de Bloy apparaît dans la liste des membres de la rédaction de ce journal parmi des « écrivains de talent bien connus pour leur dévouement et ayant donné des preuves de leur science politique et de leur valeur littéraire » (78). Ce projet est conforme aux convictions bloyennes de 1884, puisqu'on se souvient qu'il prône alors une élection catholique conservatrice; mais il est vrai que cette collaboration restée en fait toute virtuelle (79) !

La ligne politique de ce cercle ne s'écarte pas non plus fondamentalement de la position bloyenne telle qu'elle s'est exprimée dans les articles de 1884-1885: « Nous sommes les hommes de la monarchie traditionnelle, c'est-à-dire d'une royauté représentative qui soit également éloignée du gouvernement absolu, source de despotisme et d'un pouvoir constitutionnel dont les leçons de 1830, de 1848 et de 1875 nous ont montré la faiblesse à résister contre l'anarchie » (80). Ce

qui pouvait satisfaire Bloy dans ce cercle, c'est qu'il ne se présente pas comme un parti politique: « Notre journal sera l'organe d'un principe, c'est-à-dire que nous ne créons pas un parti, mais que nous voulons rendre à la tradition nationale qui a fait la grandeur et la force de la nation sa place dans l'opinion publique » (81). Si le programme social est assez flou pour tout imaginer: « en matière sociale, nous consacrerons à la question la large part qu'elle comporte », la ligne religieuse paraît assez bloyenne pour recevoir son adhésion à l'époque, l'orthographe exceptée: « En religion, nous nous rappellerons que la France est la fille-année (sic) de l'Église » (82). Bloy fréquente aussi à l'époque Otto Friedrichs, un des historiens de la cause naundorffiste que nous retrouverons (83).

L'influence monarchiste de Villiers est en quelque sorte corroborée a posteriori dans le *Journal*, en 1909, où Bloy rapporte l'épisode légendaire raconté par l'auteur des *Contes cruels*, au cours duquel, en 1863, il aurait rendu visite à Napoléon III, pour qu'il favorisât son accession au trône de Grèce devenu vacant. Certes, Villiers appartenait à une grande famille dont l'ancêtre avait reçu l'île de Malte de Charles Quint et en avait fondé l'Ordre mais il s'agissait d'une mystification (84). Bloy croit encore à cette candidature longtemps après et ne réfute pas le principe d'une monarchie assumée par un roi comme Villiers: « Un prince danois lui fut préféré, déni de justice dont je crois bien qu'il ne se consola jamais tout à fait » (XIII,98). Les thèmes de la race épuisée des Bourbons (aussi aurevillien), de la royauté martyre par décision du destin, à la

fois perdue et cachée montrent aussi une proximité que nous reverrons (85).

Refus du boulangisme

Malgré son hostilité aux républicains, Bloy récuse Boulanger dont les mesures militaires ne sont pour lui que la pâle recopie du modèle militaire germanique, « d'infinitésimales innovations calquées ordinairement de la façon la plus servile sur l'Allemand vainqueur » (XV,206). Il s'insurge contre l'admiration à l'égard de l'Allemagne, à l'instar de Barbey qui fustigeait "l'allemanderie" (86) et contre l'ami Villiers de l'Isle-Adam, trop attiré selon lui par le wagnérisme et l'hegelianisme, comme il le rappellera plus tard (XI,75; XII,300). C'est une façon de nier la validité des réformes apportées par le « général Revanche » à l'époque où il était au ministère de la Guerre, dans le gouvernement Freycinet, renversé en mai 1887, d'autant que, nous le verrons ultérieurement le principe des « curés sac au dos » ne pouvait recevoir l'adhésion bloyenne (87).

Bloy n'adhère donc pas au boulangisme contrairement à une partie des catholiques hostiles à la République, dans une coalition il est vrai passablement hétéroclite (88). Boulanger, évoqué en juin 1887 après le renversement du ministère, n'est qu'une figure guignolesque, un "bateleur soudard" (XV,206). Bloy adopte à son égard une terminologie qui fait écho curieusement à celle de Jules Vallès dans l'article du *Cri du peuple* « L'Union foraine » du 24 avril 1884, lorsqu'il évoque les "bateleurs dirigeants" (89) ou à Jules Ferry et aux « cabrioles

de ce général (...) comédien dangereux » (90). En 1891, après la fin de l'équipée boulangiste, il ajoutera « fantoche ignominieux » (XV,240). L'autorisation du port de la barbe dans l'armée suscite la verve du caricaturiste: Boulanger est un exemple des « gueules hirsutes », produit des « carrefours multitudinaires » de la France républicaine à l'opposé de la tradition monarchique qui avait imposé la règle des « faciès glabres » (XV,206). Au passage, Bloy affiche une préférence pour ces temps de la tradition monarchique de vraie grandeur et nie le caractère d'homme providentiel: c'est, après son éviction du ministère « un individu que nul ne paraît connaître ». Sa légitimité militaire semble usurpée à Bloy qui le compare très défavorablement au vrai grand homme, Napoléon. Boulanger n'est pour lui qu'un « dégommé stratopédarque », il s'est contenté de se "pavane(r) comme un conquérant avéré aussi loin que possible des hostiles canons de l'Allemagne », « aucune action d'éclat ne (le) distingua jamais du premier cul-rouge étoilé » (XV,206). Bloy estime qu'il est l'image de la décadence de la France et de son armée comme le montrent les attaques: « Il faut vraiment habiter la France (...) Cela peut suffire chez un peuple tel que la France » (XV,206). Que le général Boulanger bénéficie d'une « apothéose » et soit « le capitaine le plus vanté de notre planète » est la signe de cette décadence (XV,206). C'en est même le dernier étage, car au-dessous de Napoléon dans un gouffre: « En descendant trente mille marches, on arrive à M. Boulanger et au définitif pétrin de l'adoration nationale pour un tel César » (XV,206).

Bloy ne suit pas non plus Déroulède, le chantre de la littérature

cocardière et de la Revanche, qui préside la Ligue des patriotes depuis mars 1885 et lui donne une orientation plus politique, bientôt rallié au boulangisme (91). Il a tort de croire encore à la grandeur de la France dans la putréfaction générale, son « drapeau » ne représente que l'affaiblissement de la nation, car la défaite est l'effet d'une « incurable sanie » : « Si, du moins, il ne s'agissait que de la déconfiture matérielle procurée par la brute allemande, le mal serait aisément réparable et il y aurait peut-être moyen de ne pas mépriser d'une façon absolue ce parfait idiot de Déroulède » (IV,69). Il concourt même à la démonétisation de l'idéal patriotique et du sacrifice national: « Quant aux malheureux qui sont morts là-bas (au Tonkin), on s'arrangera pour leur faire, économiquement, une bonne petite sépulture exotique qui consolera leurs âmes errantes d'avoir cru que le drapeau de M. Déroulède représentait encore quelque chose » (IV,97).

Glissement vers le mythe

Comme on le voit dès 1885, l'essai de la politique réelle est compromis fortement: même le patriotisme incontestable ne pourra probablement pas redresser « la République des vaincus », car la défaite apparaît comme d'un ordre supérieur. En fait, Bloy glisse progressivement de la politique réelle à la politique mythique, même pour ses propres positions.

Dans *Le Désespéré*, il compose une version mythique de son attitude à cette époque. Il est vrai qu'il faut admettre la fiction, car *Le Désespéré* est un roman. Le narrateur y raconte comment

il a réagi en 1880 aux mesures d'expulsion des congrégations (92): « J'ai couru huit jours les maisons religieuses menacées par les décrets et bondées de grotesques pleutres attendant avec constance - la palme du martyr en main - l'occasion légale de mitrailler, de leurs inoffensives protestations, le commissaire de police, qui les congédiait sans colère, de l'extrémité de sa botte dioclétienne. J'ai tâché stupidement de faire entrer de viriles résolutions dans leurs viscères de crétins. Je leur ai démontré vingt fois l'évidente insolidité de ce gouvernement de fripouilles sans énergie, que la résistance armée de quelques audacieux aurait culbuté » (III,222). C'est cette version mythique du coup d'État par quelques catholiques musclés qui devient vérité a posteriori, et occasion manquée: en 1903, Bloy affirmera en effet (et cette fois dans son Journal et non plus comme une fiction romanesque): « En 1880, - je l'ai dit souvent - deux ou trois cents hommes armés sur le trottoir de la Rue de Sèvres, devant la maison de vos pères et déterminés à se faire tuer et à tuer, auraient été un obstacle insurmontable à l'exécution des décrets. Jamais le faible gouvernement de la République n'aurait osé risquer cela » (XII,165).

Romanesque ou réel, un coup de force catholique conservateur semble possible en 1884, à la manière d'un 6 février. Toutefois, ce conservatisme bloyen se heurte à l'obstacle du réel. Son cri contre *Le Cri du Peuple* est une sorte d'ultime avertissement pour l'honneur, de chant du cygne, avant le repli dans le mythe.

La vision sociale à l'époque du *Désespéré*

Bloy approfondit son procès de l'ennemi typique du catholicisme: le bourgeois. Il est l'image en repoussoir de la réussite sociale repue, le désir du père repoussé par le héros dans *Le Désespéré*, « le renaissant espoir toujours déçu de (son) retour à l'auge à cochons d'une sagesse bourgeoise » (III,29-30). Sorte de Narcisse animal, le bourgeois aime à contempler sa propre image. Décrivant « Mérovée Beauclerc » (portrait à clé de Francisque Sarcey, le critique dramatique du *Temps* (93)) le « Midas de la fange », Bloy ajoute: « La bucolique dénomination de goret est déjà presque honorable pour ce locataire de l'ignominie. Mais les bourgeois se complaisent en cette figure symbolique de toutes les bestialités dont leur âme est pleine, et qu'ils présument assez épiscopale d'illustration pour les absoudre de la trichinose » (III,259).

La métaphore s'enrichit au fur à mesure, par exemple à l'évocation des visites au cimetière le jour des morts car le bourgeois ne peut que parodier le respect des défunts qu'il va visiter: « (...) les fiers bourgeois du XIXe siècle en ont fait une sorte de Longchamp pédestre pour leur sentimentale incrédulité. Ah! j'en ai vu de belles grappes de ce chasselas familial grim pant à Montmartre ou s'écoulant vers Montparnasse, vendredi dernier. C'était très beau cette viande vivante qui s'en allait en visite chez la viande morte sans qu'aucune créature humaine ou angélique fût en état de prononcer pour quelle raison elle y allait » (II,62), passage aux accents déjà céliniens. « Ces tessons fétides de la cruche humaine défoncée, bons tout au plus

à racler la sanie lépreuse de quelque lamentable Job sur quelque inénarrable fumier » (II,62) ne comprennent rien au christianisme.

Le prétendu ordre bourgeois est dénoncé comme lieu commun trompeur, il n'est en réalité qu'un « désordre de l'enfer » (II,296). Le bourgeois est privé de ce qui fonde l'ordre: une véritable morale. Par son malthusianisme, et le divorce, il est le réprouvé, qui pratique sans sourciller le meurtre d'enfants (IV,309). Au plan politique, il est l'embryon ridicule, le « pauvre têtard politique » (II,140), selon une image qui file la métaphore aurevillienne, « têtard » qui joue à la franc-maçonnerie, selon la disqualification typique de la réduction puérile: « sollicité à la fois, comme Hercule adolescent, par le vice et par la vertu, (il) s'en est allé du côté où on avait l'air de s'amuser davantage, et il est devenu franc-maçon » (II,140).

Malgré tout, il faut parfois recevoir l'argent du bourgeois lorsqu'on est artiste : mais Bloy trouve la parade par la transmutation mythique qui change la fange en or et dans le double discours symbolique du miroir en énigme paulinien. En 1886, il doit accepter d'être aidé financièrement par un Hollandais, « bourgeois voulant faire le mécène », « pour être payé de l'humiliation de l'artiste » (94). Et l'artiste humilié de se replier derrière la ligne Maginot de l'ironie en évoquant le don des riches à rebours: « À un point de vue très élevé, ils ne possèdent, en réalité, que ce qu'ils donnent. Si tu les privas même de cela, que leur restera-t-il ? » (95). Cet argent est en quelque sorte blanchi au miroir en énigme, signe de la générosité de celui qui le reçoit !

La noirceur du paysan est aussi réaffirmée. En 1887, dans un article sur Huysmans et son dernier livre *En Rade* (96), Bloy donne son sentiment sur la présentation des paysans qu'il découvre dans les productions artistiques de son époque et confirme son opposition à la vision bucolique déjà exprimée dans l'essai de 1876: « Les paysans ont beaucoup défrayé la littérature depuis cinquante ans et ces brutes sordides ont fait broncher les plus forts. On a voulu, trop souvent, que l'extérieure magnificence de la nature les pénétrât » (IV,343-344). S'appuyant sur l'autorité de Balzac, même s'il émet des réserves sur ce « grand analyste obombré par des synthèses », il retient la « vérité » essentielle: « Seul Balzac discerna l'obtusité basse de ces hypocrites fauves » (IV,344). De même, Huysmans, en choisissant de se faire l'observateur des paysans a aussi montré la vérité de leur vulgarité animale: « Les véridiques paysans d'*En Rade* se démènent, gueulent et bafrent à la façon des Flamands de Téniers ou de Van Ostade » (IV,345).

La vision du pauvre glisse quant à elle vers le double discours et le mythe. Bloy estime maintenant que le pauvre réel est décidément ou dangereux ou stupide (souvent les deux). La démocratie ne lui vaut rien: en effet, il vote contre ses propres intérêts et ne fait ainsi que renforcer sa misère: « Son droit de vote lui donne, en ce moment, le moyen de rendre le moins insupportable possible, cet asile éventuel de sa misère. Eh bien ! c'est le contraire qu'il fera très probablement, quand même il pleuvrait des anges du ciel pour lui faire comprendre sa propre stupidité. Il trouvera meilleur de croire un goujat

imbécile qui lui parlera sa langue et flattera son envie » (XV,165), écrit Bloy à l'époque des mesures de laïcisation des hôpitaux.

Cette conviction favorise le glissement vers la conception du pauvre mythique, Bloy lui-même au fond. La pauvreté est en effet la seule voie possible, fixée par le Christ: « Il a voulu qu'on le nommât par excellence le Pauvre et le Dieu des Pauvres » (III,308). Elle s'inscrit dans le dogme de l'obéissance: « Voici bientôt deux mille ans que l'Église préconise la pauvreté" (III,309) et correspond à une décision de la providence, à un décret divin: « La pauvreté véritable est involontaire, et son essence est de ne pouvoir jamais être désirée » (III,309). Mais la pensée bloyenne est aux antipodes de l'humilité. En effet, selon l'inversion dans le miroir paulinien, le pauvre et le riche de la vision mythique ont permuté leur place: « Tout riche qui ne se considère pas comme l'INTENDANT et le DOMESTIQUE du Pauvre est le plus infâme des voleurs et le plus lâche des fratricides » (III,311). Être pauvre, au plan symbolique, est pour Bloy d'abord affaire de dignité aristocratique, en même temps que cela réalise le principe évangélique: les premiers seront les derniers ou encore que les pauvres sont les riches en esprit.

Être l'écrivain du pauvre n'est donc pas contradictoire dans la conception bloyenne avec un fort complexe aristocratique. Il a abandonné l'idée du métier ordinaire qui est sous le signe pour lui de la promiscuité sociale. Dans une lettre de 1886 à ses amis de Genève les Montchal, il indique: « Je m'étais flatté d'avoir des écritures chez moi. Il a fallu renoncer à cette pauvre

consolation d'être seul. En ce moment, je suis employé provisoirement dans une mairie où je travaille côte à côte avec de répugnants goujats, lesquels braillent toute la journée, ne s'arrêtant de produire de stupides calembours que pour vociférer les plus vomitives opinions sur toutes choses » (97). Ce n'est pas sans rappeler l'habitude du repli social acquise dans l'enfance, après l'exclusion du lycée. À l'époque ce refus est systématisé en un refus généralisé de la réalité: « J'ai le malheur sans pareil de ne pouvoir prendre mon parti d'aucune chose médiocre et la vie de ce monde n'est faite que de réalités si médiocres qu'il n'est même pas possible de les transfigurer par l'imagination » (98).

L'élitisme lié à la conversion et à la conviction de la supériorité du catholicisme se radicalise. Cette foi est pour lui comme pour une grande part des « écrivains de combat » du catholicisme une « aristocratie de la pensée » (I,72). Certes l'aristocratisme est aussi le fait des ennemis comme Ernest Renan (99) et il prend une valeur polémique. Le catholique véritable est pour Bloy le dernier aristocrate dans un monde de pourceaux (II,60) et cela débouche sur la conviction d'une supériorité intellectuelle et d'une appartenance à l'élite sur tous les plans, quitte à donner dans la caricature, plus ou moins cultivée comme telle, de façon provocatrice: Bloy lui-même se présente muni des « préjugés aristocratiques du désert » (II,80).

La cause sociologique de ce complexe se trouve ainsi mise en évidence: aux fréquentations nobles de Léon Bloy, s'ajoutent d'autres fréquentations nobles, celle de Villiers de l'Isle-Adam,

qui se plaisait à revendiquer sa noblesse (100), et Louis de Montchal avec qui Bloy entretient une correspondance. La radicalisation du complexe aristocratique apparaît dans la fierté avec laquelle il signale ces fréquentations: « Mon ami, le comte Villiers de L'Isle-Adam, titulaire d'un des plus grands noms de l'Europe », insiste-t-il dans une lettre à ses amis genevois (101). Au contraire, le mot « domestique » est une de ses injures favorites, le type même de la bassesse rédhibitoire. « Peut-être finirai-je par accepter une place de domestique quelque part », écrit-il en 1885, dans une période de doute (102). L'éreintement des ennemis montre cette conviction comme à rebours, car ils sont projetés dans la roture: ainsi Alexandre Dumas Fils pour Bloy « ressemble à un croquant en visite chez une princesse très bonne qui consentirait à ne pas le faire jeter à la porte » (II,131).

Bloy conforte sa conception d'une noblesse d'âme justifiée théoriquement par l'hérédité de l'honneur de Blanc de Saint-Bonnet et la conversion qui évince le père réel au profit d'une sorte d'immaculée conception. Cette aristocratie d'emprunt est surtout acquise par la fonction d'artiste, Bloy abandonnant progressivement les autres essais de métiers, pour lesquels il n'a d'ailleurs manifesté aucune conviction. C'est une fonction éminemment aristocratique, incomparable avec la tâche sociale commune: « On ne fixe pas une époque à l'achèvement d'une œuvre d'art comme s'il s'agissait d'un travail de maçonnerie, ou de l'échéance d'un effet commercial » (103).

Cet élitisme foncier a d'ailleurs une fonction élargie : il fonde un parisianisme paradoxal. Même si Paris est la capitale

babélique de la damnation et du modernisme, un lieu de perdition, même si en 1885 encore, il fustige « l'abhorré tumulte de Paris » (104), ou la « désolante vie parisienne » (105), on doit aussi se « décrotter » de ses origines provinciales (III,245). Il est vrai que les catégories bloyennes paraissent parfois brouillées par des animosités personnelles qui perturbent l'idéalité des races uniquement mystiques et non biologiques (106) : ainsi, à propos des époux Clovis Hugues, doubles meurtriers de diffamateurs en 1877 et 1883 (107), Bloy regrette dans *Le Pal* que ces héritiers de l' « imprescriptible droit d'aînesse des races latines » que sont les méridionaux soient naturellement des « cabotins » avec « leur sempiternelle vantardise, l'exacerbante chaudronnerie de leur accent (qui) les rendent à peu près abominables à tout le reste du genre humain » (IV,48); « la bonne humeur gauloise les supporte » (IV,49). C'est la même ambiguïté, nous le reverrons, qui fonde la vision de l'étranger.

La société globale est encore ce grand corps malade, moribond ou même en voie de décomposition avancée, et Bloy reprend à ce propos les métaphores aurevilliennes: « Barbey d'Aurevilly est une sorte de prophète du désespoir qui affirme la solitaire grandeur du Seigneur Dieu sur le giron putrescent de la société chrétienne » (IV,66). « La société qui n'a pas de promesses peut maintenant périr tout à fait (...) Je demande seulement qu'il me soit permis de la maudire » (II,24). Elle est en effet « avachie » dans les « vomissures qu'on lui fait manger » (III,259), voire littéralement pourrie: « un amas d'ordures » (III,53) en fait. Cette vision est radicalisée de

façon hyperbolique, que ce soit sous l'espèce des latrines, du lupanar ou de l'animalité: « L'écurie sociale est aménagée de telle sorte que les jeunes ne peuvent atteindre au ratelier » (III,9); « l'auge administrative » (III,9) et autres métaphores animales abondent, comme autant de variations sur le motif de la porcherie. Bloy complète ce sombre tableau avec des métaphores des débuts du christianisme. La société est le cercle infernal d'une lutte à mort renouvelant l'épisode des premiers martyrs: « le chevalier chrétien livré aux bêtes modernes dans l'immense amphithéâtre social » (IV,29).

La société est donc atteinte d'un mal profond qui ouvre une attente, elle est définitivement perturbée, « une société transitoire, inextricablement brouillée » (108). La solution d'un balayage radical paraît de plus en plus probable: en 1887, Bloy adopte une version parallèle à celle de La Salette (la datation de la révélation s'étant avérée provisoirement inefficace), celle d'un millénarisme proprement dit, associé au nombre du siècle: le terrain laissé pour « le prochain siècle » est un « chantier de démolitions » et « soixante siècles » de tradition sacrée se sont écoulés (XV,203-204). Mais le fonds ancien de l'expiation de la défaite (XV,205) est encore vivace dix-sept ans après, comme si, en multipliant les hypothèses, le drame salutaire avait plus de chances de se produire. De même, dans *Le Désespéré*, qui date de la même époque, Bloy évoque la « catastrophe de la séculaire farce tragique de l'Homme » (III,59), non sans revenir à l'image de la purification de Sodome (III,270) qui ouvre l'espoir de la renaissance d'une société catholique.

Le « vacarme social » (III,82) conforte le désir de fuite de Marchenoir, le double romanesque bloyen. Ce désir de fuir ou de nier la société s'exprime dans le mythe du proscrit (III,287). Naguère, c'est la tentative de retraite à la Trappe ou à la Grande Chartreuse qui semblait fournir une issue ; en fait, le noyau de la contre-société bloyenne sera le mariage.

CHAPITRE 2: Du *Désespéré* au *Salut par les Juifs* (1887-1892)

À la fin de 1887, Bloy a été opéré à la suite d'une crise de furonculose; un fils, Maurice, va naître en juillet 1888 d'une brève liaison amoureuse avec Eugénie Pasdeloup, une jeune femme pauvre qu'il a recueillie et qui est sa garde-malade pendant cette période; il ne l'épousera pas, en raison de son éducation « extrêmement inférieure ». L'enfant mourra d'une méningite en 1900 (1). L'année 1888 s'amorce sous des auspices assez sombres: ce n'est qu'à la fin de l'année qu'on assiste à une reprise des publications, avec un triple hommage à Barbey d'Aurevilly, Ernest Hello et Verlaine, intitulé *Un Brelan d'excommuniés* (II,250-285). À la fin de l'année, il parvient aussi à entrer pour quelques semaines au *Gil Blas*, journal encore assez éloigné de l'orthodoxie catholique, dont le succès est lié à la grivoiserie et au parfum de scandale de ses conteurs et chroniqueurs, parmi lesquels ont figuré notamment Catulle Mendès et Guy de Maupassant (2). Il y donnera dix articles, des éreintements, en particulier de Joséphin Péladan, rencontré dans le voisinage de Barbey d'Aurevilly (3), d'Edmond de Goncourt (4) et d'Alphonse Daudet (5), « Les Fanfares de la charité », réaction violente au testament et aux donations charitables de la Duchesse de Galliera (6). Deux articles de cette période méritent d'autre part une mention particulière : un article sur « La Babel de fer », la Tour Eiffel en cours d'édification (7), et un article sur Zola, "Antée" (8) où il montre une admiration ambiguë à l'égard du maître du

naturalisme, admiration qui l'amènera ensuite à une sorte de mea culpa.

Mais le 11 février 1889, il est congédié du *Gil Blas* (9). Il rapporte ainsi son éviction dans une lettre à Louis de Montchal (10): « Les administrateurs du *Gil Blas* m'ont signifié mon congé. Ces bourgeois imbéciles ont cédé à la pression d'une multitude hostile qu'enrageait ma présence. J'ai été lâché simplement sans motif déclaré (...) Informations prises, on a fait croire à ces pleutres que l'ignoble journal que j'honorais de ma prose était mis en péril de mort par ma collaboration, c'est-à-dire que tout le monde décamperait si je n'étais pas jeté à la porte. J'expie *Le Pal* et *Le Désespéré*. On a travaillé avec un acharnement incroyable ces capitalistes pour qui j'étais réellement une *bonne affaire* ». Bloy y voit donc un nouvel effet de la « conspiration du silence » qui met fin à une rare période argentée: « J'ai gagné quelque argent dans cette campagne de deux mois sans autre profit que de boucher un certain nombre de trous anciens, car, aussitôt que ma présence au *Gil Blas* a été signalée, on est tombé sur moi de toutes parts avec une violence incroyable ». Il est vrai, et ce sera encore le cas plus tard lors d'une seconde collaboration, qu'une participation régulière au journal pesait à Léon Bloy: « Je vais pouvoir me reposer un peu de l'angoisse hebdomadaire d'une chronique presque impossible et toujours écœurante à cause des prudences et des consignes méprisables qu'il fallait observer » (11).

L'année 1889 est marquée par la mort des deux amis, Barbey d'Aurevilly, le 23 avril (12) et Villiers de l'Isle-Adam, le 19

août (13). La mort et la succession du premier sont l'occasion d'une prise de parti en faveur de Louise Read, la dernière compagne du défunt, contre Mme de Bouglon, l'ancienne (14). Mais Bloy reprochera bientôt amèrement à l'égérie du Connétable l'absence de croix sur la tombe de ce dernier (XI,15). Ce deuil est aussi l'occasion d'un esclandre avec Josephin Péladan, venu pour les condoléances en pourpoint violet et repoussé au cri de « Ici, on n'a pas pas besoin de maqu...ignon ni de saltimbanque » (15). La mort de Villiers de l'Isle-Adam crée un premier motif de rupture avec Huysmans, accusé d'avoir favorisé in extremis un mariage que Bloy jugeait humiliant pour l'auteur de *L'Ève future* et d'avoir conspiré à éloigner Léon Bloy lui-même (16). À partir de 1889, il estime devoir assumer l'héritage littéraire de Barbey. Il rencontre la même année Jeanne Molbech, la fille d'un poète danois que lui a présentée Louise Read; il épouse l'année suivante cette jeune danoise éduquée dans le protestantisme après avoir obtenu sa conversion (17). Le mariage apporte à l'écrivain une stabilité qui répond à un profond désir d'ordre et de repli: « J'aurais besoin d'une tutelle extrêmement douce qui me délivrât de toutes les réalités inférieures de la vie », écrivait-il en 1886, après la perte de Berthe Dumont (18).

À la fin de 1889, Bloy est aussi entré en contact avec le groupe de *La Plume*, « revue de littérature, de critique et d'art indépendant », lancée le 15 avril de la même année par Léon Deschamps et qui va favoriser le mouvement symboliste et les catholiques mystiques (19). Il retrouve des membres du *Chat Noir* (20) aux soirées du *Soleil d'or*. Il collabore à la revue à

partir d'avril 1890, y devient provisoirement un membre quasiment attitré, jouissant d'une certaine notoriété entre avril 1890 et février 1892, quitte à exagérer un peu son importance, ainsi en octobre 1890: « Cette insignifiante *Plume* où j'écris et dont je suis en train de faire un journal vivant comme autrefois *Le Chat Noir* est très lue depuis que j'y écris » (21). Il ajoute au début de février 1891: « Les abonnements arrivent en assez grande quantité, la notoriété en partie procurée par moi, se déclare » (22). Il bénéficiera d'un éloge dans la revue par Alcide Guérin qui avait présidé à son entrée (23). Les éreintés potentiels, notamment les Goncourt, ne partagent pas cet enthousiasme: « Ah! Les jeunes gens du *Petit Journal*, les jeunes gens de *LA PLUME* et autres sales petites feuilles de l'égout catholique, quelles chaudes prédilections pour les coquins ! C'est de Bloy, de ce misérable, de ce carotteur, de ce mendiant l'éreintement au poing, qu'ils font cet éloge et qu'ils représentent comme le grand littérateur, le grand moralisateur, le grand chrétien, le divin surnaturaliste » (24).

Bloy donne à *La Plume* en particulier « Le Fumier des lys » (25) qui permet de situer l'évolution de ses idées à l'égard du naundorffisme et « La Lamentation de l'épée » (26), sa conception nationale. Bloy donne aussi à cette revue un article sur Lautréamont, intitulé « Le Cabanon de Prométhée » (27). À la fin de 1890, paraissent aussi deux articles bloyens à *L'Événement*, journal fondé en 1872 et à la ligne imprécise, qui a soutenu Wilson (28). L'un d'eux, « Le Révérend Père Judas » (29), procède à l'éreintement du père Didon, accusé de

germanophilie. Un peu après, en 1892, Alphonse Froemer, Allemand naturalisé qui va reprendre *L'Événement* à la suite de l'entrée en politique d'Edmond Magnier va être expulsé (30).

Après son mariage, Bloy fait un court voyage au pays de sa femme de février à septembre 1891 (31). Il prépare une série de conférences sur l'état littéraire de la France frappée du mal naturaliste, dont la première est publiée dans *La Plume* (32), et une autre en plaquette (IV,103-116), sous le même titre de « Funérailles du naturalisme ». Au Danemark, il compose aussi un article envoyé à *La Plume* sur la mort du Prince impérial, « Le Prince Noir » (33), qui sera ajouté en chapitre, de même que « Le Fumier des Lys » à l'édition finale de *La Chevalière de la mort* (34). Pendant ce séjour, il entretient aussi une correspondance avec Henri Cayssac, secrétaire de la Ligue de l'Enseignement, intéressé par ses œuvres bien qu'athée (35). La rupture avec Huysmans est consommée: Bloy n'apprécie pas la fin de *Là-Bas*, paru en feuilleton dans le même journal, après en avoir encensé le début (36). Il empale *Là-Bas*, mais surtout le style de Huysmans, comme l'indique le titre de l'article « L'Incarnation de l'Adverbe » donné à *La Plume*, le 1er juin 1891 (IV,348-357). Il ne tarira plus de violences atroces contre l'auteur d'*À Rebours*. La rupture est le révélateur du malentendu de l'amitié des deux écrivains: la même année, Huysmans oublie de mentionner Léon Bloy parmi les écrivains marquants de l'époque dans l'enquête de Jules Huret (37).

Au retour du Danemark, Bloy gagne un procès avec *La Plume* contre Joséphin Péladan afin de laver l'insulte faite par le

« Sâr » à Barbey d'Aurevilly (38). Après la rupture avec cette revue (39), Bloy compose *Le Salut par les Juifs*, qui paraît en 1892. Il tient aussi régulièrement, à partir de février 1892 un Journal, qu'il poursuivra jusqu'à sa mort et publiera en volumes aux titres révélateurs du souci de reconstruction mythique: le premier s'appellera *Le Mendiant ingrat*. Cette année 1892 est aussi celle du retour au *Gil Blas* qui ouvrira une nouvelle période.

L'art du paradoxe

Dans la logique de son statut d'écrivain du pauvre épris d'absolu, Bloy fustige la richesse et ce qu'il estime être la fausse charité: dans l'article « Les Fanfares de la charité », après une oraison funèbre d'un Bossuet ironique, à propos des funérailles de la duchesse de Galliera et de ses donations par testament, pour dénoncer « la même jérémiade clichée sur la beauté d'âme de tous les défunts pourvus de millions » (II,368), et la bassesse devant l'argent: « Enfin, cela monte à cent millions. Aussitôt, la presse entière s'incline comme un champ d'avoine sous un vent d'orage » (II,369-370), il conclut à une restitution plus qu'à une générosité: « Un journaliste, pourtant moins vautre que ses honorables confrères, a rappelé que le duc de Galliera, l'un des plus acharnés constructeurs de chemin de fer qu'on ait jamais vus, avait été mêlé, dans les dernières années de sa vie, à des opérations financières qui furent désastreuses pour l'épargne publique. Ce serait, dit-il, l'origine "touchante", des donations prodigieuses de la duchesse. Le

mot restitutions eût été, sans doute, plus exact, mais qui donc, parmi les eunuques de la chronique, aurait eu la virilité de l'écrire ? » (II,370).

Les articles du *Gil Blas* sont aussi un procès de la modernité dont l'article « La Babel de Fer » est le reflet. Comme l'indique le titre, Bloy considère la construction comme un nouveau signe de la désobéissance de l'homme moderne, malgré la médiocrité de son constructeur, inconscient de la portée de son travail: « M. Eiffel qui ne se croit, sans doute, rien de plus qu'un excellent ouvrier et qui n'est vraisemblablement pas autre chose, a construit beaucoup de ponts de métal qu'on dit être des chefs-d'œuvre en leur genre, et maintenant, il construit Babel comme si c'était un autre pont, - vertical cette fois, - de la terre au ciel, et lui confère son nom, sans savoir le moins du monde qu'il assume, peut-être, une évolution de l'humanité. Il faudrait pour cela être un artiste, une façon de poète débordé par ses propres conceptions, et M. Eiffel ne paraît être mieux qu'un mécanicien. » (II,199). Mais il ne peut se garder d'une certaine fascination, ne serait-ce qu'en se rendant sur place et en visitant le monstre moderne: « J'ai tenu à faire l'ascension de ce tabernacle du vertige avant qu'il fût achevé, et, je l'avoue, ma stupeur a dépassé mon attente. J'ignorais jusqu'alors et j'aurais eu quelque peine à croire que l'épanouissement, l'expansion totale de la force brute et disciplinée par la mathématique la plus impeccable, pût atteindre l'âme au même endroit et avec la même énergie que l'Art lui-même » (II,199).

L'évocation de Zola dans "Antée" relève de la même ambiguïté.

Bloy vient de découvrir *Le Rêve* qui détonne dans la production de Zola. Il prédit un retour à son exécration manière ancienne, car « c'est un pur prodige que l'auteur de *L'Assommoir* ou de *Germinal* ait pu concevoir la tentative d'une imagerie virgine et pieuse » (XV,219). Mais Bloy admet malgré tout la puissance de Zola. Curieusement, au lieu de l'éreinter de nouveau, il adopte le même système d'explication que pour Eiffel: Zola est réinscrit dans une perspective providentielle et ouvrier d'une œuvre dont la portée le dépasse, ce qui ferait presque admettre son matérialisme: « Cette façon d'être qui m'exaspérait autrefois, me révolterait encore sans la compréhension qui m'est venue du tempérament inouï, presque surhumain, d'un artiste manifestement désigné pour accomplir un labeur dont la portée lui est inconnue, mais dont l'urgence providentielle est démontrée par le seul fait de l'émission dans un cerveau d'homme de tous les souffles vivants de la terre » (XV,222-223). Nous sommes donc loin du rejet absolu dans sa constance, au point que *L'Assommoir*, *Germinal* et *La Terre* sont jugés d'une « incontestable grandeur matérielle » (XV,223), et le premier est « l'un des cinq ou six grands chefs-d'œuvre du siècle » (XV,223). Confronté à Alphonse Daudet, « le Voleur de gloire » (II,207), le « prétendant au généralat du Naturalisme » (II,211), l'auteur de *Germinal* est un géant: « Émile Zola doit avoir, tout de même, de sacrées pensées quand il voit entre ses deux pieds de Goliath l'ombre chétive de cet avorton qui s'efforce de grimper à lui » (II,211). L'œuvre de Zola, non seulement n'est pas à rejeter, mais elle est édifiante, même si la conception est quelque peu aristocratique et condescendante :

« Ce grossisseur de réalités vulgaires (...) a divulgué le secret moderne qui est une combinaison de sottise, de férocité et de lâcheté, amalgamée suivant les formules dictées par l'orgueil vagissant du prochain siècle » (XV,223). Même s'il est damné, Zola « laissera derrière lui la plus vaste nappe de lumière triste où l'humanité déchue puisse jamais contempler son ignominie » (XV,224). Tout se passe comme si Zola, pour sa grandeur individuelle, était dissocié du plat naturalisme, et récupéré dans un sens providentiel. Il faudra le séjour au Danemark et la distance, pour que cet hommage ambigu soit renié, non sans mimétisme stylistique (40), au point que Bloy fera un curieux pèlerinage à Médan le 14 juillet 1892 pour rencontrer Zola mais sera éconduit par un domestique (XI,42).

Monarchisme?

Pour lors, Bloy fête à sa manière le centenaire de la Révolution en faisant paraître *La Chevalière de la mort* et en complétant son texte de 1877. Dans l'article « Le Fumier des Lys », il définit son attitude à l'égard du monarchisme: il s'y montre légitimiste et naundorffiste partiel et conditionnel. Il reste en effet persuadé sur la foi du témoignage de son ami Villiers de l'Isle-Adam (V,69) que Naundorff était bien le fils de Louis XVI: « Il paraît impossible qu'un homme sans passion politique ne se rende pas à l'évidence des preuves terribles de l'identité de ce Démétrius errant » (V,70).

Mais il éreinte les contradictions du légitimisme de l'époque

(41), notamment le « virage » qui a fait que le descendant de Naundorff a été le recours, en 1883, à la mort du comte de Chambord, pour « les légitimistes, détraqués par la mort du léthargique suzerain de Frohsdorff, mais écoeuré par le répugnant fretin de la Maison d'Orléans » (V,71). Les Orléans restent en effet la branche illégitime et définitivement haïssable. Bloy ironise sur l'enthousiasme que suscite le nouveau prétendant: « Il est le Grand Roi, divulgué par cinquante révélations, qui doit paître la terre entière avec le Grand Pape » (V,72). De même, il se moque des « certitudes » légitimistes: « Il y a quinze ans, ces deux personnages clarissimes devaient être manifestement Pie IX et le comte de Chambord. Aujourd'hui, c'est Charles XI et Léon XIII ou son successeur, et l'accomplissement ne saurait tarder. La plus récente prédiction que je connaisse est celle de la voyante Mathilde M... dévote réfractaire à toutes les censures épiscopales, qui annonçait, l'hiver dernier, à Loigny, dans l'Eure-et-Loir, que Charles XI devait monter sur le trône de France, le 25 mars suivant, sans plus de délai » (V,72).

Il note aussi les divisions ridicules de ces factions légitimistes, et exerce la verve de l'empalement: « Les autres légitimistes, aussi bêtes, mais un peu moins intéressants pour l'observateur, lancent tout simplement des paquets d'ordures au visage de ceux de leurs frères qui n'adorent pas le crâne en étui de Philippe VII. Ceux-là sont les plus habiles et les riches, quelque chose comme les tories du légitimisme. Ils s'expriment ordinairement par la plume d'un certain petit Pierre Veillot, neveu présumé du grand polémiste, qui bave parfois, à *L'Univers*,

de petits anathèmes contre les partisans de l'Imposteur, dans une toute petite littérature de fœtus avorté sur lequel une sage-femme éperdue se serait assise » (V,72).

Bloy émet des doutes quant à la possibilité d'une restauration réelle, compte tenu du caractère manifestement « grotesque » du prétendant et de ses partisans (V,71-72) et conclut sur la possibilité d'une intervention d'un autre ordre, parce qu'il est devenu impossible qu'un successeur ordinaire des Bourbons puisse régner, expliquant par là-même le titre du « Fumier des Lys »: « Allez donc leur représenter qu'il se pourrait bien - malgré tous les équivoques oracles de leurs faux prophètes, - que cette famille des Bourbons, cent fois apostate, cent fois relapse et cent fois salope, eût tellement dégoûté le Seigneur et en eût été si souverainement rejetée, qu'il faudrait bénir le Prétendant extraordinaire qui s'est chargé lui-même de nous en instruire - en abîmant, de sa main, les fleurs de lys désormais flétries, dans les insondables égouts de l'escroquerie et du putanat » (V,72). Ainsi le titre de « Fumier des lys » contient-il au fond l'essentiel de la position bloyenne: les possibilités d'une restauration sont décomposées et la race des rois est à sa fin.

Une lettre de 1891 à Henri Cayssac ramène à la théocratie: Bloy y affirme en effet n'être « capable de donner sa vie » que pour deux objectifs: « l'Autorité et la Papauté » (42). Cela n'empêche pas malgré tout des essais politiques d'une autre nature, notamment au cours du séjour au Danemark, paradoxalement propice à l'expression d'un providentialisme national.

Nationalisme et providentialisme

Bloy explique à Henri Cayssac les raisons de son départ au Danemark: « Je m'étais, non sans combat, déterminé à ce voyage par nécessité pure, parce que j'étais sur le point de mourir de misère à Paris, parce que ma belle-mère faisait les frais, enfin parce que l'espérance m'était offerte de donner quelques conférences fructueuses dans ce pays sympathique à la France et aux choses françaises » (43).

Dans ses conférences sur le naturalisme, il est certes question de littérature, mais aussi en profondeur de l'état de la France et donc au fond de politique. Bloy s'y présente comme un homme menant la « guerre la plus inégale » contre ce mouvement, seul contre tous quasiment, couvert d'injures, rappelées ou inventées pour le plaisir rhétorique qu'elles procurent (IV,108), homme « qu'on se proposait avant tout d'exterminer par la conspiration du silence » (IV,108). Il se dit aussi le chef de file d'un « groupe de réaction spiritualiste qui menace aujourd'hui d'une mort prochaine le Naturalisme à son déclin » (IV,109).

Ces conférences montrent une double accentuation: du sentiment national d'une part, comme s'il était exacerbé par la présence à l'étranger et le constat de la décadence française dont le naturalisme est l'expression, de l'hostilité à la démocratie d'autre part et à la République qui est responsable de la précipitation de cette décadence.

Le sentiment national s'exprime dans le rappel d'une participation à la guerre de 70: « J'ai pris part à cette guerre

fameuse, inexpiable, où les marcassins de l'Allemagne foulèrent aux pieds la plus généreuse contrée de l'Occident »; il revient à l'explication maistrienne de la défaite, explication adaptée au lieu de la conférence, puisque la France aurait expié la faute de ne pas avoir aidé le Danemark contre la Prusse lors de l'annexion de 1864 (44): « N'est-il pas permis de supposer que la France a expié, en 1870, l'indifférence cruelle de sa politique et qu'elle n'a perdu deux de ses plus belles provinces qu'en châtement d'avoir manqué - six années plus tôt - à sa mission providentielle de libératrice des opprimés? » (IV,106). Cette explication, à l'étranger est l'occasion - rare - d'évoquer l'Alsace-Lorraine dont Bloy parlera peu.

Dans ses conférences au Danemark, il se livre à un vibrant hommage de la « magnifique et chère patrie » non sans condescendance à l'égard des auditeurs danois: « le Danemark est un petit peuple » (IV,107). C'est cette admiration pour la patrie qui l'amène d'ailleurs au procès du naturalisme qui précipite la décadence française (IV,107).

Bloy estime en effet que la France est vaincue sur tous les plans: « Elle est vaincue militairement et politiquement; elle est vaincue dans ses finances, dans son industrie et dans son commerce; vaincue encore scientifiquement par un tas d'étrangers dont elle ne sait pas utiliser les découvertes; elle semble vaincue partout et toujours depuis une vingtaine d'années que la racaille démocratique s'en est emparée. Elle n'a pas même su conserver la supériorité du vice » (IV,110-111). Et elle se vautre dans la fange naturaliste pour cette raison: « Toute

notre vie intellectuelle et morale s'explique par le seul fait que nous sommes de déshonorés vaincus » (IV,111). Zola dans cette mesure est l'« iconographe de la décadence » (XV,233), « historien de l'écroulement d'un monde » (XV,234), mais selon une perspective toujours maistrienne instrument d'une providence qui le dépasse, c'est « un labeur dont la portée lui est inconnue » (XV,233-234): « Ce grossisseur de réalités ignobles est l'ouvrier inconscient d'une justice infaillible » (XV,234).

Mais abaissée dans la réalité, la France garde malgré tout sa grandeur, son statut d'élection providentielle. Il lui reste une supériorité malgré tout « incontestable, inarrachable, inégalable et absolue, - la supériorité littéraire » (IV,111). « Nous écrivons comme des victorieux », s'écrie Bloy dans une sorte d'enthousiasme de ce qui ressemble à de l'impérialisme littéraire. Car en fait, il s'agit d'un retour à l'époque des croisades, d'une « guerre de l'Esprit contre la Bête », expression reprise (IV,112 et XV,232), d'une « guerre vraiment sainte et sacrée » dont il se présente comme le « vétéran » (IV,112). Impérialisme intellectuel et nationalisme se rejoignent car si Bloy affirme: « À cette hauteur, il ne s'agit même plus de patrie. Les grands écrivains et les grands artistes (...) appartiennent au genre humain sans distinction de frontières ou de nationalités », il ajoute immédiatement, pour conforter la prééminence de la France: « Si la France a le privilège d'avoir donné à la terre un plus grand nombre de ces artisans du sublime, tant mieux pour elle et tant pis pour les animaux jaloux » (IV,116); « la France a, malgré tout, conservé sa prépondérance

intellectuelle » indique-t-il en conclusion de la seconde conférence (XV,241).

Pour restaurer la France, il s'agit d'opposer au naturalisme un « courant vigoureux de spiritualisme » (XV,232). Bloy se propose de reprendre le flambeau tenu par des écrivains morts récemment dont il se présente comme l'héritier: Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle-Adam et Ernest Hello. Ses conférences ont pour but de restaurer « l'honneur de la France » en démasquant la complicité des journaux et de l'édition qui diffusent à l'étranger l'image d'une France réduite à la fange naturaliste (XV,233) et il s'appuie pour cela sur l'évolution de Huysmans dont l'exemple lui paraît écrasant car cet écrivain a découvert la « vérité » et n'obéit plus à la « consigne » (XV,235). Pourtant, on s'en souvient, l'admiration pour l'auteur de *Là-Bas* sera brusquement reniée peu de temps après, prélude à de violents éreintements.

Si le propos est en apparence littéraire et « spiritualiste », il est néanmoins éminemment politique et violemment antidémocratique, orienté contre la République. Celle-ci est en effet impliquée dans l'accélération de la décadence: « La France est incontestablement un grand et puissant empire malgré sa République, ses avaries et sa déchéance actuelles » (IV,106). Zola représente le produit démocratique par excellence: « J'ai tâché de le montrer dans sa gloire d'élus de la popularité, sur son trône fangeux de potentat des intelligences démocratiques » (XV,234). Le naturalisme est un « furieux courant de démocratie littéraire » (XV,232). Son chef est selon Bloy un homme de la politique du désordre, il est « équivoque d'anarchie » (XV,233).

Le procès de la méthode de Zola est le procès d'une « littérature égalitaire » qui « donne carrière à la multitude » (XV,236), à la « populace littéraire » (XV,237).

On retrouve cette caractérisation selon une terminologie politique pour la méthode de l'observation naturaliste, et le dérapage final dans la scatologie en promulgue la bassesse: « Sous prétexte de démocratie, on ne nous fit grâce ni d'un clou, ni d'une ombre portée, ni d'une tache, ni d'un jupon sale, ni d'un excrément » (XV,237). La condamnation de Zola à l'enfer des écrivains est sur ce plan catégorique et montre l'amalgame: « Son châtement, c'est d'avoir mérité qu'on l'appelât le romancier de la démocratie, dénomination la plus insultante qu'il y ait pour un artiste » (XV,238). Cette hostilité au caractère démocratique de Zola, en conflit avec une conception aristocratique de la société, s'appuie sur l'autorité d'une critique de Barbey d'Aurevilly de 1877 à propos de *L'Assommoir* où apparaît, en plus de la thématique du cochon et du fumier, le procès démocratique: « Il a pris la langue du peuple », mais à la différence de Balzac qui a su garder ses distances, il s'est noyé dans la « boue » de ses modèles (XV,239).

Et la seconde conférence s'achève sur l'espoir d'une intervention providentielle qui satisferait le rêve de grandeur nationale: « Nous ne pouvons pas oublier que notre premier César a tenu le globe dans sa main, que le pas de ses soldats ébranlait la terre et que les monarques du vieux monde l'écoutaient venir en tremblant aux portes de leurs capitales » (XV,240). Et dans un élan d'enthousiasme pour un vol de l'Aigle

renouvelé (là encore un peu étonnant puisque cette conférence est prononcée à l'étranger), Bloy continue: « Mais pourquoi ne le dirais-je pas? Nous l'attendons toujours le grand Empereur! Nous ne vivons plus depuis que cet homme qui nous donna la gloire est parti pour son exil de l'éternité (...) Il faudra assurément qu'il revienne un jour, comme disaient autrefois ses légionnaires expirant eux-mêmes de décrépitude. Il faudra bien qu'il revienne, quand même ce serait du plus profond de la fosse obscure où le Tout-Puissant couche les potentats qu'il a réprouvés » (XV,241). Le modèle providentiel napoléonien apparaît comme un modèle renouvelable dans le monde présent comme la « préfiguration d'un identique dominateur que la France espère » (XV,241). Certes, cette aspiration est adroitement présentée comme conditionnelle, elle est « une espérance vague » avec les erreurs que cela suppose ne serait-ce que la tromperie des faussaires, comme Boulanger, ou Zola lui-même: « C'est ainsi qu'on se jetait à M.Zola, au général Boulanger et qu'on se jettera demain matin ou demain soir à un fantoche ignominieux ou ridicule que feront surgir les événements » (XV,241). En définitive, ce dont rêve Bloy, c'est d'une sorte de figure mythique d'écrivain providentiel qui restaurerait la grandeur française, « un Napoléon littéraire, lumineux celui-là, rayonnant et pur, comme les fournaises des cieux, qui n'aura qu'à se montrer, pour dissiper en un instant - s'il en reste encore! - les cloportes, les reptiles et les ténébreux pourceaux du Naturalisme » (XV,241). Au fond, le rêve qui s'exprime ici correspond au rôle que Bloy lui-même aurait aimé jouer! Ainsi, depuis 1884 et l'époque du conservatisme

encore légal, il est comme passé aux campagnes d'Italie (littéraires) dont l'héroïsme étonnant prépare le 18 Brumaire.

Cette double tendance nationaliste et napoléonienne, s'il ne s'agit pas de bonapartisme de parti, se retrouve dans l'éloge de la guerre et de sa fonction providentielle que le monde moderne a galvaudée, idée exprimée dans cette curieuse rêverie de "La Lamentation de l'Épée": « Je devins la guerre, et mon redoutable Nom fut partout le signe de majesté. J'apparus l'instrument sublime de la providentielle effusion de sang » (IV,152). À l'époque de Napoléon, en l'absence de justification chrétienne, la guerre a perdu en dignité mais elle restait grande: « Lorsque l'enthousiasme de la Croix s'éteignit, je condescendis à l'investiture de ce que les hommes appelaient l'HONNEUR, et, dans cet abaissement, je parus encore assez magnifique pour qu'un jour, l'Europe entière se précipitât aux pieds d'un seul Maître qui m'avait placée dans l'ostensoir de mon cœur » (IV,153).

Ce texte corrobore l'admiration pour Napoléon et son impérialisme en Europe. Mais l'épée a été avilie au XIXe siècle: « Je suis humiliée par des pollutions indicibles (...) Je suis devenue la ressource dernière et la fatidique salope des maquereaux en litige ou des journalistes oblats dont la purulence eût épouvanté Sodome » (IV,153-154). La gloire guerrière est démonétisée, notamment dans le système démocratique: « Abusant effroyablement de la Parole dont ils ont fait une ordure, ces hermaphrodites avortés pérorent dans les journaux ou les assemblées et se badigeonnent entre eux de leurs excréments ou de leur sanie » (IV,154). Cela aboutit à la

déchéance nationale, une éviction de la France, aussi bien dans son symbole gaulois que napoléonien: « Les coqs de France n'osent plus chanter et les trois ou quatre derniers aigles qui se sont obstinés à vivre pour être les témoins du prochain déluge ne savent plus où reposer leurs tristes ailes fatiguées de les soutenir au-dessus de ce dépotoir » (IV,154). Bloy est en fait dans cette optique un de ces derniers aigles et l'espoir d'un redressement humain s'amenuise.

Le nationalisme est rappelé de façon plus directe par l'éreintement renouvelé du père Didon, occasion offerte par son nouveau livre *Jésus Christ*, paru en 1890, mais en reprenant ce qui avait déjà été affirmé à propos de son précédent livre *Les Allemands*, dans *Le Figaro* en 1884, occasion d'afficher une hostilité radicale à l'Allemagne, non sans recourir aux stéréotypes germanophobes: « On l'aurait adoré en Prusse, dont il a chanté les grandeurs et qu'il estime le premier des peuples. On l'aurait marié, je pense, à quelque Poméranienne viandeuse et féconde, afin qu'il procréât une autochtone postérité de Didons sur l'Oder » (IV,239-240). Et de résumer le père Didon en une formule péremptoire: « hétérodoxe furtif et théologastre capitulard » (IV,240).

Dans un autre article de *L'Événement* de la même année (45), où il éreinte conjointement les « Sépulcres blanchis », Edmond de Goncourt et Ernest Renan, Bloy se réjouit d'épingler le second sur la question du patriotisme: « Il paraît que le reproche de manquer de patriotisme est décidément la seule injure qui puisse être valablement décochée à M. Renan » (II,230). À la lecture des extraits publiés du *Journal des*

Goncourt, Bloy a appris que l'auteur de la *Vie de Jésus* avait paru « totalement dénué de patriotisme », après avoir affirmé la supériorité du peuple allemand. « Au fond, je ne crois pas que l'accusation formelle de renier sa patrie puisse beaucoup affliger un homme qui travailla si longtemps à l'abrutir ». De « Renan » à « renier », la distance du calembour est faible semble-t-il ! En fait, sur ce plan, Bloy s'inscrit dans le prolongement de l'ouvrage de son ami Ernest Hello *M. Renan, l'Allemagne et l'athéisme* (46) qui résume le double crime rédhibitoire contre la religion et la nation.

L'article « Le Prince Noir » réalise une curieuse synthèse de ce qui pourrait être la pensée de cette époque: le titre est une allusion à l'état du cadavre du Prince impérial, de retour en France après sa mort, le 21 juin 1879, en pays zoulou, non sans préjugé, malgré le symbolisme: « il revint tout noir, comme les sauvages qui l'avaient égorgé » (V,73). Bloy adopte les « révélations » qui noircissent aussi le portrait d'Eugénie de Montijo, en particulier, celle du comte d'Hérisson dans son livre sur le Prince impérial, et la thèse du complot de la mère, nouvelle « Clytemnestre infanticide », « Espagnole enragée qui détestait la France jusque dans son propre enfant » et de la perfide Albion. La sangle française du cheval du prince aurait été sabotée en Angleterre; de même, Napoléon III serait mort empoisonné « *par inadvertance* », précise Bloy ironiquement! C'est l'occasion de rappeler le diabolisme de la Commune et l'hostilité au socialisme (et en fait une préférence pour un régime dirigé par un successeur de Napoléon), car les « sombres chenapans de la Sociale ou de l'Internationale durent exulter » à

l'annonce de cette mort lamentable (V,79).

Avec la mort du Prince impérial et la fin de la possibilité d'une restauration monarchique, il faut donc admettre la mort des espoirs d'un régime personnel dirigé par un souverain terrestre (roi ou empereur, ce sont au fond les préférences bloyennes): « Le sang des Napoléon s'est épuisé pour grossir les ondes auparavant ignorées d'une petite rivière de l'Afrique méridionale, de même que la race fleurdelysée des anciens Bourbons s'est éteinte en la personne errante et phantasmatique de Louis XVII. Après ceux-là, silence et ténèbres. C'est fini de la Tradition » (V,79). Il faut donc une légitimité d'un autre ordre, transcendant et providentiel: « La table est rase et la place est nette pour Celui qui doit venir à la façon d'un nocturne spoliateur, quand l'ineffable trinité l'appellera par son nom » (V,79). Malgré tout, cette attente est une sorte de synthèse de ce qui a existé dans la tradition et montre les préférences idéales pour un système monarchique ou impérial, car son résumé symbolique est le lys, « fleur nouvelle, préfigurée seulement par les anciens lys » qui naîtra du fumier de la France déchue « ce compost surnaturel où, depuis l'Aéropagite, ont si lentement fermenté les vœux de Dieu » (V,76-77). Le modèle générique de la prémonition s'inspire de la monarchie et de l'Empire, non de la République.

Bloy et Drumont

En 1892, paraît *Le Salut par les Juifs*, l'un des livres de Bloy que lui-même classait parmi ses préférés, et qui a donné lieu aux interprétations les plus contradictoires: pour les uns,

l'auteur est un antisémite de droite haineux (47) et relativement proche de Céline bien que moins politique (48); pour les autres (et pour Bloy lui-même, dans ses commentaires), son second degré en fait un ouvrage philosémite (49).

Dans son livre, Bloy envisage de faire pièce aux « élucubrations antijuives » (IX,21) de l'ouvrage d'Édouard Drumont, paru en 1886, *La France juive, essai d'histoire contemporaine* (50), qui illustre le regain d'antisémitisme à la fin du XIXe siècle, notamment parmi les catholiques intransigeants influencés par Louis Veuillot, non sans créer un dangereux amalgame du catholicisme et de l'antisémitisme (51). Bloy et Drumont ne sont d'ailleurs pas sans présenter des points communs si l'on considère leur évolution: tous deux sont des provinciaux venus à Paris qui ont commencé leur carrière journalistique à *L'Univers*, tous deux ont subi le choc fondateur de la défaite de 1871 (52). Mais l'influence à l'époque de Drumont est sans commune mesure avec la confidentialité de l'œuvre bloyenne comme en témoignent les nombreuses rééditions du "best-seller" pourtant médiocre qu'est *La France juive* (53).

Drumont développe effectivement un florilège d'élucubrations à propos des juifs et de leur rôle politique et social : il estime qu'ils ont confisqué la Révolution, qu'ils noyautent le gouvernement, qu'ils ont capté l'épargne française et instauré le règne de l'argent qui a décomposé le peuple français. Drumont prétend que les aryens sont supérieurs aux juifs parce que les premiers vivent dans l'idéal, les seconds dans la réalité, le contraire de la noblesse. C'est au déshonneur

de cette noblesse que serait consacrée la prostituée juive qui aurait une mission permise par une religion accommodante. La puissance inquiétante du juif serait due à son adaptabilité, à sa faculté d'« attraper admirablement le jargon parisien ». Ressassant les préjugés physiques, Drumont « donne des noms »: les Rotschild comme exemple de puissance financière, Gambetta l'artisan de la mainmise sur la France. Il relit aussi l'histoire récente selon cette grille d'élucubrations antisémites : ainsi le 4 septembre aurait consacré la prise de pouvoir juive. La Commune aurait deux faces, une française (irréfléchie mais courageuse) et une juive (bien entendu cupide et pillarde); les juifs seraient les vrais vainqueurs du 16 mai et de l'échec de la restauration, les profiteurs du massacre des Français au Tonkin. Le filon est assez riche pour qu'il continue en 1892 avec les « révélations » sur la fusillade de Fourmies (54). De manière plus générale, les juifs seraient à l'origine de la décadence française: « l'affaissement incontestable de l'intelligence française, le ramollissement partiel qui se traduit par un sympathisme vague qui consiste à aimer tout le monde et par une sorte de haine envieuse qui nous pousse à nous détester entre nous ».

Si l'esprit de l'ouvrage semble éloigné des écrits bloyens qui ont précédé, il existe malgré tout des similitudes. Tous deux adoptent un double discours, il est vrai de nature différente: la double face des événements selon Drumont ne recoupe pas la double lecture bloyenne du réel et du symbolique. Bloy croise Drumont pour son aristocratisme, lui aussi rêve d'un retour à un Moyen Age idéalisé, à une aristocratie qui mette fin au pouvoir de l'argent. Tous deux se croisent dans leur défense de la France contre la décadence et contre les éléments dits « étrangers »; dans cette mesure, le procès d'Albert Wolff dans

Le Désespéré n'est pas sans convergence avec Drumont. À la dénonciation du « Prussien » rencontrée précédemment (55), s'ajoute en effet la « mention » de son judaïsme : il est « né Juif et Prussien » (III,300). Même si le portrait physique ne correspond pas aux critères antisémites habituels, selon Bloy, Wolff est « ce vermineux juif de Prusse que nous avons élu dans notre inexprimable avilissement, roi respecté de l'opinion » (III,304). Dans *Le Désespéré* toujours, le portrait de « Properce Beauvivier » alias Catulle Mendès, collègue de *Gil Blas*, paraît très proche des élucubrations de Drumont : il est « juif de naissance et se nomme Abraham. Abraham-Properce Beauvivier ». Comme chez Drumont, il est soupçonné de « cosmopolitisme » et vaguement complice de l'étranger : il est « Juif cosmopolite, d'origine portugaise, rencontré et baptisé, dit-on, par un moine passant, à l'eau du premier ruisseau, sur une route d'Allemagne » (III,226). Bien que « dénué de génie », il a « les facultés d'assimilation et d'imitation » qui lui ont permis « l'adoption littéraire du vieil Hugo » (III,227). Si l'antisémitisme n'est pas central chez Bloy, il puise assez largement dans les préjugés aussi collectionnés par Drumont.

Comme ses lecteurs font aussi le rapprochement, Bloy s'efforce de dissiper ce qu'il considère comme un malentendu. Commentant son titre, il explique qu'il renvoie à cette « parole simple » du chapitre IV de l' *Évangile de saint Jean* : « Salus ex judaeis est », dont il adopte la traduction : « Le Salut vient des Juifs » (IX,21). Bloy affirme s'en prendre aux Catholiques que « les tripotantes mains de l'Antisémitte vinrent chatouiller » (IX,23). Dans son *Journal*, à la même époque il se dit « franchement hostile aux antisémites dont il démontre le néant intellectuel » (XI,51). Mais si Léon Daudet estime que le

livre est la réponse d'un « outrancier », désireux de « contredire et d'embêter Drumont » (56), le Grand Rabbin est pour le moins réservé et la rencontre que Bloy rapporte dans son *Journal* en novembre 1893 montre qu'on en reste à l'incompréhension mutuelle: l'interlocuteur selon lui n'a pas compris le livre, sa méthode, sa conclusion: « Vainement, j'essaie de lui faire sentir l'importance de ma conclusion. Plus vainement encore, j'explique la violence de certaines pages par le dessein d'épuiser l'objection, méthode fameuse, recommandée par saint Thomas d'Aquin. Il tient, absolument, à ne voir que la lettre de ces violences et se désintéresse de la conclusion, dont il n'a pas même daigné s'enquérir. Enfin, il m'oppose les lieux communs les plus abjects: apaisement, conciliation, etc. Ce successeur d'Aaron m'affirme qu'IL Y A DU BON DANS TOUTES LES RELIGIONS!!!!!!" (XI,86). Et le verdict bloyen est catégorique: « Décidément, on est aussi bête et aussi capon chez les Juifs que chez les Catholiques » (XI,86), opérant par là si l'on peut risquer ce paradoxe, une sorte d'égalisation à rebours qui conforte effectivement l'idée que Bloy ne se veut pas antisémite, puisqu'il est finalement aussi sévère avec les catholiques, qu'avec les juifs, tout aussi peu enclins à l'absolu selon lui.

Par contre, l'écrivain et journaliste Bernard Lazare, auteur de la première intervention en faveur de Dreyfus (57), et qui est comme Bloy un ennemi de Zola, « sans cesse indigné contre la muflerie et la crapulerie de ses contemporains » et comme lui aussi stimulé par cette « muflerie » et ayant besoin de cette indignation (58), reconnaît, à la grande joie de l'auteur, la

doctrine de « l'adoration du Pauvre » (XI,53-55) et estime qu'il mérite l'épithète de « philosémite » (59a). Il est vrai que Bernard Lazare a eu des intuitions semblables (59b) et que lui-même a été victime d'un malentendu comparable, car malgré son appartenance religieuse, il est critique à l'égard du judaïsme, au point que son argumentation est récupérée par les antisémites comme Maurras (60). En fait, il distingue deux catégories, l'une honnête et laborieuse (les Israélites), l'autre corrompue par l'argent (les Juifs): « Quand le Juif est politicien, il arrive par le charlatanisme, le tapage et la flatterie »; « Et tous ces Israélites sont las de se voir confondre avec une tourbe de rastaquouères et de tarés » (61). Comme Bloy, il se dit victime de l'ambiguïté et de l'incompréhension (62): « On m'a reproché à la fois d'avoir été antisémite et d'avoir trop vivement défendu les Juifs » (63).

Quel est donc le propos du *Salut par les Juifs* ? Le but de la démonstration est de mettre en évidence la lacune essentielle de l'ouvrage de Drumont qui n'a rien compris selon Bloy et qui a négligé la dimension religieuse en se limitant au plan économique, d'avoir inventé contre les juifs « la volcanique et pertinace revendication des pièces de cent sous » (IX,23) et de satisfaire ainsi les catholiques modernes. Bloy se réjouit d'ailleurs au passage de la condamnation de Drumont en Cour d'Assises (IX,25) (64). En fait, pour l'auteur, ces derniers sont inscrits dans le plan divin, ils sont la race élue et ils ont sombré après avoir crucifié le Christ « sans savoir ce qu'ils faisaient » (IX,69),

ensuite, ils ont expié: « Inarrêtables dans leur chute, ils roulèrent tant qu'ils purent, jusqu'au plus infime degré de l'Escalier des Géants de l'ignominie » (IX,70). Cette ignominie a pris la forme de l'argent conçu de façon symbolique et dont le sens a été perdu: « Il ne resta plus dans leurs mains que ce pauvre Argent massacré qui devait remplacer leur Messie » (IX,69); « N'ayant retenu de leur apanage souverain que le simulacre de la puissance, qui est l'argent, ce métal infortuné devint une ordure entre leurs griffes d'oiseaux des morts, ils exigèrent qu'il travaillât pour leur service à l'abrutissement du monde entier » (IX,70). L'abjection était nécessaire à la rédemption finale: ils ont inauguré le « Règne sanglant de la Seconde Personne de leur Dieu » (IX,73); c'est maintenant aux Chrétiens de « consomme(r) à leur tour, avec un acharnement plus grand, les atrocités dont ils (les) accusent »(IX,73). Alors viendra le Troisième Règne où « tous les troupeaux seront confondus dans l'Unité lumineuse » (IX,73).

Cependant, on peut comprendre que le discours bloyen sur les juifs puisse susciter quelques réserves, au moins, la principale venant de ce qu'il intègre en abondance des stéréotypes antisémites (65), destinés à « épuiser l'objection », l'abjection conviendrait mieux en l'occurrence. Même si l'on admet l'intention louable du polémiste, on ne peut s'empêcher de penser que tel lecteur antisémite trouvera sa pâture dans l'ouvrage, et en abondance. L'autre embarras naît de l'ambiguïté de la place de ces stéréotypes antisémites dans le

discours bloyen: s'il s'agit d' « épuiser l'objection », il faudrait un point d'ironie qu'on a parfois du mal à distinguer, tant certaines figures semblent naturelles et ressassées, et pas seulement dans *Le Salut par les Juifs*, laissant percer la force de préjugés d'époque solidement ancrés.

En effet, l'évocation du juif est le prétexte d'une production lexicale péjorative et injurieuse (souvent reproduction peu néologique, le genre n'étant pas inépuisable) qui fait écho à *La France juive*. En effet, quand il s'agit d'éreinter un juif réel ou supposé, il est le « youtre », terme récurrent (III,226,246 ; VI,203 ; XI,35). Les variantes sont aussi stéréotypiques : ainsi Maupassant est « admiré par la juiverie parisienne qui le reçoit avec honneur » (III,245), apprécié de « tous les ghettos et de toutes les judengasses » (III,246). Le père Didon, éreinté pour son livre *Les Allemands*, en 1890, est selon Bloy un « Judaillon » (IV,245).

Le juif aurait un faciès typique: « deux choux-fleurs latéraux » (III, 164). On retrouvera ce thème du faciès typique dans des œuvres ultérieures avec le nez « judaïque » (VII,26) éventuellement Bloy surenchérit dans l'hyperbole: « trompe judaïque » pour faire bonne mesure (VII,222) ou « lévitique » (VII,134). Ce sont en réalité les mêmes erreurs que celles des antisémites en ce qui concerne le registre humain: le dérapage typique qui mène à confondre le concept religieux et le concept physique et au fond racial. En cela, sa position diffère de celle de Bernard Lazare qui démasque au contraire le préjugé racial (66) ou même de celle de Charles Péguy (67).

Le juif est aussi confondu volontiers avec le manieur d'argent par nature, riche et avare: il a selon Bloy « le génie des affaires qu'il tient de sa race » (XI,238). Lorsqu'il s'agit de définir l'avarice d'un prêtre, c'est l'avarice des juifs depuis Judas qui est appelée à la rescousse (XI,169-170); Zola selon Bloy « a un instinct de vieux Juif pour discerner la bonne monnaie d'avec la mauvaise » (XI,204). L'argent donne une aristocratie usurpée aux juifs parisiens (III,246): on frôle de nouveau ce qui fait la distinction essentielle des « aryens » et des « sémites » dans la conception de Drumont, la noblesse et la bassesse. S'agit-il de dresser le portrait d'un avare vermineux et superlatif? C'est le juif qui sert d'aune et d'unité de mesure (VI,202-203): les rapprochements nombreux du judaïsme et de la crasse ne sont pas non plus sans faire penser à Drumont, pour qui « le Juif sent mauvais » (sic) (68). De même, le juif bloyen est typiquement « crasseux et puant » (VII,133). Lorsqu'il s'agira un peu plus tard (69), ce qui montre une permanence, de commenter le lieu commun « L'argent n'a pas d'odeur », on en reviendra, après un détour par Vespasien, irrésistiblement par une histoire biaisée (le fils de Vespasien va abattre Jérusalem), aux « bourgeois (qui) s'associent avec Israël pour le rendement des lieux » (VIII,127).

Le juif dans la vision bloyenne reste aussi profondément amalgamé avec la figure de Judas, le traître typique (et le plus détestable puisque cela concerne le Christ) (XI,242); plus

gravement encore, les vieilles superstitions médiévales remontent: le juif serait le « propagateur de charogne » (XI,269).

Bloy estime que les tentatives de conversion sont inutiles: « On a vainement assommé, grillé, pilonné les Juifs, pendant des siècles (...) Ils sont forcés par Dieu (...) On recommencerait aujourd'hui le même carnage avec le même insuccès » (IX,33) et justifie aussi l'existence des ghettos: « La Race juive a été séparée des autres races humaines (...) le mélange avec les Juifs a toujours été regardé, chez tous les peuples, comme une sorte de sacrilège » (XI,105). En cela, le Moyen Age avait raison selon Bloy: dans *Le Désespéré*, évoquant Judas Nathan, transposition à clé d'Arthur Meyer le directeur du *Gaulois*, « putridité judaïque, comme on en verra, paraît-il, jusqu'à l'abrogation de notre planète », le narrateur se lance dans une diatribe: « Le Moyen Âge, au moins, avait le bon sens de les cantonner dans des chenils réservés et de leur imposer une défroque spéciale qui permît à chacun de les éviter » (III,164). Finalement, ces propos sont assez peu différents de ce qu'on trouve de pire à l'époque, par exemple la description du duel entre Arthur Meyer et Édouard Drumont par Léon Daudet dans *Fantômes et vivants* (70) où « l'instinct ethnique » de lâcheté est censé pousser le duelliste à saisir l'épée de son adversaire.

Il n'est jusqu'à la reprise, par symbolisme dévoyé, de légendes apocryphes douteuses telles que celle de ce juif espion ajouté aux Noces de Cana, qui récupère les restes du sang du Christ, restes qui ont servi à fabriquer une potion diabolique pour exciter la populace contre Dieu (VII,153-154), ce qui

réalise l'amalgame du judaïsme et de la conspiration.

Comment résoudre par conséquent l'ambiguïté bloyenne et existe-t-il une solution claire? Comment concilier une affirmation de principe contre l'antisémitisme et malgré tout la réexploitation d'un vieux fonds moisi d'antisémitisme? Cette ambiguïté est d'abord dans l'usage du double discours: les stéréotypes évoqués seraient l'aspect strictement humain des juifs, à ne pas confondre avec leur dimension religieuse. Ce système du double discours provoque d'ailleurs une ambiguïté à rebondissement puisque c'est aussi un système « à la mode » dans la mesure où le discours de *La Croix* à propos des juifs est aussi un double discours opposant les « bons » juifs dans le prolongement du Christ et les « mauvais » dans la filiation de Judas (71). Nous verrons d'ailleurs plus tard que Bloy aura encore à lutter contre l'assimilation de sa position et de celle du quotidien catholique.

Ce double discours en lui-même crée une sérieuse difficulté, qui est d'admettre que l'ignominie concrète soit effectivement la caractéristique humaine actuelle des juifs. En d'autres termes, il faudrait admettre dans le registre humain que les « horribles trafiquants d'argent (...) les youtres sordides et vénéneux dont l'univers est empoisonné » et qui méritent le « mépris » soient le reflet de la condition commune des juifs pour que, dans le registre divin « la Race d'où la Rédemption est sortie (Salus ex Judaeis), qui porte visiblement, comme Jésus lui-même, les péchés du Monde » mérite pour cela la « vénération » (XI,35). Selon le paradoxe maistriien, il s'agirait

donc d'une sorte de cohabitation de Caïn et d'Abel, de haine par amour.

Mais la raison profonde de cette ambiguïté, c'est que finalement Bloy n'est pas plus antisémite qu'il n'est antidémocrate ou antiprotestant, ou du moins, il l'est avec la même violence, simplement en tant que catholique intransigeant et convaincu, ce qui caractérise une égalité à rebours. Il tente de se démarquer de tout parti, d'esquiver l'étiquette, par un souci effréné d'originalité: « Ceux qui me chercheront du côté Juif se tromperont, ceux qui me chercheront du côté anti-Juif se tromperont, ceux qui me chercheront entre les deux se tromperont » (XI,45), lance-t-il dans son *Journal* à l'époque du *Salut par les Juifs*. Abus de langage au fond, qui vient d'une conception restrictive de l'antisémitisme assimilé à une sorte de parti dont Bloy ne veut pas être le prisonnier. La conclusion pourrait être non pas qu'il est à la fois antisémite et prosémite, mais contre les antisémites et contre le judaïsme en tant que religion concurrente du catholicisme, cette seconde animosité l'amenant à réquisitionner avec armes et bagages le discours antisémite du temps, intégré à la somme globale de l'œuvre. Il est d'ailleurs révélateur que sa colère quand on le confond avec les antisémites naisse non pas d'un quelconque sentiment de culpabilité (il est fanatique sans aucun complexe) mais bien d'un soupçon de ressemblance et de suivisme.

D'une certaine façon, cette ambivalence est signifiée en 1892, à l'époque de l'apparition de *La Libre parole*, le journal de « la France aux Français », qui va dénoncer le scandale de Panama, mener de violentes campagnes antisémites et jouer un

rôle actif dans l'antidreyfusisme (72): dans un article intitulé « Le Chien et le Flacon » (73), en référence au poème en prose de Baudelaire dont il prend la défense contre Brunetière et Drumont, Bloy tient à la fois un discours hostile à l'auteur de *La France juive* et créateur du « journal officiel de l'Antisémitisme » (XV,250), qu'on pourrait croire un instant prononcé du côté d'Israël: « M. Drumont est un "doux" rêveur (...) qui ne se détourne parfois du firmament étoilé que pour avertir charitablement ses contemporains des traquenards compliqués dont les menace Israël ». Mais cette défense apparente dérape brutalement: « Mon Dieu! Je ne reprocherai pas absolument à M. Drumont d'avoir entrepris le pourchas de la Race israélite ». Immédiatement suit un contre-dérapage, dans l'ironie cette fois (au moins pour ce qui est de Drumont): « C'est une guerre comme une autre, avec des chances de succès ou d'insuccès et j'estime que les juifs sont assez forts pour se défendre contre un pareil adversaire » (XV,251-252). Si l'on peut apporter une nuance ici, c'est que, dans le système bloyen, selon la technique fréquente du coup double, l'un des ennemis est privilégié par rapport à l'autre et subit l'attaque frontale, l'autre subissant les rebonds et les ricochets quitte à être mieux servi dans une autre circonstance et dans un autre contexte.

Plus qu'une position, que Bloy voudrait fuyante continuellement et indéfinissable, c'est donc sa "non-position" qu'il veut assurer, avec les risques inhérents à un tel système notamment le malentendu. S'il n'est pas un antisémite systématique comme Drumont, il n'en dérape pas moins dans le

discours antisémite parce que c'est pour lui un instrument de démolition. Il demeure que, pour des raisons religieuses, le juif est détesté, comme l'est le protestant parce qu'il reste pour Bloy le responsable de la crucifixion selon une imagerie qui remonte à l'enfance, du moins si l'on en croit cette reconstitution de 1900 : le « Mystère de cette Passion que je crus voir dans mon enfance, lorsqu'une vieille parente qui m'endormait sur ses genoux me disait: "Si tu n'es pas sage, les Juifs te cracheront à la figure" (XI,340).

Bloy a donc pris une position typiquement bloyenne dans l'ambiguïté et le refus de la voie commune en ce qui concerne le type de gouvernement préférable et la question juive: c'est le même principe qui va fonder sa position (ou plutôt son refus d'en prendre une) dans la crise anarchiste qui s'exaspère en 1892.

CHAPITRE 3: Face à l'anarchisme (1892-1894)

En 1892, Bloy est revenu à la rédaction du *Gil Blas* où il trouve l'occasion de subsides à défaut de partager une conviction idéologique: « Le *Gil Blas* me reprend. Autant cet argent-là qu'un autre, et tous les journaux se valent. Les pauvres n'ont pas le droit d'être dégoûtés » (XI,52), note-t-il dans son *Journal*, qui constitue désormais la source essentielle pour la connaissance de la biographie bloyenne. Après « Le Chien et le Flacon », il donne quelques chroniques au *Gil Blas*, en particulier « La Fin d'une charmante promenade » à propos de la mort d'Ernest Renan (1), « L'Eunuque », éreintement de Paul Bourget (2) en octobre, et « Petite secousse » sur Maurice Barrès au début de novembre (3). En octobre, il a aussi donné un premier article au *Mercure de France*, devenue la revue des symbolistes et des écrivains indépendants, après la reprise par Alfred Vallette en 1889 (4) et qui va constituer la maison d'édition refuge pour Léon Bloy. Un article sur les attentats anarchistes, nous sommes en effet pendant "l'ère des attentats" (5), intitulé « L'Archiconfrérie de la Bonne Mort » est refusé « par les maquereaux du *Gil Blas* » (XI,57): Bloy réussit à le faire publier par *L'Art moderne* de Bruxelles en décembre 1892 (XI,58-60).

Au cours d'un dîner, Georges d'Esparbès, rencontré aux débuts du *Chat Noir* (6), auteur de récits patriotiques, suggère à Léon Bloy d'exploiter ses souvenirs militaires pour des histoires à donner au *Gil Blas*, ce qui romprait la litanie des éreintements (XI,53) : c'est le début d'une série de contes

militaires qui commence avec la parution de « L'Abyssinien », le 12 novembre 1892 (VI,19-23), s'achève avec « Le Siège de Rhodes », le 15 juillet 1893 (VI,184-190), et dont on peut suivre la gestation grâce au *Journal inédit* (7). Ces récits seront publiés en un volume qui paraît en août 1893 sous le titre *Sueur de sang*. Pour écrire ces contes Bloy a puisé dans ses propres souvenirs de guerre, mais il a aussi recouru à des lectures, notamment aux *Mémoires* de son chef d'alors, le général de Cathelineau (8).

Il donne ensuite, au *Gil Blas toujours*, une autre série de récits, qui s'apparentent cette fois aux *Contes cruels* de son ami disparu Villiers de l'Isle-Adam. Le premier intitulé « La Tisane » paraît le 22 juillet 1893 (VI,193-196), le dernier « Jocaste sur le trottoir » le 16 mars 1894 (VI,326-330). De même que pour les récits de guerre, ces nouvelles sont regroupées dans un recueil paru en décembre 1894 et intitulé *Histoires désobligeantes*. Bloy donne par ailleurs des fragments au *Gil Blas*, en particulier de son futur roman, *La Femme pauvre*.

Mais les relations de Bloy avec le *Gil Blas*, déjà tendues s'enveniment jusqu'à la rupture en avril 1894: ce qui met le feu aux poudres, c'est l'intervention de Léon Bloy en faveur du journaliste Laurent Tailhade, victime d'un attentat. Il subit ainsi le contre-coup de la crise anarchiste qui marque ces années 1892-1894. Son intervention lui vaut d'être évincé du *Gil Blas*. Après avoir publié une sorte de manifeste de justification, *Léon Bloy devant les cochons* (IV,117-149), chez Chamuel, en juin 1894, il se trouve de nouveau sans les ressources régulières que

procurait la presse. La période va finalement être assombrie encore par l'année 1895, qui sera une nouvelle « année terrible ».

Renan, Bourget, Barrès, ou le culte du rien

L'éreintement de Renan paraît assez naturel pour le catholique intransigeant qu'est Léon Bloy, qui s'insurge contre la « jocrisserie » et le « bouillon d'hippopotame » des hommages posthumes de la presse à l'auteur de la *Vie de Jésus* (XV,255). Il ironise sur des obsèques en demi-teinte, comparées à celles de Victor Hugo, feint de considérer que c'est « un homme que le peuple ignore » (XV,256). Sa pensée est réduite au rien et à l'imperceptible, au « tâtonnement volontaire »: « Sa doctrine et son langage furent invariablement l'apostolat du conditionnel antérieur sans jamais aboutir à ce vivant imparfait du subjonctif qui est le rouvre des hypothèses. Il eut, comme feu Sainte-Beuve, la frénésie de l'imprécision et le délire de la nuance imperceptible » (XV,256). Renan selon Bloy n'a été qu'un contemplateur superficiel de l'histoire. Ayant assisté à l'un de ses cours, il le classe comme « pédagogue infructueux ». Son raisonnement à l'égard du christianisme selon Bloy est une « critique aux pieds fragiles » car elle ajoute « à des prémisses purement scientifiques des conséquences historiques et religieuses de l'ordre le plus transcendant » (XV,257). Bloy lui oppose la critique « virile » dans la tradition aurevillienne: la vraie pensée selon lui, c'est l'affirmation d'inspiration divine, et Renan « qui fut l'Ambiguïté même » ne mérite pas le titre de penseur ou d'artiste (XV,257).

Bloy feint d'être étonné que dans son essai sur Marc Aurèle, dans l'*Histoire des origines du christianisme*, paru en 1881, Renan ait trouvé de la « saveur » aux pensées de l'empereur romain, alors que « tout ce qui s'appelle humaniste ou simplement lettré en a subi l'effrayant ennui impérial » (XV,258). L'enjeu pour Bloy est en effet de taille, cela conditionne par exemple la réfutation d'une morale laïque: il s'agit d'opposer à Renan que Marc Aurèle est un représentant de la fausse vertu, en accumulant une série de perfidies contre lui: « Seulement, puisque Renan voulait voir en Marc Aurèle le parangon de la vertu antique, il aurait peut-être fallu, avant toute chose, laver sa mémoire des ignominieuses accusations que l'histoire a fâcheusement empilées sur cette tête stoïque » (XV,259). Au fond, il s'agit de nier l'héroïsme stoïque de Marc Aurèle, inconcevable sans le christianisme (XV,260). Malgré tout, Bloy ne peut que déplorer, pour conclure son article « La Fin d'une charmante promenade », l'influence exercée par Renan, influence qui paraît irrésistible sur les « pauvres intelligences qu'il a détraquées et (les) désespérés dont il fut l'empoisonneur » (XV,261).

Bourget, quant à lui, est définitivement classé parmi les écrivains pour les riches (9): son écriture censée féminine selon le préjugé viril ne peut que plaire aux « épouses parfumées du haut négoce » (II,328). Paul Bourget est pour Bloy « un épuceur de cochenilles qui méprise les pauvres gens et qui écrivit un jour que la détresse des mourants de faim n'égale pas, en intensité, les douleurs morales endurées par les millionnaires » (II,328) ; il se contente « de se pousser dans notre vallée d'exil comme

un adorable mufle » (II,329). Ses œuvres arrivent à point nommé, selon une stratégie publicitaire pour être « sucées avec dévotion par tout un public de mondaines » (II,330), car Bourget « s'est cantonné dans la clientèle influente et s'est ainsi ménagé une situation littéraire » (XV,381). Bloy conteste notamment sa conception de la pauvreté (qui d'une certaine façon le vise lui-même), qu'il estime inspirée de Renan et s'insurge contre le fait que Bourget puisse écrire: « Ce n'est pas le manque d'argent qui fait que les pauvres sont les pauvres, mais c'est leur caractère qui les fait tels » (XV,381).

Barrès, éreinté dans l'article « Petite secousse » - titre à double détente jouant du surnom de l'héroïne du *Jardin de Bérénice* - est aussi un néant selon lui: « Il est difficile d'être rien du tout avec plus de perfection ou de profondeur, et de débobiner le néant avec plus de verve et de profondeur » (II,340). Le culte du moi est réduit à la manie « de s'aimer soi-même infiniment, de se caresser avec complaisance, de s'asseoir sur ses propres genoux » (II,340), non sans un clin d'oeil grivois: « Je tiens à espérer que je me suis expliqué de façon chaste et que, néanmoins, je suis parvenu à me faire comprendre » (II,343).

Anarchisme?

La participation de Léon Bloy à l'anarchisme littéraire apparaît sous le signe de l'acte manqué et du malentendu, comme ses écrits sur la question juive, et elle ne lui vaut d'ailleurs que des déboires. D'un point de vue théorique, Bloy est le contraire d'un anarchiste de l'époque,

ne serait-ce que par convictions religieuses, comme le montre la chronique de 1892 « L'archiconfrérie de la Bonne Mort »: « L'Archiconfrérie dont il est parlé n'est autre que l'Anarchie, l'explosive et militante Anarchie qui fit une pâtée sanglante, le mois dernier, du commissariat de police de la rue des Bons-Enfants » (XI,57-58). Bloy fait allusion à l'attentat commis le 8 novembre 1892 et plus tard revendiqué par Émile Henry (10).

La chronique commence par un éloge ironique des effets de la dynamite et de la belle mort qu'elle provoque: « "Au moment même, en un clin d'œil", et même dans le cinquantième de l'interminable durée d'un clin d'œil, on est réduit en bouillie, ostensiblement et irréparablement dessoudé par le souffle crapuleux, mais incontestablement décisif de l'Anarchie » (XI,51). Et de suggérer qu'au fond, ce genre de belle mort eût mieux valu pour Louis Veillot « ce grand homme qui mourut gâteux et dont l'âme forte se liquéfiait » (XI,58). Mort en tout cas préférable à celle que provoque le choléra « qui n'avait à nous offrir qu'une sale et puante mort » (XI,59).

Bloy insère ensuite une citation de lettre apocryphe où il développe la vision d'un pauvre ayant volé la poudre au bourgeois, à l'instar d'un Prométhée du nihilisme et menant le monde à sa perte, en se détruisant lui-même. Mais en fait, tout cela n'est qu'une parodie de la future punition divine qui sera terrible, « une chose amusante (...) la Dynamite pastichait, une fois de plus, la Vraie Colère » (XI,58). Cette condamnation jubilatoire et résolument antibourgeoise peut paraître ambiguë, mais elle se termine par un rappel brutal (avec la nécessité de supprimer les suffrage universel): « Le Catholicisme ou le Pétard ! Choisissez donc une bonne fois, si vous n'êtes pas des morts » (XI,60).

Certes Bloy n'est pas mécontent des pétards qui terrorisent le bourgeois. Ainsi il se réjouit de l'épisode de la « vengeance » de l'anarchiste Ravachol (11), promise après son arrestation au restaurant Véry sur la dénonciation du garçon Lhérot. Lors de l'explosion du 25 avril 1892 le restaurateur est tué, ainsi qu'un client. *Le Père Peinard*, en janvier 1893 reproduira le calembour de la « vérification » qui a circulé à l'époque (12). Bloy rapporte l'événement à sa façon: « Pétards anarchistes. Explosion copieuse chez le marchand de vin où Ravachol fut arrêté. Les gens vertueux sont mal à l'aise dans leurs culottes » (XI,26). Mais pour lui, Ravachol, le personnage mythique de l'anarchisme du temps, n'a rien d'un martyr, c'est même un blasphème que de le présenter ainsi: « On gueulait aujourd'hui l'exécution de Ravachol, devant ressusciter dans trois jours. Idiotes crapules » (XI,41), note-t-il dans son *Journal* le 11 juillet 1892.

À propos de l'attentat à la Chambre de Vaillant du 9 décembre 1893 (13), ce n'est pas la question de l'anarchisme qui retient l'attention de Bloy, mais la présence de l'abbé Lemire, cet ecclésiastique démocrate, promoteur des jardins ouvriers (14). Bien que figurant parmi les blessés, il estimera que, la bombe de Vaillant n'ayant pas tué, la peine de mort est injuste : il adressera une pétition au président de la République Sadi Carnot pour la clémence, en vain (15). Bloy note froidement la blessure de l'abbé en quelque sorte en flagrant délit de politique et de démocratie: « Les journaux m'apprennent qu'on a lancé une bombe en pleine Chambre législative. Une cinquantaine de blessés, dont le plus mal accommodé est un prêtre,

l'abbé Lemire, nouveau député, qui aurait mieux fait de s'occuper des âmes. J'avoue ne sentir que la plus parfaite indifférence, au récit de cette catastrophe » (XI,87).

Bloy est convaincu que les attentats anarchistes ne changeront rien à la société bourgeoise. Il trouve ridicule sur ce plan l'espoir exprimé par un visiteur: « Il profère que ces explosions, renouvelées assidûment, finiront par contraindre le bourgeois à pratiquer un peu de justice. Idée de gardien de phare » (XI,87).

Une coïncidence peut, il est vrai, semer le trouble et provoquer l'assimilation: Bloy semble faire partie un temps du groupe des écrivains qui ont été indéniablement « compagnons de route » de l'anarchisme, et justement pendant cette ère des attentats anarchistes de 1892 à 1894. Bloy est devenu l'ami de Laurent Tailhade (1854-1919), un membre de la bohème littéraire qui voisine avec l'anarchisme. Certains contemporains les associent spontanément (16) et il existe entre eux un certain mimétisme: « Il imitait trop Bloy et le jugement lui faisait défaut » note perfidement Léon Daudet (17). Tailhade se rend presque célèbre en décembre 1893 en proclamant au cours d'une réunion traditionnelle de *La Plume* son admiration pour l'attentat de Vaillant: « Qu'importe de vagues humanités si le geste est beau? », déclaration fracassante reproduite dans la presse (18). D'autant plus fracassante que le 4 avril 1894, il est malencontreusement au restaurant Foyot lorsqu'une bombe anarchiste y explose, lui occasionnant la perte d'un œil,

ce qui réjouit ceux que ses proclamations pro-anarchistes avaient agacés. Cet agacement auquel s'ajoute une joie féroce est résumé dans le titre vengeur d'un article d'Edmond Lepelletier paru dans *L'Écho de Paris*: « Une Bombe intelligente » (19).

Bloy, « allumé par de Groux », son ami peintre (20), selon ses propres termes, prend la défense de l'ami éborgné, victime des « cochons de plume ». Pour lui, la défense de Tailhade est celle « d'un homme contre qui tout le monde se déchaîne » (XI,97). Il recueille des informations sur la soirée fatidique de *La Plume* auprès de Rachilde (21), la critique du *Mercur de France* et femme d'Alfred Vallette (XI,98). Il donne au *Gil Blas* le 13 avril 1894, un article intitulé « L'Hallali du poète » (IV,128-132) qui est plus un empalement dans la manière habituelle de Léon Bloy qu'une apologie de l'anarchisme, mais il lui vaut une provocation en duel: en effet, il y éreinte l'auteur de l'article « Une Bombe intelligente » baptisé pour l'occasion « cuistre dessalé depuis vingt ans par tous les crachats et qui a toujours l'air d'écrire dans des draps non lavés d'hôpital » (IV,129). Mais il refuse ce duel et c'est le « patron » du journal qui doit relever le gant: cela vaudra à Bloy son éviction, d'autant plus amère que Tailhade se montrera peu reconnaissant de cette intervention et peu soucieux de maintenir des relations d'amitié avec lui. L'ingrat sera ensuite éreinté.

Pour lors, et à l'instigation de Paul-Napoléon Roinard (22), auteur d'une curieuse adaptation théâtrale parfumée du *Cantique des cantiques* en 1893, aussi sympathisant de l'anarchisme comme Laurent Tailhade,

Bloy compose sa brochure « apologétique » sur le sujet: *Léon Bloy devant les cochons*. Son contenu (l'article « L'Hallali du poète » y est repris) est surtout une justification de son rôle et un procès renouvelé du journalisme dans la tradition du *Désespéré*. Il n'a rien non plus d'une apologie de l'anarchisme, au contraire. Les anarchistes et leurs ennemis sont renvoyés dos à dos, selon un principe typiquement bloyen. Ainsi les premiers sont ironiquement « gens équitables qui font sauter les poètes, en attendant qu'on les calcine en place publique » (IV,130). Au fond, dans cette affaire, Bloy paraît surtout avoir été la dupe de ceux qui l'ont « allumé ».

Sa position à l'égard de la République pourrait aussi être assimilée à de l'anarchisme: ainsi il retient surtout de la présidence de Sadi Carnot sa fin tragique: l'assassinat à Lyon par l'Italien Santo Caserio le 24 juin 1894, à la fin de l'ère des attentats après le refus de grâcier les anarchistes Vaillant, Ravachol et Henry condamnés à mort (23). Mais il replace l'événement dans sa mythologie providentialiste personnelle, lui ôtant de ce fait toute portée historique et politique: il n'en retient que l'« explication » de l'échec de *Léon Bloy devant les Cochons*: « La mauvaise fortune est acharnée au point de ne pas reculer devant l'assassinat d'un Président de république, pour me priver d'un succès possible » (XI,105). Bloy se fait malgré tout le témoin désengagé de l'agitation de la foule, ce qui renvoie à un anarchisme d'artiste: « Station d'une heure à la terrasse du premier café venu, pour voir défiler une multitude fiévreuse et

folle, en deuil fictif de Carnot, et en liesse contestable de l'élection de Casimir-Périer, qui vient de se faire. Foule ignoble » (XI,106). Mais le procès de Sadi Carnot est d'un autre ordre et montre la préférence idéale pour la monarchie, contre la République car le Président assassiné est le contraire du grand homme selon Bloy. Même cet assassinat ne lui octroie pas la légitimité d'un roi: « Apothéose funèbre de Carnot. Camionnage au Panthéon. Foule immense. Le morose figurant du Guignol des potentats ayant été assassiné de même façon qu'Henri IV, attrape la grandeur, comme il attraperait une mouche - dans son agonie - et se profile, tout à coup, en Roi-martyr » (XI,108). Plus tard, Bloy ne sera pas mécontent de noter un ragot colporté par *La Revue napoléonienne* de Lumbroso, selon laquelle la naissance de Sadi Carnot aurait été illégitime (XIII,39), ramenant ainsi le prétendu grand homme aux accidents vulgaires.

Un autre fait peut être considéré comme l'expression d'un anarchisme, c'est la tentative paradoxale se rapprocher de Georges Clemenceau, en 1894, à l'époque où celui-ci est dans une semi-retraite politique après l'affaire de Panama (24). Il lui adresse en effet sa brochure *Léon Bloy devant les Cochons* et une lettre où il affirme: « Pourquoi donc, alors, n'en appellerais-je pas simplement, virilement, à vous, qui eûtes l'honneur, une fois, d'être à peu près *seul contre tous*, d'être outragé, vilipendé, maudit pas la multitude, - laquelle, je présume, devait exécrer en vous quelque chose qui la dépassait? Pourquoi ne prendriez-vous pas la défense d'un homme dont la Destinée, par un certain point, ressemble si parfaitement à la vôtre - d'un

écrivain solitaire et redouté, qui aurait pu se prostituer comme un autre, mais qui, fièrement, épousa d'amour, il y a quinze ans, la terrible misère » (XI,104). Il est vrai que là encore, les intentions sont mélangées et participent d'une paradoxale stratégie littéraire, et l'espoir de voir Clemenceau oublier ses convictions républicaines était sans doute assez vain. Mais on se souvient que Bloy regrettait en 1884 que le futur « Tigre » ait été circonvenu, selon son opinion, par *Le Cri du Peuple* sur la question de la loi syndicale, ce qui montre qu'il fondait des espoirs en lui et que Clemenceau lui apparaissait comme un républicain sans doute moins haïssable que les autres. Il sera par contre éreinté en tant que journaliste à l'époque de l'affaire Dreyfus, puis comme homme politique.

Mais l'anarchisme apparent de Bloy est contredit à la fois par son monarchisme latent et par un virulent patriotisme.

Sueur de sang : une Revanche symbolique?

Les contes militaires de *Sueur de sang* à propos de la guerre de 1870 s'appuient sur la conception maistrienne du rôle de la France. Dans le conte « Un moine prussien » qui montre l'affrontement de deux catholiques, l'un moine prussien, l'autre curé français (en fait l'affrontement de l'hérésie et de l'orthodoxie dans l'optique bloyenne car pour lui « catholique » et « prussien » sont deux notions incompatibles), le second est éclairé et connaît la vérité malgré sa naïveté: « Le curé, très simple d'esprit, devina qu'il était en présence d'un scélérat dangereux et puissant. Mais il n'eut pas peur et, répondant plus

à lui-même qu'à son interlocuteur, laissa tomber ce mot de Joseph de Maistre - DIEU A BESOIN DE LA France » (VI,113). On retrouve cette conviction de la mission providentielle de la France à la même époque, en août 1894, dans une lettre reproduite dans le *Journal*: elle est envoyée à un jeune homme, Paul Jury, futur jésuite, admirateur de Léon Bloy et qui lui viendra en aide financièrement et pour faire connaître son œuvre, mais qui prendra ses distances à l'égard de l'absolu bloyen (25): « La France n'est pas une nation comme les autres. C'est la seule nation dont Dieu ait besoin a dit de Maistre, qui fut quelquefois prophète » (XI,116).

Mais si *Sueur de sang* ne peut être réduit à un ouvrage uniquement revancharde (26), il n'en comporte pas moins une importante strate germanophobe car il intègre les stéréotypes de l'après-défaite: Bloy ridiculise par exemple les habitantes de Thuringe et de Poméranie « grosses filles moustachues » (VI,37) à la manière d'un E. Feydeau (27). L'épaisse sottise animale semble être le trait majeur des Allemands, à quoi s'ajoute la naturelle cruauté: ils auraient « la lourde puérilité de ce peuple allemand que la trique de tous ses maîtres et le bavardage de tous ses pédants ne put jamais assouplir » (VI,126). L'Allemand est censé être d'une saleté atavique (VI,116), attiré par la fange: « le plus sale peuple du monde » (VI,143), « nation de mangeaille et de pot de chambre » (VI,176). L'animalité sale est résumée dans des saillies comme le « suint germanique » (VI,118).

En 1893, Bloy conteste la position de Rémy de Gourmont, dont *Le Latin mystique* avait nourri une rêverie sur la langue latine

(28), à propos d'une hiérarchie des races: il estime que Rémy de Gourmont a tort de nier la supériorité française, car elle est fondée selon lui sur un principe d'élection divine incontestable: « À propos de mes contes, il me reproche ma dureté pour les Allemands, qu'il ne juge pas inférieurs aux Français » (XI,67). De Gourmont n'aurait pas suffisamment le goût de l'absolu. Bloy ajoute ironiquement, comme s'il s'agissait d'une évidence pourtant incontestable: « La supériorité de race évidemment n'existe pas plus pour lui que la *Présence réelle* de Dieu dans les événements humains. Il parle des Slaves qui noieront Germains et Latins, et des Chinois qui noieront le monde entier. Opinion dont l'extrême banalité me surprend et me déconcerte » (XI,67). Bloy rejoint le chœur de ceux qui opposent la supériorité de la latinité civilisée à la barbarie germanique ou Richepin sur la barbarie naturelle des Allemands (29), bien que, contrairement à Maurras plus tard, il continue à détester les héritiers réels de la latinité, les Provençaux (VI,234).

Même s'il proclame la supériorité du religieux qui opère la synthèse de toute réalité, même si sa pensée est antiscientifique, il n'en dérive pas moins vers une sorte d'atavisme qui expliquerait que les Allemands soient une nation de pillards. Il s'appuie sur l'autorité de Froissart, cité en exergue du conte intitulé « Un épouvantable huissier »: « Allemands de nature sont rudes et de grossier entendement, si ce n'est à prendre leur prouffict, mais à ce sont-ils assez experts et habiles » (VI,70) et rejoint sur ce plan aussi une conception d'époque, E. Feydeau ou même Erckmann et Chatrian (30)!

Bloy s'attaque aussi violemment à l'invasion de la culture allemande à l'instar de Claudel ou Péguy (31). « L'Allemagne, s'écrie un des résistants contre la culture allemande de *Sueur de Sang*, est une nation d'écoliers malpropres et de formulards ». Certes il faut admettre Bach et Beethoven; mais ce sont des exceptions qui confirment la nature générale, « des grains de poussière lumineux dans un rayon de soleil qui éclairerait une étable à porcs » (VI,180). Les « superstitions » des Nibelungen (VI,22) sont pour Bloy une image de cette sottise allemande de même que Wagner résume l'absence totale de génie typique de l'Allemand (VI,182). Pour lui, la France doit se défendre contre cette invasion car c'est « l'instinct et le devoir d'une race généreuse de rejeter avec énergie tout ce qui peut l'altérer ou la pervertir » (VI,180). Il rêve de retourner le wagnérisme contre lui-même, dans une sorte de contre-mythe du silence, thème d'un de ses contes de *Sueur de Sang* intitulé « Le Musicien du Silence » qui met en scène un « métaphysicien de la musique » qui ridiculise Wagner: « Sachez que pour être parfaite, il est indispensable que (la musique) soit divine, je veux dire SILENCIEUSE, enfermée, cloîtrée au plus profond du Silence, et c'est ce que Wagner n'a jamais compris. Mais que pouvait-il comprendre, ce galérien de toutes les fanfares, ce grossier adaptateur de légendes et de traditions qui nous sert un mastic de théogonie scandinave et de christianisme à dégoûter les hippopotames? » (VI,180-181). La Vierge, protectrice de la France, doit faire taire le Siegfried « en papier mâché » (VI,181).

Le nationalisme bloyen trouve aussi à s'exprimer contre

l'Angleterre, selon un radicalisme croissant dans la méthode. La « race anglaise » est en telle exécration que Bloy estime en 1894 qu'il faut simplement raser Londres: « Depuis quinze ou vingt ans, je suis dans la même pensée, la même vision ». Il imagine que « vingt mille pièces de l'artillerie la plus puissante tonnent sur la ville damnée, sans lassitude et sans pardon, jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'un amas de poussière » (XI,110).

Ce nationalisme s'exerce encore contre le rapprochement franco-russe, amorcé en 1891 et marqué par des fêtes avec la visite de la flotte russe notamment en 1893 (32), à propos duquel Bloy ne tarit pas de sarcasmes dans son *Journal*. Ainsi en octobre 1893, il assiste à des télécopages qu'il juge étonnants au cours d'un office religieux à Montrouge: « À la fin de la messe, *Te Deum* solennel en l'honneur des Russes, je suppose, et aussitôt après, chant non moins solennel du *Libera* pour le Maréchal de Mac Mahon qui vient de mourir » (XI,83). L'auteur supposé du « j'y suis, j'y reste » de Sébastopol (33) voisinant en quelque sorte avec ses ennemis d'hier ! Le jour suivant, il tonne contre les festivités, réaffirmant que la grandeur de la France se suffit à elle-même, cette alliance est en quelque sorte déshonorante: « Fête à l'Opéra: cabotinage exceptionnel pour l'amusement de la marine russe. Toujours les Russes ! Depuis quelques jours impossible de franchir le boulevard. Ivresse publique tant soit peu déshonorante. Je voudrais que, par le moyen de quelque très-puissante projection électrique, ces mots parussent dans le ciel noir : LA FRANCE N'A BESOIN DE PERSONNE " (XI,88). Le spectacle de l'abaissement de la France est à ce point avilissant que Bloy en oublie

curieusement, et pour un instant d'urgence, sa haine du modernisme et accorde une concession à la « fée électricité » !

Cette hostilité au rapprochement franco-russe demeurera une constante : en 1896 encore, Bloy s'insurgera contre les encombrements provoqués par la visite du Tsar et de la Tsarine (34). Cela demeurera le signe de l'avachissement de la France républicaine: « Ignoble folie des fêtes franco-russes. Toute la France est sous la botte du Tsar. Ça nous met loin de la Moskova et même de Sébastopol » (XI,209). On voit que, de même que pour l'exemple de Mac-Mahon, Bloy oppose à cette sorte d'invasion russe et d'abaissement le passé militaire et glorieux, selon le principe viril de la guerre. Deux jours après, le 7 octobre 1896, il s'insurge toujours d'autant plus violemment que resurgit l'horreur de la foule, avec des accents qui annoncent Céline (35), mais pour légitimer le patriotisme du refus: « Je trouve un mur de cinq cent mille hommes qui barre Paris dans son milieu comme à l'enterrement de Victor Hugo. Me voilà noyé deux heures dans la foule, souffrant d'un pied malade, au comble de l'indignation. Le Tsar a passé tout près de moi avec toute la chie-en-lit, sans que je pusse l'apercevoir, tant la haie de viande patriote était compacte entre moi et cet avorton » (XI,209). Cela ne va pas on le voit sans une certaine ambiguïté, comme si, bien que refusant d'être un badaud russophile, Bloy était malgré tout attiré par le spectacle. La séance de dictionnaire à l'Académie donnée en l'honneur du couple russe, occasion d'éreintement au passage, car le Tsar croit « comme tous les étrangers instruits, que les Académiciens font quelque chose »,

est surtout le prétexte de fustiger l'abaissement national que constituent ces cérémonies dans son optique, par un dérapage dans la scatologie, seule apte à rendre compte de l'avilissement: « Le vieux Coppée, investi du premier rôle dans cette farce, a été admis à baiser la main de la Tsarine !... C'est effrayant de songer à ce qu'il y a de liquide sous une France républicaine » (XI,209).

Elle vaudra toutes les violences bloyennes à un « ancien camarade » Gabriel Hanotaux (36), croisé dans un groupe catholique dans les années soixante-dix, à l'époque des tentatives de conversion comme celle de Paul Bourget, surtout après qu'un malentendu aura éclaté sur une question d'argent (XI,176). Gabriel Hanotaux sera en effet un des artisans de ce rapprochement franco-russe, plusieurs fois ministre des Affaires étrangères entre 1894 et 1898 (37), « lamentable successeur de Richelieu » (XI,176), selon Bloy: « Entendu le cri: *Vive Hanotaux!* qui est bien certainement le cri le plus étonnant du siècle » (XI,210), enregistre-t-il dans cette « ignoble folie » du rapprochement franco-russe. Bloy cherchera encore Gabriel Hanotaux dans la foule de la revue du Tsar mais bien plus tard, en 1901, dans le « déchaînement des larbins emplumés » (XII,71) et lorsqu'il se sera retiré des Affaires étrangères pour devenir rédacteur politique au *Journal* (38).

Patriotisme et radicalisation de la vision sociale

Ce patriotisme de Sueur de Sang permet de radicaliser la critique sociale: celle du bourgeois, mais aussi celle du paysan. Bloy montre le bourgeois dépourvu de tout sentiment national: en

effet, « les bourgeois dorment dans leur lit » (VI,88) pendant que d'autres font la guerre ou ils continuent leurs affaires à l'écart de ce qu'ils considèrent comme les « blagues patriotiques » des francs-tireurs qui risquent de leur attirer des représailles pendant la guerre franco-prussienne (VI,97-98).

Bloy aussi révèle sa vérité sur l'attitude des paysans dans ses contes militaires, prolongeant ainsi l'essai de 1876 et la reprise de 1884 sur leurs noirceurs: « il était expédient de montrer le paysan tel qu'il fut alors en réalité (...) tel qu'il est encore, sans doute - et non pas tel qu'on le suppose dans les bavardages des mendiants de la popularité » (VI,138). Il est selon Bloy généralement dénué de tout patriotisme: « Les paysans, naïvement lâches et fangeusement égoïstes, impénétrables au sentiment de la Patrie et tout à fait étrangers à l'idée de Race, ne virent, en somme, dans la guerre, qu'un funeste coup du sort, une guigne noire qu'il s'agissait de conjurer, chacun pour soi, par toutes les crapuleries et les manigances » (VI,134). L'intérêt et l'absence de patriotisme les auraient poussés à une complicité indifférente avec les Prussiens: « Qu'on s'appelât Allemagne ou France, pourvu que se vendissent leurs moissons ou leurs bestiaux, qu'est-ce que ça pouvait bien leur faire? » (VI,135). Leur animalité peureuse fait d'eux, selon Bloy, des lâches: cela explique qu'ils ont trahi à la première occasion: « Il n'y avait pas de trahison dont les paysans ne fussent aussitôt capables sous la menace de l'incendie, car c'est le propre des animaux d'être surtout épouvantés par le feu » (VI,135). Bloy reprend une thématique d'époque, qu'on trouve en particulier chez deux

écrivains qu'il déteste: Alphonse Daudet, d'une part, dont le personnage de Goudeloup, dans *Robert Helmont* est « le paysan dans toute sa férocité native. Sa terre, son bien lui tiennent autrement au cœur que la patrie, la famille » (39). Ce thème apparaît d'autre part dans *La Débâcle* d'Emile Zola, paru peu de temps avant le commencement des contes militaires de Léon Bloy, et dont il évoque la fascination dans son *Journal* au moment où il achève la lecture du roman, en juin 1892 (XI,36), au point qu'on peut penser que leur rédaction y puise une part de sa justification: ce roman comporte aussi un personnage de paysan typiquement non patriote: il s'agit du père Fouchard, qui « avait fait des marchés superbes avec les Prussiens », lui « qui défendait sa porte contre les soldats du 7^e corps, le fusil au poing, refusant de leur vendre une miche » (40). C'est ce personnage typique du paysan dénué de patriotisme qui finit par dominer dans l'imagerie bloyenne celle des contes guerriers notamment, le mythe l'emportant encore une fois sur la réalité de l'expérience du combattant, maintenant lointaine.

Pourtant, malgré cette mystique patriotique, il récuse l'étiquette. En 1893, dans une lettre à Paul Adam reproduite dans le *Journal*, il lance: « Je ne suis ni journaliste, ni écrivain, ni pamphlétaire, ni penseur, ni artiste, ni écolier, ni même patriote » (XI,81). La seule étiquette acceptée est celle de catholique: il ne fait pas de politique et veut se situer à une hauteur éminemment plus aristocratique, refusant de rentrer dans le rang, et parachevant la légende de l'absolu rejet qui va maintenant trouver son aboutissement.

CHAPITRE 4: La dernière pierre à l'absolu (1895-1897)

À la fin de 1894, et après l'éviction définitive du *Gil Blas*, Bloy publie quelques rares textes au *Mercure de France*, en particulier un éreintement de Zola, « Le Crétin des Pyrénées », en septembre, à propos de *Lourdes* que l'auteur naturaliste vient de faire paraître. Il en condamne le style de « gendarme » ou de « garde-barrière », fait d'« inusables clichés » calculés « pour un nombre indéterminé de situations identiques où le lecteur est certain de se retrouver » (IV,167) et compare Zola aux grands écrivains afin de « prouver » sa médiocrité, d'autant que l'auteur de *Lourdes* commet un sacrilège en osant s'aventurer en terrain religieux. En décembre 1894, paraît aussi une brochure sur Ernest Hello, *Ici on assassine les grands hommes* (II,286-305), hommage ambigu, car si Hello est le grand catholique, « l'empêcheur de croupir en rond », « conspué (...) par toute la racaille des chemins de croix » (II,287), Bloy lui reproche, à l'instar de Barbey d'Aurevilly, les inégalités de son style, « la misère indicible de ses *Contes* » (II,295). Du point de vue bloyen, Ernest Hello a été surtout « assassiné » par sa femme qui l'a émasculé et embourgeoisé (II,292,294).

Mais l'année 1895 est l'« année terrible », marquée par la mort de deux enfants et la maladie, où Bloy publie peu: il n'envoie guère qu'une lettre sur Barbey d'Aurevilly à Alfred Vallette en février 1895 (1). L'année 1896 n'est marquée que par la réédition de *La Chevalière de la mort*, augmentée du « Fumier des Lys » et du « Prince Noir » au *Mercure de France*.

Malgré tout, il continue à tenir son *Journal*, qui souffre de lacunes, notamment pour la fin de 1895 et le début de 1896, et qui sera partiellement recomposé à partir de documents épars pour ces périodes de quasi-silence.

Ce n'est qu'en 1897 qu'on assiste à une reprise: Bloy fait paraître *La Femme pauvre*, son second et dernier roman, dont il avait eu l'idée après *Le Désespéré* et qu'il a repris en 1896: « Repris aujourd'hui *La Femme pauvre* interrompue et quasi abandonnée depuis 1891. Il fallait le torrent de douleur, l'incroyable saturation de colères et d'amertumes qui a rempli l'intervalle », a-t-il noté dans son *Journal* en juin 1896 (XI,207). En 1897, Bloy compose une « Lettre sur le Bazar de la charité » (2) à propos de l'incendie tragique, adresse une courte réponse à une enquête du *Mercur de France* sur « l'Alsace-Lorraine et l'état actuel des esprits » (XV,328-329). Il est de nouveau en contact avec les naundorffistes, occasion de définir sa position politique avec une clarté non encore égalée. Malgré cette nouvelle crise (ou peut-être simplement à cause d'elle comme le montre l'indication du *Journal* à propos de la reprise de *La Femme pauvre*), on peut considérer que c'est le moment où la pensée politique de Léon Bloy trouve son achèvement.

Une certaine idée de la France

Bloy prend violemment la défense de Barbey d'Aurevilly éreinté par un professeur de lycée, qui a annoté une copie d'élève de façon désobligeante, en fait un passage à propos de Richelieu copié dans *Des Œuvres et des hommes*, ce que ce

professeur, dans son « indignation de pion » n'a pas vu parce qu'il attendait « ses propres âneries colligées par les bons élèves » et qu'il n'a vu dans le texte aurevillien (censuré pour ses « fautes » de français) qu'une « élucubration de mauvais potache » (XV,267-268). Cette lettre est la défense, non seulement du maître Barbey d'Aurevilly, mais aussi d'un certain esprit de la France selon Richelieu (du moins dans l'optique aurevillienne): une France unitaire, car Richelieu a mis fin au schisme protestant, il a « ressoudé » la France, il a fait « une France avec deux Frances, puisque le protestantisme en avait fait deux » (XV,268). Bloy considère que ce professeur est un digne représentant de ce qu'il juge être la décadence de l'esprit français, plongé dans la domesticité: « la culture des intelligences est confiée à des éducateurs si doués pour cirer les bottes ou froter le derrière des chiens galeux » (XV,268).

Il voit dans la récompense accordée aux élèves le signe de cette décadence de l'esprit français: « Il est à remarquer que le même jour où l'on insultait Barbey d'Aurevilly, dans le même lycée on distribua aux premiers en composition un billet permettant de voir gratuitement *Sabre au clair*, pièce de M. Jules Mary, feuilletoniste du *Petit Journal* » (XV,268). Triple dévergondage en réalité pour Bloy: entraîner des élèves dans la corruption du théâtre, mascarade impie ; pour entendre un texte d'un auteur populaire, de l'auteur de *Roger-la-honte* et qui ne donne pas de la France une idée de la grandeur dans la tradition, ni de la littérature, qui se doit d'être selon Bloy aristocratique, avec la circonstance aggravante de la réclame du

Petit-Journal, lui aussi populaire, avec ses faits divers, son sport et ses romans-feuilletons (3).

Malgré son patriotisme, Léon Bloy n'en réfute pas moins le nationalisme tel qu'il s'exprime à l'époque, notamment à propos de l'Alsace-Lorraine qui nourrit la littérature de la Revanche depuis 1871 (4). À l'époque où cette question subit une sorte d'éclipse avant le regain du début du siècle (5), Léon Bloy répond à sa façon à l'enquête sur l'Alsace-Lorraine menée en décembre 1897 dans *Le Mercure de France*, à la suite des chroniques hebdomadaires de François Coppée dans *Le Journal* qui illustrent son évolution nationaliste (6). La cible bloyenne est d'ailleurs autant le nationalisme de François Coppée, que l'homme lui-même, le converti de la même année 1897, comme le montreront les attaques reprises dans *Les Dernières Colonnes de l'Église* (7). Bloy ironise sur l'état de l'opinion: « Si l'article insuffisamment qualifié d' "émouvant" de M. Coppée n'a pu produire l' "excès d'enthousiasme" qu'il était raisonnable d'en espérer, c'est qu'il n'y a rien à faire. Nous sommes un peuple chiche et une nation qui crève voilà tout » (XV,328-329). De même, il ironise sur les effets des campagnes nationalistes de Coppée qui selon lui n'a à offrir « avec ses larmes silencieuses, que le bulletin hebdomadaire de son importance (...) Mais l'élégie patriotique est son triomphe et il l'a bien montré le jour où il sollicita des offrandes pour les Alsaciens-Allemands. Que cet appel n'ait pas été entendu, c'est à décourager de tout. Je suis donc tout à fait sans force pour exprimer une opinion quelconque ou pour tenter l'explication de quoi que ce soit, et c'est avec

un respect sans bornes que je supplie M. Coppée de vouloir bien appliquer au soulagement de quelque infortune patagone ou moldovalaque les cinquante mille francs anonymes que j'avais spontanément prélevés, pour sa souscription, sur les droits d'auteur de *La Femme pauvre*» (XV,329).

Naundorff de nouveau

On se souvient que « Le Fumier des lys » débouchait théoriquement sur un rejet du légitimisme. Mais, de même que le légitimisme avait connu un regain en 1886 après une première réfutation, une sorte de résurgence se produit en 1895. À l'occasion de la lecture d'un article du *Figaro* (8), on trouve en effet un curieux retour à l'espoir croisé de la monarchie et de la venue providentielle, qui semble redonner vie au vieux rêve monarchique, comme s'il s'agissait de l'essayer de nouveau: « Lu, dans *Le Figaro*, un long article sur Naundorff, en qui presque tout le monde, aujourd'hui, voit Louis XVII. Il serait bien étrange que ce Fantôme de la Royauté des Lys devînt le plus valable des prétendants, et que la fin du siècle reçût son caractère historique de l'héritier du drame le plus sombre qu'on ait jamais vu » (XI,175). Mais en fait, Naundorff va être l'artisan involontaire et disparu de l'achèvement de l'absolu.

En 1897, Léon Bloy est pressenti par les partisans du petit-fils de Naundorff pour composer un ouvrage favorable à la cause. Il reprend contact avec Otto Friedrichs connu à l'époque de la participation au Cercle légitimiste de Paris en 1886, et avec Henri de Provins, défenseur de la cause naundorffiste, auteur

d'un ouvrage intitulé *Le Dernier Roi légitime de France* (9).

Afin de donner la teneur de son livre à venir, Bloy lui adresse « Le Fumier des Lys » où il avait déjà donné sa conception. Mais Henri de Provins n'est guère convaincu par l'ouvrage et une brouille éclate: « Henri de Provins, mécontent du « Fumier des Lys » qu'il vient de lire, ne veut plus m'aider à faire mon livre sur Louis XVII » (XI,218). C'est l'occasion d'une mise au point et d'un commentaire, dans une lettre à l'auteur du *Dernier Roi légitime de France* reproduite dans le Journal en date du 20 mars 1897, à la fois sur le sens du « Fumier des Lys », sur sa position à propos du légitimisme naundorffiste et sur sa situation politique actuelle si l'on peut appeler politique ce qui en fait s'inscrit, nous allons le voir, contre la politique.

Après avoir rappelé que le même malentendu s'est produit avec Otto Friedrichs, Bloy réaffirme qu'il croit à la légitimité humaine de Naundorff, qui est bien pour lui Louis XVII: « Nul plus que moi n'est persuadé du fait de la survivance » (XI,218). Mais ce qui l'intéresse, ce n'est pas la restauration de la monarchie, les légitimistes, selon lui, ayant galvaudé la cause : « Le fait de l'évasion et de la vie errante de Louis XVII, avec toutes ses conséquences historiques est et demeure, aujourd'hui comme il y a cinquante ans le secret d'un petit groupe que ses prétentions politiques exposent à l'hostilité de tous les partis et que certaines individualités ont compromis ou compromettent horriblement » (XI,218). Mais il faut faire connaître le sort malheureux de Naundorff. Revenant à la proposition qu'il a faite naguère à Otto Friedrichs, Bloy indique que son projet était de

réaliser « le seul livre qui manque à la cause de Louis XVII » (XI,218-219), le livre d'un artiste, qui eût engendré un courant de sympathie pour Naundorff car « l'imagination est l'arc de triomphe du cœur de l'homme » (XI,218) et il réaffirme sa position, indiquée à Otto Friedrichs, qu'il pensait un fait acquis: « Pour ce qui est du "Fumier des Lys", ce fut un point réglé d'avance, qu'il n'y avait pas à revenir sur ce sujet et que j'aurais uniquement en vue de réhabiliter la mémoire du grand infortuné sans me préoccuper le moins du monde de sa descendance » (XI,219).

Reprenant point par point les réserves d'Henri de Provins, Bloy présente une série de réfutations: après avoir rappelé le principe religieux de la réversibilité de la douleur, inspiré de Blanc de Saint-Bonnet, il estime que les Bourbons sont « rejetés »: il donne comme preuve le sacre de Napoléon, acte manifeste pour les catholiques de l'infaillibilité papale: « il est bien incontestable que le sacre de Napoléon par Pie VII est un fait historique en même temps qu'un acte vraiment papal » (XI,219). Il réfute d'autre part l'idée que la survivance de Naundorff soit un argument qui milite contre ce rejet. Cette survie misérable est pour lui en fait l'accomplissement d'un châtement, dans une perspective maistrienne: « On voit ainsi mille fois mieux la main de Dieu sur une race qui a tout fait, depuis l'Édit de Nantes et la légitimation des bâtards, pour détruire la foi chrétienne dans le royaume très chrétien » (XI,219). Les crimes sont donc d'ordre religieux, mais aussi d'ordre, pourrait-on dire, dynastique : d'une certaine façon, Bloy suggère que depuis la légitimation des bâtards par

Louis XIV, rapportée par Saint-Simon (10), la « race » pourrait bien ne plus être légitime dans l'absolu. S'en prendre au grand roi, c'est saper une croyance traditionnelle en une sorte de sommet de la monarchie avec Louis XIV : elle était déjà grièvement blessée. Parallèlement, dans une sorte de vertigineuse contestation du réel, et de double discours alliant les contraires comme dans un mystère chrétien, il suggère, dans la ligne du « Prince Noir » que le Prince impérial, descendant de Napoléon III, pourrait bien ne pas être mort en Afrique du Sud, le 21 juin 1871, d'un point de vue symbolique (XI,219) !

Pour Bloy, cela s'inscrit dans la continuité de *La Chevalière de la Mort* : « J'ai dit cela, répondant d'avance à votre objection, à plusieurs endroits de *La Chevalière de la Mort*, et mon nouveau livre eût été une occasion meilleure de le dire » (XI,219). Pourtant, on n'y trouvait pas une formulation aussi nette du rejet, maintenant catégorique : « Je suis convaincu très profondément que les démocraties ne sont pas plus viables aujourd'hui que les monarchies et qu'au fond *tout est rejeté* » (XI,219). Cette année 1897 sonne donc le glas de la politique réelle.

Dans ces conditions, c'est la solution théocratique qui amorce un retour en force, mais sur deux registres.

La théocratie absolue

Pour comprendre ce qui suit, et la reconstruction après la démolition, il faut replacer une autre mise au point qui se situe dans la même période. À la fin de mai 1897, profitant d'une

enquête sur le cléricalisme, Bloy définit en effet ce qui est l'aboutissement de son itinéraire politique: « Encore une enquête. On ne me rate jamais. Une revue veut savoir ce que je pense du cléricalisme: « Cléricalisme » est un mot vague et lâche, une pourriture de mot que je rejette avec dégoût. Si on veut entendre par là le Catholicisme romain, c'est-à-dire l'unique forme religieuse, voici ma réponse bien nette aux trois questions: I. Je suis pour la Théocratie absolue, telle qu'elle est affirmée par la Bulle *Unam Sanctam* de Boniface VIII. II. Je pense que l'Église doit tenir en main les Deux Glaives, le Spirituel et le Temporel" (XI,224).

On se souvient que le papisme ou la théocratie sont depuis longtemps l'idéal bloyen: le religieux l'emportant sur le basement politique, il est logique que le pape soit le chef suprême. Mais la notion d'absolu est une radicalisation en fait d'ordre polysémique, selon la pratique systématisée du double discours qui permet de mettre le réel au pas en toute circonstance. Ici l'absolu est mis en relation avec Boniface VIII, le pape du Moyen Âge « à poigne » qui s'est opposé aux empiètements du pouvoir politique - Philippe-le-Bel et ses légistes en l'occurrence - , notamment en matière de fiscalité et de justice (11). La bulle *Unam Sanctam*, promulguée en 1302, affirme effectivement, et Bloy en reprend textuellement les termes, la synthèse réalisée dans le pape du pouvoir politique et du pouvoir religieux symbolisée par l'image des Deux Glaives du temporel et du spirituel. De manière révélatrice, il omet d'ailleurs d'indiquer que dans cette lutte, c'est le temporel, le pouvoir royal qui finit

par l'emporter, en s'arrêtant en quelque sorte avant Anagni, l'épisode de l'humiliation du pape (12). Un peu plus tard, en 1899, revenant à ce modèle, Bloy rappellera: « Boniface VIII est précisément le plus haut des Papes. Il n'est pas devenu un Saint, je le reconnais ou plutôt je reconnais que l'Église ne l'a pas mis au nombre des saints, mais il est l'auteur de la bulle *Unam Sanctam* - la plus grandiose parole qui ait été écrite depuis Saint Jean - où il est affirmé que le Pape est le Chef, le Maître spirituel et temporel de toute la terre » (XI,335).

Mais qu'est-ce que cet absolu ? En fait, on se rend compte que c'est ce mot qui est l'arme essentielle dans cette stratégie de double discours. Car si l'on se réfère à l'exemple de Boniface VIII, c'est bien d'une politique réelle dont il s'agit: on doit donc comprendre dans l'absolu un radicalisme et une intransigeance sans concession. Par exemple en 1894, Bloy conteste que la loi laïque s'applique aussi à l'Église en condamnant un prêtre, l'abbé Bruneau, qui aurait dû être jugé selon lui par un tribunal ecclésiastique, dans la ligne d'*Unam Sanctam*: « Abomination d'une loi athée frappant un prêtre que l'Église seule a le droit de juger et de punir » (XI,121). De ce fait, il met même en doute le verdict: « Exécution, à Laval, de l'abbé Bruneau, prêtre voleur et libertin, condamné pour meurtre après un scandale énorme. Jusqu'au dernier moment, il s'est dit innocent de l'assassinat pour lequel on l'a guillotiné, - ce qui est possible après tout » (XI,121)

En réalité, l'absolu englobe un autre registre et a une autre signification. Bloy ajoute en effet à sa récusation des

démocraties et des monarchies une autre explication: « Nous touchons une époque mystérieuse où Dieu veut agir tout seul comme il lui plaira » (XI,219). L'absolu est donc, dans une seconde optique, une fuite vers le sommet mythique: en l'absence d'homme assez grand pour assumer le pouvoir, la mélancolie bloyenne ayant tout usé (13), il faut se tourner vers Dieu : la théocratie est donc aussi une monarchie divine directe, qui évite d'avoir à obéir à un médiocre ou à un homme ordinaire, elle est au fond l'absolu héroïsme.

En fait, par ce biais, Léon Bloy retrouve l'idée de l'absolue légitimité de Blanc de Saint-Bonnet, après avoir essayé les autres possibilités (avec plus ou moins de conviction, il est vrai): « Césarisme, absolutisme, gallicanisme ne furent qu'une même usurpation. Détestable imposture ! Conférer au caprice de l'homme l'auguste infaillibilité du Vicaire de Jésus-Christ (...) » (14), recopiait-il dans les marges du traité *De la Restauration française* en 1873, mettant à jour sa première édition en ajoutant la modification apportée par Saint-Bonnet dans la seconde édition de son ouvrage. Ainsi, tout pouvoir humain délégué est une imperfection : en cela la monarchie médiévale idéalisée est aussi imparfaite, même si elle vaut mieux toutefois que les faibles rois plus récents. De manière significative, *Le Fils de Louis XVI* que Bloy commence malgré tout et qui paraîtra en 1900, ne sera pas écrit pour la cause mais pour le monarque absolu: « Ah! oui, ce livre, je l'avais rêvé pour la gloire de Dieu exclusivement » (XI,219).

Quelle forme cette théocratie divine prend-elle? On le

découvre à l'évocation de l'incendie du Bazar de la Charité. Le célèbre incendie (15) de la baraque de bienfaisance dressée dans un terrain vague au 17 rue Jean-Goujon et décorée dans le style médiéval, le 4 mai 1897, qui met fin tragiquement à l'un des grands événements mondains de l'année, a suscité à l'époque une forte effervescence journalistique et exégétique: la catastrophe est le prétexte à l'expression d'une fascination morbide, non sans complaisance sadique, typique de cette fin de siècle (16). La rumeur amplifie ce qui est devenu « l'Azincourt féminin » (17) ; en effet, les 121 victimes sont dans leur immense majorité des femmes, certains visiteurs masculins s'étant échappés dans des conditions apparemment peu honorables: selon Séverine, dans *Le Journal*, ils se sont sauvés « en se taillant un passage dans la chair féminine »; Marcel Prévost évoque le « krach de la galanterie » (18). Le débat devient aussi politique et social, sous la plume de Clemenceau notamment, qui fait le procès des « derniers représentants des castes dégénérées et gouvernants bourgeois à l'esprit de classe » et estime qu'on accorde moins d'importance aux catastrophes ouvrières (19), opinion que Bloy partage et qu'il partagera encore à propos de la tragédie de Courrières (20): « Ah! s'il s'était agi d'une population de mineurs, gens aux mains sales, on aurait peut-être vu plus clair, les yeux étant moins remplis de larmes » (XI,223), ironise-t-il.

En réalité, il opère une curieuse synthèse. La catastrophe est pour lui une punition divine dans une perspective providentialiste: « Dans ce Bazar donc, des enseignes empruntées à des caboulots, à des bordels, *À la Truie qui file,*

par exemple; des prêtres, des religieuses circulant dans ce pince-cul aristocratique et y traînant de pauvres êtres innocents! Et le Nonce du Pape venant bénir tout ça !» (XI,222). C'est cette bénédiction qui en fait a tout déclenché selon lui : « Tant que le Nonce du Pape n'avait pas donné sa bénédiction aux belles toilettes, les délicates et voluptueuses carcasses que couvraient ces belles toilettes ne pouvaient pas prendre le forme noire et horrible de leurs âmes. Jusqu'à ce moment, il n'y avait aucun danger » (XI,222). La théocratie humaine ayant manifestement perdu la tête, la théocratie divine a dû prendre le relais: « le FEU a été déchaîné, et TOUT EST RENTRÉ DANS L'ORDRE" (XI,222-223). Le retour à l'ordre, c'est en particulier le retour des belles dames à leur apparence réelle, la noirceur diabolique. La théocratie absolue brise donc l'inversion dans le miroir, les êtres retrouvent leur endroit, et c'est la revanche du pauvre: « Il y avait justement un pauvre qui avait très-faim. Ce pauvre, c'était le Feu » (XI,223).

Son providentialisme est en fait assez anti-mondain, pour croiser le jugement de Clemenceau: Bloy s'oppose violemment à l'interprétation de *La Croix* (21) qui innocente les victimes: « Dans son autorité plénière, le journal *La Croix* a canonisé les victimes. Rappelant Jeanne d'Arc (!!!) dont c'était à peu près l'anniversaire, l'excellent eunuque des antichambres désirables, le P. Bailly, a parlé de "ce bûcher où les lys de la pureté ont été mêlés aux roses de la charité" » (XI,223-224). Bloy dénie aux victimes l'héroïsme et le sacrifice volontaire qui font les saintes et estime même que *La Croix* va droit au « blasphème », avec

une « sentimentalité démoniaque » (XI,224); il inverse les rôles: « J'imagine que les chastes lys et les tendres roses auraient bien voulu pouvoir ficher le camp, fût-ce au prix de n'importe quel genre de prostitution ou de cruauté, et je me suis laissé dire que les plus vigoureuses d'entre ces fleurs ne dédaignèrent pas d'assommer les plus faibles qui faisaient obstacle à leur fuite. "Chacun pour soi, Madame!..." Ce mot a été entendu. C'était peut-être *la Truie qui filait* » (XI,224).

Le monde de 1897 en est donc arrivé à ce point que la main divine se tend et apparaît, comme dans un tympan médiéval, pour rétablir l'ordre et rendre la justice: « Tout cela avait la marque bien indéniable d'un châtement et d'autant plus que des innocents étaient frappés avec des coupables, ce qui est l'empreinte biblique des cinq doigts de la Main Divine » (XI,223). À la fin de 1894, Bloy notait: « C'est quelque chose que d'apercevoir la Main de Dieu » (XI,146).

En fait ce glissement de la théocratie humaine ou réelle à la théocratie divine est aussi une réplique astucieuse à la politique de Léon XIII, le mauvais pape par une sorte d'absolu à rebours pour Léon Bloy, et qui permet de ne pas contester un autre absolu : le dogme de l'infaillibilité. Bloy a d'abord été relativement modéré à l'égard de Léon XIII, il a approuvé notamment sa condamnation de la franc-maçonnerie dans l'encyclique *Humanum genus* (22), saluée d'un article en sa faveur intitulé « Léon XIII et la conspiration des imbéciles » (23). Mais ensuite, l'auteur des encycliques modernistes *Rerum novarum* (1891) et *Au milieu des sollicitudes* (1892) a été

violemment condamné. Au spectacle de la croix lumineuse de Montmartre, en 1892, Bloy notait: « Fruit charmant du républicanisme de Léon XIII » (XI,43). En plus de l'accusation caricaturale de républicanisme, courante parmi les intransigeants du temps, Bloy en reprend une autre aussi souvent employée, celle du pape trop « politique » (24): en particulier, il estime que le pape devrait prêcher la guerre sainte pour mettre fin aux massacres des Arméniens en 1897: « Que penser de ce Pape qui s'occupe de politique parlementaire pendant qu'on débite par petits morceaux deux ou trois cent mille chrétiens en Arménie ? » (XI,218). À la mort de Léon XIII, en 1903, il écrira: « Il y a plus de vingt ans que j'attends son successeur » (XII,184).

Les textes de l'époque de *La Femme pauvre* montrent aussi une vision sociale qui a atteint son classicisme, même si elle comporte des ambiguïtés.

Vision sociale à l'époque de *La Femme pauvre*

Le bourgeois reste une cible privilégiée et prolonge la tradition des artistes du XIXe siècle, radicalisée dans une direction spiritualiste et catholique. Le bourgeois est l'opposé de l'artiste et du vrai croyant: il hait les arbres, à l'instar du bourgeois stendhalien, les étoiles ou même, l'imparfait du subjonctif ! (VII,221). Évoqué à La Salette par le narrateur de *La Femme pauvre*, et surtout s'il ajoute la circonstance aggravante de l'origine méridionale du Marseillais dénoncée par son « crapuleux accent », il donne « la sensation d'une porte de latrines qu'on aurait ouverte » et « sa grossièreté de

verrat » fait que le narrateur se trouve « aussitôt replongé dans l'ignoble réalité » (VII,85); sa seule présence apparaît donc comme une sorte de profanation du pèlerinage.

Ce procès de la bourgeoisie trouve son aboutissement dans la brochure *Ici on assassine les grands hommes*, où Bloy retrouve la condamnation radicale du bourgeois selon une idée qui figurait chez Saint-Bonnet et qui répond aussi à la lecture dans le miroir: le stéréotype de l'ordre bourgeois est à lire à l'envers. Ainsi, à propos de l'embourgeoisement d'Ernest Hello, Bloy lance: « L'ordre bourgeois de Mme Hello qui fut, en réalité, le désordre même de l'enfer » (II,296). C'est ce principe de la lecture à l'envers qui va être radicalisé dans *l'Exégèse des lieux communs* qu'il commence en 1897.

L'ouvrier, malgré la prise de position apparemment en sa faveur à propos de l'incendie du Bazar de la Charité, reste typiquement le représentant du danger socialiste, facilement enclin au vice comme le montrent un certain nombre de traits caricaturaux de *La Femme pauvre*, notamment le personnage de Chapuis, un ex-ouvrier. Pèse sur l'ouvrier le soupçon de l'alcoolisme et de la paresse depuis la déchristianisation si l'on en croit la présentation de Chapuis « faisant travailler parfois une demi-douzaine d'ouvriers pour lesquels il parut être le commandeur des croyants de la ribote et de la vadrouille éternelle » (VII,27). Le spectacle de ces « ribotes » n'est d'ailleurs pas un phénomène exceptionnel: « Le quartier de la Glacière se souvient encore de ces ajusteurs de la rigolade, à l'équilibre litigieux, qu'on rencontrait chez tous les marchands

de vins, où le *singe*, toujours ivre-mort leur promulguait habituellement sa loi » (VII,27), ajoute l'auteur comme en écho à *L'Assommoir*.

De même, au travers de Chapuis, c'est l'idéologie socialiste qui est ridiculisée comme bavardage de l'inculture: « Il n'était pas absolument sans lettres, cet excellent père Chapuis. Il lisait couramment des feuilles arbitrales et décisives, telles que *La Lanterne* et *Le Cri du Peuple*, croyant fort à l'avènement infailible de la Sociale et bafouillant, volontiers, dans les caboulots, de pâteux oracles sur la Politique et la Religion, ces deux sciences débonnaires et si prodigieusement faciles - comme chacun sait - que le premier galfâtre venu peut y exceller » (VII,26). On retrouve ici le préjugé aristocratique typique en ce qui concerne la culture.

Malgré tout, l'exemple de Chapuis est ambigu, dans la mesure où c'est un « traître » qui a viré au capitaliste, ces reproches peuvent donc être ironiques. En fait, le reproche le plus grave contre l'ouvrier est toujours celui de naïveté qui confine à la sottise et qui permet à des profiteurs comme Chapuis de s'imposer comme meneurs, de sorte qu'il a acquis « une importance d'oracle aux yeux des pauvres diables qu'il avait la condescendance de fréquenter et dont les âmes enfantines sont si aisément jugulées par tout aboyeur supposé malin. Le peuple souverain n'est-il pas devenu lui-même la Volaille sacrée des superstitions antiques pour les aruspices de cabaret dont la police, quelquefois, utilise volontiers la pénétration? » (VII,28).

L'ouvrier et le bourgeois sont même renvoyés dos à dos,

comme producteurs de déjections, comme le suggère cette image du « puisard mitoyen » de la société parisienne où se déversent « les relavures intellectuelles du bourgeois et les suffoquantes immondices de l'ouvrier » (VII,25). Au fond, les prétentions à la vie intellectuelle des bourgeois et la prison du travail manuel sont deux aspects de la chute dans la réalité.

Le complexe aristocratique fonde une vision antipopuliste, comme le montre le personnage idéalisé de Clotilde dans *La Femme pauvre*, sorte de double bloyen, qui choque par « la noblesse ingénue de son maintien (...) ces petites souillasses » de l'atelier de dorure (VII,44). Cela corrobore ce qu'on trouve dans la correspondance un peu plus tôt. En 1890, au moment de son mariage, ayant eu un enfant d'une autre femme que sa future épouse, Bloy s'insurge contre les idées de la mère de celle-ci: « Avec ses idées du peuple, elle suppose naturellement que je me marie par intérêt » (25). Et l'idée est reprise avec insistance, d'autant qu'il s'adresse à une famille aristocratique: « C'est à une âme, à une intelligence du peuple qu'il faut parler hélas » (26); « elle est avant tout une femme du peuple et c'est moi qui donne le pain » (27). Contrairement à d'autres écrivains catholiques comme Péguy, Bloy a donc totalement renié ses origines populaires pour entrer dans une sorte d'aristocratie de l'esprit, et la métaphore fonde aussi sa vision des êtres réels.

Ce peuple a la vulgarité du système qui lui donne la parole, le suffrage universel comme le suggère l'image hideuse de la bourgeoise habituellement ivre de *La Femme Pauvre*, Mme Poulot : « Cette raclure de Vestale ne représentait-elle pas, à sa

manière le *Suffrage universel*, le juste et souverain Goujatisme, l'Omnibus sur le passage à niveau, le privilège sacré du Bas-Ventre, l'indiscutable prépondérance du Borborygme?" (VII,228).

Cette vision trouve sa justification dans l'accent mis sur deux influences (en plus de celle, toujours prégnante, de Barbey d'Aurevilly): la vision idéalisée du Moyen Âge, comme repli face à la vulgarité du monde, c'est aussi l'époque de la théocratie. On trouve d'ailleurs chez d'autres écrivains de l'époque ce médiévisme, notamment Huysmans (28). Dans *La Femme pauvre*, Bloy se souvient de Donoso-Cortès et de sa caractérisation de la période médiévale comme « une immense église comme on n'en verra plus jusqu'à ce que Dieu revienne sur terre », « paroles dignes du grand marquis de Valdemagas », ajoute le narrateur (VII,118). En réaction à l'usurpation populaire, Bloy revient dans le même texte à l'adage d'inspiration maistrienne, maxime d'absolue autorité, elle aussi médiévale dans son imagerie terrible et répressive: « Le bourreau est la pierre angulaire de l'édifice social » (VII,159).

La pensée politique et sociale de Léon Bloy a donc atteint son classicisme à cette époque, sommet qui coïncide avec un autre sommet, celui de l'œuvre : c'est *La Femme pauvre* qui suscite les critiques positives les plus prestigieuses. En effet, si Edmond Lepelletier se souvient de « L'Hallali du poète » et estime encore dans *L'Écho de Paris* que Bloy est le « scribe des choses immondes » (29), les critiques d'Octave Mirbeau (30), de Séverine, qui consent à oublier un temps la blessure à Jules Vallès (31), et de Rachilde (32) militent contre une absolue

« conspiration du silence ». De même, Bloy reçoit une lettre élogieuse de Maurice Maeterlinck, qui compare l'œuvre au *Roi Lear* (XI,229).

Cet âge classique bloyen s'amorce à l'époque de la seconde grande crise, après le boulangisme, que va devoir traverser la III^e République: celle de l'affaire Dreyfus, qui a suscité dans la population comme entre les écrivains de profonds clivages notamment entre les catholiques et les anticléricaux, entre les écrivains « intallés » et l'avant-garde, bien que l'intervention de Zola, qui n'est plus exactement du second groupe à l'époque, vienne compliquer cette catégorisation (33). Et l'historiographie récente, à l'occasion du centenaire de l'injuste condamnation de l'officier français, a mis en évidence la complexité des répercussions de l'Affaire, et amené à nuancer quelques certitudes même si les grandes lignes demeurent (34). L'étude des positions successives (parfois contradictoires) de Léon Bloy peut être versée au dossier en ce qu'elle résume dans ses paradoxes les troubles profonds et durables que l'Affaire a suscités.

Troisième partie

Le classicisme bloyen (1898-1917)
(De l'affaire Dreyfus la Grande Guerre)

CHAPITRE 1 : Bloy, l'affaire Dreyfus et la question juive

Lorsque l'Affaire éclate Bloy est encore à Paris où il vient de publier *La Femme pauvre* son dernier texte romanesque. Les textes suivants en plus du *Journal* dont la première partie *Le Mendiant ingrat* (1892-1895) est publiée en avril 1898 (XI,244) seront essentiellement de exégèses, des critiques ou des méditations. Il abandonne définitivement le roman et la nouvelle. En mai 1898 Gabriel Randon (Jehan Rictus) qui collabore au *Mercure de France* et vient de publier en 1897 *Les Soliloques du pauvre* est invité pour la première fois chez les Bloy (XI,245). Leur proximité apparente et en réalité la distance qui les sépare sur certains plans comme le style fourniront la matière de jugements et de débats féconds. En septembre 1898 un poète belge, Edouard Bernaert, entame une correspondance avec Bloy (XI,254-255). Il publiera quelques fragments bloyens dans la revue *Par le scandale* notamment des extraits du *Salut par les Juifs* en 1899 et 1900.

Après une mésaventure où il est victime d'un escroc (XI,256-257), Bloy et sa famille partent au Danemark en janvier 1899. Ce départ est conçu comme une sorte de fuite en exil pour échapper aux troubles du moment, notamment la rupture avec l'ami peintre Henri de Groux devenu dreyfusard. « Les menaces deviennent si terribles que nous pensons sérieusement à fuir en Danemark » (XI,255). « La fuite au Danemark décidée et nos meubles emballés et expédiés il nous fallut vivre plus de deux mois, misérables et suant d'angoisse, dans une chambre d'hôtel par la volonté d'un escroc qui m'a dépouillé du précieux argent recueilli pour ce voyage. Ma stupidité, je l'avoue, dépassa les bornes, mais j'avais été si englué par cette canaille! » (XI,256). Contrairement au premier voyage Bloy n'envisage pas d'y donner des conférences mais peut-être des leçons pour vivre (XI,255). Mais le séjour à Kolding fera vite perdre les illusions (XI,258). Au cours de cet « exil » à l'étranger Bloy suit l'Affaire dans *L'Aurore* dont on lui a offert l'abonnement (XI,259). Il rédige en plus de son *Journal* un pamphlet intitulé *Je m'accuse* qui paraîtra en 1900 au retour du voyage au Danemark vécu dans le soulagement de retrouver la France mais sans illusion non plus « Bienheureuse fin de notre exil (...) Désormais nous souffrirons en France » (XI,362).

Les Bloy s'installent dans la banlieue parisienne Lagny-sur-Marne en juillet 1900 (XII,12-13), séjour conçu comme un nouvel exil à « Cochons-sur-Marne » (1) jusqu'au 12 avril 1904 (XII,223). Lorsque Dreyfus est réhabilité, en 1906, Bloy est revenu à Paris et séjourne à Montmartre.

Premières réactions à l'Affaire

Bloy réagit à l'Affaire Dreyfus dans son Journal le 24 février 1898, au moment du procès de Zola, à la suite du célèbre « J'accuse » dans *L'Aurore* du 13 janvier 1898. Le *Journal* ne mentionne pas les articles précédents, ni l'annonce de la trahison prétendue, ni la violente campagne de *La Libre Parole* de 1894 (2), ni les articles du *Figaro* qui ont amené une campagne de désabonnement, ni les brochures *Lettre à la jeunesse* et *Lettre à la France* de Zola de la fin de 1897 et de janvier 1898 (3). Et ce n'est pas le *J'accuse* lui-même malgré son « grand bruit » (4) mais ses suites judiciaires qui provoquent la réaction. Bloy n'évoque pas non plus à ce moment la brochure de Bernard Lazare diffusée novembre 1896 (5) qu'il revendiquera plus tard contre Zola.

Il réagit donc a posteriori dans une note ajoutée au *Mendiant ingrat* lors de la correction des épreuves à propos d'un éventuel retour au *Figaro*, à l'époque où était formulé l'espoir de « régler son compte à l'affreux bonhomme » (XI,138). Cette note du 24 février 1898 indique que ce qui compte pour Bloy, c'est essentiellement la condamnation de l'ennemi naturaliste dont il se réjouit bien qu'elle lui paraisse trop légère: « Telle est l'issue du procès immense intenté à cette crapule par quelques héros pour le remuement de l'universelle puanteur d'une société en putréfaction (...) Il n'y a pas d'écrivain qui ait autant avili la langue française, il n'y a pas de sophiste qui ait accroupi la pensée française dans des lieux plus bas et on n'imagine pas un semblant d'homme qui ait mieux gagné le dernier supplice » (XI,139).

Bloy considère alors, comme beaucoup d'ennemis de Zola (6), que celui-ci utilise l'accusé pour sa propre réclame de sorte que Dreyfus est rejeté au second plan: « L'auteur de *Rougon Macquart* et des *Trois Villes* (7) n'avait qu'un moyen de mettre le comble à son effroyable infatuation c'était de fonctionner tout à coup en défenseur ou en vengeur de l'innocence opprimée d'apparaître ainsi soudainement, inimaginablement, comme le dernier pilastre de la générosité nationale !!! Je ne sais si le capitaine Dreyfus pourra être un jour être réhabilité de sa trahison prétendue mais en supposant une telle victoire comment pourrait-il jamais se réhabiliter et se décrotter de la chevalerie de M. Zola? » (XI,139). Malgré tout, Bloy se démarque car il n'est pas antidreyfusard à l'époque, puisqu'il doute de la culpabilité de Dreyfus, qui apparaît surtout comme l'instrument et la victime du « pontife » naturaliste: sa faute s'il en est une est extérieure à lui dans la présence polluante de son « chevalier » non dans la trahison.

D'ailleurs, en février 1898 toujours, l'Affaire a pris une acuité d'autant plus personnelle que l'écrivain naturaliste a « embarqué » l'ami peintre de Léon Bloy: « De Groux me parle de Zola à propos de l'Affaire Dreyfus, qui déséquilibre tout le monde. Aveu incroyable d'une sympathie de cet artiste pour cette crapule. Commencement de la fin de notre amitié » (XI,243). On glisse vers l'interprétation diabolique avec la notion de « déséquilibre » qui s'applique aussi aux folies modernes comme le montre la mention suivante dans *Le Mendiant ingrat* de septembre 1898 concernant toujours Henri de Groux: « Le malheureux est complètement possédé de cette affaire

Dreyfus et semble voué à la mort » (XI,255). Ce diabolisme devient plus évident au fur et à mesure que les relations avec le peintre se dégradent: « Le malheureux semble désormais incapable de penser à autre chose qu'à cette diabolique affaire qui déséquilibre tant de gens. C'est une obsession, un cas effrayant d'hypnotisme noir » (XI,255) De ce fait, les tableaux de son ami paraissent brutalement devenus particulièrement « exécrables » alors que Bloy avait été un admirateur du *Christ aux outrages* (XI,319).

L'affaire Dreyfus au Danemark

En janvier 1899 au moment du départ au Danemark l'intérêt de Bloy pour l'Affaire s'est accru au point qu'il se fait offrir un abonnement à *L'Aurore*, paradoxal pour un catholique intransigeant et pour un patriote compte tenu de plumes comme celle de l'antimilitariste Urbain Gohier (8). C'est une huile de foie de morue purgative en somme: « Sur ma demande quelqu'un (9) me fait cadeau d'un abonnement à *L'Aurore*. À cause de l'affaire Dreyfus qui met en ébullition toutes les fanges, il m'a paru expédient de lire, chaque matin, le plus immonde journal de Paris » (XI,259).

C'est dorénavant *L'Aurore* qui fournit l'essentiel des informations sur l'Affaire qu'alimentent le Journal dans ce domaine et le pamphlet *Je m'accuse* dont le titre qui comporte une allusion transparente est un mea culpa ironique. Bloy « s'accuse » d'avoir été naguère fasciné par la puissance zolienne: « Je m'accuse très humblement et très douloureusement, d'avoir en 1889, le 21 janvier, publié au *Gil Blas* un article sot où je prostituais le nom d'"Antée"

à Émile Zola, supposant une grandeur - matérielle seulement, il est vrai, - à cet avorton » (IV,164).

Bloy commence le pamphlet par un hors-d'œuvre contre le « Crétin des Pyrénées » en réutilisant l'article donné au *Mercure de France* en 1894 à l'occasion de la publication de *Lourdes*. Ensuite il présente une sorte de *Journal* de l'Affaire réagissant à ses lectures de *L'Aurore* ou plus rarement d'autres journaux comme *La Croix* qui appartenait au camp antidreyfusard (10): « Passé la journée à lire en partie la collection de numéros de *La Croix* relatifs à l'Affaire ». (IV,210) Quelques notes dans un carnet témoignent de cette lecture de *La Croix* à l'époque du procès de Rennes d'août à septembre 1899 (11): elles sont plus significatives quant à l'éreintement des « moines » du journal catholique qui montrent notamment un « immonde semblant de républicanisme » que sur l'Affaire elle-même.

Dans *Je m'accuse*, Bloy continue l'éreintement de Zola alors exilé en Angleterre depuis le 18 juillet 1898 et qui va rentrer en France le 5 juin 1899 (12), en prenant pour cible *Fécondité* qui paraît en feuilleton dans *L'Aurore* à ce moment. Ce pamphlet et le *Journal* que Bloy continue à tenir parallèlement permettent malgré tout de saisir ses opinions successives au fur et à mesure de l'Affaire, avec cette particularité qu'il est à l'étranger ce qui joue un rôle essentiel dans ses prises de position. Même si le sujet privilégié de *Je m'accuse* est, davantage que l'Affaire elle-même, Zola, son style et sa thématique dans *Fécondité*, sorte de délectation à rebours (13), Bloy ne s'est pas exactement tu sur l'affaire Dreyfus à cette époque (14).

En avril 1899, Bloy conteste l'interprétation de Clemenceau selon laquelle Dreyfus serait un hérétique. Ce glissement au religieux suscite son animosité qui se retourne contre Dreyfus: « Lu dans *L'Aurore* un discours de Clemenceau où il nomme Dreyfus hérétique (forme de louange bien entendu) »(XI,284). Cette remarque du *Journal* principal (*Mon Journal* depuis 1896 jusqu'en 1900) est assez importante pour figurer en duplication dans celui du *Je m'accuse* (IV,201) plus tard au 31 août.

Au cours de ce mois d'avril 1899, une lettre (15) montre une sorte de curieux paradoxe expectatif qui aboutirait à l'idée que Dreyfus est certes innocent du crime officiel, mais en réalité coupable mystérieusement, pour un crime caché, car Dieu sait ce qu'il fait: « Dreyfus a donc été victime d'une iniquité horrible. L'intéressant pour moi serait de savoir ce qu'expie là-bas ce forçat. Car Dieu est infiniment équitable et chaque homme en ce monde comme en l'autre a toujours ce qu'il mérite. Celui-ci était riche. Quelle était l'origine de sa richesse et qu'en faisait-il? »

En mai, il ironise sur l'exil de Zola, qui l'intéresse davantage à ce moment que la question de l'innocence ou de la culpabilité de Dreyfus. Il y voit une preuve de la bassesse ambiante et une parodie d'honneur pour une lâcheté: « On parle couramment de l'"exil". Il fallait notre époque pour glorifier un individu qui fout le camp à l'heure du danger. *L'Hégire de Zola*. Quel chapitre pour l'histoire de la fin de siècle ! » (IV,177).

En juin, Bloy continue son éreintement de Zola et dans le sens de l'ironie sur les souffrances de l'exil: « Article (16) de quatre colonnes et de trente mille caractères pour nous apprendre

qu'il désire rentrer *en silence*. A peine quelques mots de Dreyfus. Il parle avant tout, surtout de lui-même et des "tortures" de son exil. » (IV,184). Le propos est de mettre en évidence que Zola utilise l'Affaire pour satisfaire sa propre ambition, quitte à omettre de nommer celui qui le premier prit position en faveur du condamné: « Bernard Lazare qui fut en réalité, le premier, le *seul*, il y au moins quatre ans, à s'occuper de Dreyfus qui a vu Zola surgir soudain d'entre ses pattes, - *lorsque l'affaire était mûre*, bonne à cueillir - et qui, après la victoire, n'obtient pas même une mention » (IV,185). C'est au point que Bernard Lazare s'en est indigné et que « notre glorieux rapatrié écope dans la maison même » (IV,185), ajoute Bloy faisant allusion à l'article de *L'Aurore* du 7 juin où Bernard Lazare proteste contre l'oubli de ceux qui ont combattu les premiers en faveur de Dreyfus (17).

Cependant au cours de ce mois de juin, dans une correspondance acerbe avec Henri de Groux, s'amorce un antidreyfusisme lié à une hostilité d'ordre religieux: face à la contestation du catholicisme par son ami et à son dreyfusisme affirmé, Bloy riposte: « En somme, les protestants dont le contact m'afflige lui semblent moins odieux que les catholiques universellement complices de la condamnation de Dreyfus » (XI,297). Cas rare de défense relative, entorse à l'absolu, Bloy défend ici les catholiques avec qui il n'est guère tendre habituellement, par la reprise ironique de l'argument de son ami de Groux. Bloy est-il devenu à ce moment antidreyfusard? Ce n'est pas si simple, car il réfute le classement.

En effet selon la méthode bloyenne du « ni... ni... » et du refus des étiquettes, le voyageur au Danemark refuse d'appartenir à l'un des camps, et lance à la fin d'août 1899 la formule qui est devenue constitutive de sa légende, sorte de rempart de l'absolu contre toute tentative de classement et de récupération: « Je ne suis ni ne veux être ni dreyfusard ni antidreyfusard, ni antisémite. Je suis anticochon, simplement, et, à ce titre, le vomisseur de tout le monde, à peu près » (XI,318). « Parole pour séduire », précise ironiquement Léon Bloy.

Non sans une certaine rouerie, il s'installe dans un mythe qui s'appuie sur l'autorité biblique (avec toujours cette priorité accordée au religieux): « Je suis, si on veut, l'homme impossible de la *Genèse* "*manus cujus contra omnes et manus omnium contra eum*" (18), dont la main est levée contre tous et contre qui la main de tous est levée » (XI,318). On peut malgré tout se demander si être contre tous ce n'est pas aussi (et entre autres) être... antidreyfusard !

Bloy réussit dans l'Affaire ce paradoxe « absolu » davantage que de n'être dans aucun camp d'être dans les deux camps à la fois. En septembre 1899 en effet, au moment de l'absurde verdict du procès de Rennes de la culpabilité avec circonstances atténuantes (19), Dreyfus en tant que personne réelle est progressivement supplanté par son symbole, ce qui ouvre la voie à sa culpabilité au plan de la providence, d'autant qu'il usurpe la condition de martyr, à la suite de la « Lettre à Mme Alfred Dreyfus » de Zola (20) ; il ne peut admettre ce sacrilège de même qu'il ne l'a pas accepté pour Ravachol : « Cinq cents

lignes pour dire à cette dame que son mari est un *martyr* et que lui Zola, autre martyr, est de surcroît un POÈTE (...) Émile nous avait proposé la religion du *travail*, puis la religion de la *vie*. Aujourd'hui, c'est la religion de Dreyfus » (IV,214-216). Bloy apostrophe Zola: « Tu as donc défendu, *sauvé* Dreyfus, qui est maintenant lépreux de toi et qui aimerait mieux son île du Diable, s'il te connaissait. A mon avis, le crime le plus authentique, rémunéré de l'expiation la plus infamante, est préférable à une innocence avérée par toi » (IV,223). De même que la raison d'État préférerait taire une injustice pour ne pas risquer de fragiliser la Nation, Bloy est prêt pour la condamnation de Dreyfus parce que l'acceptation de sa réhabilitation par Zola serait accepter l'accroupissement de la France: « L'auteur de *La Terre* et de tant d'autres saletés devenu le vengeur de l'Innocence opprimée ! (...) La voilà la honte dernière ; le voilà le dernier outrage pour la France ! » (IV,223). Tout est prêt pour la condamnation car accepter l'innocence de Dreyfus ce serait accepter que Zola ait eu raison.

Comment maintenir l'équilibre entre le sentiment d'injustice - car Bloy admet au fond que Dreyfus n'est pas coupable en réalité - qui devrait le pousser vers le dreyfusisme et la nécessité de s'opposer à Zola, et donc d'être antidreyfusard sur ce plan? C'est en fait le système du double discours qui va permettre à Léon Bloy de ne pas se ranger en apparence dans un des deux camps, mais d'être dans les deux à la fois (ce qui n'est pas exactement n'être dans aucun): il se montre partiellement dreyfusard au plan juridique encore au moment du Conseil de

guerre de Rennes au début de septembre 1899. Paradoxalement c'est sa fierté nationale qui l'amène à cette prise de position, fierté nationale d'autant plus meurtrière par l'Affaire qu'il est à l'étranger au moment où elle jette l'opprobre sur l'Armée: « Encore un Danois qui me parle de l'Affaire ! Occasion de remarquer, pour la centième fois, l'intérêt immense de tous les étrangers pour la cause de Dreyfus et le mépris universel, absolu, qu'inspire notre État-Major. Je l'écrivais, avant-hier, il est trop démontré à l'observateur le moins profond que la perte de cet homme est décidée, et que, pour les putains en uniforme qui siègent au Conseil de guerre il ne s'agit pas, un instant, de débrouiller la vérité - qui, d'ailleurs, est connue de tout le monde, - mais simplement et uniquement de dénicher un truc de condamnation qui ne fasse pas trop éclater la conscience humaine » (IV,204-205). Conscience donc d'une injustice qui démasque la prétendue raison d'État.

Mais Bloy ne veut pas mener le même combat que Zola. Pour le pamphlétaire du *Je m'accuse*, Dreyfus est dépassé par son propre procès et au début de septembre toujours, il estime que l'acquittement est impossible à cause de tout un réseau de forces surhumaines: « Dès aujourd'hui, lisant *L'Aurore* du 4, je ne vois nul moyen de croire à l'acquittement de Dreyfus. Y eut-il jamais rien de plus manifeste que la volonté formelle, absolue, antérieure à tous débats, de condamner cet israélite. Voilà donc un homme inexplicablement situé au centre d'un réseau d'iniquités » (IV,204). Car au plan humain, pour Bloy, contre la tendance à l'héroïsation manifestée par les

dreyfusards (21) et comme pour Léon Blum (22), Dreyfus est un homme ordinaire qui paraît dépassé par ce qui lui arrive, mais l'auteur du *Je m'accuse* le voit selon le complexe aristocratique: « On a remarqué, dans ses lettres, l'absence de tout sentiment religieux, de toute vue noble sur la fin des choses, ce qui est, on en conviendra, assez effrayant chez un malheureux qui lutte contre la mort » (IV,204). Il est un double de Bloy, moins la conscience de son sort, ce qui fait malgré tout son infériorité: « Mais tu es un pauvre dans les ténèbres... tu ne sais pas » (IV,204). C'est cette faiblesse relative qui ouvre la voie à la double possibilité: Dreyfus peut être un simple instrument de la providence schéma, on s'en souvient, qui valait aussi pour expliquer la puissance mystérieuse de Zola.

Ainsi la double lecture permet de distinguer deux crimes: la trahison (crime fictif et simple prétexte) et le crime de la richesse qui retentit dans la sphère du divin (crime profond et bien réel pour Bloy). Ainsi, le 8 septembre 1899 au moment où l'on attend le verdict de Rennes, il écrit: « Dreyfus donc sera condamné, j'ose le prédire, et la Justice n'aura pas reçu l'atteinte la plus légère. Il sera puni d'un crime *inconnu* - d'un crime de riche - sous la présomption d'un crime connu, dont il paraît absolument innocent et irresponsable » (IV,204). Dreyfus est donc à la fois coupable sur un plan symbolique - culpabilité selon une décision divine incompréhensible: « Si Dieu n'était pas infailible qui le serait? », façon péremptoire de mettre fin au débat - et innocent au plan simplement humain. Bloy, à l'instar d'une partie des catholiques de l'époque « dédate » donc

partiellement l'Affaire (23). Mais un rebondissement se produit avec la réhabilitation.

L'Affaire au retour en France

En 1900, Bloy semble regretter que l'Affaire n'ait pas tenu toutes ses promesses, n'amenant pas avec son cortège de désordres et son « ébullition de fanges », l'Apocalypse rêvée (XI,314): c'est un des éléments du "Fiasco de 1900" (24), titre d'un texte où perce comme une amertume mi-ironique mi-sérieuse: « Où est l'Affaire? Où sont les cochonneries de Zola? » (XII,34). Cet échec lié à l'absence de virilité même des faits confirme la médiocrité des acteurs de l'Affaire.

Pourtant, l'interprétation bloyenne connaîtra un nouveau rebondissement: en effet, en 1906, il réagit totalement à contre-courant; la réhabilitation de Dreyfus devient paradoxalement ... une preuve de sa culpabilité ! Apprenant cette réhabilitation, le 12 juillet, sa promotion au grade de chef d'escadron le 13 et sa nomination annoncée à la Légion d'honneur (20 juillet), Bloy lance brutalement (le 14 août): « La Cour de cassation a réhabilité Dreyfus promu aussitôt chef d'escadron et qu'on fera sans doute général très-promptement. Il va être décoré de la Légion d'honneur ! Occasion de gifles et d'engueulements. Je ne veux pas d'autres preuves de la culpabilité de cet homme que l'acceptation de telles faveurs calculées manifestement pour outrager l'âme française. Un atome de cœur l'eût contraint de les refuser avec épouvante et de se cacher dans les plus profondes ténèbres » (XII,306).

Dreyfus naguère innocent est devenu un coupable: tout se passe comme si sa réhabilitation, à l'instar d'une élection à l'Académie française pour les écrivains reconnus, fonctionnait comme une preuve ! La haine collective est au contraire une virginité et une preuve à rebours d'innocence. Dix ans plus tard, cette version de la culpabilité et ce virage du quasi-dreyfusisme à l'antidreyfusisme nationaliste seront confirmés dans le contexte nouveau de la guerre, nous y reviendrons (25).

L'attitude de Bloy pendant l'Affaire soulève une autre question, celle de sa position l'égard de l'antisémitisme catholique, problème déjà posé à propos du *Salut par les Juifs*, dont on sait qu'il est assez étroitement lié à l'antidreyfusisme (26), encore qu'il ne faille pas systématiser la relation, d'autant que Bloy tente de s'inscrire à contre-courant, fustigeant les uns et les autres.

Le débat de l'antisémitisme

Cette question de l'antisémitisme suscite un série de justifications au péremptoire refus que nous avons rencontré d'être classé parmi les antisémites.

Malgré tout, on retrouve sous sa plume un certain nombre de stéréotypes antisémites qui semblent faire partie du vieux fonds de l'époque du *Désespéré*. Les Rotschild, comme chez Drumont, restent le stéréotype des riches qui s'approprient les biens nationaux: à propos du château de Ferrières, le lieu de l'entrevue entre Jules Favre et Bismarck en septembre 1870 vilipendée comme lâcheté, il écrit en 1902: « Belle forêt

possédée entièrement par les Rotschild. C'est une honte que de si nobles domaines soient dans les mains des tripoteurs » (XII,112). Le pharmacien Danval, « galérien réhabilité » en 1902, après vingt-cinq ans de condamnation pour empoisonnement et fêté par une « manifestation grandiose du *Journal* » a aussi selon Bloy un « judaïque profil militant contre toute sympathie » (XII,112). Et cela décide en fait de sa culpabilité. Le juif est encore le « youtre » au cours du séjour au Danemark en 1899, où il évoque « l'un des youtres les plus nuisibles qu'on ait jamais vu » (XI,269). La judaïsation de la France serait aussi une des causes de sa décadence: « L'alouette gauloise germanisée, judaïsée, laïcisée, franc-maçonnisée au point de ne pouvoir plus distinguer ce qui est risible de ce qui est grave et ce qui est grotesque de ce qui est auguste » (VIII,237).

Pourtant la période montre une évolution même s'il est difficile de parler d'une disparition totale de préjugés. Sa fréquentation de juifs réels, notamment la jeune Raïssa Maritain qui va devenir sa filleule et même s'il n'a de cesse de la convertir, de lui ôter son « terrible velamen judaïque » (XII,296), montre d'ailleurs la part de rhétorique dans ce discours et qu'il existe, dans ce domaine comme dans d'autres, un écart entre l'absolu mythique et la vie relative.

Il rejette violemment l'antisémitisme, en particulier, en 1911-1912, dans son *Journal* (partie publiée sous le titre *Le pèlerin de l'Absolu* 1911-1912), au cours d'un débat entamé sur cette question et celle de la nécessité plus large de se fonder sur l'absolu avec Jean de La Laurencie: « Observation identique pour l'antisémitisme dont j'ai l'ahurissement et la douleur d'apprendre que vous n'êtes pas exempt » (XIII,250). Revenant

au *Salut par les Juifs*, il rappelle son opposition à Drumont: « Le sophisme diabolique du *juif* Drumont a été de faire croire que les Juifs sont des protagonistes ou si vous voulez de incitateurs alors qu'ils ne peuvent jamais être - *par Décret divin* - que des instruments plus ou moins subtils aux mains de leurs maîtres temporaires - les chrétiens - qui ont crucifié *par eux* le Rédempteur (...) Au surplus sachez que je mange chaque matin un Juif qui se nomme Jésus-Christ, que je passe une partie de ma vie au pied d'une Juive au cœur transpercé dont je me suis fait l'esclave, enfin que j'ai donné ma confiance au troupeau de Youpins - comme vous les appelez » (XIII,250).

Il est agacé qu'on confonde ses positions avec celles de *La Libre Parole* de Drumont et de *La Croix*. Cela rappelle les difficultés qui avaient suivi *Le Salut par les Juifs*: « Mon chimiste à qui j'ai envoyé *Le Vieux* (27) me remercie d'une manière déconcertante. Il n'a vu absolument que les pages concernant les Juifs, sans rien comprendre ». Et de corriger les « erreurs » de son correspondant : « Vous n'avez remarqué dans tout mon livre que les quelques pages sur les Juifs, et ces pages, vous les avez lues avec les lunettes de M. Drumont ! C'est décourageant ! J'espérais plus de vous que de beaucoup d'autres et voilà tout ce que vous pouvez me donner: un article de *La Libre Parole* et cette distinction bondieusarde et insensée de "deux races juives, celle de Jésus et celle de Judas", (...) distinction vitupérée par moi comme une chose du plus bas étage intellectuel » (XIII,244).

Reprenant le commentaire son livre de 1892, il insiste sur l'interprétation nécessairement thomiste à lui donner: « C'est la méthode d'argumentation devenue mienne de Saint Thomas d'Aquin laquelle consiste à épuiser l'objection de l'adversaire en le laissant parler tant qu'il peut » (XIII,244). Et pour conforter son autorité, il revendique une autre influence, celle de saint Paul (28). Il oppose à son correspondant les chapitres XVII et XVIII du *Sang du Pauvre* (29), comme pour revendiquer contre une mauvaise foi qui consiste à ne choisir que ce qui plaide pour l'antisémitisme.

Malgré tout, outré qu'on le lise « avec les lunettes de Drumont », et qu'on cherche à démasquer ses contradictions: « vous entreprenez de m'opposer à moi-même en citant ceci ou cela », il renie partiellement ce qu'il a écrit dans les années 80 comme pour sauver l'essentiel: « il ne me coûte rien d'avouer qu'à l'époque, lointaine déjà, du *Désespéré* sans remonter aux temps mythologiques de mes années de lycéen, j'ai pu dire ou écrire des sottises que mon âge plus mûr a restituées au néant. J'appelle ça un changement heureux et normal » (XIII,244).

Confronté au voisinage infamant de Drumont, il revendique le droit à l'ironie, d'ailleurs présentée elle-même de façon ambiguë comme une supposition à caractère relativement certain: « Même en écartant l'hypothèse de l'antiphrase ou ironie, souvent présumable chez moi », commence-t-il pour admettre ses erreurs de l'époque du premier roman (XIII,244). Au fond, c'est toute la question de la lecture des œuvres de Léon Bloy qui est posée ici, non sans une nouvelle ambiguïté, car faute du point

d'ironie dont rêvait Balzac, le lecteur risque d'être confronté à l'indécidable: et après tout, pourrait-il se dire, si le titre *Le Salut par les Juifs* n'était que de l'ironie?

En 1914, (en période pascale), il revendique de nouveau contre l'antisémitisme cette fois pour répondre à un lecteur antisémite: « Un maniaque d'antisémitisme (...) a éprouvé le besoin de m'écrire que ses sentiments sur le Juif n'ont pas changé et que "en cette semaine, il les maudit plus que jamais". L'Église prie pour eux et cet homme se croit catholique » (XIV,67).

La condamnation de l'antisémitisme éclate aussi dans des télescopages surprenants: ainsi, selon Bloy, « la musique allemande est un préjugé aussi incurable que l'antisémitisme et pour des raisons analogues » (XIII,284).

Les prises de position de Léon Bloy dans l'affaire Dreyfus et quant à l'antisémitisme sont donc sous le signe des paradoxes saisissants, avec une volonté nette de s'inscrire à contre-courant, notamment de ne pas tomber dans le piège de l'amalgame du catholicisme et de l'antidreyfusisme ou de l'antisémitisme. Léon Bloy a eu conscience de ce piège au moins a posteriori même si ses prises de position ne vont pas sans ambiguïté en raison du double discours et de l'éreintement tous azimuts et si finalement il devient résolument antidreyfusard après l'Affaire.

De même, à l'égard de la République, il maintient les distances, avec une constance qui n'est pas, malgré tout, dénuée de légères concessions au relatif.

CHAPITRE 2: L'hostilité à la République

De retour en France et « exilé » à Lagny-sur-Marne de 1900 à 1904, Bloy continue à tenir son *Journal* qui paraîtra sous le titre *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne* pour cette période. Il achève *Le Fils de Louis XVI*, l'ouvrage prévu à l'époque de la rencontre des naundorffistes, abandonné quelque temps, puis repris au cours du séjour au Danemark, et qui paraît en juillet 1900 (XII,13). En mars 1902 (XII,86), il met fin à la première série de l' *Exégèse des lieux communs* (XII,86) où il exploite le filon du ridicule des stéréotypes et des formules proverbiales d'un discours jugé « bourgeois », déjà exploité par d'illustres devanciers comme Flaubert, en systématisant la symbolique du miroir en énigme de saint Paul: il s'agit en effet de montrer que le petit nombre de tournures lexicalisées qui constituent le langage « nécessairement borné » des bourgeois est à leur insu une mine de vérités profondes, car ils sont sans le savoir « d'effrayants prophètes » (VIII,19-20).

En 1903, il donne trois articles à *L'Assiette au Beurre* (1), non sans paradoxe là encore, compte tenu de l'orientation plutôt socialiste et peu cléricale de ce journal satirique lancé en 1901 (2); en fait, cette brève collaboration est obtenue grâce à l'intervention de Jehan Rictus (3). L'anticléricisme de ce journal sera d'ailleurs un motif de rupture. La même année, il compose aussi un hommage au même Jehan Rictus pour le *Mercure de France* (4), inclus ensuite dans un ouvrage intitulé *Les Dernières Colonnes de l'Église* qui paraît en octobre (XII,195), ouvrage « qui sera regardé comme un pamphlet par

les connaisseurs », indique Bloy dans son introduction et où il s'interroge sur la survie d'un catholicisme dont les « dernières colonnes » sont le père Didon (alias "Révérérend Père Judas"), François Coppée, Brunetière, Joris-Karl Huysmans, Paul Bourget et « quelques autres » (IV,229-313), convertis de la seconde génération (5a). Le titre est doublement ironique, car ces « colonnes », allusion à l'image de la France selon Léon XIII (5b), sont selon lui passablement branlantes. En 1904, Bloy espère un moment pouvoir ressusciter *Le Pal*, grâce à un millionnaire-fantôme, mais l'entreprise en reste à l'article-programme: « La Torche » (XII,232-233).

Après l'installation à Montmartre en 1905, vécue comme une « délivrance » (XII,223), Bloy continue à publier son *Journal* (*L'Invendable*, 1904-1907). Il regroupe une série d'articles anciens (6) dans un volume intitulé *Belluaires et Porchers* la même année. En 1906, il fait paraître une brochure en hommage à Villiers de l'Isle-Adam à l'occasion d'un projet de monument de Frédéric Brou, qui demeurera au stade de maquette (IV,378).

Il publie dans *La Nouvelle Revue*, en 1906, une réflexion sur *L'Épopée byzantine* de Gustave Schlumberger, qui sera reprise en volume en 1917 sous le titre *Constantinople et Byzance* (V,167-265). En 1908, paraît un nouvel ouvrage sur l'apparition de La Salette qui reste au cœur de la mystique bloyenne: *Celle qui pleure*. L'année suivante, *Le Sang du Pauvre* (IX,79-150) définit la symbolique de la pauvreté selon Léon Bloy: « Le sang du Pauvre, c'est l'argent » indique la phrase liminaire (IX,87).

Jusqu'en 1917, il ne donnera plus beaucoup d'articles. Pourtant, en 1909-1910, on assiste à un regain dans ce domaine

avec des publications dans une petite revue, *La Flamme* (7): les chapitres un et deux du *Sang du Pauvre* (8), un hommage à Barbey d'Aurevilly, à propos du buste de Rodin de Saint-Sauveur-le-Vicomte inauguré l'année précédente et que Bloy déteste pour l'incapacité du sculpteur à rendre, selon lui, le dandysme du « Connétable » (9), un article fulminant contre la condamnation de l'archevêque de Reims pour diffamation envers les instituteurs intitulé « Une crue extraordinaire de bêtise » (10), un éreintement de la pièce de Paul Bourget *La Bataille*, « Histoire du cochon qui voulait mourir de vieillesse » où Bloy tire un coup de pistolet dans la « fanfare » des éloges de la critique et estime que la pièce confirme l'orientation bourgeoise de l'auteur (11), un procès du suffrage universel à partir d'une explication de texte du *Manuel électoral* Dalloz, intitulé « L'apothéose de l'idiotie » (12), repris dans son *Journal* (*Le Vieux de la montagne*, 1907-1910) sous le titre en miroir de la fable « Les Rois qui demandent une grenouille » (XIII,164-169) et un autre éreintement, celui de Lucien Descaves, accusé d'avoir oublié la promesse qu'il avait faite dans un article du *Journal* de favoriser la création du monument pour Villiers de l'Isle-Adam de Frédéric Brou (13).

Bloy a quitté Montmartre pour Bourg-la-Reine, en mai 1911: il note sans « compassion ni douleur » que ce fait coïncide avec l'accident d'avion dont est victime un « ennemi de Dieu », le ministre de la Guerre Maurice Berteaux (XIII,239). Il termine *L'Âme de Napoléon* (V,267-341), ouvrage d'exégèse historique longuement mûri, qui paraît en octobre 1912 (XIII,319) et qui bénéficie de la critique prestigieuse de Paul Souday dans

Le Temps (14), au point que Bloy pense un instant levée la consigne de la « conspiration du silence » (XIII,336). Cet ouvrage révisé l'épopée napoléonienne dans un sens catholique et providentialiste, et dans une direction comparable aux autres ouvrages d'exégèse historique. L'année suivante, il regroupe dans un recueil intitulé *Sur la tombe de Huysmans* les articles anciens sur cet écrivain organisés selon les deux époques, avant et après la conversion, de la carrière de l'auteur de *Là-Bas* et de l'opinion de Bloy à son propos, sorte de commémoration à rebours, six ans après sa mort (IV,329-360), et selon le principe d'un ennemi disparu: « On me reprochera peut-être aussi de manquer de respect envers un défunt. "La mort, disait autrefois Vallès, n'est pas une excuse" » (IV,332). En novembre 1913, paraît une seconde série d'*Exégèse des lieux communs* (XIII,44).

Avant et pendant la guerre, Bloy continue à tenir son *Journal* publié sous des titres évocateurs : *Le Pèlerin de l'Absolu* (1910-1912), *Au Seuil de l'Apocalypse* (1913-1915). Il se penche, après Napoléon, sur une autre figure nationale: celle de Jeanne d'Arc, ce qui aboutit à un nouvel ouvrage d'exégèse historique, *Jeanne d'Arc et l'Allemagne* (V,151-224), paru en mai 1915. La sortie de l'ouvrage est de nouveau, pour Bloy, concurrencée par un événement tragique: l'annonce de l'agression contre le Lusitania (XIV,158). Il compose des méditations sur son propre destin et celui de la France en guerre: « Nous ne sommes pas en état de guerre » (XIV,170), *Méditations d'un solitaire en 1916* (IX,225-287), *Dans les ténèbres* (IX,288-340).

Cette période du classicisme bloyen est marquée par les amitiés de disciples (elles sont d'ailleurs le signe de ce

classicisme) qui assureront en particulier la diffusion et la pérennité de l'œuvre, notamment celle de Josef Florian, un catholique tchèque en rupture (15) avec qui Bloy va entretenir une correspondance à partir du 29 novembre 1900, jusqu'en 1914, et qui traduit ses œuvres ainsi que celles de Barbey et d'Ernest Hello: « Lettre touchante d'un pauvre Tchèque, habitant non loin d'Austerlitz, une petite ville de Moravie où il me lit avec piété. Il se nomme Josef Florian, se dit "Fils de la Vierge victorieuse" et me propage tant qu'il peut » (XII,40); celle de René Martineau, annoncée le 31 mars 1901: « Lettre d'un tourangeau du nom de René Martineau. Serait-ce l'inconnu que j'appelais avant-hier? » (XII,59); celle de Pierre Termier, quand l'impression défavorable du premier contact de janvier 1906 aura été surmontée: « Je reçois la carte d'un inconnu: Pierre Termier (16), ingénieur en chef des Mines, professeur à l'École des Mines, un gros monsieur, dirait-on, qui veut me voir et m'entendre, m'ayant lu. "Encore un raseur!". Tel est mon premier cri. Cependant je ne dois pas mépriser ce que Dieu, peut-être, m'envoie et je répons quelques heures après » (XII,292); et celle de Jacques et Raïssa Maritain (17) dont Bloy a obtenu la conversion en avril 1906 (XII,299). Dans une dédicace à sa fille Véronique pour *L'Invendable*, paru en 1909, il écrit: « La nuit noire se dissipe. L'aube commence. Des âmes chères sont venues à nous, envoyées de Dieu: les Martineau, les Maritain, les Termier. L'étau qui nous broyait dans la solitude se desserre enfin » (18).

En ce qui concerne les écrivains, Bloy a rompu avec Jehan Rictus en 1904 (XII,246), après avoir entretenu des relations

amicales et une correspondance depuis 1898 (19) avec celui qu'il nomme le « Rossignol à la langue pourrie, hélas » (20); les jugements de Jehan Rictus sur Léon Bloy fournissent d'ailleurs souvent un éclairage utile (21). Les relations avec Charles Péguy sont mort-nées: à l'occasion d'un des *Cahiers de la Quinzaine*, « De Jean Coste », en janvier 1906, retrouvant sa conception de la pauvreté, mais avec une différence entre « Pauvreté » et « Misère » que Péguy aurait dû montrer (XII,292), Bloy tente de « s'annexer » l'auteur qui ne donnera pas suite: Péguy lui reprochera amèrement d'avoir détourné de lui son ami Jacques Maritain (22). Il est en contact avec Émile Baumann (XIV,312), l'auteur d'œuvres d'un catholicisme tourmenté et sombre, proche du sien, comme *L'Immolé* en 1908 et *La Fosse aux lions* en 1911 (23), malgré quelques divergences.

Bloy demeure pendant cette période classique un antirépublicain convaincu. Cette hostilité à la III^e République se marque par trois caractéristiques constantes: d'une part, un rappel des principes du rejet, notamment un procès en illégitimité; d'autre part une surveillance attentive des mesures anticléricales dans le sens d'une intransigeance non démentie; enfin un rejet du Ralliement des catholiques à la République, en particulier des tentatives de Léon XIII, d'Albert de Mun et Marc Sangnier.

La République illégitime

En 1900, dans *Le Fils de Louis XVI* (V,102), comme en 1902 dans la première série de *l'Exégèse des lieux communs* (VIII,179) et encore en 1903, dans l'article « Trente ans

d'assassinats » (XII,193), la légitimité de la III^e République est contestée par l'expression « soi-disant française ». L'éreintement du Président Armand Fallières (1906-1913) est avant tout un procès en illégitimité. En 1906, commentant son élection Bloy note: « Les journaux sont pleins de dithyrambes infects sur le vieux républicain Fallières, élu Président de notre salope de République » (XII,293). Il réutilise la métaphore du rentier bourgeois et ordinaire, déjà rencontrée pour Jules Grévy: « Je ne me représente pas notre Président assimilé à un vieux carcan et sur le point de prendre sa retraite, empruntant les bottes métaphoriques de gendarme de l'Élysée pour y insérer ses modestes économies » (VIII,222).

En ce qui concerne la grâce accordée à Soleilland, condamné à mort pour l'assassinat et le viol d'une fillette, Bloy fait partie de la majorité hostile à la mesure de clémence et à l'abolitionnisme (24) : « Impopularité certaine » (XIII,19-20), écrit-il. Cette condamnation se double d'un rappel de principe: pour lui, un Président ne peut s'arroger un droit divin qui doit rester l'apanage de la monarchie. On entend gronder le vieux rêve de coup de force antirépublicain à ce propos: « L'ignoble et grotesque Président Fallières a gracié Soleillant, l'assassin exécration d'une petite fille préalablement violée (...) Paris gronde de fureur et demande la tête du criminel et la démission du Président. Le droit de grâce, privilège des rois de droit divin, est absurde attribué à un Président de la République. S'il y avait encore du sang français, cette affaire pourrait avoir des conséquences » (XIII,19-20). On voit ici reparaître une nette préférence affichée pour la monarchie, même si elle n'est

plus viable, faute de rois dignes de l'assumer.

C'est ce même procès en illégitimité que Bloy continue en laissant entendre que le propos du Président est au fond de singer le roi, geste encore plus sacrilège s'il s'accompagne d'une réquisition de l'aspect divin de la fonction. Le 24 mai 1909, Bloy s'insurge contre une « sottise prodigieuse apportée, ce matin, par le *Journal* » (XIII,99). Il y apprend qu'un peintre-verrier du Mans a représenté Armand Fallières dans un vitrail en une pose édifiante: « agenouillé (...) les mains jointes au-dessus du livre des Évangiles » (XIII,99). Les notations induisent trois reproches: l'usurpation sacrilège de ce qui doit rester l'apanage du saint car Fallières est présenté « dans la pose accoutumée des bienheureux et des saints des vieux manuscrits »; la représentation mêle l'ancien (le médiéval, admiré) et le diabolique moderne: « par une heureuse combinaison de l'archaïque et du moderne, la chape ouverte laisse voir l'habit noir et la grand-croix du Président ». Enfin cette figuration est aussi pour Bloy une récupération de la tradition monarchique et nationale: « Au-dessous des armes du chapitre et de la cathédrale du Mans, où figurent trois fleurs de lys et trois clés, on voit un écusson orné de la légion d'honneur et du coq gaulois ». Et de noter dans une concession ironique et vengeresse, dans la ligne d'une autre usurpation horriblement germanique: « Après tout, ce n'est pas plus bête ni plus profanant que le vitrail de Saint-Jean de Lunebourg où Guillaume II est montré sous l'armure de saint Henri, empereur d'Allemagne » (XIII,99).

Finalement, la formule qui résume le mieux ce procès en

illégitimité apparaît dans la première série de l' *Exégèse des lieux communs*: la France sous la République n'est plus « La fille aînée de l'Église » mais « la fille aînée de Gambetta » (VIII,179). La République reste une tromperie, une parodie de valeurs plus hautes orchestrée par des écrivains tels qu'Erckmann et Chatrian dans des livres comme *l'Histoire d'un paysan* (25): « La révolution jugée et popularisée, avec une bonhomie hypocrite, par ces écrivains, prend un aspect de sainteté. Ils eurent, à la fin du Second Empire, un succès immense et ne contribuèrent pas peu à l'instauration de notre salope de république, - si fraîche et si belle, alors, comme on l'a dit. Mon goût est médiocre pour ce genre de bondieuserie. » (XIII,115-116). L'hostilité à la Révolution reste entière et on voit que Bloy adopte un terme synonyme de la célèbre « gueuse » de Paul de Cassagnac (26). La parodie du catholicisme est le crime le plus exécrationnel et preuve de médiocrité réprobatoire de la République.

La fête du 14 juillet reste pour Bloy l'occasion de protestations et de rappeler cette illégitimité: c'est aussi la fête « soi-disant *nationale* » (XII,107) ou « prétendue » (XII,183). Elle est l'usurpation à rebours de la fête religieuse mais qui selon lui ne va pas virilement jusqu'au bout de ses convictions, et Bloy ironise sur cette prétendue religion républicaine sans réelle sincérité à ses yeux: « Ce devrait être, aujourd'hui, jeûne et abstinence laïques, puisque c'est vigile du 14 juillet, la plus grande fête de l'année » (XIII,247). Mais la République n'a pas de Vendredi saint et elle

est dépourvue des valeurs et de l'héroïsme chrétien. Le 14 juillet dès le début en 1880 a été la fête de la soulographie populaire (XII,108), de l'égoïsme et du commerce bourgeois, car le tiroir y reprend ses droits: c'est pour le charcutier l'occasion d'« écouler dans la journée une extraordinaire quantité de cochonnerie » (VIII,225), écrit-il dans la seconde *Exégèse des lieux communs*. Le souvenir de son origine n'est cependant pas perdu, le 14 juillet est pour lui l'occasion de rappeler son hostilité inexpiable à la Révolution et à l'absence d'honneur et d'héroïsme des révolutionnaires: « Solennité de cannibales », « anniversaire de la victoire de deux cent mille hommes contre quatre escouades, victoire suivie de l'égorgement des prisonniers sur parole » (XII,107). La « prétendue fête nationale » renouvelle l'horreur aristocratique de la « foule idiote » ; « Je redemande le désert » (XIII,183) s'exclame-t-il lors d'une excursion à la plage de Cayeux.

Haine de la démocratie

Cette hostilité à la République se fonde sur un rejet de la démocratie, définitivement rangée dans les « erreurs »: en 1916 encore, dans la dernière partie du *Journal, La Porte des Humbles*, Bloy dit sa satisfaction de voir un de ses amis revenir au bercail de la « vérité »: « Il semble avoir gagné depuis la guerre. Ses illusions démocratiques ont disparu et il est bien complètement avec moi » (XIV,243). Dans ses ultimes méditations de *Dans les ténèbres*, il présente la démocratie comme une révélation à rebours, dans le miroir paulinien, en fait comme un aveuglement ou un regard vers le bas, indissolublement liée à l'incroyance: « Les voyants modernes n'ont plus de Seigneur à consulter (...) Il leur est interdit (...) de regarder en

haut, la Révélation démocratique ne le leur permettant pas. Il doit leur suffire d'interroger l'Opinion. Ils regardent donc en bas, (...) où les ténèbres sont les plus denses » (IX,302).

Cette opposition à la démocratie et à la République se concrétise par le refus du vote, au moins de principe, s'il n'est pas absolument de fait comme nous allons le voir. Ce refus s'appuie sur deux raisons essentielles: c'est d'abord le suffrage universel qui est mauvais en tant que système, et Bloy en approfondit la critique qui demeure empreinte d'un grand radicalisme rhétorique.

Sa pensée reste violemment inégalitaire: dans la seconde série de *l'Exégèse des lieux communs*, Bloy s'insurge encore contre l'idée qu'« un homme en vaut un autre » (VIII,250). En 1914, dans son *Journal*, il rappelle que toutes les voix ne se valent pas, en l'occurrence que la sienne ne peut être contrebalancée par n'importe quel boutiquier de la « cohue républicaine » et se livre à une violente diatribe contre le système du vote: « Étranger à toute politique et contempteur vomissant du suffrage universel, le ridicule énorme de *l'isoloir* n'est pas pour me convertir à cette institution d'imbéciles et de chenapans. Je voterai cependant le jour où ma voix aura le poids de vingt mille voix, ce qui n'arrivera probablement pas demain matin. *Omnia evomenda et cacanda* » (XIV,76). Dans les méditations finales de *Dans les ténèbres*, il fustige le rêve politique qui en découle, en faisant l'apologie d'une époque d'avant l'égalité: « Les cordonniers les plus

superbes ne se vantaient pas de pouvoir conduire des armées à la victoire, et on trouvait un assez grand nombre de maçons ou de balayeurs qui ne prétendaient pas au ministère des finances ou de la marine. Je parle, cela va sans dire, d'une époque antérieure à la Commune, où le sens du ridicule inhérent à la belle France n'était pas tout à fait éteint » (IX,303).

Le principe a d'ailleurs une portée plus générale: il distingue en particulier les vrais artistes des faux, les artistes aristocratiques des artistes démocratiques: ainsi Auguste Rodin selon Bloy bénéficie d'une gloire usurpée, à l'instar de Zola, autre artiste de la cohue démocratique, car il est l'élu du « suffrage universel des journalistes et des putains » (XII,343).

Bloy répète que le suffrage universel est un principe contre nature et la tradition qui bouleverse l'ordre de la filiation (et de la tradition d'obéissance et d'équilibre qui doit en découler), reprenant ainsi en radicalisant ses prolongements, une idée aurevillienne: « Qu'est-ce que le suffrage universel? C'est l'élection du père de famille par les enfants », écrivait-il en 1900 (XII,16). Et encore en 1910: « Le suffrage universel, c'est l'élection du père de famille par les enfants. J'ai écrit cela je ne sais où. C'est donc l'extrémité de la démence (XIII,167). Et il se livre à d'autres variations sur le thème de l'inversion: le suffrage universel pour lui, c'est, en 1910 toujours, « l'apothéose de l'idiotie ou les rois qui demandent une grenouille » (XIII,164), selon la trouvaille du titre pour un des articles de *La Flamme*.

La critique du suffrage universel est aussi fondée sur des raisons d'ordre pratique qui induisent l'idée de tromperie, de malhonnêteté institutionnalisée: la démocratie, c'est le système de la fraude. En 1910, dans l'article « Les Rois qui demandent une grenouille », il feint un profond étonnement à la lecture du *Manuel électoral* Dalloz: « Il m'a semblé que je découvrais un continent » (XIII,64). Le système permet selon Bloy à peu près toutes les fraudes possibles, ce qu'il condamne dans un esprit nationaliste, et non sans les préjugés de la Belle Époque ou mauvaise foi radicale: « J'ai appris, avec une joie que je renonce à exprimer, qu'il suffit d'être régulièrement inscrit pour être admis au vote au point que le bureau ne pourrait exclure même un *étranger*, même un mineur, même un individu *privé de ses droits électoraux* par suite de condamnations judiciaires » (XIII,164). Après s'être amusé des annotations d'un lecteur précédent, tout aussi hostile, il ajoute: « C'est admirable. L'Urne bâille pour tout le monde, sans exception. Soyez Chinois, apache ou Groenlandais; soyez du bagne, du ministère de l'Instruction publique, du bureau des Longitudes ou de la maison Dufayel; soyez académicien ou aviateur; soyez cocu, si cela vous chante: vous êtes inscrit, tout est au mieux. Il ne tient qu'à vous d'assurer le bonheur de la République et du genre humain » (XIII,164-165).

Le suffrage universel, c'est l'exemple à ne pas suivre en Europe, comme le montre l'évocation des manifestations socialistes en sa faveur dans l'Empire allemand, menées contre le suffrage censitaire, selon le même article: « On comprend

l'éloquence de cette image qu'il me fut donné de contempler dans un récent numéro de *L'Illustration*: un océan de mains levées et de chapeaux au bout des cannes, avec cette légende: "Le serment du parc de Treptow. Par 150.000 mains levées, le peuple de Berlin affirme sa volonté de conquérir le Suffrage universel" (27). La Germanie entière nous envie cette toison d'or. Il y a de quoi » (XIII,165).

Le suffrage universel « c'est l'immolation (...) de la Qualité par la Quantité » (XIII,167). La critique est théorisée en recroisant le principe de la dictature du Nombre, rencontré chez Barbey d'Aureville, l'admiration du Moyen Âge mythique et la confirmation que Bloy découvre auprès d'un ami imprimeur, Henri Barbot (28): « J'ai donc consulté Henri Barbot sur le cas du Suffrage universel et voici, en substance, quelle a été sa réponse. Il me faut l'extraire d'une dissertation assez étendue que je voudrais voir entièrement publiée dans quelque revue retentissante » (XIII,165). Le Moyen Âge était supérieur à l'époque moderne en ce qu'il privilégiait la qualité; il était l'ère idéale de la verticalité contrairement à l'époque moderne vouée à l'expansion quantitative et horizontale, signe du nivellement (XIII,165-167). Le monde moderne a confondu Nombre idéal et quantité vulgaire, et a fait de celle-ci sa divinité; le suffrage universel en est l'expression: « La Divinité moderne, aussi bien pour les chrétiens et les juifs que pour les athées, c'est l'idole Quantité, le Dieu Quantum, avec son culte plus exigeant, plus implacable que le Fatum antique » (XIII,165).

C'est à l'égard de la démocratie et du suffrage universel que

l'entreprise de construction théorique, dans un mouvement affirmé dans sa cohérence et sa continuité, paraît la plus forte, selon le principe d'un « je l'ai toujours dit », vérifié à ce propos il est vrai, depuis la conversion. Ainsi en 1914, la conviction antidémocratique est affirmée comme entière et originelle: « Dès mon bel âge de dix-huit ans (...) j'avais peine à concevoir qu'il y eût des êtres assez au-dessous des nègres (sic) pour croire que les enfants eussent le pouvoir et même le *devoir* d'engendrer leurs pères. La vieille fable de Ménénus est singulièrement discréditée. Il faut croire que, cinq cents ans avant l'Ère chrétienne, le peuple de Rome était moins bête que nous » (XIV,68). Le bilan dressé en 1917 est en quelque sorte une vérification du principe maistrienn de la politique expérimentale (29). Il faudrait avoir l'honnêteté de constater la faillite démocratique: « Aujourd'hui, après le fiasco de tant d'expériences imbéciles ou criminelles et l'impossibilité devenue si claire d'espérer un équilibre, il s'est formé comme un calus d'insensibilité chez les uns, de stupidité chez les autres » (IX,303).

Mais le procès de la République s'instruit aussi de la dénonciation de l'antycléricalisme.

Lutte contre l'antycléricalisme

Bloy réagit pied à pied contre les mesures antycléricales, même s'il reste paradoxal en dénonçant les faiblesses du clergé, qu'il se refuse à taire par stratégie, et des catholiques en général qui ont « mérité tous les supplices » (XII,181). Par goût d'absolu, il récuse la stratégie du silence: il estime qu'on doit

doit répondre à un ecclésiastique « objectant que le moment où l'on fait la guerre aux prêtres est mal choisi pour jeter de la boue sur les soutanes » qu' « il vaut mieux (...) que la boue soit sur la soutane que dedans » (XII,49).

En 1901, il réagit aux mesures contre les congrégations sous le ministère de Waldeck-Rousseau (30) dans lesquelles il voit un mouvement inexorable qui va s'étendre à tous les catholiques: « Commencement des expulsions des religieux. Bientôt il n'y en aura plus en France. Qu'advindra-t-il des religieuses, et, un peu plus tard, des prêtres séculiers? Plus tard encore que fera-t-on des chrétiens laïques? Car enfin, c'est l'abolition du christianisme qu'on veut et on ne s'en cache guère. On ira, s'il le faut, jusqu'au massacre » (XII,70) note-t-il dans son *Journal* au début de septembre. Et de fustiger l'aveuglement et les divisions qu'il découvre et qui encouragent son « mépris pour le monde catholique actuel »: « L'infamie du clergé séculier, vu dans son ensemble, est parfaite et même un peu apocalyptique. Ce clergé se frotte les mains, joyeux d'être débarrassé de la concurrence des réguliers et persuadé qu'on l'épargnera » (XII,71).

En 1902, il continue à protester contre les expulsions accélérées avec l'arrivée au ministère d'Émile Combes (31) et accorde même, en juillet, un satisfecit inédit au journal antirépublicain *L'Autorité* de Paul de Cassagnac pour sa « résistance » (32): « Depuis deux jours, nous achetons *L'Autorité*, journal résolument catholique, pour être mieux renseignés des expulsions » (XII,108). Bloy adopte la thèse de

ce journal quant à l'acharnement anticlérical du « petit père Combes », le diabolisme du « prêtre retourné ». Il est convaincu qu'Émile Combes a réalisé une « conversion » radicale exactement l'inverse de la sienne, en passant d'une intransigeance catholique à l'intransigeance opposée, ce qui fait du président du Conseil le traître absolu: « *L'Autorité* nous apprend que Combes, l'odieux, l'imbécile franc-maçon, président du Conseil, qui prive d'instruction religieuse des dizaines de milliers d'enfants est un ancien diacre défroqué. La guerre aux enfants! Tel est le caractère spécial de la persécution de Judas pratiquée, à notre époque » (XII,109). Bloy insiste sur l'appartenance franc-maçonnique de Combes, conforme à sa vision selon laquelle se cache derrière cette persécution aussi une « consigne » franc-maçonne: Émile Combes est allé la recevoir « humblement » de « l'évêque de la franc-maçonnerie » (XII,109).

Sous le ministère Combes, Bloy proteste aussi violemment contre l'enquête administrative de 1902 destinée à redonner de la vigueur à la loi de 1884 concernant la réglementation des sonneries de cloches. En décembre, il écrit: « Lu un article sans lumière ni chaleur de Lucien Descaves sur les cloches. J'apprends ainsi que l'ignoble Combes, qui semble réellement un possédé, vient de prescrire par circulaire une enquête fort étrange. Le jean-foutre voudrait recueillir les plaintes des habitants qu'empêchent de dormir les cloches des églises ou des communautés religieuses. L'interdiction administrative des cloches!... *L'Invitation au voyage!* » (XII,137).

En 1905, c'est une manifestation anticléricale à Montmartre

qui est l'occasion de ses protestations: on érige en effet une maquette de statue du Chevalier de la Barre, fait doublement ignoble pour Bloy dans la mesure où l'objet va voisiner avec la Basilique du Sacré-Cœur et où le modèle est définitivement criminel selon lui, non sans égratigner au passage l'« ingrat » Laurent Tailhade, devenu journaliste anarchiste et violemment anticlérical au *Libertaire* après sa mésaventure (33). Le 30 août, Bloy écrit dans son *Journal*: « Une petite armée pourrait être utile à Montmartre, dimanche prochain, 3 septembre, jour désigné pour une manifestation anticléricale gigantesque. Des bandes énormes de crapules doivent envahir la Butte (...) Peut-être suis-je désigné personnellement par Laurent Tailhade dont la place est parmi ce joli monde et que je serais heureux d'assommer si l'occasion m'en était offerte ». Et au jour dit de la « cérémonie », le 3 septembre: « Voici enfin la glorieuse manifestation. Vers trois heures, nous entendons, de notre jardin, le mugissement de l'*Internationale*, beuglée par des milliers de canailles, avec accompagnement de fanfare. La Basilique ayant fermé ses portes et la Butte étant suffisamment approvisionnée de soldats, les manifestants doivent se borner à défiler pleutrement devant une sottise image du chevalier de La Barre " supplicié ", affirme le piédestal, " pour n'avoir pas voulu saluer une procession ". C'est une honte d'avoir à penser, ne fût-ce qu'un instant, à ce merdeux criminel, et c'est une honte plus grande encore aux catholiques de tolérer de pareils outrages » (XII,274-275). Le ton, on le voit est toujours musclé, même si cela reste au plan de la gesticulation symbolique. Bloy est toujours convaincu, comme lors de la première vague

anticléricale, qu'il faudrait s'imposer par la force, selon le principe viril, à une canaille facile à dominer et qu'il suffirait de terroriser.

L'éreintement d'Émile Loubet, président de la République de 1899 à 1906, est surtout fondé sur son attitude à l'égard de l'anticléricisme: il a en quelque sorte trahi le catholicisme de son épouse et de sa mère, et, c'est presque pire pour Bloy, il a surtout laissé s'accomplir la politique anticléricale de son président du Conseil (34). C'est pourquoi, la nouvelle de la mort de sa mère en janvier 1905 est le prétexte à rappeler ce reniement: « Mort de la mère de Loubet. Nouvelle bien indifférente, mais occasion d'attendrissement pour les crocodiles de la presse (...) Supposer ce qui aurait pu se passer si cette vieille avait été une chrétienne d'autrefois, voyant son indigne fils devenu le complice et protecteur des renégats » (XII,250).

Il prend parti aussi dans la guerre de la séparation de l'Église et de l'État en 1906 en ce qui concerne l'agitation autour des lieux de culte et les inventaires (35), en témoin direct, puisqu'il est très pratiquant: "Basilique du Sacré-Cœur. Tout le jour il a fallu pénétrer par une porte dérobée, avec la crainte d'un scandale, sous l'œil d'une demi-douzaine d'agents, les journaux officiels eux-mêmes ayant dit qu'on ne reculerait pas devant des provocations, à savoir des injures proférées par d'immondes goujats qu'appuieraient aussitôt les policiers, en vue de condamner les injuriés » (XII,328). Le terme caractéristique et aurevillien du "goujat" résume à lui seul l'état d'esprit bloyen dans ce contexte agité. Apparaît aussi le soupçon systématique

de complicité plus ou moins active de la République dans cette agitation.

Il prend violemment parti pour l'auditeur de nonciature Montagnini, après son expulsion décidée le 11 décembre 1906 par Clemenceau, sorte de point d'orgue au lourd contentieux qui oppose la République et la Papauté à la suite du voyage agité d'Émile Loubet à Rome en 1904 qui a amené la rupture des relations diplomatiques avec le Saint-Siège (36), de l'intransigeance du pape Pie X face à la loi de Séparation de 1905 et des inventaires en 1906, intransigeance manifestée en particulier dans les encycliques *Vehementer nos* et *Gravissimo officii* en 1906 (37). La crise atteint son paroxysme le 11 décembre, échéance de l'application à la messe de la loi sur les associations qui la transformait en délit, faute d'autorisation, le clergé étant divisé sur la question de la demande d'autorisation. L'auditeur Montagnini est suspect par ailleurs d'ingérence dans la politique française, soupçon confirmé par la perquisition, même si la moisson de fiches est au total peu fructueuse (38). Léon Bloy ne retient de l'affaire que le scandale qu'elle représente: « On a perquisitionné ignoblement chez le nonce du Pape expulsé le jour même et reconduit à la frontière. Clemenceau, interpellé à la Chambre à ce sujet, a fait la pirouette. Les bouffonneries de ce vieux pantin à tête de mort invoquent avec une force infinie les coups de pieds dans le cul » (XII,328). Bloy adopte donc dans l'affaire une position radicalement ultramontaine et théocratique, contre Clemenceau, représentant de la république

illégitime, et en faveur de l'expulsé, bien qu'il n'ait plus en fait de fonction officielle.

Il réagit aussi à des mesures qui peuvent sembler plus anodines, mais qui pour lui ont une forte charge symbolique: ainsi il voit dans la laïcisation des pièces au début de la présidence d'Armand Fallières en janvier 1907 le dernier signe d'un reniement définitif: « Un décret signé du nom boueux de Fallières décide que désormais les pièces de vingt francs ne porteront plus les mots: *Dieu protège la France*. Réponse, dirait-on, à la dernière Encyclique établissant l'incompatibilité absolue du Christianisme et de la démocratie actuelle. Rôles changés bien étrangement. C'est le Coq qui renie et c'est Pierre qui chante » (XII,334). S'appuyant sur la nouvelle encyclique intransigeante de Pie X, *Une Fois encore* du 6 janvier (39), Bloy considère donc cette laïcisation comme le signe concret de la Séparation, entreprise de déchristianisation selon la thèse intransigeante: cette rupture est au fond celle du régime détesté et de la nation réelle, celle-ci demeurant pour lui la France catholique intangible.

Il s'insurge aussi contre un autre épisode de la guerre des cléricaux et des anticléricaux, celui de la fête johannique orléanaise en 1907. Cette année-là, Clemenceau désire en effet que les insignes maçonniques figurent dans le défilé et il se heurte à l'opposition de l'évêque Mgr Touchet. La fête aura lieu et la franc-maçonnerie défilera malgré tout, branche d'acacia au revers du veston: « c'était la promenade des acacias », a-t-on dit plaisamment à l'époque (40). Bloy dénonce la manœuvre dans son *Journal* au 15 avril: « Lu, dans les journaux, l'ignoble guerre de

Clemenceau à Jeanne d'Arc. Ce vieux gamin décrépité et malfaisant s'oppose, sous prétexte de combattre le cléricalisme, aux fêtes de Jeanne d'Arc, célébrées, chaque année, à Orléans. Receveur fréquent, j'imagine, de coups de souliers dans le derrière, dans sa Loge, il n'a pu refuser de s'affubler de ce ridicule et de cette ignominie supplémentaires » (XII,345). Comme pour Combes, la cible au-delà de Clemenceau est la franc-maçonnerie, présentée comme une communauté servile où les simples membres sont des voyous ou des domestiques, signe absolu de la bassesse.

La crainte de la persécution anticléricale est une constante dans les œuvres de Bloy, même quand le second grand orage du début du siècle est passé. Ainsi, au début de la Première Guerre Mondiale, en octobre 1914, il réagit au regain de l'anticléricisme animé notamment par *La Dépêche de Toulouse* avec la rumeur infâme et au moment où l'on dénonce les conversions forcées, in extremis, dans les hôpitaux (41): « La conspiration franc-maçonnique fonctionne. On fait courir dans les campagnes le bruit que les curés ont payé les Allemands pour nous faire la guerre, et le gouvernement vient d'interdire aux infirmiers de donner des médailles aux blessés » (XIV,112). Bloy ne peut qu'être favorable à ces conversions et la circulaire d'Alexandre Millerand, ministre de la Guerre du gouvernement Viviani, le choque: « On me communique le texte de la circulaire de Millerand concernant les médailles et les objets de piété qu'il faut se garder de distribuer aux malades. Elle ne lui fait vraiment pas honneur. Ce pauvre ministre obéit à des consignes qui doivent singulièrement le dégoûter ». Même s'il est plus

modéré qu'à l'égard de Clemenceau, car il fonde quelques espoirs en Millerand, nous le reverrons lors de la parution de *Jeanne d'Arc et l'Allemagne*, l'explication obéit au même schéma typique de la droite de l'époque (42): c'est une consigne franc-maçonne, la vie politique s'explique par cette conspiration des francs-maçons, modèle de compréhension récurrent, de même que la mythologie d'écrivain de Bloy lui-même est aussi fondée sur une conspiration, schéma qu'il reprend encore pendant la Grande Guerre: « Le gouvernement et l'administration, à tous les étages, sont aux mains de la franc-maçonnerie » (XIV,129), écrit-il en décembre 1914.

À l'égard de l'école de la République, du primaire au supérieur, il reprend les stéréotypes des cléricaux et des intransigeants: les lycées de Paris seraient des « nourrisseries de jeunes pourceaux » (XI,116), l'université est le « borbier » (XIV,11) ou le « cloaque » (XIV,68) surtout si ce sont des professeurs (mais le plus souvent « pions » selon lui) comme Lanson ou Seignobos qui y enseignent. On retrouve ici la même hostilité à l'Université que chez Péguy (43). Ainsi, il prend fait et cause pour l'archevêque de Reims, Mgr Luçon (alors qu'il le vilipendera pour une autre raison pendant la guerre) après sa condamnation à 500 francs de dommages et intérêts pour diffamation à l'égard des instituteurs le 25 février 1910: « On vous confie des enfants chrétiens et vous en faites des petits cochons ». Et Bloy d'ajouter: « ce qui est d'ailleurs tout à fait exact », et de déplorer que la « galette » des 500 francs permette le soir de servir le punch dans le « bordel de la Loge » (XIII,143).

L'école républicaine n'est pas laïque pour lui mais elle inculque l'athéisme (44), fabrique des criminels (XII,334) ou des voleurs, comme le « prouve » une anecdote reproduite avec satisfaction: l'instituteur de Rœux, près d'Arras, ayant eu la malencontreuse idée de montrer des pièces et des billets à ses élèves en guise de leçon de choses, « d'un commun accord, ces citoyens de onze ans revinrent à l'école pendant la nuit, pénétrèrent dans la classe par une fenêtre et firent main basse sur les 520 francs de l'instituteur qu'ils se partagèrent, d'ailleurs, avec loyauté » (XIII,35).

Être institutrice, c'est par nature être bornée: ainsi cette institutrice qui a écrit sur l'histoire de Mélanie Calvat, « institutrice autant qu'on peut l'être et vingt fois incapable de soupçonner le mystère de cette vocation inouïe » (X,263). L'amalgame l'emporte souvent et le mot « instituteur » a des frontières sémantiques très perméables avec « franc-maçon », « athée », ou pour simplifier « imbécile ». L'instituteur aurait même un faciès caractéristique, typique d'une « race »: « J'exhale ma bile devant un gros aubergiste et un individu à basse mine d'instituteur » (XII,112). Cette hostilité à l'instituteur se retrouve dans les « Pense-Petit » de Bourget, qui révisera toutefois son jugement sur leur « antipatriotisme » pendant la guerre (45).

Il est vrai que pour faire bonne mesure, et par une sorte de justice à rebours, Bloy n'est guère tendre avec l'école congréganiste où il a inscrit sa fille. Cette école est en effet assez loin de ce que peut souhaiter un catholique intransigeant et traditionaliste. Non seulement le couvent réclame trop d'argent et trop souvent à son goût (XII,62,91), une « note monstrueuse »

de véritables « commerçantes » (XII,132), mais cette école pour riches est aussi trop mondaine (XII,73) ; une maîtresse n'est-elle pas allée jusqu'à affirmer qu'il est possible de trouver des assouplissements à la règle du repos dominical pour permettre aux parents boutiquiers d'ouvrir le dimanche matin ? (XII,156). Il n'y retrouve pas l'enseignement religieux qu'il souhaite (XII,85), est exaspéré par les mascarades pieuses, occasion de rappeler son hostilité à cette activité impie, par le désordre qu'elle apporte dans la création divine, l'ordre moral des sexes notamment: « Chose vue par Véronique. La pièce était une ânerie absolument quelconque où on voyait Joseph vendu par ses frères. Jacob était figuré par une petite fille affublée d'une BARBE ! À la fin du spectacle, elle allait embrasser, toujours en barbe, la supérieure, profanation bête et basse qui déterminait une délirante allégresse » (XII,93) (46). Il conteste aussi la pédagogie: on y enseigne trop l'arithmétique, concession à l'esprit moderne, sans doute pour se rapprocher de l'école laïque et lutter contre la concurrence: « Trop d'arithmétique pour une fille que nous ne destinons pas au commerce » (XII,88). C'est au point que progressivement apparaît la plus grave accusation pour une école religieuse: à la fin de 1902, l'anathème est prononcé, le couvent Saint-Joseph est décidément diabolique (XII,140).

Contre Léon XIII, le pape « républicain » et contre le Ralliement

Après 1898, continue à être violemment hostile à Léon XIII qui est éreinté, peu de temps avant sa mort intervenue en 1903, dans *Les Dernières Colonnes de l'Église*, au chapitre consacré

à Ferdinand Brunetière, le directeur de *La Revue des Deux Mondes*, d'abord libre penseur, devenu catholique pourfendeur du scientisme, après sa réception par le pape en 1894 (47). Bloy ironise sur ce nouveau « columnat » de l'Église (IV,247-248), récompense injuste pour une « brochure peu apocalyptique » (48), bien au-dessous de *La Comédie humaine* de Balzac qui signifie "RELIGION et science" ou de l'ouvrage d'Ernest Hello (49).

Ce chapitre est l'occasion de résumer les griefs contre Léon XIII que Bloy imagine devant Dieu en train de lui rendre des comptes. Retrouvant la période de Bossuet, mais d'un Bossuet ironique, Bloy continue ses variations sur un reproche qui au fond reste le même depuis les années 90: le manque, selon lui, d'intransigeance catholique de ce pape, qu'il accuse d'avoir été un « dissipateur du *Syllabus* » (IV,249); d'avoir tenté une réconciliation inouïe de l'Église avec la modernité et la République, en sacrifiant ainsi les vrais catholiques: « Quel compte rendra cet intendant qui a enfoui le talent de son Seigneur, ce berger qui a sacrifié les brebis pour réconcilier les chiens avec les loups? Que répondra-t-il à son Maître, ce premier de tous les Vicaires du Fils de Dieu qui ait encouragé la Canaille et restitué la parole à la servante de Caïphe, silencieuse depuis tant de siècles? Allèguera-t-il « le côté d'où vient le vent », « la queue de la poêle » ou « l'assiette au beurre », au milieu du ruissellement des Anges et parmi les cataractes de Lumière?" (IV,251). Le procès de Léon XIII, comme on peut le noter ici, est aussi implicitement celui d'un pape des lieux communs, propriété normale du bourgeois. Bloy continue à lui reprocher son manque

de fanatisme dans le monde, notamment en ce qui concerne la persécution des Arméniens, comme on le voit dans l'article « Trente ans d'assassinats » de 1903: « Mais que penser de ce Léon XIII qui fait de la politique pendant qu'on coupe en morceaux deux ou trois cent mille chrétiens d'Arménie » (XII,194). Il utilise même, pour montrer le caractère catégorique de la conviction et sa continuité, l'autocitation: « Voici ce que j'écrivais, le 14 mars 1897 ». Ces griefs sont condensés dans une phrase de ce chapitre des *Dernières Colonnes de l'Église* où Bloy fait parler Léon XIII devant son juge suprême: « Enfin, le danger de mes doctrines républicaines et la parfaite abomination de mon inertie pontificale ont été un scandale comme on n'en avait jamais vu » (IV,251).

Ce pape est aussi ridiculisé dans le commentaire du lieu commun « J'ai la loi pour moi » dans la première série de l'*Exégèse*: Bloy y montre le drame subi par une famille catholique qui a accroché un tableau représentant Léon XIII et adoré son effigie: avant, cette famille était « une famille chrétienne à la manière d'autrefois ». « Le père, excellent ouvrier et très brave homme rapportait très exactement le salaire à la maison » et les autres membres de la famille étaient à son image: « C'étaient d'humbles gens d'une candeur extrême qui voulaient devenir des saints. Une tête d'épingle jetée sur leurs bonnes intentions ne serait pas tombée par terre ». Mais leur dévotion pour la « représentation chevaline et tutélaire de Léon XIII » les a perdus: « Le malheur sauta sur eux et ils furent abandonnés comme des maudits. Le père fut laminé par une machine sous l'œil d'un patron qui ne réclama rien pour lui-même (...).

La mère, à son tour, mourut de chagrin (...). Enfin, le jeune garçon fut rencontré, quatre ans plus tard, devenu juge de son siècle et maquereau de ses deux sœurs » (VIII,35-36). Au fond, mais par absolu religieux, Bloy compose une sorte de conte cruel qui ridiculise les adorateurs de Léon XIII, en parallèle aux *Caves du Vatican* d'André Gide ! L'exégèse ne va d'ailleurs pas sans ambiguïté car si la « politique », mot méprisé, de Léon XIII est visée, ou plus exactement une caricature polémique d'une politique qui a montré pourtant ses limites démocratiques et qui a rappelé le rôle des élites dans l'encyclique *Graves de communi* de janvier 1901 (50), on a l'impression que par volonté de n'épargner personne, comme l'indique la digression ironique sur le patron, les velléités de sainteté des ouvriers sont d'une certaine façon fragiles et vaines, de manière générale le catholicisme vrai ne paraît accessible qu'à une élite.

Le crime profond de Léon XIII, c'est donc la politique: il a en quelque sorte abandonné ses prérogatives supérieures de pape pour entrer dans la corruption du monde, piège que Pie IX avait esquivé en 1870 en affirmant que le pape « ne fait pas de politique ». On se souvient que déjà en 1874, lorsqu'il évoquait ses débuts à *L'Univers*, Bloy se refusait à l'idée d'« entrer » dans la politique: c'est comme pénétrer dans un mauvais lieu, ou plutôt y descendre. Il écrit, dans son *Journal*, juste avant la mort de Léon XIII: « Il y a certainement de bons prêtres qui déplorent l'inertie de Léon XIII dans les affaires d'Arménie et dans la persécution actuelle. Ils blâment en gémissant la

condescendance de ce pontife recevant des Taxil et des Brunetière, mais sans comprendre que son horrible politique est un crime du même genre, plus grand encore » (XII,183). Au passage, Bloy ne se prive pas de rappeler d'autres « fautes » comme l'accueil au farceur hérétique, auteur de livres « pornographiques » contre les papes et fausement converti à la lutte antimaçonnique après 1885, qui a réussi à duper les catholiques (51).

Mais il est particulièrement virulent à l'égard des catholiques qui acceptent de voter, parce que cela correspond aussi à un autre enjeu: la question du Ralliement. Pour lui, les catholiques doivent résolument s'abstenir: en 1899, il rétorque au curé Storp au Danemark qui lui vante la « beauté du suffrage universel » et lui reproche son « système d'abstention »: « Idée de Léon XIII. Impossibilité absolue de faire entrer une idée supérieure dans de tels cerveaux » (XI,320). De même, dans une lettre à son ami tchèque Josef Florian, il écrit en 1906: « Règle sans exception. Tout prêtre qui croit au suffrage universel, est un imbécile ou un serviteur du démon » (52). En 1913, un cardinal est épinglé par Léon Bloy pour prière en faveur des élections (XIV,12). Les réticences à l'égard de l'œuvre d'Émile Baumann portent particulièrement sur cette question. En 1911, à la lecture de *La Fosse aux Lions*, les reproches sont assez véhéments: « C'est une tentative de retour aux idées bonaldiennes et patriarcales du gentilhomme terrien. Cela se passe en Vendée, dernier pays, dit-il, où il y ait encore des paysans chrétiens. Quoique désespéré d'avance, Baumann semble

espérer que ce retour est possible. Le suffrage universel est, hélas ! invoqué » (XIII,242). Cette mise au point permet de mesurer l'évolution de Bloy quant à l'influence de l'un de ses grands maîtres à penser d'autrefois, par rapport à l'époque où il se disait « autoritaire et bonaldien ».

Contre Albert de Mun

Bloy est désormais résolument hostile à la voie adoptée par Albert de Mun, qui a accepté de participer aux élections, de créer un parti catholique dans les années 80 (53): l'époque où Bloy participait - avec réticence il est vrai - aux Cercles ouvriers, de même que celle où il envisageait la présence d'un candidat catholique conservateur sont maintenant bien révolues.

Comme aux hommes politiques de la République, il dénie à Albert de Mun le statut de « grand homme », il n'est selon lui qu'un « imbécile » (XII,69), c'est un être à qui il est impossible d' « attribuer une pensée quelconque (...) généralissime des Bien pensants depuis environ un tiers de siècle », écrit-il dans la seconde série de *l'Exégèse des lieux communs*, « comparable seulement au somptueux imbécile des deux mondes ». Albert de Mun, comme La Fayette, illustre selon lui les deux lieux communs: « Être bien pensant » et « reculer pour mieux sauter ». Sa « pensée toute militaire, bien plus profonde qu'on ne saurait croire, (qui) consiste à reculer indéfiniment pour mieux sauter » (VIII,260). Le reproche porte principalement sur le mode d'opposition à la politique anticléricale qui aurait dû être plus "musclé", ce qui constitue une trahison: « On est en présence de

l'ennemi. Il serait peut-être facile de le vaincre en se jetant sur lui résolument. Mais c'est une chose d'être bien pensant et autre chose d'être casse-cou, surtout quand on a de l'argent et une peau. La *cunctation* classique est alors tout indiquée. On recule fièrement et habilement, abandonnant à l'adversaire tout ce qu'il veut prendre, au besoin en lui envoyant avec générosité des armes, des munitions et des déserteurs, quand on voit flotter sa ligne de bataille. Il y a, d'ailleurs, la ressource de l'amuser, en lui permettant le pillage des établissements religieux ou la torture des pauvres curés et des pères de famille sans défense » (VIII,260).

Le catholicisme rallié lui paraît détestable parce qu'il a affadi l'âme guerrière de la révolte catholique au profit d'une légalité trompeuse (XII,165): « Que dire des catholiques de 1902, commandés par les de Mun et les Gayraud! », s'écrie Bloy à l'époque où il revient au rêve d'un coup de force. L'abbé Gayraud, l'un des tenants de la démocratie cléricale à l'instar de l'abbé Lemire, et élu du Finistère contre le « candidat des châteaux » est lui aussi condamné pour avoir choisi la voie de la légalité républicaine (54).

Bloy ne fonde aucun espoir dans la possibilité pour Albert de Mun de devenir un sauveur de la société catholique, d'autant que pour l'occasion, il paraît allié à Paul Bourget: tous deux sont vilipendés ensemble comme associés de la même vaine et traître entreprise, avec toujours le procès de lèse-virilité: « Bourget est dans la gloire. Je viens de lire un immense article de M. de Mun, Dieu des catholiques lâches, sur *La Barricade* qu'il admire.

Bourget offre la violence, de Mun offre la fraternité. Ces deux eunuques vont sauver la société » (XIII,132), lance-t-il dans son *Journal* en janvier 1910. Après sa mort (en 1914), Albert de Mun ne laisse pas à Léon Bloy un souvenir ébloui: l'article nécrologique d'Edmond Rostand dans *L'Écho de Paris*, l'organe de la droite catholique et nationaliste auquel collaborait le défunt (55), dont Bloy reçoit « la rognure d'un vieux numéro » en septembre 1916, est selon lui un « monument du crétinisme le plus rare, par Edmond Rostand » (XIV,252).

De même, l'autre voie du Ralliement, plus à gauche de Marc Sangnier est condamnée, mais après une période d'hésitation.

Contre Marc Sangnier et *Le Sillon*

C'est à partir de 1904 que Bloy évoque Marc Sangnier (56) dans son *Journal*, assez longtemps après les récréations de la crypte, la création du *Sillon* en 1898 et d'un mouvement catholique plus populaire que celui d'Albert de Mun, influent grâce à sa revue en province, ses « instituts populaires » et ses meetings encadrés par la Jeune Garde depuis 1901: c'est le moment du passage du militantisme surtout catholique, bien qu'empreint d'idéaux démocratiques, au terrain plus politique, l'époque où *L'Autorité*, après avoir été favorable (Marc Sangnier est même classé à droite aux élections de 1902), commence à se déciller sur la véritable nature du mouvement; en 1903, *L'Action française* a entamé la première polémique contre Marc Sangnier.

Bloy note dans son *Journal* au 4 mars 1904: « Dans *L'Autorité*, réplique de Marc Sangnier à Paul de Cassagnac lui disant: " Vos intentions sont bonnes, votre œuvre est mauvaise,

puisque vous êtes républicain. " Malgré la réplique, j'ai l'ennui de penser comme Paul de Cassagnac. Je ne crois pas qu'il y ait une œuvre plus vaine que le *Sillon* » (XII,219). Mais malgré tout, la condamnation de l'époque n'est pas rédhibitoire: « Seulement Sangnier, malgré des idées fausses, va tout de même, vers les pauvres. Je suis donc avec lui et je veux le lui faire savoir. Envoi de *La Femme pauvre*: " Marc Sangnier, qu'avez-vous à faire de ce vieux cadavre de Cassagnac, lorsque vient à vous le vivant qui signe ces pages? »(XII,219). Au fond, nous sommes ici au cœur de ce qui provoque les paradoxes bloyens (et présentement une hésitation inédite dans la condamnation souvent plus fulgurante): une adhésion sentimentale et une émotion suscitée par le sort du pauvre qui ferait pencher la balance du côté de Sangnier; une adhésion intellectuelle à des principes (notamment antidémocratiques) qui amène à le réfuter et à être du côté de Cassagnac, malgré les réticences à endosser une opinion reconnue.

Mais c'est l'opinion du second qui fait vite autorité. En novembre 1905, Marc Sangnier est devenu une parodie d'apôtre: Bloy le ridiculise de même que Charles Péguy se gausse de sa « candeur » démocratique et de la Jeune Garde (57). Il nie le charisme de Sangnier contrairement à François Mauriac dans *L'Enfant chargé de chaînes* bien que le point de vue de celui-ci soit aussi critique (58): « Marc Sangnier, dit l'évangéliste par les petits jeunes gens du *Sillon* !!! Chaque dimanche on beugle son journal, *L'Éveil démocratique* à la porte du Sacré-Cœur. Ah! que j'aimerais mieux le sommeil et le silence! J'ai lu cette feuille. C'est au-dessous même de *La Croix* et du père Bailly »

(XII,285). L'assimilation de *La Croix* et de *L'Éveil démocratique*, l'hebdomadaire du mouvement lancé le mois précédent et qui permet à Marc Sangnier de mener un certain nombre de campagnes, par exemple contre la Taupe, révélatrices d'un engagement politique croissant du *Sillon* (59), montre le degré de mépris bloyen. Pour lui, *La Croix*, l'organe quasi officiel du catholicisme, engagé sous Léon XIII plutôt aux côtés d'Albert de Mun et de l'Action libérale, même s'il est poussé à revenir à plus d'intransigeance sous le pontificat de Pie X (60), reste sous le signe d'une médiocrité superlative: la Bonne Presse pour Bloy est une « chienlit » (XIII,103), une véritable « pâtée à cochons » (XII,232). *La Croix* est même une « feuille du Démon » (XII,348), paradoxalement pour un journal qui dénonçait souvent la présence réelle du diable: Bloy sur ce plan n'a pas changé d'avis depuis l'époque où il condamnait l'interprétation de l'incendie du Bazar de la Charité par ce journal.

Dans cette mesure, Bloy est pleinement satisfait de la condamnation par le Pape Pie X de Marc Sangnier et du *Sillon* en 1910. Il rejoint en cela l'épiscopat traditionaliste, pour une part proche de *L'Action française* qui a fait pression pour cette condamnation et l'a accueillie avec soulagement (61): « *Le Sillon* est condamné par le Pape. Marc Sangnier qui se croit un homme providentiel et nécessaire, déclare qu'il poursuivra personnellement sa propagande démocratique. Au fond, Sangnier est une victime du Pape. Il a cela en commun avec tous les hérétiques à leurs débuts » (XIII,195). La condamnation est cette fois radicale et signale l'exclusion du statut de grand

homme, l'action politique vulgaire et agitatrice de la propagande, et surtout l'hérésie qui projette violemment Marc Sangnier hors de la sphère sacrée dans le monde des erreurs diaboliques. Malgré la soumission d'abord spectaculaire, Bloy ne croit pas à un abandon: il est vrai que Marc Sangnier annonce qu'il continuera sur le plan plus strictement politique un mouvement, qui rentrera en grâce auprès du Saint Siège avec le pontificat de Benoît XV (62).

En 1912, Bloy s'étonne encore qu'un jeune prêtre de la Sarthe qu'il s'est « onéreusement » chargé d'instruire montre de l'amour pour « le bellâtre Sangnier que sa tendresse à l'égard des indigents ruine si peu et dont le dénuement intellectuel est à faire pleurer » (XIII,315). Cette sentence sans appel est confirmée en juin 1914 quand Bloy écrit que Marc Sangnier croit encore « au Thabor démocratique lorsque les Turcs sont aux portes de Byzance » (XIV,79): le dirigeant du Sillon est devenu l'archétype de l'erreur démocratique (et par conséquent dans la perspective bloyenne de la sottise). Et cela vaut pour toute entreprise de conciliation des catholiques avec le système démocratique hérité de la Révolution: en 1903, la réponse au père Maumus, qui affirmait que l'Église doit être de son temps et s'adapter, accepter les droits de l'homme, les acquis de la Révolution, la démocratie de la IIIe République, avait claqué de la même façon: ce n'était qu'un « péremptoire crétin » (IV,292-293) qui ne méritait pas qu'on lui oppose un quelconque argument.

Cependant, le pontificat de Pie X va apporter un soulagement à Léon Bloy, et redonner vigueur au rêve de théocratie.

Théocratie toujours: le bon Pie X

Au début du pontificat de Pie X, Bloy est assez sceptique: on sort de 25 ans de papauté « politique »! « Un Italien et un vieillard » (XII,186) écrit-il après le conclave de 1903. Mais l'intransigeance et l'opiniâtreté de Pie X (63) vont lever les soupçons: il devient décidément un bon pape. Au point que Bloy envisage de nouveau que la théocratie puisse être absolue dans le réel, c'est-à-dire radicale. Ainsi en 1908, il rêve d'un nouveau Grégoire VII, pape autoritaire comme son successeur Boniface VIII déjà rencontré, et même davantage parce qu'il a mis le pouvoir laïque au pas et l'a obligé à s'humilier à Canossa (64): il s'imposerait d'abord à sa hiérarchie en « génie dominateur » (XIII,82). Mais cela reste malgré tout une hypothèse si idéale que Bloy hésite à l'adopter, de même qu'est improbable l'acceptation de son projet de livre sur La Salette: « Mais je n'y crois pas. Ce serait trop beau et Dieu est trop mécontent de ce monde. Le mal est sans remède aujourd'hui. Il est trop tard. Les châtements sont devenus nécessaires, inévitables, et quels châtements! » (XIII,82). L'attitude de Pie X fait donc naître l'espoir, mais un espoir, pour essayer une affreuse paraphrase, qui consiste à croire à un redressement théocratique dans la réalité mais finalement sans trop y croire en quelque sorte, en le gardant intact dans l'idéal. En fait, la réussite de la théocratie terrestre pourrait même être un obstacle à la réalisation de la monarchie divine directe!

De même, Bloy s'enthousiasme de la condamnation de l'affairisme en janvier 1911: « Décret du Pape blâmant avec

énergie les prêtres d'affaires, tous ceux, réguliers ou séculiers, qui prennent part à des opérations industrielles ou financières, de quelque nature qu'elles soient. Ordre leur est donné de se démettre dans le délai de quatre mois. Coup terrible pour un grand nombre. Pie X mourra assassiné, très probablement » (XIII,220). Au fond, même si la théocratie réelle est un combat d'arrière-garde, elle doit être essayée car ce n'est pas sans un plaisir intense que Bloy enregistre ces derniers soubresauts: ils ont au moins la vertu de faire enrager les complices du monde moderne, même s'il n'existe aucune possibilité d'enrayer une évolution irréversible. On voit aussi les limites d'une théocratie repliée au sein du dernier carré que forment les ultimes survivants du vrai catholicisme et de l'Église, le seul véritable monde pour Bloy. Il aime en Pie X le pape qui ne fait pas de politique, en se plaçant sur le terrain religieux, sans adhérer toutefois aux projets de parti cléricale, non évoqués, même s'il récuse Albert de Mun à l'instar du pape (65): en fait, la création d'un parti cléricale n'en revient pas moins à entrer dans le jeu de la politique réelle elle aussi récuse. Ce projet est d'ailleurs le reflet du piège que Bloy va esquiver dans le mythe: créer un parti, c'est entrer dans le mauvais lieu.

Sous le pontificat suivant, la question de la réalisation de la théocratie ne se posera d'ailleurs même plus: dès son élection en 1914, Benoît XV rejoint Léon XIII parmi les papes réprouvés: Léon Bloy est scandalisé de lire dans *Le Matin* que le nouveau pape va retrouver l'orientation de Léon XIII: « "L'Église a trop souffert", dit-il, "du divorce pratiqué par Pie X entre la sainteté

et la politique "!!! J'offre un million à celui qui m'expliquera cette phrase » (XIV,99). En plus du terme sacrilège de « divorce » pour un pape intransigeant, le refus de comprendre montre ce qui est justement le fond de la pensée bloyenne: le religieux doit s'imposer au politique et il ne peut exister dans cette mesure de politique séparée du religieux car dans ce cas elle est impie et usurpatrice, c'est tout le sens du procès de la République. C'est au point que Bloy lit des signes de la politique de Benoît XV sur son visage: « Le successeur de Pie X n'a rien fait jusqu'ici, mais sa figure n'est pas sympathique. On le dit, hélas! politicien à la manière de Léon XIII, et je tremble » (XIV,116), note-t-il en novembre 1914.

Nuances: la question du vote

Le rejet de la République et au-delà de la politique ne va pas toutefois pas sans nuance ou même sans ambiguïté. La plus frappante apparaît en 1912 où Bloy lance, un peu trop péremptoirement sans doute: « Je me glorifie de n'avoir jamais voté » (XIII,315). Or, il a malgré tout voté, à contre-cœur il est vrai ... en 1910, à l'époque où il approfondissait sa réflexion sur le suffrage universel avec Henri Barbot! (66). L'écart est donc profond entre l'absolu rejet dans la théorie mythique et la relative acceptation dans la pratique et la basse réalité.

D'autre part, certaines réflexions sur des possibilités de vote montrent quelques failles dans l'absolu, plus accessible à la nuance qu'il n'y paraît: en 1906 notamment, Bloy suggère qu'il

qu'il serait favorable à un vote familial, une idée qui circulait dans les milieux catholiques traditionalistes à l'époque, éviction feutrée du vote féminin: la proposition d'accorder le droit de vote aux femmes était jugée « subversive » par Maurras et certains catholiques (67). On trouve la proposition de vote familial aussi chez le jeune Claudel (68). Il est vrai que la condition fixée par Bloy pour l'accepter semble assez irréalisable pour que ce soit une hypothèse absolue: « Le vote familial, proposé dernièrement, me paraît une idée juste, puisqu'il reconstruirait la famille. Mais il faudrait auparavant abolir le divorce. Tout cela est impossible aujourd'hui » (XII,301). Toutefois, cela révèle une sensibilité relative aux courants politiques du temps qui font de Bloy sur ce plan le contraire d'un solitaire isolé sur sa montagne.

Poincaré: un Président toléré

Certes, dans la seconde série de *l'Exégèse des lieux communs*, Bloy regrette la présence de Poincaré dans des situations qui selon lui ne sont pas à son honneur. Ainsi, il déplore sa présence à la Sorbonne au « cinquantième anniversaire de l'entrée de M. Judas-Ernest Lavis, membre de l'Académie prétendue française, dans l'École normale supérieure dont il est maintenant le directeur », confirmant en cela son hostilité à l'Université: « C'est sur ce dernier échelon du crétinisme universitaire que Poincaré, successeur de Louis XIV, de Napoléon et de Fallières, a serré la main du savant Lavis » (VIII,235). Il se livre aussi au passage à un calembour sur l'élection du Président en 1913: « M.

Raymond Poincaré, élu fraîchement ou fraîchement élu Président de la République en conséquence d'une admirable cuisine parlementaire, avait tenu à honorer de sa figure cette farce jubilatoire » (VIII,135). Toutefois, Poincaré, l'homme d'ordre et d'orientation nationaliste est présenté de façon plus positive, avec une sorte d'identification inédite à l'occasion de l'inauguration en novembre 1913 du monument de l'écrivain moraliste et ancien maire de Bourg-la-Reine André Theuriet, mort en 1907. Bloy qui figure parmi les assistants, semble partager l'ennui de Poincaré pour les cérémonies officielles: « Grande rumeur à Bourg-la-Reine. C'était aujourd'hui l'inauguration d'une ridicule statue d'André Theuriet qui fut maire de la ville et glorieux académicien, cérémonie présidée par Poincaré, Faguet devant expectorer je ne sais quoi. Tout cela sous la pluie et dans la boue. La ville entière est sur pied et la foule est compacte sur le passage de ce malheureux Président, condamné par sa fonction à toutes les farces de ce genre. J'aimerais mieux casser des silex » (XIV,44). La nuance plutôt apitoyée est du moins inédite dans le mouvement continu d'éreintement des présidents républicains, dans un absolu considéré souvent de façon trop monolithique.

La vision sociale, bien que fondée elle aussi sur des principes absolus, n'est pas non plus inaccessible à de légères nuances.

CHAPITRE 3: La vision sociale: le repli, entre ordre et anarchie

Radicalisation du discours antibourgeois

Le séjour de la famille Bloy à Lagny-sur-Marne en banlieue, rebaptisé féroce­ment « Cochons-sur-Marne » après le retour du Danemark est l'occasion de vérifier la haine du bourgeois. L'éreintement en est systématisé dans le *Journal* mais aussi dans l'œuvre en quelque sorte écrite pour le ridiculiser, *l'Exégèse des lieux communs*, constance mise en évidence par la reprise d'une seconde série en 1913.

Bloy poursuit le procès traditionnel du bourgeois, nécessairement inculte et aux antipodes de l'art (1). Il est en effet inapte à l'émotion esthétique et ne voit que le propos égrillard. Ainsi ce ridicule propriétaire « ancien domestique et très-vieux drôle, qui a cru lire je ne sais quelles pages de moi, accompagne sa poignée de main ignominieuse de ce jugement décisif, souligné d'ailleurs, par un admirable clignement d'yeux malins: - Ah! Ah! monsieur Léon Bloy, vous écrivez des polissonneries! » (XI,187). En 1907 encore, longtemps après la mort de son ami, Bloy se souvient de la condamnation de Villiers de l'Isle-Adam: le bourgeois est le « Tueur de cygnes » (2). Telle mercière croit que le latin est une injure (XII,354).

Le bourgeois est du côté du modernisme diabolique et à l'opposé de l'art véritable: « Avec le Bourgeois, il ne peut jamais être question d'une œuvre d'art, à moins qu'on ne veuille parler d'un pont métallique, d'un tunnel ou de toute autre hideuse besogne du même genre que les bourgeois suréminents,

c'est-à-dire les Ingénieurs des ponts et chaussées, ne se gênent pas le moins du monde pour nommer travaux d'art » (VIII,107-108). Cela rappelle le « mécanicien » Eiffel et sa « Babel de fer » de l'époque du *Gil Blas* (II,197). Le bourgeois est par excellence l'amateur de ces nouveautés diaboliques et criminelles que sont l'automobile ou la bicyclette qu'il confond aussi avec l'art: « La bicyclette et l'automobile sont furieusement artistes, savez-vous? (...) Le courant est si impétueux qu'on peut craindre que, dans une ou deux générations, les fils de bourgeois ne soient tous des Albert Dürer, des Shakespeare ou des Beethoven et que la Bourgeoisie ne périclète étouffée par l'art » (VIII,173). Il est radicalement hors de la sphère culturelle du livre: « Le commun des bourgeois ne lit rien du tout et, par conséquent, n'a pas de livre de chevet. Le seul livre capable d'intéresser un marchand de nouveautés ou un entrepositaire de vins en gros est son livre de caisse, un énorme *in-folio* à coins de cuivre qu'on ne se représente pas sous un traversin" (VIII,156). Le bourgeois est inférieur au sauvage, car il est capable de détruire la nature pour de l'argent ; à propos de l'abattage des peupliers voisins, Bloy s'insurge : « Les sauvages ont une crainte obscure des forces naturelles (...) Mais le bourgeois, brute supérieure, est incapable de cette crainte » (XII,204-205).

Le modèle de l'animalité résumée dans le cochon perdure: le bourgeois, c'est « le cochon qui voulait mourir de vieillesse » (XIII,155). La formule est ressassée et devient un des leitmotifs bloyens (3). L'animalité offre elle aussi un filon rhétorique vengeur, car le bourgeois réalise selon Bloy la laideur et l'animalité superlatives, sa femme n'est que « femelle » et la vision de la catégorie se fonde dans l'animalité dégradée elle-même en « vermine » (XII,102).

Le bourgeois est par excellence l'instrument ironique de la lecture dans le miroir paulinien qui résume le mal profond de la société moderne où tout est à l'envers. Ainsi le bourgeois a des ambitions à rebours qui font de lui l'opposé du grand homme (d'où son illégitimité politique), car « tout bourgeois a l'ambition d'être cocu »: c'est pour lui une satisfaction identique à la gloire napoléonienne (VIII,242).

Du point de vue politique, la bourgeoisie est toujours un moyen de disqualifier les hommes politiques ordinaires, de leur dénier la qualité de grands hommes. Il en est ainsi d'Émile Loubet (élu président de la République en 1899), c'est l'accusation de bourgeoisie qui prévaut, négation de la légitimité, même a posteriori en 1909, son mandat s'étant achevé en 1906 (4): « Sur la proposition d'un orateur, le Congrès des *Classes moyennes* a acclamé M. Loubet, "Président des Bourgeois de France" !!! » (XIII,121).

En réalité la bourgeoisie en tant que statut a des ramifications multiples. Le mot apparaît dans la querelle qui oppose Bloy à Henri de Provins, le défenseur de la cause naundorffiste, ce qui permet une mise au point sémantique de la part de l'auteur du « Fumier des lys » car il s'entend rappeler qu'il a reçu de l'argent pour sa participation à la cause: « D'abord, je n'ai jamais pensé que vous étiez un bourgeois. Il s'en est tellement fallu que j'ai senti, au contraire, pour vous, une sympathie très-vive, une amitié presque tendre qui n'aurait pu naître si vous aviez été un bourgeois; mais je serais forcé d'en voir un en vous, décidément, si vous vous obstinez à croire, comme vous semblez le faire, que je ne pense qu'à l'argent et

que je mesure strictement la valeur morale ou intellectuelle des personnes à la quantité de monnaie qu'elles me donnent » (XI,239). La mise au point montre que le bourgeois, c'est au fond celui qui cède à la pression de l'argent, à quoi Bloy oppose la valeur morale: l'importance de l'argent dans ses constructions mythiques est aussi une façon de le neutraliser. La bourgeoisie apparaît aussi comme concept de classe, ainsi à « Cochons-sur-Marne », Bloy dénonce « le sens pratique dont s'honore à juste titre la classe bourgeoise » (XII,46). Les « bourgeois » du *Gil Blas* sont aussi des « capitalistes » (5).

Mais en réalité, est bourgeois qui il veut, car la bourgeoisie, c'est aussi l'infériorité intellectuelle: ainsi, il se propose de démasquer dans le curé Storp, le prêtre de la paroisse catholique minoritaire du séjour au Danemark en 1899-1900, le « terrible bourgeois allemand qui est en lui. (...) Vous avez de l'argent et je n'en ai pas. Donc nous ne pouvons nous entretenir ni de politique, ni de philosophie, ni d'art, ni d'histoire, ni de religion, ni de quoi que ce soit » (XI,284). Ainsi le bourgeois du seul fait qu'il a de l'argent a été déchu de l'ordre intellectuel; en fait, il n'a pas d'âme, ni d'esprit: pour la bourgeoise, l'âme de son mari c'est sa caisse (VIII,248). La tare de la bourgeoise finit d'ailleurs par s'étendre majoritairement à toute une société comme une épidémie car elle est la synthèse des trois tares rédhibitoires que constituent l'irréligion, le matérialisme et l'infériorité intellectuelle qui en découle.

La bourgeoisie n'est pas seulement un statut social, mais une nature humaine: chaque classe a ses bourgeois, il en existe dans

toutes les catégories. Toute la population de « Cochons-sur-Marne » par exemple se résume en réalité à la bourgeoisie, à l'instar de cette « Mme Tugarle », veuve du propriétaire avec qui Bloy est en procès en 1900 et qu'il classe de façon paradoxale à la fois comme « cuisinière » pour ses « insolences » et comme « bourgeoise jusqu'au fond des tripes » (XII,40) pour son âpreté à réclamer son argent. Aussi, il ne paraît pas contradictoire pour Léon Bloy d'accoler bourgeoisie et pauvreté: « Au fond, tous les bourgeois se valent. En voici deux à côté de nous, l'homme et la femme. Ils paraissent meilleurs que d'autres parce qu'ils sont pauvres. S'ils devenaient riches, ils seraient exactement des *bourgeois riches*, amis et serviteurs des démons, et ils monteraient au Calvaire, après déjeuner, pour y conspuer Jésus en sa Croix » (XII,244).

La bourgeoisie apparaît même comme une véritable race, au sens mystico-atavique, selon le concept étendu de l'« addition de la race » hérité de Blanc de Saint-Bonnet: il en a ainsi de la femme de l'ami « lâcheur » qui laisse insulter l'hôte Léon Bloy, « basse bourgeoise issue de domestiques ». Et l'offensé d'ajouter, confirmant l'idée d'une nature profonde et non d'un accident social: « La drôlesse, que je veux croire aussi fidèle à son mari qu'à son extraction, m'abhorre instinctivement » (XI,29). En fait, le bourgeois réalise l'horreur de la promiscuité sociale, notamment à l'église qui devrait être un lieu préservé de l'idéal: « J'ai un tel dégoût des bourgeois d'ici que j'en arrive à craindre d'aller aux offices du dimanche où je suis sûr de les rencontrer. Sensation d'être parmi les scolopendres et les punaises » (XII,87).

La dénonciation de la bourgeoisie est esthétique mais aussi idéologique, avec les accents d'un socialisme coléreux, résurgences du babouviste d'autrefois en réalité non totalement enfoui (6), accents perceptibles par exemple en mars 1906, au moment de la catastrophe minière de Courrières qui déclenche une série de mouvements sociaux (7): « Énorme malheur de Courrières. Mille ou douze cents mineurs écrasés ou brûlés. Torrent de sang et de larmes pour couler avec le champagne ou le chambertin des capitalistes bien pensants » (XII,297).

Ces accents sont d'autant plus perceptibles s'il s'agit d'éreinter l'écrivain bourgeois (du moins celui que Bloy classe comme tel dans sa propre mythologie) de sorte que, si l'on oubliait la vision en arrière-plan de l'ouvrier, presque aussi négative, on pourrait s'y tromper. On le voit dans les attaques contre Paul Bourget afin de démasquer sa « trahison » bourgeoise. Dans l'article « Histoire du cochon qui voulait mourir de vieillesse », il se lance dans une violente diatribe contre le succès de la pièce *La Barricade* en 1910 (8). Pour lui, le passage de Bourget du roman psychologique dans un contexte mondain à la pièce sociale est sous le signe d'une double trahison, signe de la déchéance de l'auteur du *Disciple*: il a d'abord été l'écrivain de l'aristocratie: « Heureux garçon , tu fus reçu dans d'aristocratiques salons que tes ancêtres auraient pu froter » (XIII,158). Il s'est ensuite abaissé vers la bourgeoisie, en devenant son complice: « Et voici que tu te retournes vers les bourgeois. Tu t'agenouilles devant leurs caisses et leurs grands livres et tu leur conseilles, quoique avec prudence, d'assommer

leurs ouvriers, comme si quelque chose te forçait à découvrir tout à coup l'existence de ces misérables prolétaires qui ne te menacent pourtant pas et qui t'ignorent, d'ailleurs, si profondément » (XIII,158). Bloy ici adopte les attaques qu'on trouve plutôt dans la presse de gauche à l'époque contre Bourget, qui voyait dans la pièce un encouragement à la répression bourgeoise, loin de l'intention du constat neutre et impartial de l'auteur (9).

Bloy néglige la division entre les ouvriers du désordre et ceux de l'ordre pour insister sur l'image du bourgeois de la pièce faussement présenté selon lui comme un être fragile et une victime: « La RÉSIGNATION du Bourgeois! Voilà quelque chose de tout à fait nouveau. Jusqu'ici tout le monde croyait que le Bourgeois était simplement l'être le plus armé qu'il y eût sur terre et qu'il n'avait aucun besoin de résignation. Eh! bien, tout le monde se trompait. Le Bourgeois n'est pas armé pour un sou et il abuse de la résignation » (XIII,156). Le bourgeois reste pour Bloy l'exploiteur malhonnête, protégé par la loi, selon un discours qui approche de l'anarchisme, et qui permet au passage de dire leur fait aux propriétaires de maisons de la part du locataire qu'il est: « Un industriel qui gagne de mille à dix-huit cents pour cent sur l'estomac des pauvres bougres; un propriétaire enrichi par l'usure et la vente à faux poids des plus sales marchandises, qui loue très cher des nids à punaises et qui *a la loi pour lui*; l'un et l'autre gardés, protégés par toutes les forces sociales, instantanément mobilisées, quand il le faut » (XIII,156). Pour Bloy, le discours de Bourget est un piège

lénifiant car le vrai désir du bourgeois est de massacrer le pauvre: « Assez de sophismes, assez de rêveries poétiques ou humanitaires! Le Bourgeois ne sera vraiment beau et fort, vraiment intégral, que lorsqu'il assommera les pauvres, sans phrases. C'est ce qui est exprimé par Bourget dans cette langue fine et nuancée dont il détient le mystère: " Empoignez une barre de fer et descendez-la sur la gueule au premier qui viendra vous embêter. " Tel est le fond de sa pensée, le cri de son cœur, l'ombilic de son drame » (XIII,156). Et d'indiquer au passage son reniement définitif de Bonald, qui a aussi influencé Paul Bourget: « C'était l'opinion de cette haute andouille qui fut le vicomte de Bonald, infiniment admiré par lui » (XIII,156).

Au fond, Bourget confirme sa trahison en faveur du bourgeois dont il montre la victoire finale, et le discours bloyen prend de curieux accents socialistes: « Le capital, c'est-à-dire le Bourgeois ne triomphe-t-il pas à la fin? » (XIII,156). « " Bourget est du côté du *manche* de la barricade ", a dit un mauvais plaisant qui voyait très clair » (XIII,156). Bloy continue en dénonçant la source du psychologisme de la pièce, où il ne voit que mécanique: la séparation irrémédiable en deux classes de l'ouvrière et de son patron: « Et alors, pour être juste et parce qu'on n'est pas de bois, il a donné pour maîtresse au patron une de ses ouvrières » (XIII,156). On pourrait presque croire à la défense de l'ouvrière, cette ouvrière qui dans la pièce refuse le mariage bourgeois qu'on lui propose: « Les classes, la distinction des classes, voilà une chose à laquelle Bourget tient par-dessus

tout. Cet enfant de pion deven académicien et sportsman réproûve les mélanges (...) Ouvrière et femme d'ivrogne, tu le seras à perpétuité ma pauvre petite. La psychologie de Paul Bourget et la défense sociale l'exigent » (XIII,157). Mais la condescendance ne va pas jusqu'à l'identification: la distance demeure. Elle n'est que l'arme d'un moment.

En effet, si le discours antibourgeois s'est radicalisé, si cet article et d'autres textes de l'époque suggèrent une évolution dans le discours sur les ouvriers, il serait hâtif de conclure à un virage au socialisme par haine du bourgeois et à un retour aux origines populaires naguère reniées.

Les ouvriers

L'ouvrière de *La Barricade*, malgré l'apitoiement apparent qu'elle suscite n'est pas éminemment sympathique (de même que le troisième personnage de l'ouvrier), elle est aussi la cible de l'ironie bloyenne: « Mais cette petite ouvrière qui n'est pas moins juste que Bourget et qui n'est pas non plus en bois de tulipier, "l'enfant du peuple dans sa simplicité", le trompe avec un ouvrier alcoolique, c'est vrai, mais plein d'héroïsme et de lectures » (XIII,156). Il est vrai que la cible est le personnage de Bourget, mais justement la comparaison « désobligeante » avec la réalité montre que Bloy ne croit guère au fond aux qualités morales chez un ouvrier ou une ouvrière: « Sa petite ouvrière, maîtresse du patron et amoureuse du pochard héroïque, laquelle est, tout le long de ce drame, comme une mite sous un camembert, cette simple fille du peuple *refuse* d'épouser ledit

patron, homme ragoûtant, quoique très mûr, qui lui offre généreusement le mariage, parce qu'elle ne veut pas sortir de sa classe en devenant "une dame", sentiment bien naturel, on en conviendra, et fameusement observé » (XIII,157). L'ironie démasque le doute quant à la vraisemblance d'une telle attitude chez une ouvrière réelle sans volonté de plaider pour « l'enfant du peuple » : « La tentation du patron est la galanterie, la tentation de l'ouvrier est l'apéritif » (XIII,156).

La conviction que l'ouvrier sans la foi est un enfant populaire, facilement manipulé, demeure. Ainsi en juillet 1908, à propos des manifestations de Villeneuve-Saint-Georges (10) qui provoquent un affrontement des grévistes et de la troupe, la solidarité de l'ancien combattant l'emporte et amène une condamnation de l'ouvrier manipulé: « Massacre de Villeneuve-Saint-Georges. Bataille entre soldats et grévistes, les premiers forcés de se défendre, les seconds exaspérés jusqu'à la frénésie par l'ignoble, féroce et vingt fois stupide Confédération du Travail qu'encouragent les scélérates crapules qui constituent le gouvernement de la France » (XIII,58). De même, à propos des funérailles d'un ouvrier tué dans une manifestation en juin 1910, faubourg Saint-Antoine, Bloy condamne autant l'opresseur que l'opprimé, les renvoyant dos à dos: « Lu dans *Le Journal*, le récit d'une vraie bataille de Paris. Funérailles d'un ouvrier tué dans une précédente bagarre entre grévistes et agents, faubourg Saint-Antoine. Dix mille manifestants, drapeaux rouges et noirs. Syndicalistes d'une part, agents et dragons de l'autre, 250 blessés dit-on. Il faudrait une nouvelle Pentecôte pour faire comprendre à ces pauvres ouvriers libertaires, asservis et martyrisés par quelques blagueurs, combien ils sont imbéciles »

(XIII,181). En fait, selon Bloy, les ouvriers incroyants ne savent pas ce qu'ils font, c'est ce qui explique même leur anticléricalisme presque involontaire, comme le montre la réaction devant des ouvriers qui travaillent le dimanche: « Rien à dire. Les ouvriers presque irresponsables à force d'ignorance et de bêtise, diraient qu'il faut bien manger le dimanche » (XIII,28).

Il ne se fait guère d'illusions quant aux possibilités de conversion catholique des ouvriers: l'éreintement de la politique de Léon XIII pour l'exégèse du lieu commun « J'ai la loi pour moi » où l'on voit une famille d'ouvriers mal récompensée pour sa dévotion au pape (VIII,35-36) est au fond à double tranchant: leur sottise a aussi joué un rôle dans cette perdition, même si la cible privilégiée est Léon XIII. Bloy, sur ce plan, partage le point de vue du poète catholique Johannes Joergensen, qui a composé sur lui un article dans la revue *Tilskueren* en 1895 (XI,264), et avec qui il prend contact au Danemark, lorsqu'il condamne « la hideuse canaillerie de la plupart des convertis ouvriers, devenus catholiques par intérêt » (XI,317).

Pourtant, dans la seconde série *d'Exégèse des lieux communs*, apparaît un procès des conditions de vie des pauvres ouvriers: « Mme Purge est rentière et propriétaire d'une maison habitée par d'infortunés ouvriers qui doivent envier le sort des nègres » (VIII,265). La guerre suscite la compassion pour les ouvrières employées dans les usines d'armement, et, malgré un fort patriotisme, il condamne ce « travail homicide qu'on impose aux ouvrières dans les usines de guerre » (XIV,314). Il est possible

que dans ce cas, les amitiés plus nombreuses et les contacts de ses filles avec l'extérieur aient en quelque sorte ramené Bloy vers le monde réel, réduisant en partie la distance mythique.

C'est dans *Le Sang du Pauvre* en 1909 que se marque une nette évolution dans le ton, même si le propos reste essentiellement d'ordre symbolique, selon des paradoxes saisissants: « *Le Sang du Pauvre, c'est l'argent. On en vit, on en meurt depuis des siècles. Il résume expressivement toute souffrance. Il est la Gloire, il est la Puissance. Il est la Justice et l'Injustice. Il est exécration et adorable, symbole flagrant et ruisselant du Christ sauveur, in quo omnia constant* » (IX,87), écrit Bloy en guise d'entrée en matière. Ce n'est donc pas un livre socialiste! Il comporte pourtant une condamnation de l'exploitation industrielle, revue selon le modèle mythique du Château de Pire Aventure, souvenir d'*Yvain* de Chrétien de Troyes (11), dans un chapitre intitulé "Le système de la sueur" (IX,130-134). Le sous-titre anglais de ce chapitre montre d'ailleurs une autre cible privilégiée et la dénonciation de son origine anglo-saxonne : « *Le Système de la sueur! On a peine à comprendre que ces mots impies aient pu être écrits, même en anglais, qui est pourtant la langue de l'injustice, de la dureté infernale, la langue du moins généreux de tous les peuples* » (IX,133).

Rapprochant le texte médiéval et la situation présente, Bloy se propose de montrer que « l'exploitation industrielle qui consiste à faire de l'or avec la chair et le sang des femmes existait déjà » (IX,130). Dans une vision qui retourne à l'âge préindustriel, comme si l'histoire se répétait éternellement, il

évoque encore cette masse exploitée par des potentats vautrés dans l'ombre, « multitude apocalyptique de créatures affamées travaillant, souffrant, mourant, pour assurer les délices de quelques-uns » (IX,132), vision qui dépasse très largement selon Bloy la misère décrite par « le bon Tolstoï » des *Rayons de l'Aube*: "Qu'est-ce que la fabrique dont il parle à côté des bagnes immenses de l'Amérique et de l'Angleterre?" (IX,132).

Il est vrai que la vision est surtout littéraire, le modèle biblique de l'esclavage en Égypte sert aussi de grille de lecture pour la situation française et de concrétisation des statistiques puisées à deux sources: un « excellent » article intitulé « Femmes esclaves » de B. Perié (12) et un livre de Georges Mény *Le Travail à bon marché*: « En dehors des usines la même statistique parle d'une armée barbare, d'une horde famélique de 250000 ouvriers ou ouvrières vivant ou essayant de vivre, à Paris seulement, du travail à domicile, travail des Hébreux en Égypte représentant pour l'exploiteur des bénéfices pouvant aller de mille à dix-huit cents pour cent » (IX,132). L'inquiétude face aux « barbares » rencontrée en 1884 dure malgré tout. C'est surtout le travail des enfants qui suscite la plus forte condamnation, où l'on retrouve les accents du père de famille, pour qui l'enfant est un symbole central: « Car voici l'horreur des horreurs: le travail des enfants, la misère des tout petits exploitée par l'industrie productrice de la richesse » (IX,133).

D'ailleurs, Bloy s'est plu, depuis l'époque du mariage, à se considérer comme un ouvrier: ainsi il a refusé d'être une « putain des lettres » et oppose à ce statut dégradant celui d'« ouvrier »

de l'enluminure (XI,44). « Je ne demande, certes pas, l'aumône, mais je suis l'ouvrier à moitié assommé par la chute d'un échafaudage édifié sans vigilance et je m'adresse à la justice de l'entrepreneur », écrivait-il dans une lettre à Henri Cayssac (13). Il se rêve ouvrier salarié de ses livres: « Dieu voudra-t-il enfin que je vive de mon travail comme les autres ouvriers? » (XII,223), quitte à ce que ce travail exemplaire soit voué lui-même aux gémonies - comme tout travail - lorsqu'il entre en concurrence avec l'idéal monacal: « Le travail est la prière des esclaves. La prière est le travail des hommes libres » (XI,278). De même, il cultive son apparence de terrassier. Dans une lettre à son ami Pierre Termier, il écrit: « Je suis habillé de velours comme un terrassier et (...) j'ai l'air d'une brute » (14). C'est un aspect qui frappe ceux qui rencontrent Bloy, notamment ses amis, le peintre Georges Rouault (15) et Pierre Arrou (16) et qui apparaîent comme constitutif de la légende bloyenne.

Mais si l'ouvrier est parfois considéré d'un œil moins critique, la période classique de Léon Bloy voit la confirmation de l'animosité à l'égard du paysan.

Vision négative du paysan

Les villégiatures dans son pays natal en 1911 (17) et surtout en Beauce à Saint-Piat en 1912 (18) et à Mévoisins en 1913 (19) et 1914 (20) confortent Léon Bloy dans sa vision en repoussoir du paysan. Il est vrai que la villégiature est aussi victime de l'effritement mélancolique, ce qui ne favorise guère une vision positive: « Qu'est-ce que les villégiatures? Besoin étrange

d'*être mal*, trois mois par an » (XIII,316). « Préparatifs de mon exécution annuelle », note-t-il au moment du départ en juillet 1914 (XIV,83).

Dans le Périgord natal, c'est la métaphore de l'empoisonnement des campagnes par l'athéisme et le matérialisme post-révolutionnaires qui l'emporte. « Rivière autrefois chrétienne qui se déroule maintenant, comme un scolopendre venimeux, dans cette campagne de Jésus-Christ que le blasphème et l'avarice ont empoisonnée » (XIII,263), écrit Bloy à propos de l'Isle. Les paysans du Périgord sont frappés d'un « paganisme incurable » (XIII,247). Les métaphores morbides laissent peu d'espoir: le mal est trop profond, d'autant que le curé qui devrait « donner l'exemple à la canaille » est lui-même atteint du même mal (XIII,247). Seuls quelques communicants échappent provisoirement à la contagion de « leur milieu bestial de paysans païens et hypocrites » (XIII,253).

Les paysans beaucerons paraissent pires que des sauvages, même s'il est vrai qu'il s'agit ici de transcender la mélancolie aggravée par le mauvais temps durable: « Quant aux habitants, je ne suis pas assez écrivain pour les traduire. On demanderait volontiers des anthropophages. On aurait au moins la chance d'être rôti et de passer un moment agréable » (XIII,313). Bloy en rencontre un qui devient le modèle de tous, selon le processus de l'amalgame typique: « un parfait rustre m'apportant des notes exorbitantes de camionnage et de jardinage auxquelles il ne veut rien changer, gueulant et dégueulant devant moi son inattaquable probité. Rien à faire. Je suis en présence d'un des

spécimens de la canaillerie et du goujatisme beaucerons. La force de ces ignobles paysans est en ceci que, quelle que soit la preuve de leur mauvaise foi, ils font comme si rien ne leur était dit » (XIII,315-316). De même que le réel oppose son opacité inexpugnable, la surdité du paysan constitue un obstacle infranchissable contre lequel même la colère et l'imprécation sont inefficaces. L'animosité de Bloy contre les paysans beaucerons est d'ailleurs renforcée par le fait que l'image qu'ils lui renvoient de sa propre condition est en porte-à-faux par rapport à ses propres convictions: « Une bonne vieille que Jeanne employait pour le savonnage et la couture est venue, ce matin, tout en larmes, ayant été chassée de la maison de son gendre, parce qu'elle travaille chez nous qui sommes des *bourgeois* (!), c'est-à-dire dans la pensée des paysans, des propres à rien, des gens qui font la noce » (XIV,33).

Bloy adhère en fait à l'idée que le prêtre des campagnes est menacé, comme en pays de mission: il en est ainsi du curé de la paroisse de Yermenonville: « On m'a raconté les tribulations héroïques du curé de cette odieuse paroisse. C'est tout juste si le malheureux prêtre n'est pas assassiné par ses paysans » (XIV,32). De même, la conclusion généralise: « C'est le christianisme beauceron » (XIV,32). Il rapporte avec une certaine complaisance pour sa « manière amusante » le récit de l'installation du curé de Mévoisins « au milieu d'une population hostile qu'il a domptée à force de bonhomie et de ruse paysanne » (XIV,35). L'année suivante, en 1914, la condamnation est toujours animale selon une déviation de la parabole: « On parle de son lamentable troupeau. Il nous dit (...) que ses

paroissiens sont à un tel degré d'abrutissement qu'ils crèvent comme des bestiaux, *sans agonie*, ayant détruit en eux tout ce qui pourrait être l'occasion d'un litige d'âme, à leur dernière heure » (XIV,85).

Dans la seconde série d'*Exégèse des lieux communs*, il reprend le récit d'un curé qui affirmait qu'en 1870, « dans sa paroisse et dans les paroisses voisines, tous les paysans étaient parricides. Quand un vieux n'était plus bon à rien, on l'expédiait sans violence, en lui donnant à manger des choses nuisibles, en lui prodiguant le chaud et le froid, en plaçant un barreau pourri en haut d'une échelle, en lui procurant une chute quelconque; parfois, mais plus rarement, en accrochant une faux tranchante à un mauvais clou juste au-dessus de son lit. Le procédé le plus ordinaire et le plus simple consistait à le laisser mourir de faim et de froid sur les chemins » (VIII,273). Le paysan est donc plus dangereux que le bourgeois parce qu'il cache plus de rouerie et de finesse sauvage que lui.

Il arrive même que l'espoir du dernier bastion du catholicisme que représente la population de l'ouest soit battu en brèche: « l'état d'âme du peuple de Rennes (est) très différent de l'ignoble population beauceronne » (XIV,99) affirme Bloy au cours d'une ultime villégiature mouvementée en Bretagne en 1914, à l'époque des premières batailles (21). Mais la fréquentation d'une bonne d'origine bretonne et le procès-verbal de ses manquements, plus tard, en 1917, amènent cependant à réviser la théorie et à des constats cinglants: « Notre petite bonne bretonne, créature faite uniquement pour

s'occuper du bétail dans quelque ferme, pour garder les oies ou les cochons, devient absolument insupportable par sa stupidité et son insolence. Il faut se débarrasser de cette vermine » (XIV,315).

Sa vision sociale et la conception de sa propre place dans la société reste profondément marquée du préjugé aristocratique.

Le complexe aristocratique

Ce complexe est exprimé par une classification selon les normes du haut et du bas, du supérieur et de l'inférieur: la société française comme la société danoise a ses « basses classes » (XI,272) ou ses « bas étages » (XI,290). Et ces « basses classes » n'ont rien à espérer, même si elles usurpent la connaissance: l'éducation scientiste ou protestante ne fait au contraire révéler leur sottise profonde.

En réalité, Bloy est un nostalgique de l'ancienne aristocratie. Ainsi, ayant à justifier son horreur du commerce comme signe de l'évolution néfaste du monde moderne, il a recours à la justification de l'ancienne élite: « Quand il y avait de la noblesse et des chevaliers libérateurs, le commerce *dérogeait*. C'était une loi absolue, une loi de fond. Le gentilhomme qui se livrait au commerce était, de ce fait, discrédité, disqualifié, déchu, démonétisé, déshonoré, rejeté au sol, racines en l'air. Et c'était parfaitement juste et raisonnable ». Mais, ajoute-t-il en conclusion, « l'arithmétique a remplacé la noblesse » (IX,134). Il ne s'agit pas toutefois de légitimer l'ancienne aristocratie pas plus viable actuellement que ne le sont la démocratie ou la monarchie: ses derniers spécimens sont des caricatures comme

ce « Charles-Louis Tourteau de la Citerne des Lapsus d'Ancône » qui « élevé catholiquement et aristocratiquement, (...) semble avoir tout gardé de la niaiserie puérile de son milieu » (XIII,87). Dans le prolongement de ce que pensait Barbey d'Aurevilly, la vieille aristocratie s'est donc épuisée.

Pourtant, en particulier en raison de la nostalgie d'un Moyen Âge mythique, cela n'évacue pas la force de l'idéal aristocratique: le discours bloyen est d'ailleurs marqué de façon frappante par l'antinomie systématique du noble et de l'ignoble: sont « nobles » en particulier les pages de Léon Bloy lui-même (XI,163), le catholicisme absolu (XI,269), la France opposée à l'Allemagne (XI,277), les amis (XIV,74); sont au contraire "ignobles" le propriétaire (« misérable entre les ignobles », par ailleurs « sale manant » selon une terminologie plus médiévale (XII,160)), la bonne (XIV,314), les journalistes (XIV,196), les interventions de Zola dans l'affaire Dreyfus (XI,251), les « lâcheurs » de Léon Bloy (XI,309), les juifs « race tellement avilie qu'il est impossible de se représenter un *noble Juif* » (XI,122), Combes (XII,137,147), la « guerre » de Clemenceau contre Jeanne d'Arc (XII,345), l'État républicain (XIII,43), l'Allemagne (XIV,41,173), la foule au tribunal (XII,192) ou plus généralement, la foule opposée à l'individu solitaire (ce qui fonde le rejet de la démocratie): « Lorsque les hommes se réunissent, ils ne font ordinairement rien de noble » (XI,285).

Cette force du complexe aristocratique est confirmée par le rejet du *Don Quichotte*: alors que Bloy aime souvent pratiquer

l'ironie pour son propre compte, il déteste dans l'œuvre de Cervantès la parodie des valeurs chevaleresques: « Je n'aime pas *Don Quichotte*. Ce livre trop fameux m'amusa, quand j'avais 16 ou 18 ans. Plus tard il m'ennuya et me révolta. Je ne peux souffrir que les grandes choses soient tournées en dérision et la chevalerie est assurément une de ces grandes choses, l'une des plus belles que l'homme ait jamais vues » (XIV,150). Il ne s'accepte « croquant » que par concession ironique et provocatrice (IX,238). Il est toujours convaincu qu'il existe un arbre généalogique des âmes (IX,238) qui permet de transcender ses origines réelles (XII,32).

Sa conception de l'œuvre et de la langue est sous l'égide du même complexe: Bloy rejette la langue vulgaire (XII,52) ou évite la parole commune (22). Il reproche d'abord à Jehan Rictus le choix de l'argot: « J'ai dit que je n'aimais pas votre langage, c'est-à-dire l'argot dont quelques vocables peuvent être beaux, mais dont l'allure n'est pas noble » (XII,52). Il est vrai qu'il évolue à son contact et abandonne ces réserves, d'autant que Rictus est éreinté par Laurent Tailhade, ce qui vaut une purification (XII,52). L'hommage des *Dernières Colonnes de l'Église* confirme cette évolution: « Je lui reprochais l'argot (23) et certaines façons de parler que j'avais trouvées trop profanes, j'ai renoncé de tout mon cœur à cette critique » (IV,298). Ce langage est même réhabilité par le jeu de la lecture dans le miroir en énigme, qui lui confère une noblesse et une sainteté à rebours: « L'argot de Rictus, je l'épouse amoureusement et je renonce à m'indigner de quelques mots qu'on ne trouve pas

dans les paroissiens ni les eucologes que j'ai donnés à Huysmans (...) C'est vous, Jehan Rictus, qui êtes le Revenant, et c'est le Sauveur du monde vagabond et abandonné. Ne voyez-vous pas que c'est vous qui êtes son image et qu'il vous regarde en pleurant comme "une énigme dans un miroir" ? » (IV,301). Cependant, cela ne concerne guère que Jehan Rictus lui-même et la lecture dans le miroir permet en quelque sorte de justifier l'exception à la règle.

Le parisianisme symbolique se confirme lui aussi: la capitale garde un statut aristocratique. Tel médecin est « assez semblable à un vétérinaire de campagne » (XIV,161). Le journaliste de province est aussi considéré comme l'aune de la médiocrité (XI,114). La banlieue est le lieu symbolique et fatal de la médiocrité: on est « scribe de banlieue » (XI,168), préjugé renforcé par l'« exil » à « Cochons-sur-Marne », conçu comme une déchéance: « Forcés de déménager (...) Il faut nous contenter, à 40 kilomètres de Paris, d'un appartement quelconque dans une rue de province » (XII,57). Le retour à Montmartre en 1904 sera un soulagement: « Déménagement, évasion, délivrance » (XII,223). En fait, la vision de Paris est significative en ce qu'elle fonctionne comme un révélateur de ce complexe aristocratique, qui est aussi une façon de se situer en dehors et surtout au-dessus de la mêlée sociale.

Société et contre-société

La vision sociale de Léon Bloy est celle d'un écrivain et elle est aussi une façon par l'écriture de tenir à distance la

société réelle. Les termes empruntés au lexique socio-professionnel deviennent autant d'injures récurrentes, non sans croiser le lieu commun pourfendu par ailleurs: les facteurs sont assez généralement alcooliques (VIII,196). S'agit-il d'indiquer ironiquement que l'on n'a pas compris? On ne dispose que d'un « tout petit dictionnaire de cantonnier » (XIII,225), succédané de sottise (VIII,279), privilège qu'il partage d'ailleurs avec le commis-voyageur (VIII,238). Les professions en relation étroite avec l'argent et la propriété sont des cibles privilégiées: il en est ainsi du notaire dans *l'Exégèse des lieux communs* (24). Mais le pharmacien, le commerçant, l'employé, le fonctionnaire, autres cibles devenues traditionnelles n'échappent pas à cette distribution des prix à rebours (XI,80). Au fond, il n'est guère de professions acceptables, le métier revenant à être un *domestique* de la société. Ce dernier terme étant l'opprobre le plus récurrent.

La société globale est sous le signe de l'agression perpétuelle: « Il est une joie que je n'ai jamais connue, celle de n'avoir pas de chiens à mes trousses » (XII,219). Elle est un univers de conspiration: les puissants sont selon Bloy à l'origine d'un mystérieux complot contre les pauvres, enclins qu'ils sont à les empoisonner à la première occasion: en 1902, après la catastrophe de la Martinique (25), il se livre à une évaluation de la part de l'aide qui reviendra aux sinistrés: « Les malheureux en recevront-ils un quarantième? (...) Pour ce qui est des mourants de faim, on leur expédiera de la morue invendable, des farines avariées, des conserves en putréfaction, tous les rebus et les

déchets des entrepôts de la France ou de l'Angleterre» (XII,97).

L'argent est la source du mal profond de cette société, et pour Bloy un thème d'inspiration de compensation aux multiples variations car il en est souvent privé: « Je vois cette Madame Corbillard, vieille équarisseuse aux dents jaunes, qui nous a loué et qui veut être payée d'avance, comme tous ces maudits; je la vois toujours du même geste par lequel on gave les oies, faisant glisser méthodiquement dans une longue bourse aux mailles d'argent, les malheureuses pièces de monnaie qui étaient comme du sang tiré de mes veines, qui représentaient, - pour tant de jours! - la vie de mes pauvres enfants, argent précieux et exécration dont elle n'avait même pas besoin, et que je voyais disparaître en ayant peine à réprimer un sanglot » (XII,190). Il est source d'injustice, car le précepte « à chacun selon sa peine » n'est pas réalisé: Bloy réclame le droit au salaire de l'écrivain (XI,40) et qu'on reconnaisse qu'écrire est un véritable travail (XI,284).

Mais ce sont surtout l'impôt et le loyer, signes de socialisation par excellence, qui suscitent de sa part les prises de position les plus virulentes. Lorsqu'il est au Danemark, il s'insurge contre « le régime idiot et inique de l'impôt sur le revenu », qui serait fondé sur une estimation fautive de ses dépenses: « On vous a vu dépenser 500 couronnes un certain mois, donc vous avez un revenu fixe de 6000. C'est aussi génial que ça » (XI,300). L'impôt des portes et fenêtres lui semble tout aussi injuste (XII,219). L'argent des contributions selon Bloy finance « le pain de Trouillot, l'apéritif de Pelletan (26) ou le pantalon de l'abbé Combes » (XII,118).

Le loyer représente aussi une usurpation: Bloy est un éternel locataire et le terme est l'objet de colères nombreuses. Le propriétaire est pour lui en réalité un usurpateur, un ancien domestique (IX,122; XI,211): il est « né d'une fiction légale », son « registre de déménageur a remplacé *Le Livre de raison* des familles patriarcales de l'ancienne France » (IX,124). Un passage de *l'Exégèse des lieux communs* suggère que la durée du loyer ou même le patriotisme devraient selon lui octroyer le droit à la maison, par une sorte de moratoire: « Tout le monde sait qu'un mauvais locataire est celui qui ne paie pas exactement un de ses termes, en eût-il payé auparavant plusieurs centaines, eût-il sauvé la patrie trente ou quarante fois » (VIII,73).

De même, les notes à payer engendrent assez systématiquement des procès d'intention: tel médecin est un infâme semblable aux commerçants « retirés des affaires après avoir vendu à faux poids pendant vingt ans » (XI,211); de manière générale, le commerce est lui aussi illégitime et assez systématiquement assimilé à un vol à l'instar de ce « Masséna ou Cambronne de l'épicerie » qui clame: « Je n'ai jamais vendu que de la merde! et toujours à faux poids, surtout aux pauvres qui n'ont pas de balance chez eux » (VIII,145).

Il faut donc échapper à cette horrible société. Après avoir tenté la "fuite" (XI,255) au Danemark qui se solde par un cuisant échec, après avoir subi « quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne », Bloy construit à la fin de sa vie un exil d'un nouveau genre dans l'enclos protégé de la maison et du jardin: « Cela nous est nécessaire (...) pour la santé de nos

âmes qui périraient de dégoût et d'horreur. Il me serait impossible de continuer ma vie littéraire sans un jardin » (XII,78), notait-il en 1901. Cet espace protégé est réservé au cercle choisi de la famille et des amis, sorte de contre-société d'avant la Chute dont il serait le dernier patriarche biblique (XIV,262). De façon caractéristique, il s'intéresse en 1916-1917 au mythe de l'Eden, relit la Genèse (XIV,217,240,311). L'écho du monde environnant ne parvient plus que de façon assourdie comme une menace, celle de la guerre en particulier. Le déménagement de 1901 lui-même était conçu en termes édéniques: « Dans la déclinante splendeur de l'Eden, il avait été décidé que nous déménagerions le Vendredi-Saint (...). Nous avons quitté (...) avec joie cette maison si peu conforme à un paradis » (XII,60).

Avec le vieillissement, ce désir d'un havre s'est fait plus pressant, exprimé dans le rêve d'un retour à un Moyen Âge idéal. Au cours d'une villégiature en Bretagne en 1910 (27), il note, à l'occasion de la visite de la vieille église de Kermaria: « Illusion d'un recul soudain jusqu'au fond du Moyen Âge » (XIII,197). Périgord, l'année suivante, c'est l' « illusion d'une forêt enchantée » (XIII,250) malgré la déception rencontrée précédemment. Le retour au Moyen Âge, solution de repli en vogue, nous l'avons vu, parmi les écrivains catholiques du temps (28) apparaît comme l'antidote au pourrissement de la société réelle: « La vue hideuse des choses contemporaines me force à chercher un refuge dans le Moyen Âge » (XIV,158), affirme-t-il en mai 1915.

Son œuvre est conçue elle-même comme un espace protégé et réservé à lui-même et à quelques amis, véritable lieu de l'exil, comme le montre la dédicace: « Vous êtes le locataire principal

de trois de mes livres" (XIII,240). Ce repli artistique est confirmé par le rêve d'une communauté en exil des artistes catholiques, sorte de patrie ultime: l'image est suggérée pour Émile Baumann avec qui Bloy se sent une communauté d'esprit, ce qui débouche sur la conception d'une langue commune, malgré les réserves qu'il a pu présenter sur ses idées: « Je lui parle (...) de notre inaptitude à écrire pour la multitude qui ne sait pas notre langue et ne la saura jamais » (XIV,178).

Mais si cette patrie réservée a sa langue, elle reste malgré tout un rêve. La mélancolie bloyenne met rapidement fin aux espoirs de le retrouver: « quelque chose d'énormément angoissant pèse sur nous. Il n'y a plus de paix espérable en ce monde » (XIV,157). Bien qu'il se refuse à être un pessimiste, Bloy l'est au fond, dans le registre du réel, ce qui l'amène à un discours de la solitude (alors qu'il est assez entouré en réalité), mais il refuse l'étiquette en opposant le registre symbolique et religieux, selon un double discours: « Vous me dites "pessimiste" !!! moi l'optimiste fameux (...) Très peu ont compris que Marchenoir est un "désespéré" *philosophique* et nullement un désespéré *théologique*. En d'autres mots, il n'attend rien des hommes, mais il attend TOUT de Dieu » (XII,186), répond-il en 1903 au journaliste de *L'Occident* Raoul Narsy qui l'a comparé à Jean-Jacques Rousseau, ce qui déplâit profondément à Léon Bloy, particulièrement choqué qu'on l'identifie à « ce fils d'Onan, à ce masturbateur infâme des autres et de lui-même » (XII,186).

Finalement, le rejet du gouvernement en place, la haine du

bourgeois, du paysan, et généralement de la société réelle, n'est-ce pas tout simplement de l'anarchisme de fait, au moins un anarchisme d'artiste?

Entre l'ordre et l'anarchie

On a d'ailleurs classé Bloy parmi les anarchistes de son vivant, et après sa mort. Le rapprochement est fait par Rachilde, dans un article du *Mercure de France*, en juillet 1902, à propos de la parution d' *Exégèse des lieux communs*: le jugement de la critique et romancière, périgourdine venue à Paris comme Léon Bloy (29) n'est pas une critique désobligeante, dans la mesure où, même si elle ne partage pas le sentiment religieux de Léon Bloy (30), il lui est sympathique, elle aime en lui l'homme « d'apparence brutale qui avait l'âme en avant comme un poing » (31), son refus du conformisme à l'égard du monde artistique institutionnel et de la société en général (32), sa marginalité de catholique en rupture (33), de même que le caractère volcanique de son style (34). Il existe entre eux de fortes convergences: elle non plus par exemple n'aime pas les catholiques tièdes et « anémiés » (35) ni Bourget (36), ni à l'opposé Zola et ses disciples (37). Elle se montre comme lui une observatrice ironique de la politique (38) et apprécie aussi d'autres « insociables » voisins de l'anarchisme comme Paul Léautaud (39). On peut donc presque conclure à de l'empathie.

Elle écrit à propos du livre: « Bloy est beaucoup plus près de Ravachol, que de Jésus » (XII,114). Ne s'agit-il pas plutôt d'une formule à l'emporte-pièce destinée à amuser et à faire

gentiment enrager un écrivain qui n'épargne pas les collègues? « Pour plaire à qui? » demande Léon Bloy, qui se pose cette question. Il conclut plutôt à l'incompréhension d'un livre qui « paraît l'avoir complètement désorientée » (XII,110) ou que peut-être, elle n'a pas bien lu, estime-t-il aussi, notamment la préface, l'indication des intentions, d'autant plus embarrassé qu'il apprécie Rachilde, on le voit aux réticences dans l'éreintement qui aurait été la réponse normale en la circonstance: il aime en effet Rachilde notamment pour ses romans où « il n'y (a) jamais de viande » (40) et ne voit pas là une critique volontairement malveillante. Il n'en réfute pas moins l'étiquette d'anarchiste, qui pour lui est infamante: « Autant dire, sauf respect, que je dîne plus volontiers d'un étron que d'une poularde truffée » (XII,114).

Il est vrai que cela ne va pas sans quelques variations dans la terminologie. Il ne faut doute pas voir dans le jugement de Rachilde un discours politique stricto sensu, mais le discours d'une femme de Lettres à ce propos: elle classe en effet aussi Léon Bloy comme « socialiste du temps de saint Bernard » (41). Ce trait n'est d'ailleurs pas non plus absurde, dans la mesure où nous avons vu que Bloy réquisitionne contre les bourgeois un discours socialisant.

De même, la postérité l'a parfois classé parmi les anarchistes; un groupe d'anarchistes de Bourg-la-Reine lui rendra un hommage posthume comme « défenseur des pauvres » (42). Ce qui a pu motiver un classement parmi les anarchistes, au moins de droite (43), c'est aussi qu'il admet explicitement avoir

des tendances anarchistes, et même les affiche, après avoir réfuté l'étiquette que lui a donnée Rachilde, lorsqu'il s'agit des deux signes de la socialisation dont nous avons vu qu'ils provoquent sa colère. Ainsi, en août 1907, il lance, dans son *Journal*: « Sommation du percepteur. Je donnerais tout aux pauvres joyeusement, mais le propriétaire et le fisc font pousser en moi un anarchiste, un incendiaire, un chauffeur de pieds, un brigand de la Corse ou de la Calabre » (XII,357).

Il est exact que Bloy se montre assez volontiers « chauffeur », au moins en usant du flambeau symbolique de la plume, à l'égard du bourgeois, éventuellement lynché par procuration, comme ce « milliardaire automobiliste à figure de garçon de bain » (XII,296) « copieusement rossé dans un village de Toscane » en 1906 à la suite d'un accident, « ce crétin d'or ayant failli tuer un petit garçon de cinq ans ». Bloy ajoute, laissant percer comme un regret de l'intervention des forces de l'ordre: « La foule entreprit de le lyncher, ce qui serait certainement arrivé sans l'intervention malheureuse des carabiniers » (XII,296). Et de conclure par une contestation rageuse de la justice normale: « Naturellement, tous les magistrats seront pour cet assassin, mais il gardera les coups de poing et les coups de trique. Rafraîchissement ineffable pour nous, malheureusement trop incomplet » (XII,296).

C'est dans l'épisode de l'arrestation de Bonnot (44) que Bloy montre le mieux son goût pour le carnaval antibourgeois à tendance anarchiste. Il n'a pourtant pas de sympathie pour le banditisme, pour cet « anarchiste Bonnot, chef d'une bande qui terrifiait Paris et la province depuis des semaines: vols,

« cambriolages, assassinats » (XIII,296). Mais au moment de l'épisode célèbre de l'arrestation de Jules Bonnot à la suite du siège de la maison de son ami garagiste à Choisy-le-Roi, le 24 avril 1912, il s'identifie fortement à l'anarchiste.

Il est révolté par cette sorte de lynchage pour bourgeois lâches, venus se défouler comme pour un rabat du dimanche, que constitue pour lui l'arrestation de Bonnot. Il prend en fait parti en faveur de l'assiégé de la maison de Choisy-le-Roi; l'« ignoble », l'« immonde » ce n'est plus alors Bonnot, c'est l'assiégeant bourgeois: « En remontant jusqu'à Ravachol, je peux dire que je n'ai jamais rien vu de plus ignoble, de plus totalement immonde en fait de panique et d'effervescence bourgeoise » (XIII,296). Avec une forte dose d'identification romanesque, il y voit un épisode héroïque, les « agresseurs » de Bonnot représentant la lâcheté ambiante: « Tout le monde a été héroïque, note-t-il ironiquement, excepté Bonnot » (XIII,296). L'épisode est une preuve pour le *Pèlerin de l'Absolu* du caractère ignoble et antihéroïque de la foule, à laquelle est mêlé le garde républicain Fontan et son chariot: « Une multitude armée a fait le siège de cette forteresse défendue par un seul homme qui s'est battu jusqu'à la fin, quoique blessé, et qu'on n'a pu réduire qu'avec une bombe de dynamite posée par un héros (!) qui a opéré en se couvrant d'une charrette de foin et cuirassé d'un matelas »(XIII,296).

Bloy s'identifie à cet homme seul, opposé à toute une société (en fait son propre rôle dans sa mythologie d'écrivain), non sans grandissement hyperbolique: « La population entière, au mépris des lois ou règlements de police, avait pris les armes et tirait

tirillait en s'abritant. Quand on a pu arriver jusqu'à lui, Bonnot agonisant se défendait encore et il a fallu l'achever » (XIII,296). Au fond, il trouve une légitimité héroïque à la résistance de Bonnot, de même que chez le communard Louis Rossel égaré par le « sophisme démocratique » mais « belle âme » et « homme de guerre supérieur », lui aussi victime de la lâcheté générale (XIII,300). Bonnot fait trembler le bourgeois dans sa culotte et le démasque. Et Bloy se moque par presse interposée des bourgeois lyncheurs « tremblant pour leurs tripes qui ont pris part à la chasse » (XIII,296).

Alors qu'il a refusé à Ravachol le statut de martyr, d'une certaine façon Bonnot en approche: il est « le malheureux », le « pauvre diable », le « désespéré » en quelque sorte réhabilité par cette révolte au point d'être sauvé au Jugement dernier (alors que le bourgeois ne doit se faire aucune illusion). « J'avoue que toute ma sympathie est acquise au désespéré donnant sa vie pour leur faire peur et je pense que Dieu les jugera plus durement » (XIII,297), écrit Bloy, et malgré l'athéisme du révolté: « Sans Dieu, comme Bonnot, ils ont l'hypocrisie et l'argent qui manquèrent à ce malheureux » (XIII,296-297). Bonnot devient provisoirement le représentant des pauvres révoltés contre les bourgeois qui viennent faire le coup de fusil en amateurs: « ces honorables propriétaires qui vivent et s'engraissent de l'abstinence ou de la famine des pauvres » (XIII,296), discours qui n'est guère éloigné du discours anarchiste.

Pourtant, Bloy est aussi un homme d'ordre, et de façon assez vigoureuse, rappelant la maxime d'inspiration maistrienne « le bourreau est la pierre angulaire de l'édifice social » dans

l'œuvre essentielle de sa période classique qu'est *Le Sang du Pauvre* (IX,121). Il revendique aussi l'autorité de Balzac dont la méthode d'action lui semble encore bonne: « Quant aux dévots, il en est d'eux comme des duchesses ou des ânesses dont parlait Balzac, la seule manière, c'est de taper dessus à coup de trique » (XII,334). Il est vrai que par goût d'absolu, il se refuse à faire de la religion seulement une arme sociale, mais cela paraît surtout une question de principe, la religion ne devant pas être subalterne, « domestique » de l'ordre social: « Toujours une religion en lieux communs, sans aucune appréhension du Surnaturel. Le catholicisme pour Balzac, c'est invariablement un refuge pour les cœurs blessés, une consolation (...) Dans tous ses livres, l'Église est montrée comme un engin de gouvernement, une régie supérieure, une mécanique préférable » (XIII,202).

Bloy est partisan d'un ordre social maintenu par la répression: cette volonté répressive s'exprime notamment dans l'adhésion convaincue à la peine de mort, à l'instar de Villiers de l'Isle-Adam « qui avait la passion de courir le guilledou des exécutions capitales et que les messieurs de la guillotine considéraient comme un amateur éclairé » (VIII,101). Il reste violemment hostile à l'abolition de la peine de mort et ne tarit pas de violence à ce propos contre le Président trop débonnaire, Armand Fallières: nous avons vu sa réaction hostile lors de la grâce de Soleilland (XIII,19-20). Plus tard, sous son mandat, en 1908, évoquant une impossibilité irritante, Bloy lance: « Solliciter l'*imprimatur* de l'Archevêché, en la circonstance, autant prier

Fallières de souscrire pour la forte somme à un ouvrage illustré en faveur de la peine de mort ou provoquer une discussion parlementaire sur l'urgence de l'abolition du suffrage universel » (XIII,41). L'association avec le suffrage universel, autre mal « apocalyptique » en signale l'importance.

Bloy se plaint du « progrès » de la criminalité, selon un réflexe finalement assez conservateur, notamment du banditisme automobile, fait nouveau de l'époque. Cela lui semble lié à décadence dans les mœurs, origine du désordre: « On tue les gens à Paris en plein jour, sous les yeux de tout le monde. Hier ou avant hier, assassinat d'un garçon de recette, rue Ordener (45), détroussement de la victime en présence d'une multitude et fuite en auto des assassins. Ce matin, on apprend qu'une actrice enterrée, l'été dernier, *avec ses bijoux*, a reçu la visite nocturne de cambrioleurs inconnus pour dépouiller son cadavre qui a failli les asphyxier. Telles sont nos mœurs » (XIII,276).

Il est prêt à faire appel au gendarme, même s'il craint qu'il ne soit le complice au moins passif des bourgeois, des anticléricaux, voire des criminels: c'est même avec un certain radicalisme dans la méthode qu'il souhaite qu'on « libère » la rue. À propos du siège du local de la ligue antisémite de Jules Guérin, hostile à la Révision, et de la résistance de la « forteresse de la rue Chabrol » en 1899 (46), devenue un lieu commun, Bloy préconise l'intervention d'un commissaire de police et de pompes à incendie (XI,316). Sa femme ayant été « assaillie de pierres » par de « jeunes assassins » dans la rue, il constate très

amèrement: « Naturellement aucun gardien de la paix en vue » (XIII,89).

Parmi les reproches à la République figure l'accusation de l'incapacité à maintenir l'ordre, voire d'être un système qui engendre par nature le désordre: on retrouve le vieux reproche antiparlementaire de Barbey contre la « pétaudière à son maximum de démente » (47). À propos de la séance du 29 octobre 1910 à la Chambre où Aristide Briand, dans un contexte d'agitation sociale, et accusé d'avoir renié son parti, a répondu à ses opposants qu'il serait prêt à l'illégalité et a provoqué des mouvements houleux (48), Bloy écrit dans son *Journal*: "Hier, séance furieuse à la Chambre. Dans cette cohue de scélérats et d'imbéciles qui forment ce qu'on veut appeler la représentation nationale, l'odieux Aristide Briand, président du Conseil, outragé et menacé dans sa personne par l'extrême gauche qui l'accuse de vouloir la dictature, paraît être le seul homme de cette assemblée qu'il domine par son sang-froid et son bon sens. Faut-il que la France soit déchue pour qu'un tel moutardier prenne cet aspect » (XIII,204). Le satisfecit forcé à Aristide Briand, la rupture avec le principe du rejet absolu du système républicain et d'un ministre illégitime montrent assez la force de l'exigence d'ordre.

Bloy est violemment hostile au désordre populaire, et ce qui rappelle de près ou de loin l'émeute révolutionnaire doit être immédiatement réprimé selon lui. Ainsi en 1906: « Mardi Gras. "Révolution" dans l'Yonne. Quelques merdeux agitent ce département où on ne cesse de hurler monstrueusement, à la ville et à la campagne: "À bas la Patrie!" clameur qui ferait de moi

un homicide » (XII,296). L'ordre patriotique, ce qui est le garant de la survie nationale, appelle des mesures radicales, et c'est justement en cela que la République s'avère incompétente selon lui, en laissant faire, voire en étant complice de ce désordre et l'anarchisme bloyen ne se partage pas avec le peuple.

Il n'est donc pas un anarchiste libéral à la manière de Maupassant qui souhaitait au contraire un effacement du pouvoir politique: « Je me déclare anarchiste, c'est-à-dire partisan du pouvoir le plus effacé, le plus insensible, le plus libéral au grand sens du mot, et révolutionnaire en même temps, c'est-à-dire l'ennemi éternel de ce même pouvoir qui ne peut être, de toute façon que défectueux », écrivait l'auteur des *Dimanches d'un bourgeois de Paris* (49). Bloy souhaite un pouvoir politique autoritaire, à condition qu'il soit légitimé par la religion. En fait, l'anarchisme individuel, « anarchisme d'écrivain » de Bloy ressemble beaucoup à celui de Balzac (50), de même que l'autorité du créateur de *La Comédie humaine* fonde sa vision sociale malgré ses réticences de disciple « ingrat » (51).

Il n'admet pas être un anarchiste politique (52) car cela heurte son désir d'ordre absolu et divin: le désordre est du diable. Il réfute donc l'étiquette, ne serait-ce d'ailleurs que parce qu'elle le fige dans une catégorie, qu'elle l'embrigade dans un parti. Comme pour répondre à Rachilde, il écrit, dans la seconde série d'*Exégèse des lieux communs*, en écho à sa critique de la première: « On a cru voir en moi un anarchiste affilié à je ne sais quelle bande, alors que je suis un solitaire et doux rêveur ennemi de la vermine et toujours armé pour la

combattre. (...) Le bourgeois est cette vermine » (VIII,204). La stratégie du miroir paulinien permet de réfuter à ce propos l'accusation de contradiction, car l'anarchiste n'est pas celui que l'on croit: c'est en fait le bourgeois, prétendu partisan de l'ordre, parce qu'il est plongé dans le désordre animal du cochon. Le véritable ordre, c'est l'ordre catholique, par exemple celui dont le temps est réglé par les cloches: le bourgeois anticlérical qui les interdit est le véritable anarchiste: « Il est anarchiste, mystérieusement, - dans les profondeurs » (VIII,117). La République elle-même est la grande anarchiste comme le pensait aussi Péladan (53), prolongeant Blanc de Saint-Bonnet, avec un système électoral conçu comme un « déguisement exécrationnel de l'anarchie de l'enfer » (XII,68). Dans ces conditions, il n'est plus contradictoire, au prix il est vrai d'un subtil jeu rhétorique de l'envers et de l'endroit, d'adopter un discours en apparence anarchiste par rapport au réel politique tout en revendiquant des valeurs d'ordre transcendantes.

La pensée bloyenne dans ce domaine n'est pas sans présenter des analogies avec celle de Charles Péguy, malgré des fondements radicalement opposés: grossièrement le fondateur des *Cahiers de la Quinzaine* est un héritier de la Révolution qui croit en l'émergence d'une élite populaire cultivée (54) alors que Bloy est un contre-révolutionnaire résolu, de tempérament aristocratique et qui ne croit pas au progrès par l'éducation. Péguy est d'abord attiré par l'anarchisme, par le personnalisme, et on lui attribue l'étiquette d'anarchiste; il admet d'ailleurs une situation de « libertaire » (55). La pensée bloyenne est tendue

comme la sienne entre deux aspirations contraires, l'une dans le registre d'un réel provisoire, l'autre dans le registre mythique. La conversion de Péguy, intervenue dans une carrière amorcée sous le signe du socialisme, concrétise une évolution conservatrice au plan réel mais il continue d'aspirer à la Révolution d'un point de vue mythique (56). Bloy a renié son passé de « communard d'avant la Commune » dès l'origine de l'œuvre, et son aspiration mythique est celle d'un ordre transcendant supposant une intervention divine. Par contre, le réel peut être partiellement pour lui l'objet du désordre s'il s'agit de chahuter le bourgeois lorsque renâit le souffle babouviste. Au fond, des causes opposées finissent par produire les mêmes effets: tous deux se rejoignent finalement dans cette tension entre des aspirations contraires, tentative au bord du néant d'opérer la synthèse de la réalité sociale et du catholicisme traditionaliste. Le classement à gauche du plus jeune et à droite du plus ancien est quelque peu déjoué par cette ambiguïté, mais la dominante de gauche ou de droite demeure, conséquence d'une place chronologique différente de la conversion et d'une opposition de tempérament ou d'attitude quant aux origines populaires, faite de fidélité au moins désirée pour l'un, de reniement aristocratique pour l'autre.

En fait, ils vont aussi se rejoindre sur un autre plan, celui du chœur patriotique, ce qui est aussi une forme d'ordre, qui les éloigne en tout cas de l'anarchisme antimilitariste de l'époque.

CHAPITRE 4: Le nationalisme bloyen

Le nationalisme bloyen, en fait un farouche patriotisme, tend à se renforcer avec la montée des périls. Comme Charles Péguy (1), Bloy fustige le nationalisme droitier, tel qu'il s'exprime notamment sous les plumes de collaborateurs du *Journal* ou de *L'Écho de Paris*. Certes ses raisons sont différentes, c'est d'un messianisme autre que révolutionnaire dont rêve Bloy qui reste attaché au mythe de la « Fille aînée de l'Église » reforgé sous le sabre napoléonien. Il est d'autre part farouchement hostile à l'internationalisme. Le nationalisme de François Coppée n'est pour lui qu'une pâle imitation de Napoléon et il l'éreinte dans *Les Dernières Colonnes de l'Église*: « Ce qui l'a perdu, c'est de ressembler à Napoléon (...) De là le goût constant de notre François pour le bonnet à poil et la passementerie héroïque. De là aussi, (...) la mélancolie de ce poète sans batailles forcé de descendre du cheval de Bonaparte avant Rivoli ou les Pyramides et de se mettre à la tisane sans espoir d'attraper jamais le ventre de l'Empereur. Il a fallu que l'occasion du *nationalisme* le déchaînât et c'est un joli spectacle pour la pensée que celui de ce général en chef, lieutenant de stratèges tels que Jules Lemaitre ou le Vénérable Edmond Lepelletier, galopant, son parapluie à la main, sur le front de bandière de cette grande armée de chienlit » (IV,237).

Les concepts bloyens qui fondent son nationalisme, notamment le concept de race, sont bien ancrés: pour lui, la Grande Guerre est une « guerre de races, comme au XVe siècle, mais avec une exorbitance apocalyptique » (IX,163). Le concept de race

apparaît encore pour justifier aux yeux de Bloy la prétendue supériorité française par rapport aux Anglais: la « turpitude septentrionale » serait à l'opposé de la « raison latine » (XI,271). La langue française est à ses yeux supérieure à l'allemande qui n'est qu'un « abject patois » (XI,305).

Le séjour au Danemark

Le séjour de Bloy au Danemark en 1899-1900 est l'occasion de montrer qu'il est une sorte d'anti-Montaigne et ce séjour a joué un rôle non négligeable dans la consolidation de son nationalisme: en se fondant sur un préjugé religieux, « nulle trace des temps catholiques, la griffe de Luther a tout gratté, tout effacé, tout avili » (XI,293), il proclame l'infériorité et l'absurdité des coutumes locales, par exemple l'habitude réglée des piétons danois de marcher à droite (XI,286), le costume rouge du facteur est comparable à celui du bourreau (XI,288), l'huile danoise est selon lui un véritable poison (XI,287). L'explication strictement religieuse au départ est parfois largement débordée car l'amalgame amène à conclure à une infériorité généralisée de l'étranger, conçu comme un « barbare » (XI,307): « Un boucher danois ne trouverait pas à gagner sa vie à Paris, comme balayeur dans un abattoir » (XI,307). La langue danoise, sur l'attestation d'une « Danoise de grande intelligence », ne serait « pas assez somptueuse pour donner autre chose que des reflets » (XI,273). Seul le drapeau, conservé de l'époque catholique reste « une chose belle et vénérable » (XI,286) mais les Danois vaincus eux aussi par les

Prussiens ont un patriotisme à rebours selon lui: « La ville se pavoise derechef. Il paraît que c'est aujourd'hui l'anniversaire d'une victoire des Danois contre les Allemands en 48. C'est comme si nous faisons en France l'anniversaire d'Iéna après Sedan » (XI,286).

Bloy reconstitue à l'étranger une « petite France » en exil (XI,293). Au fond, ce voyage qui devait être un soulagement et une fuite de la France y ramène, c'est un fiasco: « Faudra-t-il que je meure dans ce pays atroce? » (XI,299). Il s'estime de nouveau quasiment seul contre tous: « Je crois superflu de vous dire que je suis en guerre avec les trois quarts de cette population dont *j'ignore la langue* » dans « un pays protestant épris de laideur, fanatique d'imbécillité et crapuleusement hostile » (XI,302). La mélancolie bloyenne noircit même le paysage, d'autant qu'il n'est pas, on s'en souvient, un amoureux passionné des villégiatures: « Les bois cachent plus de la moitié du pays à voir et, même quand le temps est clair, le reste, à l'exception de quelques écuries et water-closets du voisinage, est à peu près indistinct » (XI,304). Le paysage est selon lui à l'image d'un peuple, médiocre: « Il est permis à un Français, à un *guelfe* surtout, de demander s'il existe au monde un pays aussi complètement et uniformément dénué de grandeur » (XI,308). Il est d'ailleurs frappé par « une espèce de honte barbare et d'inexprimable ignominie particulière à ce royaume » des latrines danoises (XI,283). Le roi du Danemark ne serait qu'un simple reproducteur (XI,302) et son gendre, pour faire bonne mesure, un pourceau (XI,353).

La conviction d'une supériorité française ne va pas jusqu'à la justification de l'exploitation coloniale cependant, qu'elle soit d'ailleurs française ou d'un autre pays.

La colonisation

Bloy dénonce les effets de la colonisation dans l'article de *L'Assiette au beurre* « Colonisons! », dont la reprise à la fois dans le *Journal* (XII,166-168) et dans *Le Sang du Pauvre* au chapitre 12 intitulé « Jésus-Christ aux colonies » signale le caractère essentiel. Dans une sorte de préambule sur la politique coloniale française, supprimé pour *Le Sang du Pauvre*, Bloy éreinte son « vieux camarade » Gabriel Hanotaux, ministre des Affaires étrangères entre 1894 et 1898, « serviteur indégoûtable de tous les puissants - souteneurs ou empereurs - dont on peut ramasser les crottes » et représentatif du « génie colonisateur de notre affable patrie » (XII,166) selon lui. Après s'être moqué des chroniques de voyage en Algérie d'Hanotaux au *Journal* (2), en accumulant des lieux communs à la manière de Rabelais, Bloy se livre à un procès de la colonisation française en admirant, ironiquement, « l'irrépréhensible beauté de nos institutions coloniales, la candeur liliale de nos fonctionnaires et leur probité de patriarches avant le Déluge, la joie sans mélange des indigènes de toute couleur soumis à la tutélaire domination de la République et l'avenir paradisiaque de leurs patelins » (XII,166).

Passionné par l'œuvre de Christophe Colomb, le « Révéléateur du Globe », dont il a souhaité la béatification à la suite de Roselly de Lorgues, Bloy se propose de montrer que l'œuvre de Colomb, essentiellement destinée à la gloire et à l'extension du catholicisme au départ, a été galvaudée dans la colonisation espagnole: « Ce fut la mort qu'il apporta au monde indien, dans des mains ineffablement paternelles. On lui changea son œuvre

dès le premier jour. On fit des ténèbres avec sa lumière et quelles ténèbres » (XII,167). La conquête, l'organisation et l'exploitation des colonies espagnoles sont dénoncées: « On se soûla du sang de ses innombrables fils et de ce qui restait de ce sang, ce dont les chacals du pillage et les chiens du vomissement ne voulaient plus, on le recueillit dans le creux des mains, dans des pelles de mineurs, dans des écopés de bateliers, dans les coupes de la débauche, dans les deux plateaux de la justice prostituée, dans les calices même des saints autels et on l'en éclaboussa de la tête aux pieds (...) Ses illégitimes et cupides successeurs remplacèrent aussitôt la Paternité par l'Ergastule et l'évangélisation pacifique par le cruel système des *repartimientos* , qui fut l'arrêt de mort de ces peuples infortunés » (XII,167).

Et Bloy insiste sur les effets désastreux de l'exploitation de la conquête, détournement selon lui de l'évangélisation initiale, pour les peuples indiens: « Ah! l'évangélisation des sauvages, la dilatation et l'accroissement en eux de l'Église, choses voulues si passionnément par le Christophore, que nous en sommes loin! Pas même un semblant d'équité rudimentaire, pas même un tressaillement de pitié seulement humaine pour ces malheureux. C'est à trembler de la tête aux pieds de se dire que les belles races américaines, du Chili au nord du Mexique, représentées par plusieurs vingtaines de millions d'Indiens, ont été *entièrement exterminées*, en moins d'un siècle, par leurs conquérants d'Espagne » (XII,167). Pour lors, cela paraît pire

que la colonisation anglaise pourtant elle aussi haïssable, nous le verrons.

Bloy élargit le propos à la colonisation française, elle aussi exploitation et qui a failli à sa mission religieuse, à la « tradition apostolique », ce qu'il attend essentiellement de la colonisation, en catholique convaincu, et en rappelant deux événements récents, appuyés de la réflexion présente, le drame martiniquais de 1902, mal traité selon lui (3) et le voyage d'Émile Loubet en Algérie en 1903 (4): « Il y a des moments où ce qui se passe est à faire vomir les volcans. On l'a vu, à la Martinique, l'année dernière (...) Pour ne parler que des colonies françaises, quelle clameur, si les victimes pouvaient crier! Quels rugissements venus d'Algérie ou de Tunisie, favorisées, à cette heure, de la carcasse du Président de notre aimable République! Quels sanglots de Madagascar et de la Nouvelle-Calédonie, de la Cochinchine et du Tonkin! » (XII,167). Et Bloy fustige une colonisation qui mériterait qu'on offre « une volée de mitraille aux équarisseurs d'indigènes » et ces administrateurs des colonies « incapables, en France, de saigner le moindre cochon, mais qui, devenus magistrats ou sergents-majors dans les districts fort lointains, écartèlent tranquillement des hommes, les grillent vivants, les donnent en pâture aux fourmis rouges, leur infligent des tourments qui n'ont pas de nom, pour les punir d'avoir hésité à livrer leurs femmes ou leurs derniers sous » (XII,168). En fait, ils tirent profit d'un système légal, en s'y conformant, sans aucun génie, et sans courage véritable - il ne s'agit plus de véritable conquête - et c'est une nouvelle façon de parvenir dans la société métropolitaine: « Les démons qui

font cela sont de forts honnêtes gens qu'on décore de la Légion d'honneur et qui n'ont même pas besoin d'hypocrisie. Revenus avec d'aimables profits, quelquefois avec une grosse fortune, accompagnés d'une longue rigole de sang noir qui coule derrière eux ou à côté d'eux, dans l'Invisible - éternellement -, ils ont écrasé tout au plus quelques punaises dans de mauvais gîtes, comme il arrive à tout conquérant, et les belles-mamans, éblouies, leur mijoteront des vierges » (XII,168).

Et Bloy revient sans le nommer à la mésaventure coloniale en Cochinchine de son frère Georges , qu'il n'a pas revu après sa déportation en 1887 en Nouvelle-Calédonie: ce destin est pour lui exemplaire pour toutes les colonies (5): « L'histoire de nos colonies, surtout dans l'Extrême-Orient, n'est que douleur, férocité sans mesure et indicible turpitude. J'ai su des histoires à faire sangloter les pierres. Mais l'exemple suffit de ce pauvre brave homme qui avait entrepris la défense de quelques villages Moïs, effroyablement opprimés par les administrateurs. Son compte fut bientôt réglé. Le voyant sans appui, sans patronage d'aucune sorte, on lui tendit de simples pièges où se prennent infailliblement les généreux. On l'amena comme par la main à des violences taxées de rébellion et voilà vingt ans qu'il agonise dans un bagne, si toutefois il vit encore » (XII,168).

Il dénonce aussi l'hypocrisie d'un discours colonisateur officiel, qui dissimule la réalité misérable: « Les rapports officiels ou les discours de banquets sont des masques sur des mufles d'épouvante et on peut dire avec certitude et sans documents que la condition des autochtones incivilisés dans tous

les pays conquis est le dernier degré de la misère humaine pouvant être vue sur terre » (XII,168).

L'esprit apostolique est d'autant plus perdu selon lui que les missionnaires eux-mêmes sont devenus des complices fonctionnarisés: « Le bon jeune homme élevé par les bons Pères, et rempli de saintes intentions, embrasse pieusement sa mère et ses jeunes sœurs, avant d'aller aux contrées lointaines, où il lui sera *permis* de souiller et de torturer les plus pauvres images de Dieu » (XII,168). Cet article violemment anticolonial permet de comprendre que Bloy ait été un temps l'hôte de *L'Assiette au Beurre*, avant la rupture en raison de l'anticléricalisme de ce journal (XII,210). Il jette un des rares pavés dans la mare de la bonne conscience colonisatrice de l'époque (6); mais en tant que catholique convaincu, il n'est pas opposé à une colonisation religieuse idéale: ce n'est pas l'anticolonialisme d'un partisan des libertés et des droits de l'homme.

Dans un autre chapitre du *Sang du Pauvre*, Bloy dénonce la colonisation britannique et l'exploitation des mines de diamant du Transvaal. Il voit dans ces pierres précieuses tout un symbole (ce qui sous-tend une condamnation pour bourgeoisie diabolique en quelque sorte): « Le diamant, par exemple, est l'hiéroglyphe de la mort » (IX,113). Il est « provocateur de luxure » (IX,113). La guerre qui oppose entre 1899 et 1902 les Anglais aux Boers en Afrique du Sud (7) a pris pour cette raison une « hideur atroce », explicable par la « concupiscence déchaînée » (IX,113).

Il attaque notamment le système d'exploitation et de surveillance dans ces mines, pour la satisfaction de « l'avarice

de quelques banquiers »: « Dix ou vingt mille hommes nourris comme des animaux sont encagés littéralement sur des périmètres immenses. esclaves d'une compagnie minière qui ne permet pas même aux enfants de venir embrasser leurs pères » (IX,113). Et la sauvagerie du système de surveillance est ironiquement dédiée aux « belles dames », dont il fustige le luxe (et la luxure sous-jacente), comme un nouveau Bossuet du symbolisme: « La surveillance y est diabolique. Il y a, ô mesdames, *la chambre de purge!* Quand un de ces forçats plus ou moins volontaires est libéré, avant de sortir il lui faut passer par là. Car les malheureux en avalent quelquefois, de ces cailloux merveilleux, qui valent des prairies et des forêts. La chambre de purge les en délivre. Les mondaines parfumées, fières de leurs bijoux, peuvent, sans courbature d'imagination, évoquer ce riant décor » (IX,113).

Enchaînant sur ce thème de l'exploitation coloniale pour le luxe, Bloy fustige aussi l'esclavage que cela a apporté dans les îles Manga-Reva dans le Pacifique: on n'y compte plus que 500 habitants, car « les dames et les requins ont avalé tous les autres » (IX,114). Là, ce sont en effet les perles que l'on pêche: « Ces pauvres gens, stimulés par les Européens, se sont faits plongeurs. Au signal de la plonge, hommes, femmes et enfants se précipitent. Ceux que les squales ne dévorent pas, ceux qu'épargne la congestion ou l'apoplexie, sont tués par la phtisie, par l'alcool ou emportés par de fréquents cyclones. Ainsi meurt la race Maorie, une des plus belles du monde » (IX,114). C'est encore pire à Ceylan ajoute Bloy: « Beaucoup périssent par le

refroidissement dans les eaux extrêmement froides en ces endroits de la mer où la température extérieure est cependant la plus élevée du globe » (IX,114). Là aussi les requins font merveille: « L'eau s'empourpre. C'est un plongeur qui vient d'être coupé en deux, accident banal qui ne vaut pas d'être consigné. Un modeste collier de perles de soixante mille francs est l'addition du déjeuner de soixante requins et représente la mort de soixante créatures à la ressemblance de Dieu que nourrissait à peine leur épouvantable métier » (IX,114-115).

Et il conclut sur un symbole, qui explique le titre du chapitre « La cassette de Pandore », là encore choisi pour sa forte signification: les belles dames européennes renouvellent la légende de la boîte de Pandore, mais avec une conclusion inversée, lue dans le miroir: « Les dames riches ont hérité de cette cassette et tous les malheurs imaginables, au contraire de la vider en s'échappant, servent à la remplir » (IX,115).

Cette condamnation de la colonisation n'empêche pas malgré tout le développement d'une vision de l'étranger qui tend à l'affirmation de la supériorité française.

Vision de l'étranger

Bloy continue à brandir le stéréotype dans sa caractérisation de l'étranger: l'Afrique et l'Asie, peu évoquées en dehors du contexte colonial, se réduisent pour la première aux nègres et aux léopards (XIV,291) au « gourbi vermineux des Touaregs » (IV,234) ou pour la seconde à l'image d'une ville « grouillante et

pestilentielle » (XII,188); les Chinois sont accessoirement des « éventreurs de missionnaires » (XI,298).

La vision de l'Amérique est ambivalente: les États-Unis sont réduits au stéréotype matérialiste du cochon de Chicago (VII,232; VIII,34). Dans une optique traditionaliste, prolongeant Bonald, Bloy estime qu'en raison de l'absence de racines historiques, l'honneur est impossible à l'Américain même catholique car il est d' « ascendance bâtarde » (XIII,211). Selon un point de vue plus socialisant, il s'en prend aussi à l'impérialisme du « soi-disant béatifique empire du Dollar » (VIII,301), donne un exemple de spéculateur américain affameur du pauvre, qui pendant la crise de l'hiver 1897-1898 « pour maintenir la hausse du blé sur le marché universel, en fit jeter à la mer soixante-dix millions d'hectolitres » (IX,116) (8).

L'Orient et la Grèce sont surtout observés selon l'optique de la « question d'Orient » (XII,193) et du domaine réservé de la religion et de la guerre sainte: elle doit se résoudre par une nouvelle croisade nécessaire et Bloy souhaite dans ce domaine des mesures radicales, en particulier en ce qui concerne le sort des Arméniens. Nous avons vu qu'il critique la politique de Léon XIII à cet égard. C'est aussi l'occasion d'une métaphore dérapante de l'occupation ottomane dans le style de la « lascivité orientale »: « vermine de Mahomet (...) sur les parties sexuelles de l'Occident », Constantinople n'a peut-être pas été « surprise comme une pucelle par l'effroyable brute ottomane » (XII,193) ainsi que le voudrait la tradition, ce qui suggère une mystérieuse trahison. Les Grecs quant à eux méritent leurs souffrances selon Bloy, car ils sont les schismatiques qui ont empêché les

croisades (XII,193).

La Pologne pourtant catholique, mais rarement évoquée, il est vrai, il ne faut donc pas en tirer des conclusions absolues, est réduite au stéréotype du soulographe et de l'alcoolisme (VII,175; XII,189), éventuellement à la bêtise atavique comme le montre l'éreintement de Sienkiewicz, « colonne » branlante de l'Église lui aussi et dont Bloy déteste le *Quo Vadis* (9), trop œcuménique, livre qui « a eu des admirateurs nombreux dans le clergé catholique français et il s'est trouvé des prêtres pour le citer en chaire, en même temps que des pasteurs ou des ministres protestants le propageaient. Impossible d'imaginer une plus déshonorante condamnation. Il y a saint Pierre et saint Paul calculés, sinon par l'auteur conscient, du moins par la sottise polonaise et congénitale de ce malheureux, pour enivrer à la fois les catholiques modernes, les hérétiques, les schismatiques, les juifs et les idolâtres » (IV,288).

La Belgique est assez rituellement réduite au stéréotype usé de la sottise (10) et des lieux communs les plus ridicules (VIII,38). Son art n'a aucune originalité et se contente de plagier l'art français selon Bloy (XI,87). Le rare roi aux goûts artistiques qu'on trouve chez lui, Léopold, est un contre-exemple car il protège les artistes en quelque sorte contre son peuple (XI,19). De même, il admet le courage des Belges au début de la Grande Guerre, réhabilités en la circonstance, mais son jugement de l'époque confirme en fait ce qu'il pensait d'eux, et l'ironie détruit l'effet de la reconnaissance: « Événement extraordinaire. Je vais être forcé d'admirer la Belgique. Une

armée allemande vient de subir un grave échec devant Liège (...) Les Belges continuent leur résistance qui ne peut être, hélas! que désespérée, mais qui déconcerte le plan allemand et retarde un peu l'invasion » (XIV,90), note-t-il dans son *Journal* les 6 et 8 août 1914.

Il reste hostile à la Russie, pays des « désobéissants schismatiques » (XIII,64) et au rapprochement franco-russe, comme nous l'avons vu, non sans paradoxes car, reprochant à la République ses contradictions en recevant « l'autocrator », il est vexé qu'on l'ait oublié dans la répartition des soldats à recevoir alors qu'il s'y était préparé (XII,71-72), lors de la visite du Tsar en septembre 1901. Dans la guerre russo-japonaise en 1904-1905, Bloy choisit son camp religieux, là encore en poussant le paradoxe à l'extrême, il adopte une position favorable au Japon, rare à l'époque, si ce n'est au *Gil Blas* (11) auquel il a collaboré autrefois: « Je préfère les idolâtres aux schismatiques » (XII,233), et il se réjouit après la prise de Port-Arthur: « Joie de la déconfiture des Russes, schismatiques infidèles à leur mission politique aussi bien qu'ils sont infidèles à Dieu » (XII,249). Il enregistre avec satisfaction la « nouvelle foudroyante » de l'anéantissement de la flotte russe en mer du Japon en mai 1905 et en tire la leçon: « Dieu, assurément, n'est pas avec les Russes » (XII,258).

Peu avant de mourir, Bloy a l'occasion de réagir aux premiers événements de la Révolution russe et ironise sur « la souveraineté du peuple en Russie » (XIV,291), y voit une parodie de la Révolution française: « Les révolutionnaires de 89, malgré

leurs illusions ou leurs crimes étaient tout de même des hommes ayant dans leurs âmes la culture chrétienne de beaucoup de siècles, ce qui manque aux Russes qui ne sont que des esclaves que leur émancipation soudaine va rendre semblables à des animaux féroces » (XIV,306). Comme si, pour une fois, et en concurrence avec l'étranger, la Révolution française acquérait une paradoxale grandeur, par une sorte de nationalisme qui fait que malgré tout, ce qui vient de France est donc d'une supériorité indiscutable même s'il s'agit de la Révolution haïe!

L'Espagne quant à elle, est jugée inférieure à la France malgré son catholicisme: Bloy proclame la supériorité de celle-ci, nation d'élection divine et aristocratie des nations à la lecture du récit dans *l'Histoire du Consulat et de l'Empire* de Thiers, à l'époque de la gestation de *L'Âme de Napoléon*, à propos de la capitulation du général Dupont à Bailen en 1808: « Étonnante férocité des Espagnols qui se montrèrent plus enragés, plus diaboliquement dénués de générosité, en combattant pour leur royauté pourrie que la pire canaille de France en démolissant la monarchie très-chrétienne. Aïnesse et supériorité de la France, même en ses plus horribles jours. Elle a beau faire le mal, elle ne peut en donner l'exemple qu'à des inférieurs. Elle ne descend jamais que jusqu'à un certain point et il sort toujours d'elle une main divine » (XII,337). L'Espagne « famélique » est aussi détestée parce qu'elle est à l'origine de la chute de Napoléon (V,316). L'attentat de la rue de Rohan contre le roi d'Espagne Alphonse XIII, lors de sa visite en France en 1905 (12) est l'occasion d'indiquer qu'il n'est selon Bloy qu'un « dégénéré

lamentable que la servilité sentimentale de nos républicains a si parfaitement ridiculisé déjà » (XII,258-259). Il estime d'ailleurs que Dieu, en l'épargnant, a prouvé la médiocrité de ce roi.

Mais les deux cibles principales sont l'Angleterre et l'Allemagne.

Anglophobie

Bloy se montre assez volontiers anglophobe et en cela, il est représentatif de tout un courant de la pensée française de l'époque, et plutôt à droite (13). Les racines de son hostilité à l'égard des Anglais sont anciennes: il est anglophobe pour des raisons religieuses, l'Angleterre est aussi un pays de la Réforme et de l'inexpiable Désobéissance. Le diabolisme anglais est selon Bloy prouvé par le développement du sport (X,190) qu'il déteste comme signe du modernisme luciférien.

L'Angleterre est toujours la perfide Erin: elle est selon lui l'« hypocrite » (XIII,162), la « salope » (V,118), la « vieille gueuse » responsable par trahison de la chute de Napoléon (V,321; IX,165), du bûcher diabolique de Jeanne (IX,157,165) et à l'origine d'une guerre inexpiable avec la France; elle est donc son ennemie non seulement « naturelle » mais même « surnaturelle » (V,322).

L'Angleterre est par conséquent l'occasion d'afficher un radicalisme politique absolu (où pour une fois le mot « politique » est exorcisé et accepté): « Il faut que l'Angleterre soit saignée d'abord. Telles sont mes vues politiques » (XI,335). La position de Bloy en l'occurrence est la même que celle de Drumont et de

La Libre Parole mais il tient à s'en démarquer, il considère qu'il s'agit d'un croisement purement accidentel et limité. Ainsi, il rétorque à son ami Henri de Groux, après la brouille de l'affaire Dreyfus, au « liseur de *L'Aurore* et de *La Libre Parole* » (association paradoxale!): « Ah! ça, mais, dites donc, hé! le peintre, est-ce que vous allez me fourrer avec Drumont, maintenant. Si le puant individu ainsi désigné vide son pot de chambre, chaque matin, dans la gueule de Victoria, s'ensuit-il que je doive lui être assimilé parce que, depuis environ vingt ans, je promulgue la nécessité d'en finir avec l'abominable engeance de cette salope? » (XI,335). Contre cette récupération, Bloy revendique sa plus grande ancienneté, l'exemple de Napoléon qui « n'eut que cette idée qui n'était déjà pas si mal » et sa propre inspiration (XI,335). Cependant la conception bloyenne est au fond proche de celle de Drumont et radicalement opposée à celle de Bourget qui a voyagé en Angleterre et s'est déclaré anglomane (14).

Les souverains anglais sont eux aussi de simples caricatures: en 1901, Bloy proteste contre l'hommage de Léon XIII et de Gabriel Hanotaux, devenu le directeur politique du *Journal* (15), à l'occasion de la mort de la Reine Victoria: « crevaison de l'antique salope » selon lui. À sa mort en 1910, Édouard VII reçoit quant à lui une oraison funèbre peu gratifiante: « Les journaux le nomment grand roi, peut-être parce qu'il a fumé plusieurs millions de cigares » (XIII,161).

Bloy suit avec attention la guerre du Transvaal et y voit la honte des Anglais: c'est pour lui une « inexpiable guerre qui a

déshonoré tout un grand peuple » (IX,113), « holocauste aux bourgeois anglais » (VIII,113). Il prend fait et cause pour les victimes contre les Anglais, à l'instar de Péguy qui a lui aussi de la sympathie pour les Boers et se réjouit des échecs anglais (16). Pour Bloy, ce sont des bourgeois typiques, massacreurs d'enfants. Chamberlain, le ministre anglais des colonies du cabinet Salisbury de 1895 à 1903, qui a poussé à la guerre (17), illustre aux yeux de Bloy le lieu commun « les petits ruisseaux font les grandes rivières »: « Ainsi parle mon épicière empochant les sous des misérables. Ainsi parle tel financier raflant l'épargne des humbles gens. Ainsi parle Chamberlain en voyant couler le sang des petits enfants des Boers. Et tous trois disent exactement la même chose » (VIII,122).

Léon Bloy attend de cette guerre du Transvaal qu'elle réalise une apocalypse partielle, spécialement tournée contre l'Angleterre: en effet, c'est du châtement de la renégate que doit naître la délivrance, selon un unanimité qu'il imagine catégorique: « Guerre du Transvaal. L'univers entier fait des vœux pour la défaite des Anglais. C'est la première fois (...) qu'une pareille unanimité s'est vue » (XI,324). À propos de cette guerre, apparaît la vision d'un Napoléon providentiel, inspiré bien qu'irréligieux: « Je ne me lasse pas d'admirer qu'un grand homme à peu près sans Dieu, Napoléon, ait eu l'intuition prophétique de la délivrance du monde par l'humiliation ou la destruction de l'Angleterre » (XI,324), déclare-t-il en octobre 1899. Mais l'opinion en faveur des Boers subit bientôt un revirement: en mai 1900, il doit abandonner ses illusions de

voir l'Angleterre disparaître dans ce conflit, l'affaire s'est banalisée à sa dimension uniquement humaine parce que décidément, les victimes, selon l'effritement mélancolique bloyen caractéristique, déçoivent et sont renvoyées dos à dos avec leurs bourreaux: « Je commence à me désintéresser du Transvaal. Le chambardement de Victoria m'eût consolé de bien des maux. Mais c'était un rêve. Les calvinistes de là-bas sont aussi haïssables que leurs conquérants et le comble de la niaiserie serait d'espérer ce magnifique désespoir qui aurait pu tuer l'Angleterre. Zut! alors. » (XI,361).

Au début de la Grande Guerre, on pourrait imaginer que l'alliance contre l'ennemi allemand, le plus haï, va faire taire cette anglophobie. De fait, à la fin de septembre 1914, Bloy, alors en villégiature dans l'Ouest, trouve un relatif réconfort dans la présence des soldats anglais: « L'impression est formidable. Tous ces hommes équipés merveilleusement ont la plus belle allure du monde » (XIV,106). Mais la hantise de la trahison reprend bientôt le dessus: l'Angleterre n'aurait qu'une préoccupation, récupérer ses territoires perdus après la Guerre de Cent Ans. Dans une dédicace à l'éditeur Georges Crès de juin 1916, Bloy estime qu'il faudra une nouvelle Jeanne d'Arc pour faire face à la menace anglaise: « Quand les Allemands seront hors de France, ne pensez-vous pas que Jeanne d'Arc sera nécessaire pour en expulser, une seconde fois, les Anglais? » (XIV,235). De même, en décembre de la même année, dans une lettre à Pierre Termier, il écrit, envisageant ce qui se passera « après la déconfiture des brigands de Germanie », situation à

laquelle « notre pauvre France rongée de vermine » aura du mal à faire face: « Nous pourrons apprécier alors l'amitié fraternelle de l'Angleterre qui a déjà conquis la Normandie et la Picardie et qui ne les lâchera certainement pas » (XIV,274).

Germanophobie

La germanophobie bloyenne s'approfondit pendant cette période, sous le signe du ressassement, selon des stéréotypes anciens, caractéristiques de la littérature patriotique d'après 1871 (18) et recroisés de "causes" religieuses selon le processus synthétique. L'Allemand, souvent assimilé au protestant, appartient à une nation de bandits devenue luthérienne pour parvenir à ses fins (V,326-327). Il est caricaturé comme mangeur de saucisses (XIV,253), capable encore de vendre Guillaume II pour trente saucisses, parodiant dans la bassesse la trahison de Judas (IX,254) et par ailleurs, un « extraordinaire déménageur » (XIV,120), faculté qu'il a héritée de ses ancêtres germains. Dans une Allemagne imaginée comme une truie (IX,223), le Prussien est sans véritable individualité dans une « colossale chienlit de domestiques infâmes travestis en gens de guerre » (IX,327), les uhlands et généralement les soldats allemands sont systématiquement lâches (19): ainsi, Bloy affirme que, pourvu d'un commandement militaire, il ne « consentirai(t) jamais à reconnaître un Allemand pour un soldat » (IX,327). La bêtise allemande est selon lui éternellement « proverbiale » (IX,278): leurs prouesses militaires ne peuvent donc se justifier que par une possession collective de l'Allemagne « qui n'a pu être préférée que par le Diable » (IX,279).

Bloy continue à faire le procès de la "germanisation" de la France (avec la laïcisation, la judaïsation, la franc-maçonnerie), menace objective pour « l'alouette gauloise » (VIII,237). Et il s'efforce de détruire le mythe de la supériorité culturelle allemande dont il attribue la responsabilité à l'enseignement laïque: « Cette croyance est systématiquement entretenue dans l'âme des générations nouvelles par l'instituteur, le professeur de lycée et surtout par le savant universitaire » (XIV,107). Selon le système sexualisé bloyen, être le produit de la semence allemande est la pire injure à l'égard des habitants de « Cochons-sur-Marne » (XII,46). De même, cela expliquerait les propos « capitulars » tels que ceux du père Didon, l'auteur du livre *Les Allemands* (IV,239-240).

L'homme d'État allemand devient une sorte de caricature de caricature, selon une radicalisation du stéréotype, sorte d'histrion maistrien absolu: ainsi Guillaume II répète le modèle d'Hérode (IX,254; IX,267) et fait balbutier l'Histoire; il est le « saltimbanque imbécile » (XII,261), le « cabotin sanglant » (XIV,130), « pantin à moustaches » (XIV,101), d'ailleurs réduit à cet ornement nasal (IX,254) qu'il considère comme un symbole (XII,261) ou un instrument de pouvoir (IX,253), « mime secret allaité par la Fortune dont a parlé Juvénal (20) » (IX,243), « "lépreux de la cervelle" selon la forte expression de d'Aubigné (21) » (IX,243), assassin (IX,232) ou simple cambrioleur (IX,253) et non chef d'État (IX,232), imbécile lui aussi (IX,243), « sot par droit de conquête » (IX,253) malgré tout dangereux hypocrite diabolique, qui a feint de ne pas vouloir la

guerre: « Tout le monde sait qu'il ne fabriquait des canons que pour assurer la paix universelle » (IX,241). En 1910, Bloy le déclare « pacifiste (qui) a besoin d'un peu de monnaie pour sa flotte et ses canons » (XIII,186) et sa violence ne se dément pas à son égard pendant la guerre, il est notamment interpellé dans les *Méditations d'un solitaire en 1916*.

Bloy fait partie du camp de la guerre, même s'il n'est pas un revancharde classique, tourné vers la ligne bleue des Vosges.

La marche à la guerre

Son patriotisme reste lié à une virilité volontiers belliciste, et porte toujours l'empreinte de l'ancien combattant de la guerre précédente. Revenant sur l'expérience de la guerre transposée par Huysmans à l'époque des *Soirées de Médan* (22) et en souvenir de son propre passé d'ancien combattant de la guerre de 1870, il lance, dans *Les Dernières Colonnes de l'Église*: « Ne s'est-il pas vanté, il y a quelque vingt-cinq ans, d'avoir fait la guerre de 70 dans les hôpitaux, en proie à une continuelle colique? Tout dépend du point de vue. Quand l'héroïsme semble grotesque, la chiasse devient glorieuse » (IV,260).

Il est violemment hostile au pacifisme, notamment à l'égard de l'Allemagne et réagit contre « cette espèce de sentimentalité internationale qui voudrait qu'on oubliât l'Outrage horrible et que tout le monde s'embrassât dans un pardon cosmopolite et une chiasse universelle » (VIII,166). Argumenter en faveur de l'antimilitarisme, c'est selon lui « dissimuler une frousse sentimentale » (XIII,256). Ce militarisme a trouvé à s'exprimer

dans *Je m'accuse*, à l'époque de l'affaire Dreyfus. Bloy prend la défense des « soldats de la République et de l'Empire » (curieusement dans le premier cas, ce qui montre la force de son patriotisme), « pour ne pas remonter plus haut », contre Urbain Gohier, le journaliste antimilitariste de *L'Aurore* (23), qui a affirmé le 14 septembre 1899 que « le métier militaire, est, avant tout, l'école de la lâcheté » (IV,209). Malgré ses réticences à l'égard de l'État-Major, des « gueules bêtes et venimeuses de Mercier ou du commandant Carrière par exemple » (IV,209-210), il ne peut admettre qu'on considère les soldats français comme des « lâches »: et Urbain Gohier devient « un de ces cordonniers incorruptibles de 93 dont la langue dégoûtait Napoléon ». À titre de vengeance, Bloy suppose que ce journaliste a la « vénusté d'un garçon coiffeur », est certain qu'il s'agit d'un « larbin emplumé » (IV,209-210) selon des figures qui reflètent les préjugés viril et aristocratique bien ancrés. Paradoxalement, on le voit ici, la Révolution se trouve réhabilitée sur le plan militaire, car, comme l'Empire, elle a eu des « armées sublimes » (XIII,59).

Hostile à la politique étrangère d'entente cordiale, notamment au rapprochement franco-russe, parce qu'il pense que la France doit se suffire à elle-même, il est partisan de la fermeté à l'égard du voisin germanique à l'époque des crises. En 1911, il réagit violemment à la cession du Congo, plus proche d'Albert de Mun et de la droite nationaliste que du compromis républicain (24): « Autre nouvelle, plus glorieuse. La France, pour vivre en paix avec l'Allemagne, lui cède, sans compensation appréciable, la moitié du Congo » (XIII,268).

L'assassinat de Jaurès, par Raoul Villain le 31 juillet 1914, vaut une mention brutale dans le *Journal*, inscrite au 1er août: « Assassinat de Jaurès, hier soir. Se trouvera-t-il quelqu'un pour pleurer ce malfaiteur? » (XIV,87). Cette sorte de règlement de compte nationaliste (25) annonce le ton adopté pendant la guerre: le patriotisme féroce de Léon Bloy ne sera pas démenti, quitte à heurter le principe théocratique.

La guerre

Au début de la guerre, il estime que le départ du gouvernement à Bordeaux, du 2 septembre au 20 décembre 1914 (26) est une lâcheté et une fuite devant l'ennemi et il ironise sur la justification donnée par Gabriel Hanotaux: « Appris cette belle parole d'Hanotaux (*quand le gouvernement foutait le camp*): "Nous (!) allons à Bordeaux pour y organiser la victoire" », note-t-il dans son *Journal* en novembre, au moment du retour à Bourg-la-Reine (XIV,114).

Bloy est parfaitement en accord quant au nationalisme antigermainique (27) avec Léon Daudet et *L'Action française* dont il tient pourtant à se distinguer sur d'autres plans. En effet, s'il corrige les fautes de catéchèse de Léon Daudet qui le rendent selon lui aussi médiocre que son père (XIII,26), et s'il déclare surpris qu'un jeune prêtre qu'il a « éduqué » manifeste « sa crainte de (lui) avoir déplu en exprimant son mépris pour *L'Action* prétendue *française* et pour le soi-disant catholicisme de ses coryphées » (XIII,315), prenant ainsi ses distances avec l'utilitarisme catholique de Maurras (28), il partage l'avis de Léon Daudet sur Anatole France: celui-ci est en effet considéré

comme un pacifiste à la suite de son article du 22 septembre 1914, dans *La Guerre sociale* où, après avoir fait le procès de « l'infamie des barbares » qui ont bombardé la cathédrale de Reims, il conclut malgré tout: « Nous ne souillerons notre victoire d'aucun crime et sur leur sol quand nous aurons vaincu leur dernière armée et réduit leur dernière forteresse, nous proclamerons que le peuple français admet dans son amitié l'ennemi vaincu ». Bloy partage l'opinion nationaliste quelque peu réductrice de l'époque (c'est au début de la guerre, ce qui n'était pas favorable à la nuance) qui pousse Anatole France à de multiples justifications face aux attaques violentes dont il est l'objet, jusqu'à demander son enrôlement ... à soixante-dix ans (29).

Bloy écrit dans son *Journal*, au 24 septembre: « Anatole France, dans une lettre à cette canaille de Gustave Hervé, à propos de la cathédrale de Reims dont il *déplore* la destruction, déclare sentimentalement qu'après la victoire nous n'aurons rien de mieux à faire que d'offrir notre amitié fraternelle aux Allemands. Je me rappelle qu'un jour Léon Daudet le nomma *Anatole Prusse* » (XIV,104). Le 26, il renchérit en se montrant cette fois en accord avec Albert de Mun, pourtant détesté lui aussi: « Dans *L'Écho de Paris*, journal des Bien-Pensants, article presque violent de M. de Mun s'indignant de la sentimentalité hypocrite des humanitaristes qui parlent déjà d'*amitié* avec les Allemands en disant qu'il faut y "couper court". Ce qui m'étonne et me ravit, c'est l'emportement d'un homme si paisible allant jusqu'à incriminer son collègue de l'Académie, Anatole France » (XIV,104). Et il se gausse de la demande d'enrôlement et opère

un rapprochement désobligeant avec le sort de Guy de Cassagnac, le fils du journaliste de *L'Autorité*: « Toutes les feuilles d'automne reproduiront, avec ou sans commentaire, la farce imprévue d'Anatole France écrivant au ministre de la Guerre de faire de lui un soldat. "Beaucoup de braves gens", dit-il, "trouvent que mon style ne vaut rien *en temps de guerre*. " Ne lui suffit-il pas d'avoir pour lui tous les imbéciles en temps de paix? Mort de Guy de Cassagnac tué à la tête de sa compagnie dans l'un des derniers combats. Tu mourras autrement, Anatole » (XIV,106).

Pendant la guerre, Bloy est infiniment persuadé que la puissance divine est au côté de la France et intervient en sa faveur. Ainsi l'arrêt de l'ennemi sur la Marne en septembre 1914 ne peut s'expliquer selon lui que par une intervention miraculeuse de la Vierge: « Toutefois, il est déraisonnable de conjecturer en histoire, et la victoire de la Marne, le détournement soudain, inespérable, de ce torrent de deux millions de barbares paraît un miracle... En d'autres temps, on se serait souvenu, pour l'expliquer, que c'est demain la fête de la Nativité de Marie, Reine de France » (XIV,100). D'une certaine façon, Bloy dépose ici la République, incapable selon lui de faire face à la guerre et instaure une monarchie divine directe, nouvelle réalisation de la théocratie absolue. C'est la Vierge qui règne provisoirement sur la France et non la République « prétendue » française.

Il suit les combats en patriote soucieux du sort de son pays, soit au travers de la presse, soit dans les conversations ou la correspondance avec les amis dont certains participent

directement à la guerre, non sans relayer parfois, et en raison de ce patriotisme, le bourrage de crâne. Il en est ainsi en septembre 1916, d'autant que le bruit des combats parvient jusqu'à Bourg-la-Reine: « On se bat furieusement sur la Somme. Le vent d'ouest nous apporte le bruit de la canonnade, qui doit être terrible, pour qu'on l'entende à une telle distance (...) Les journaux du soir parlent de la canonnade entendue hier. Les feuilles allemandes disent que rien de si terrible n'a été vu depuis le commencement de la guerre. Elles vont même jusqu'à se plaindre de la "brutalité" de nos canons. Les Boches aimeraient mieux qu'on leur envoie des saucisses » (XIV,252-253). Il se réjouit de la reprise de Douaumont en octobre 1916 (XIV,260).

Il dénonce ceux qui en sont « à se glorifier de faire fortune en assassinant la patrie déjà mutilée » (IX,316), quitte à projeter de façon un peu anachronique ce patriotisme sur le passé à l'occasion de son ouvrage *Jeanne d'Arc et l'Allemagne*, où il s'insurge contre l'indifférence de Charles VII face à la « pression patriotique de tout un peuple affranchi » (IX,218). Il fait partie des jusqu'au-boutistes de la guerre qui attaquent avec virulence les « fauteurs de paix » comme le *Bonnet Rouge*, à l'instar de Léon Daudet et de *L'Action française*, devenus « gouvernementaux » (30). En décembre 1916, Bloy écrit: « Une puanteur nouvelle arrive d'Allemagne. Depuis quelques jours, on parle d'une paix ignoble que l'Allemagne, pressée par la famine, proposerait, en gardant, bien entendu, tout ce qu'elle a volé, de telle sorte que, dans quelques années, la bête féroce recommencerait et que nos morts innombrables auraient été

sacrifiés en vain. Et il se trouve des Français pour y consentir! » (XIV,270).

À propos du *Feu* de Barbusse paru en 1916, il note perfidement que le livre « obstrué (...) des plus sottes rêveries socialistes » (XIV,284), écrit dans un style zolien, nouveau crime naturaliste et démocratique contre la langue française (IX,323), a été trop épargné par la censure, bien qu'il soit « le livre le plus démoralisant qui puisse être lu par des soldats » (IX,324). Au contraire, il observe que les siens ou *Sous Verdun* de Maurice Genevoix sont « mutilé(s) par l'imbécile censure » parce que « le mensonge est profitable et qu'il est habile de cacher la vérité » (XIV,261).

Bloy adhère à la thèse de la conspiration, sous-jacente ici, quand une bonne allemande, en 1913, veut lui démontrer la supériorité de son pays: c'est une espionne selon lui, d'autant qu'elle se rend fréquemment à la Poste (XIV,41), réaction qui n'est pas sans rappeler un thème obsessionnel de Léon Daudet (31). L'écart avec l'extrême droite se réduit avec la causalité diabolique (32), l'interprétation à la fois comme conspiration judéo-germanique, et fruit de la décadence à l'instar de Maurras (33) que Bloy retient a posteriori pour l'affaire Dreyfus, en 1916, que c'est une tentative des « bons amis de l'Allemagne (...) pour détraquer la France »: « la mystérieuse Race juive, assistée de tous les démons d'Outre-Rhin, prenait ou allait prendre sa revanche de beaucoup de siècles d'obnubilation et d'opprobre » (IX,277-278). Zola a été selon lui « une crapule infâme (...) faisant le jeu des ennemis de la France » (IX,277) et qui a participé sur fond de « folie furieuse du tango » au décervelage français (IX,277). Seule « la Vierge Marie, juive

juive elle-même, mais concalculatrice de Satan», s'est alors opposée au démantèlement et à la défaite (IX,278).

Pendant le conflit, Bloy choisit donc le camp des écrivains intégralement patriotes (34), non sans virulence ou réquisition du patriotisme assez expéditive ou injuste: il prétend ainsi se démarquer d'écrivains comme Paul Bourget, qui publie selon lui des « pantalonnades sentimentales » et « ne paraît pas savoir encore qu'on est en guerre » (XIV,124). Bloy se réfère en fait au *Démon de midi*, ouvrage en gestation longtemps avant la guerre, et paru en juillet 1914, avant les articles patriotiques de Bourget dans *L'Écho de Paris* et il ignore son activité dans les hôpitaux (35). Par contre, son livre *Jeanne d'Arc et l'Allemagne* publié en 1915 doit donner à Joffre « une illusion de virginité » (XIV,128)! Son titre est trouvé le 16 janvier 1915 (XIV,133), en fin de rédaction et il est présenté aussi comme une « réponse accablante » (et anticipée) à la tentative d'« annexion » de Jeanne par les Allemands menaçant Reims. Ceux-ci prétendent « selon ce raisonnement balourd qui leur va si bien "que Jeanne d'Arc ayant été l'ennemie des Anglais, doit être avec nous" » (XIV,146). Il note dans son *Journal* que, selon la sœur de sa filleule, sa « *Jeanne d'Arc* serait beaucoup lue par les officiers sur le front » (XIV,190). Mais l'espoir d'en faire un bréviaire des combattants, fondé sur une intervention auprès du ministre de la Guerre Millerand, est déçu: « On sait que Millerand est un fervent de mes livres ». Il devait permettre de « répandre *Jeanne d'Arc et l'Allemagne* dans les bibliothèques et les hôpitaux militaires ». Mais cette proposition se heurte à « une fin de non-recevoir bureaucratique et protocolaire ». Bloy veut

quant au ministre qui échappe à l'éreintement: « Je pense que Millerand a complètement ignoré cette démarche » (XIV,164).

La théocratie au service du nationalisme

Pendant la guerre, ce qui préoccupe Léon Bloy dans l'action du pape, c'est essentiellement son attitude à l'égard des belligérants, selon un point de vue patriotique. Le soupçon de politique est aggravé par l'attitude de neutralité de Benoît XV, désireux de ne pas privilégier une nation devenue anticléricale et qui a perdu son statut de « Fille aînée de l'Église » (36), point de vue que Bloy ne peut épouser. Il proteste en décembre 1914 contre la première encyclique, *Ad beatissimi*, où le pape fustige les excès du nationalisme: « Les peuples sont divisés par leurs rancunes encore plus que par leurs frontières » (37). Bloy note dans son *Journal*: « Le Pape déplore naturellement les horreurs de la guerre, mais ne donne tort à personne et pense qu'il y aurait moyen de s'arranger et de s'aimer les uns les autres » (XIV,124). Il ajoute une semaine plus tard: « Le Vatican observe une neutralité absolue, déclare le cardinal Gasparri, secrétaire d'État du Pape », déclaration qu'il juge « monstrueuse » (XIV,126). « Je me demande quel Pape nous a été envoyé » (XIV,128), écrit-il à son ami Philippe Raoux.

En janvier 1915, à l'époque des premières tentatives de paix blanche du pape (38), qui voudrait former un camp catholique autour de l'Autriche-Hongrie et restaurer la Belgique neutre envahie par l'Allemagne, Bloy s'insurge contre une réception offerte aux autorités allemandes par le nonce dans le pays

occupé: « Le festin eût été vraiment germanique si on avait bu, dans les calices volés aux églises, le sang des soixante ou quatre-vingts prêtres belges assassinés, jusqu'à ce jour » (XIV,133). Le *Gott mit uns* lui paraît une impossibilité absurde, au point qu'il affuble le pape du surnom de « Pilate XV » (XIV,142), rejoignant ainsi les accusations contre le pape « boche » des nationalistes de l'époque, notamment de *L'Action française* (39).

La question du droit de la France n'est même pas discutable: la neutralité de Benoît XV, selon Léon Bloy, c'est comme si « un père de famille voyant celui de ses fils qui est le plus fort accabler ses frères (devait) suspendre son jugement et s'abstenir de tout blâme pour un temps indéterminé », il n'y a pas plus de « litige » pourtant que pour « le Sac de Rome par Alaric » (XIV,135). Un pape comme Grégoire VII n'aurait pas hésité à « dire le Droit », en faveur de la France (XIV,138), Bloy en cela rejoint l'opinion nationaliste aussi bien des non-catholiques que des catholiques patriotes, telle qu'elle s'exprime par exemple dans *L'Écho de Paris* (40), opinion il est vrai très largement partagée à l'époque et qui réalise une sorte d'Union sacrée.

Cela confirme l'impossibilité d'une théocratie simplement humaine car « l'erreur » jette un doute sur l'infailibilité pontificale, et Bloy va devoir rejoindre les catholiques libéraux sur ce plan: le souverain pontife peut se tromper (41): « Il se trompe *infailliblement*, c'est sûr » (XIV,140). La colère bloyenne, traduite par ce soulignement furieux du manquement au dogme de l'infailibilité, est d'autant plus forte que le pape semble

servir le « triomphe des impies » de sorte que s'ajoute le soupçon de diabolisme: « Je crois que le démon ne pourrait pas susciter un hérésiarque aussi funeste que ce pontife » (XIV,139).

À l'instar de *L'Action française* (42), il doit accorder un satisfecit rageur à Clemenceau affublé du surnom de « Tête de mort », parce qu'il rappelle le pape à ses devoirs et que Léon Bloy se sent en accord avec le journaliste républicain, non avec le chef de l'Église. En effet, Clemenceau s'est violemment opposé aux propos du pape en faveur de la paix, a exigé que le pape condamne la violation de la Belgique, les crimes de guerre et le bombardement des églises, qu'il s'explique sur son opposition à l'entrée en guerre de l'Italie (43). Bloy se référant à un article du 29 mai 1915 dans *L'Homme enchaîné*, la résurrection de *L'Homme libre* depuis octobre 1914 (44), s'insurge: « N'est-ce pas consternant de penser que le Vicaire de Jésus-Christ peut être justement réprimandé par un tel homme? » (XIV,160). Il aurait été préférable que Benoît XV gardât le silence dans ce qu'il présente comme sa « conclusion » (XIV,181) et qui apparaît comme l'aboutissement de la partie du *Journal* intitulée *Au Seuil de l'Apocalypse* sur cette épineuse question.

En fait, Bloy ne peut que constater la « faillite de la Papauté. Immense joie pour les ennemis de l'Église » (XIV,164). Le patriotisme, on le voit ici, l'a très largement emporté sur la fidélité théocratique et le respect du dogme de l'infaillibilité pontificale. Cela ne peut que favoriser la fuite du registre humain vers la théocratie absolue au sens divin.

Toutefois, il existe quelques nuances à cette victoire du nationalisme sur le respect religieux qui reprend parfois ses prérogatives: même si Bloy conteste violemment la neutralité du pape, il le rejoint partiellement dans son principe consistant à s'appuyer sur le catholicisme de l'Autriche-Hongrie (45). Mais le pape aurait dû selon lui utiliser cette arme en adoptant des mesures théocratiques radicales, dans l'esprit médiéval: « jeter le grand Interdit » sur « toute l'Autriche catholique, et soi-disant *apostolique*, si elle ne rompait pas immédiatement avec l'hérétique et brigande Allemagne » (XIV,132). En d'autres termes, il aurait fallu faire planer la menace d'un nouveau Canossa, par une sorte de vertigineux retour au passé.

L'autre limite à l'absolu nationalisme est la question des prêtres-soldats. Bloy condamne l'institution trop démocratique et peu conforme à la conception traditionaliste du rôle du prêtre qui doit être un pasteur non un combattant ; il est hostile aux aumôniers militaires. Ce corps créé par Albert de Mun en 1914 pour intégrer le clergé au mouvement patriotique, le rapprocher de la population laïque et faire taire la rumeur infâme (46) paraît détestable à Bloy. Il condamne l'attente du curé de Pontault-Combault qui souhaite ardemment partir au front, être un « prêtre sous la capote du soldat, menant la même vie » plutôt que rester dans sa paroisse désertée, « tous (ses) paroissiens étant partis, la majorité dans les tranchées », déçu de ses capacités physiques inemployées: « ayant toujours dirigé des sociétés de gymnastique ». Après avoir souligné dans une citation de la lettre de ce prêtre les passages répréhensibles comme « *Je suis un bon tireur* », Bloy lance brutalement :

« Les bons patriotes de *La Lanterne* ou de *La Guerre sociale* doivent admirer de prêtres de cette sorte » (XIV,137). L'exemple de ces journaux dont le nationalisme - Union sacrée oblige - a été quelque peu tardif et selon un ralliement spectaculaire pour le second, qui va bientôt s'appeler ... *La Victoire* (47) n'a rien évidemment de très flatteur.

Malgré tout, Bloy rêve d'une solution à la guerre qui pour être apocalyptique n'en est pas moins d'un nationalisme intégral, par une diabolisation de l'ennemi: « J'ai pensé bien souvent que l'extermination de la race vouée au démon est une exigence divine, un préalable à l'inventaire du monde, car il y a beaucoup d'autres comptes à régler. Mais l'extermination de quatre-vingts millions d'hommes, est-ce possible? » (IX,312). Léon Bloy, on le voit de nouveau ici, est au fond représentatif d'une époque où le nationalisme et le catholicisme croisés débouchent sur une véritable mystique nationale (48).

Cela nous ramène à la politique mythique, qui s'exprime dans l'attente apocalyptique et de l'homme providentiel: il serait excessif et simpliste là encore d'y voir une pure neutralité religieuse dénuée de toute arrière-pensée politique.

CHAPITRE 5: La politique mythique

L'attente apocalyptique s'exacerbe pendant la période classique de Léon Bloy, non sans déceptions comme le montre le « fiasco de 1900 » (XII,34), sorte de constat de faillite: la prédiction de La Salette est la « Fontaine des Contradictions » (X,182). Mais les certitudes reviennent avec les polémiques contre les incroyables: « Vous avez cru triompher de moi (...), me jugeant mauvais prophète, écrit-il en 1902 à l'adresse d'un contradicteur, comme si un écart de quelques mois ou de quelques douzaines de mois, infirmait l'exactitude quand il s'agit d'un aussi prodigieux chambardement » (XII,111).

Cette conviction absolue bien que démentie par les faits n'est pas sans surprendre les observateurs, comme Jehan Rictus. En octobre 1917, peu de temps avant la mort de Léon Bloy, il note dans son *Journal*: « Je repense à ce type prodigieux qui a voulu toute sa vie ne voir que du surnaturel dans les plus petits faits et événements, qui, lorsqu'ils étaient démentis par la plus élémentaire évidence a mis à se tromper la plus ardente mauvaise foi » (1); « Certes Bloy est tout d'une pièce et logique avec lui-même. Malheureusement les faits se foutent de lui » (2), écrivait encore Jehan Rictus en 1911.

Mais si les formes apocalyptiques sont nombreuses, avec une tendance caractéristique à la somme, depuis le millénarisme classique en attendant 1900 (XV,203-204) jusqu'aux catastrophes naturelles comme le tremblement de terre de Messine (XIII,82) en passant par l'effondrement de Paris en juin 1914 (XIV,79), le thème n'en montre pas moins l'inscription

de Léon Bloy dans son époque et qu'il est un homme de son temps (3). Du point de vue politique, trois directions paraissent ainsi confortées: l'hostilité à la République, au socialisme et la conviction nationaliste.

Le recours apocalyptique

L'attente apocalyptique est tournée contre la démocratie, la République et le mal qui en résulte: la politique anticléricale. Ainsi en juin 1902, lorsque Bloy découvre les membres du nouveau gouvernement d'Émile Combes, celui du grand ministère anticléricale jusqu'en 1905, il croit entendre rouler les tambours de l'apocalypse (napoléoniens aussi par une sorte de télescopage de deux préférences): « *Le Journal* publie le portrait des nouveaux ministres: Combes, André, Pelletan, Trouillot ... Je ne pense pas que la vilénie démocratique, renégate et franc-maçonnique de ces faces de larbins, de crétins ou de malfaiteurs puisse être dépassée. Tels sont nos maîtres. À la grand-messe de ce dimanche, entendant l'orgue, il me semblait, comme toujours, entendre rouler les canons de la Bataille infinie, préfigurée par toutes les batailles de Napoléon et qui doit précéder le Consolateur. Que deviendront alors ces misérables? » (XII,100). L'apocalypse a donc pour effet aussi de balayer la démocratie, supplantée par l'apparition du grand homme.

En mai 1903, l'agitation et les violences autour des lieux de culte sont pour Bloy le signal de l'accomplissement de la prédiction: « Je lis, dans les journaux, que ma vieille prophétie de chambardement universel de l'Église paraît sur le point de

s'accomplir » (XII,170). C'est l'anticléricalisme sévissant en Italie qui expliquerait en réalité le tremblement de terre de Messine en janvier 1908 (XIII,85).

L'apocalypse est aussi orientée dans un sens antisocialiste, elle est une sorte de remède radical au syndicalisme et à l'agitation sociale (d'ailleurs permise par la passivité du gouvernement). En avril 1906, Bloy retrouve la hantise du grand chambardement né de la révolte sociale, (manifestée déjà en 1884), après le drame de Courrières et les grèves qui ont suivi. Il apporte ainsi sa contribution à une thématique d'époque, car le grand chambardement est rêvé par la Confédération du Travail à laquelle Bloy est violemment hostile (4) et par *L'Écho de Paris* dans sa campagne de 1906 sur la grande peur sociale avec la série d'articles « La Révolution qui vient »(5). Il écrit dans son *Journal*: « Grève partout, suivie ou accompagnée, çà et là, de pillage, d'incendie ou d'assassinat. Désordre effroyable encouragé par l'inertie ou la complicité de notre ignoble gouvernement républicain, prodrome des malheurs immenses annoncés à La Salette en 1846, attendus par moi depuis plus de vingt-cinq ans' (XII,300). L'épisode prend même une tournure diabolique qui rappelle les accents maistriens à propos de la Révolution: « Les horribles événements des grèves et le grondement, plus fort chaque jour, de la Bête, donnent aux journaux, ordinairement si imbéciles un intérêt poignant » (XII,301). Cette mansuétude exceptionnelle à l'égard de la presse confirme le fait que Bloy n'a pas été insensible à ces campagnes d'opinion du temps: il n'est donc pas sur ce plan non

plus le solitaire hors de son temps dessiné par la légende.

En juillet 1908 encore, Bloy ne voit que l'apocalypse pour mettre fin au désordre social, né de l'agitation populaire et syndicaliste, et de l'incurie du gouvernement républicain à propos des violences de Villeneuve-Saint-Georges (6): « Massacre à Villeneuve-Saint-Georges. Bataille entre soldats et grévistes, les premiers forcés de se défendre, les seconds exaspérés jusqu'à la frénésie par l'ignoble, féroce et vingt fois stupide Confédération du Travail qu'encouragent les scélérates crapules qui constituent le gouvernement de la France. En 89 et sous la Terreur, le péril était bien moindre (...) » (XIII,58-59).

Le thème du chambardement social qui prépare l'apocalypse est repris en 1909. L'année est marquée par la grève des postiers notamment, en mai, Clemenceau réagit face à l'agitation sociale en essayant de remettre en cause le droit de grève et se heurte à une violente opposition de gauche à la Chambre (7). « Tout est sombre. Les grèves sont partout. Révolte universelle, en attendant le désespoir et les fureurs. Les saisons semblent *changées*. Il faut faire du feu, en plein mai. Le dénouement ne doit plus être bien éloigné. Avant-hier, on a chanté l'*Internationale* à la Chambre » (XIII,98-99), note Léon Bloy. Le chant révolutionnaire est en quelque sorte un signal aussi symbolique que les trompettes finales.

L'apocalypse est aussi en liaison étroite avec le nationalisme: l'affaire Dreyfus qui affaiblit la nation car « deux sortes de chiens (...) se disputent la France à coups de gueule » (IV,226) est elle-même réinscrite dans la perspective apocalyptique :

en 1899, Bloy en attend « un coup d'État ou un déluge » (XI,314). Dans sa parodie de Zola *Je m'accuse*, après le procès de Rennes, il écrit: « Tout cela dépasse infiniment le capitaine juif et ressemble au prodrome du cataclysme » (IV,226).

Les événements extérieurs constituent aussi des menaces qui peuvent être le signe de l'apocalypse: la guerre russo-japonaise pourrait ainsi être l'annonce d'un embrasement guerrier: « Le monde finira bien par s'allumer, selon le "vœu" de Jésus (Luc, XII,49), quand on sera assez loin du Déluge. Le moment doit être peu éloigné » (XII,258), note-t-il en mai 1905 après la défaite russe. De même, Bloy amplifie comme une partie des Français de l'époque les effets possibles de la première révolution russe du Dimanche Rouge (8): « Révolution, bouleversement effroyable en Russie. Serait-ce enfin le commencement de l'universelle conflagration attendue par moi si longtemps? » (XII,281). La même année, s'ajoutent l'affaire du Maroc, les répercussions du « coup de Tanger » et du discours de Guillaume II du 31 mars 1905 (9): « Toujours cette affaire ignoble et inextricable du Maroc d'où peut sortir la guerre universelle. Horreur de vivre en un temps si sale et si bête » (XII,292).

En 1907, apparaît un instant l'attente de « Dieu et sa foudre » à propos du départ de la flotte américaine envoyée par Théodore Roosevelt pour apaiser les ardeurs expansionnistes japonaises après la victoire contre la Russie(10): « Voyage énorme, armement gigantesque pour l'intimidation des Japonais sur le Pacifique. Une nouvelle guerre d'extermination est donc à prévoir dont les conséquences probables sont à épouvanter tous

les peuples » (XIII,27). Il est curieux de noter dans ce cas comme dans le précédent qu'au fond la guerre est à la fois souhaitée comme principe d'expiation mythique et d'une certaine façon crainte au plan réel. Il en est de même de l'apocalypse, elle aussi attendue comme un soulagement et crainte comme une catastrophe. Mais en ce qui concerne l'expédition américaine, l'apocalypse n'est pas pour maintenant, et Bloy trouve a posteriori la parade au fiasco dans une note ajoutée en 1910, en arguant du pacifisme peu viril selon lui des Américains qui ne peuvent se hausser au niveau d'une apocalypse, ce qui explique qu'elle ait fait long feu: « Espoir malheureusement déçu. La suite a montré que les Américains de M. Roosevelt sont des gens paisibles, à la manière de nos Provençaux, quels que soient leur force et leur nombre, quand les mauvais coups à recevoir leur apparaissent dans la lumière d'une certitude invincible » (XIII,27).

La Révolution portugaise d'octobre 1910 qui chasse le roi Manuel II et amène la proclamation de la République, des mesures anticléricales et la séparation de l'Église et de l'État (11) va selon lui s'étendre à l'Espagne, puis à l'Europe: l'apocalypse est rêvée sous la forme de la grande anarchie: « L'Espagne, on l'espère, va suivre ce bel exemple, d'autres pays encore, et nous aurons enfin cette belle anarchie européenne attendue par Satan et le Saint-Esprit » (XIII,200).

À partir de 1912, le discours apocalyptique est dominé par la menace de la guerre franco-allemande: ainsi en septembre 1912, Bloy, qui s'avère à l'époque un lecteur assez convaincu du

Journal, dont il retient en partie les propos nationalistes, voit dans l'invention diabolique du « taube » l'annonce de la fin: « Les Allemands ont imaginé un appareil hideux assez semblable à une chauve-souris. Cela s'appelle un *taube*, c'est-à-dire un pigeon, peut-être même une colombe, étant donnée la sentimentalité germanique (...) Le taube est un appareil blindé, cuirassé, pourvu d'une mitrailleuse pour l'extermination des aéroplanes français ». Il reconnaît les signes annonciateurs de l'apocalypse: "Que sera cette guerre à laquelle nulle autre n'aura ressemblé? La guerre du Saint-Esprit attendue, prévue par moi pendant plus de trente ans avant même que je connusse les prédictions apocalyptiques de La Salette » (XIII,313). Le souci d'affirmer un absolu dans la permanence (contre une quelconque évolution ou de quelconques emprunts) demeure. Au-delà de l'astuce de la somme apocalyptique qui offre une réponse à peu près à toutes les contradictions, des ajustements progressifs et des emprunts évidents que nous avons rencontrés, cela ne va pas sans approximation, ni inadvertance puisque cette même durée de trente ans est réduite à ... 25 ans le mois suivant dans une lettre reprise dans son *Journal* où il évoque « le commencement probable de l'énorme conflit européen qu'(il) ne (se) lasse pas de prédire depuis vingt-cinq ans » (XIII,322).

Les désordres de la monnaie en 1913 sont pour lui le signe d'une apocalypse imminente. Bloy proteste contre la mesure de la Banque de France « qui fait rentrer dans ses caves tout le numéraire d'or, en prévision de quelque effroyable guerre ». Il montre un attachement étonnant pour un catholique de la

pauvreté à la monnaie d'or et participe d'une mentalité vieille France qui se méfie de la monnaie de papier ou de mauvais aloi. « Le mal universel viendra-t-il comme toujours de l'Allemagne, Autriche ou Prusse? Dieu le sait, mais on commence à le sentir inévitable. Savez-vous qu'on ne trouve presque plus de monnaie d'or? Quand on veut changer un billet, on est mitraillé de pièces de cent sous » (XIV,14).

Le déclenchement de la guerre, dans ses étapes les plus caractéristiques, est d'abord intégré à la perspective apocalyptique: ainsi « l'attitude menaçante » de l'Autriche à l'égard de la Serbie dans le *Journal*, au 29 juillet 1914, moment de l'ultimatum, est pour Bloy le signe de la proximité des « cataclysmes annoncés » (XIV,86), idée confirmée le 31 juillet lorsque le « misérable François-Joseph » a « jeté sur toute l'Europe les plus épouvantables malheurs » (XIV,87).

Au début de la guerre, à l'époque de la bataille de la Marne, c'est la prédiction de La Salette qui est le fondement essentiel de la vision: « L'immense bataille continue. La confiance et l'enthousiasme continuent aussi. Je veux penser que quelque chose de considérable arrivera dans trois jours, pour le 68^e anniversaire de l'Apparition de Marie à La Salette » (XIV,102-103), note-t-il le 16 septembre 1914. Et encore le 20: « Hier, c'était l'anniversaire de La Salette. Il me semble qu'il a dû se passer quelque chose. Mais les journaux ne disent rien » (XIV,103). Le jour suivant, il pense avoir trouvé le signe: ce doit être la destruction de la cathédrale de Reims par les Allemands: « (Voici la surprise.) J'apprends avec un sanglot, le

sanglot de toute la France, je veux le croire, que la cathédrale de Reims n'existe plus. Les Allemands l'ont détruite "sans raisons militaires", uniquement pour le plaisir, par cet instinct barbare d'enfants du démon qui les pousse à détruire les oeuvres d'art et surtout d'art religieux » (XIV,104). Paradoxalement, la conviction que quelque chose se prépare du côté de Reims et de La Salette est confirmée par le fait que l'archevêque de la ville johannique est un « opposant » à La Salette: « Les Allemands ne sont pas si coupables qu'on pourrait croire. Ils ont été forcés de bombarder la cathédrale. Ils ont obéi comme des brutes à leur empereur, mais surtout à Mgr Luçon, Cardinal-Archevêque, ennemi déclaré de La Salette, qui avait tout fait pour attirer la foudre sur son église. Il convenait que le bombardement eût lieu *précisément* le 19 septembre » (XIV,104). L'idée d'une apocalypse à naître après cette destruction sera reprise dans *Jeanne d'Arc et l'Allemagne*: « La destruction de la cathédrale et de la ville de Reims bombardées par la surdité criminelle de son archevêque » et la coïncidence de date avec l'apparition de La Salette (un peu complexe car il s'agit du « 68e jour anniversaire ») doivent déchaîner « une Colère que rien n'est plus capable d'endiguer » (IX,165).

Pendant la guerre, le thème apocalyptique est réorienté selon le mouvement du patriotisme bloyen et ses réactions germanophobes, tout en conservant une issue explicative qui permette de justifier les ratages et les retards dans la mise à feu de la prédiction: si la guerre a paru d'abord être le début de l'apocalypse annoncée, la médiocrité nécessaire des Allemands

pourrait constituer un empêchement. Ce ne serait alors qu'un « ricanement du Diable » , car « Dieu ne peut être banal » (XIV,101). Il faut donc chercher d'autres signes. Ce n'est pas, bien sûr Joséphin Péladan qui détient la solution. À propos d'une prophétie traduite par celui-ci annonçant la mort de Guillaume II et parue dans *Le Figaro* (12), Bloy écrit: « Je veux bien que cette prophétie soit authentique, mais elle a le double défaut d'être trop précise et surtout d'être présentée par Péladan » (XIV,103). On voit malgré tout l'embarras que cela peut créer. Ces prédictions participent aussi d'un esprit d'époque. En cela, Bloy n'est pas non plus un isolé, au point qu'il est difficile de se démarquer sur ce plan des anciens camarades devenus ennemis.

Et en 1915, parmi d'autres signes, il voit dans l'entrée en guerre de l'Italie, le signal de la fin des fins. Le cadre de principe était posé en février 1915: « Il me semble que le vrai drame apocalyptique se précisera ainsi: le monstre allemand définitivement abattu et tous les peuples se précipitant à la curée, chacun voulant avoir le plus gros morceau de charogne » (XIV,139). En fait, l'entrée en guerre effective de l'Italie, en mai 1915 est un signal possible, d'autant que la coïncidence avec la Pentecôte pourrait corroborer l'hypothèse du 3e âge, du Paraclet. Cela permet aussi de ne pas donner dans le concert de satisfaction que suscite cette entrée dans le conflit, car l'Italie dont il s'agit est la renégate de l'Unité infâme contre le pape toujours prisonnier du Vatican: « Dimanche de Pentecôte. L'Italie de Garibaldi et d'Annunzio a déclaré la guerre à

l'Autriche, par conséquent à l'Allemagne, aux applaudissements infailibles de Maurice Barrès! Cet événement pour la fête du Saint-Esprit!!!? » (XIV,159). Là encore, la médiocrité permet de maintenir le soupçon et de conserver une éventuelle issue de secours.

La suite suggère un certain désarroi, d'autant qu'il perd des amis: en décembre 1915, revenant à la version de l'expiation maistrienne, il estime que le bain de sang de la guerre ne suffira pas à la purification de la France (XIV,197). En 1916, il adopte une position défensive en représentant dans une dédicace à son ami René Martineau que le thème apocalyptique n'est pas un lieu commun et qu'il est inexplicable, bien qu'une certitude (XIV,235). Mais la vraie manifestation divine lui semble tarder depuis deux ans (XIV,239). Et dans les *Méditations d'un solitaire en 1916*, où l'évocation de la situation de la France dans la guerre joue un rôle important, comme le montre l'interpellation de Guillaume II et le châtement terrible qui est imaginé pour lui, Bloy réitère l'affirmation de son attente messianique: « J'ai souvent parlé de Quelqu'un qui doit venir » avec l'angoisse d'une parole définitivement solitaire (IX,225-285). Si la guerre n'est pas l'Apocalypse elle-même, elle garde malgré tout le statut de « prodrome » de ce qui s'accomplit « sur la terre et sous la terre » (IX,275).

L'apparition de l'homme providentiel qui doit être liée à cette apocalypse n'est pas non plus totalement neutre: elle doit restaurer l'ordre perdu, transcendant les velléités d'anarchisme réel et les rendant caduques (13).

La venue providentielle pour un retour à l'ordre

La solution de l'homme providentiel apparaît finalement comme l'ultime recours. « J'attends Quelqu'un » affirme-t-il aussi en 1915, « ce qui se passe n'est qu'un lever de rideau » (XIV,137). Mais cette apparition théâtrale fait relâche, cet « Homme, un Chef donné de Dieu (...) tarde bien à venir » (XIV,198). Malgré tout, et encore au seuil de la mort, il attend celui dont il estime être le seul à deviner la venue.

Cet homme providentiel est le seul qui puisse mettre fin à l'« horrible cauchemar » par son « intervention miraculeuse » (XIV,230). Certes, il est une figure religieuse et messianique associée à l'Apocalypse, le « Va-nu-pieds » qui doit opérer la transition au Troisième âge, lorsque l'expiation sera épuisée: « Combien faudra-t-il encore de millions de victimes, écrit-il en 1916, pour procurer l'intervention miraculeuse du Va-nu-pieds que j'attends? » (XIV,234). Il est aussi un moyen de balayer, selon un impérialisme religieux et un antipolitisme radical, l'horizon de la pollution politique: c'est « l'Homme qu'il faudrait pour nous débarrasser des bavards ... des putains politiques » (XIV,133).

Cette figure providentielle est en fait la somme d'un ensemble d'essais inspirés de plusieurs figures historiques, en premier lieu Napoléon, dans une double perspective antidémocratique et patriotique: c'est cette seconde tonalité qui se renforce, avec la montée des périls de guerre.

L'admiration pour Napoléon est concrétisée par la parution de *L'Âme de Napoléon* en 1912, fruit de lectures de plus de dix ans

et d'une admiration ancienne nous l'avons vu et qui remonte en fait à l'enfance. Napoléon est le grand homme par excellence qui met la foule au pas, les rois eux-mêmes deviennent des êtres médiocres par comparaison: « n'ayant pas d'égaux ni de semblables, il fut seul au milieu des rois qui ressemblaient à des domestiques aussitôt qu'ils s'approchaient de sa personne » (V,285).

Bloy continue la purification des lectures démocratiques qui faussent selon lui son image. Après celle de Victor Hugo, il s'attaque la version de Tolstoï: « il s'attache surtout à diminuer Napoléon dont il ignore la majesté » (XIII,83). Bloy réaffirme contre l'auteur russe la supériorité des chefs sur les simples soldats, conteste sa « sottise » de considérer que les victoires napoléoniennes sont le fruit du hasard (XIII,86). Ainsi, bien qu'il rejoigne Tolstoï dans l'idéal de pauvreté ou la périphrase du « Pèlerin de l'Absolu », voire la tentation de l'anarchisme (14), Bloy considère que l'auteur russe n'est qu'un « célèbre crétin moscovite » (XII,58). L'opposition se fonde, en plus de l'accusation démocratique, déjà rédhibitoire, sur un fort nationalisme: « Lecture de Tolstoï, *La Guerre et la Paix*. L'auteur déshonore autant l'armée russe, qu'il montre idiotement inerte et sentimentale, que l'armée française, *jamais* victorieuse » (XIII,83, en 1909).

Bloy s'efforce de justifier la défaite napoléonienne contre les Anglais, inadmissible en apparence, car il faudrait accepter un invraisemblable supériorité anglaise: c'est le providentialisme maistrienn qui offre un recours pour expliquer le mystère de

sa défaite face à Wellington vulgaire « intendant des viandes » anglais (V,323). Napoléon, dans la perspective maistrienne, est celui qui a provisoirement expié la Révolution et par anticipation selon Bloy, la République: « Galérien de la guerre à perpétuité, en expiation de la politique française depuis cent ans » (XIII,118). Il a apporté la rédemption à la France monarchique décadente, pour la guérir de « la gale spirituelle contractée sous les Bourbons » et des délires diaboliques de la Révolution (V,333), rédemption incomplète toutefois, car le rachat tarde.

Il fait de Napoléon un héros récupéré dans un sens catholique et contre toutes les évidences historiques (mais il n'a cure de la détestable histoire « exacte »). Napoléon recompose l'unité réalisée en Charlemagne ou en l'empereur chrétien, du guerrier et du religieux, pouvoir théocratique provisoirement délégué à un homme à l'essai: la conquête napoléonienne n'est pas selon Bloy véritablement une conquête, c'est en fait, en un raccourci vertigineux, la reconquête de « l'omnipotence chrétienne de Constantin et Théodose », de l'Empire carolingien dont l'Aigle a redressé la croix et en fait de la France réelle et transcendante « la patrie indélimitée, illimitée » (V,303-304). Grossièrement, selon une conception mythique, la patrie française est étendue à l'Europe, parce qu'elle est porteuse du catholicisme privilégié.

C'est au point que l'histoire de Napoléon renouvelle au fond celle du Christ, exemple de l'influence de Tardif de Moidrey sur la lecture de l'histoire comme renouvellement de la Passion

(15): il a lui aussi son Judas en la personne de Bernadotte, devenu l'adversaire de l'Aigle et l'allié du Tsar, moyennant en quelque sorte les trente deniers de la Norvège (V,339). Comme pour le messie, un jour « on ouvrira le cercueil » et « il sera vide » (V,334). Et c'est à son image qu'est rêvé l'homme providentiel à venir: il est la « plus prophétique image de Celui qui doit régner à la fin des fins » (V,88). Comme pour la monarchie avec *La Chevalière de la mort*, selon la pratique du double discours, au plan humain, il est rejeté (XI,219), mais symboliquement, il n'est pas mort.

Bloy renchérit même sur son modèle. Ainsi en 1903, il regrette que Napoléon ait vu trop petit, au cours de la campagne de France de 1814, en tentant seulement de défendre Paris, selon une lecture romanesque de l'histoire et reconstruite avec des « si »: il corrige la stratégie de Napoléon, montre ce qu'il « suffisait » de faire pour transformer la retraite en marche triomphale. Ce commentaire de la campagne de France illustre aussi les ressources de la double lecture: c'est cette fois le général simplement humain dont il s'agit, ramené à la dimension ordinaire du bourgeois, non l'instrument de la providence. « Napoléon, hélas ! qui aurait pu agir en poète casse-cou et qui eût ainsi tout sauvé, semble avoir été hébété par le désir bourgeois de régner à n'importe quel prix, de régner à Paris même au lieu de régner sur le monde » (XII,153-154).

En 1909, emporté par son sujet et l'horreur de la monarchie déchue, il va même jusqu'à légitimer l'assassinat du duc d'Enghien, enlevé et exécuté dans les fossés de Vincennes en

1803 à la suite du complot de Cadoudal (16): « Les Bourbons sont si odieux que je n'hésite pas à justifier Napoléon du meurtre du duc d'Enghien (...) Une justice supérieure a déterminé Napoléon » (XIII,92). Bloy se montre donc à certains égards plus napoléonien que Napoléon! Un bonapartisme absolu en somme.

Au fond, il reproche à Napoléon de ne pas être allé jusqu'au bout d'un pouvoir personnel fort: sa faiblesse c'est de ne pas avoir été assez répressif; la cause principale de sa chute est son incapacité à punir. Curieusement, Bloy fait de Napoléon au plan humain un personnage zolien dans l'explication de cette incapacité qui l'« impatiente ». Il « fut surtout, en vertu de je ne sais quelle hérédité, un fataliste profond, incapable de ressentiment (...) cessant de vouloir et cessant d'agir quand il croyait avoir entendu la voix de son destin - s'asseyant alors, plein d'une muette résignation, sur la margelle du puits de douleur » (V,331).

Est-ce à dire que Bloy soit bonapartiste? L'étiquette l'agace: « Ah! Ah! vous êtes bonapartiste! me dit le curé de Bourg-la-Reine. C'est tout ce qu'il a vu dans *L'Âme de Napoléon* que je lui ai donnée » (XIV,14). Malgré tout, s'il n'est pas effectivement un bonapartiste de parti, il l'est au moins de cœur, attaché, il est vrai, davantage au mythe qu'à l'homme historique réel. Et s'il refuse l'étiquette, il regrette que son ouvrage n'ait pas rallié les bonapartistes, comme s'il s'agissait davantage de diriger un mouvement que de le suivre: « N'importe quoi est plus important pour les bonapartistes que l'Âme de Napoléon. J'ai l'occasion de le remarquer. Que dira-t-on de cela dans cinquante ans?" (XIII,343).

La figure napoléonienne apparaît en fait de façon récurrente au moins comme préfiguration. Après la mort du Prince impérial, qui pour Bloy s'explique par la thèse du complot de l'Angleterre complice de la mère, nous l'avons vu dans l'article « Le Prince Noir » (17), la figure synthétique du Lys ménage une place pour un éventuel Napoléon. Finalement, avec la guerre, aucun grand homme n'apparaissant, celui que Bloy attend ressemble beaucoup à un nouveau Napoléon: l'homme providentiel en 1916, c'est le sauveur de la « noble France » « qui apparaît ordinairement lorsque tout semble perdu » et qui seul peut lui épargner l'impureté étrangère de « la plus basses des nations (la) souillant de ses sales pieds », celui qui, pour le « pauvre soldat de 1870 (...), l'évocat enivré de nos belles époques militaires » restaurerait la grandeur perdue (IX,286).

Bloy adopte aussi, assez tardivement, la figure providentielle de Jeanne d'Arc, non sans paradoxes car il ne veut être rangé ni dans le camp de la réappropriation de Jeanne d'Arc par les catholiques qui œuvrent pour sa canonisation, ni bien entendu dans le camp laïque, là encore au-dessus du débat des deux France (18). Ce n'est qu'en avril 1914 qu'il note: « Résolution d'écrire un livre sur Jeanne d'Arc, irrévocablement déterminé par mon ami Brou qui m'a parlé de l'Héroïne avec une force extraordinaire de pénétration et d'amour » (XIV,67). Auparavant, il a multiplié les réticences: « Ayant, autrefois, beaucoup travaillé, et combien en vain! pour la Cause de Christophe Colomb, j'avoue que je suis sans enthousiasme pour celle-ci qui n'intéresse la Congrégation des Rites que parce qu'elle est une affaire d'or » (XII,156). En 1909, il épingle les

lieux communs de la récupération laïque aussi bien que catholique: « Le patriotisme et la foi, etc. » (XIII,93); « Un triduum solennel est annoncé en faveur de Jeanne d'Arc. On est invité à pavoiser et à illuminer. Occasion pour nos catholiques de se pavoiser eux-mêmes d'un héroïsme facile » (XIII,98). Le propos se fait même grinçant et violent: « Je veux bien que Jeanne d'Arc soit une sainte, mais non pas la sainte de ces gens-là qui l'eussent autrefois couverte d'ordures, avant de la brûler, exactement comme le célèbre Cauchon » (XIII,98).

Cependant, un transfert s'est opéré en 1910: il vient de lire le texte du procès de Jeanne d'Arc publié par Joseph Fabre, un des artisans essentiels de l'instauration du culte national de la Pucelle (19) et il en tire surtout l'impression de l'injustice dont a été victime Jeanne de la part du clergé du XVe siècle. La cause johannique trouve une nouvelle pureté, la haine officielle recomposée la rend de nouveau digne d'être défendue (XIII,219) et conforme au mythe bloyen. En décembre 1911, Jeanne d'Arc est confirmée comme figure nationale identique à Napoléon: Bloy s'insurge contre la décision prise à l'occasion du 8 mai 1910 de ne pas pavoiser à la suite du deuil du Roi d'Angleterre Edouard VII, « imposant ainsi à l'Héroïne qui débarrassa la France des Anglais, le deuil d'un roi d'Angleterre » (XIII,277). Jeanne est donc aussi devenue une figure nationale forte, symbole de la lutte inexpiable contre l'Angleterre.

Comme pour Napoléon, Bloy s'efforce de lutter contre la récupération démocratique de Jeanne d'Arc, occasion de rappeler avec virulence une hostilité toujours vivante, en 1913,

aux principes révolutionnaires, stimulée par l'information d'un ami: « Alfred Pouthier m'a apporté *Les Droits de l'Homme*, feuille immonde, rédigée par le merdeux fils de feu Hyacinthe Loyson (20), éjaculation d'apostat digne en tous points de son procréateur. Son papier m'apprend que nous vivons sous une république *cléricale*, que Jeanne d'Arc fut une martyre de la liberté de conscience et l'*ancêtre* de la Révolution, ce qui étonne d'une pucelle. L'enfant du carme incestueux et sacrilège ayant lui-même pour ancêtres tous les imbéciles foireux et cafards qui promulguèrent les Droits de l'Homme, devait à son ascendance de ne rater aucun lieu commun démocratique et il accomplit consciencieusement cette mission » (XIV,24).

Comme dans le cas du *Salut par les Juifs*, son livre se présente plutôt comme une réplique aux prédécesseurs: en ce qui concerne les *Jeanne d'Arc* on pense bien sûr d'abord à celles de Péguy (21). Mais les propos de Bloy à l'égard de ce dernier sont pour le moins dépourvu d'admiration, comme le montre la façon dont il enregistre sa mort dans son *Journal*, le 18 septembre 1914: « Nouvelle. Charles Péguy est mort tué dans un combat. Oraison funèbre de Barrès qui pleure en lui un *grand écrivain!* "Le voilà entré parmi les héros de la pensée française!" dit-il » (XIV,103). Et le fait que Bloy ait emménagé dans le pavillon de Bourg-la-Reine où a vécu Charles Péguy (XIV,192) n'a rien changé à cette animosité. En réalité, il réplique plus explicitement à deux œuvres moins connues comme s'il se sentait personnellement mis en cause: la « petite manigance » de Péladan publiée en 1913, *Le Secret de Jeanne d'Arc* qui voit dans

l'histoire johannique une fumeuse entreprise de « l'Internationale franciscaine » (XIV,29). Il réplique aussi à la *Vie de Jeanne d'Arc* d'Anatole France, parue en 1908, qui ne pouvait qu'être baptisée par Bloy « l'ordure Anatole »(XIII,47), car elle est déjà empreinte de pacifisme, très anticléricale, d'un scepticisme amer et l'auteur y estompe l'héroïsme de la Pucelle (22). Une *Jeanne d'Arc* de Gabriel Hanotaux, l'éreinté privilégié en politique, avait aussi paru en 1911 (23).

La Jeanne d'Arc de Léon Bloy est l'exemple de l'élection providentielle d'ordre divin, reconnaissable à un certain nombre de signes: elle sait miraculeusement combattre sans l'avoir appris (IX,187-188), elle est même sur ce plan supérieure à Napoléon (IX,189)! Les coqs qui chantèrent la nuit de sa naissance, le 6 janvier 1412, l'inscrivent indubitablement dans une double élection: gauloise mais aussi évangélique, car Bloy retient le coq comme « annonciateur de la Rédemption et du Reniement » (IX,155). « Monstre de sainteté » (IX,189), elle est aussi prophétesse comme l'indique le chapitre VII de l'ouvrage et la preuve pour Bloy qu'il n'existe pas de hasard en histoire.

Grâce à la révélation qu'elle a reçue, elle a opéré le passage de la féodalité à la nation française en restaurant le roi (IX,159), sorte de sommet de la monarchie puisque celle-ci devait ensuite s'épuiser dans l'image du vieux rouvre vidé de sa sève (IX,159). Et le providentialisme bloyen le pousse à affirmer qu' « elle sauve la France à elle toute seule » (IX,155).

Au fond, l'homme (ou la femme) providentiel(le) pour Bloy est une figure de synthèse, à la fois mystique et militaire: le meilleur résumé en est donné en 1907: « Deux hommes seulement pourraient aujourd'hui sauver la France: César ou Moïse » (XII,354). Mais cela ne va pas sans ambiguïté selon l'urgence du moment. Parfois, la figure uniquement militaire de César est éliminée car elle ne semble plus adaptée au regain d'absolu religieux. Ainsi, après le « massacre à Villeneuve-Saint-Georges » en 1908, Bloy écrit: « En 89 sous la Terreur, le péril était bien moindre, la France d'alors étant, malgré tout moins vaseuse. La canaille de 92 a formé les armées sublimes de la République et de l'Empire. Il a suffi d'un homme de génie pour abattre le monstre. Aujourd'hui c'est un homme de Dieu qu'il faudrait, un saint tout puissant, comme Moïse » (XIII,59).

Malgré tout, l'ambiguïté subsiste jusqu'au bout. Et ces figures pour être religieuses n'en sont pas pour autant dépourvues de contenu politique, ne serait-ce que parce qu'elles se réfèrent à des modèles historiques. D'autre part, le pouvoir personnel, dans sa forme suprême, assumé par le saint voire Dieu ou la Vierge, reste la référence dans la mesure où la vision est très anthropomorphe et parce qu'ils représentent l'héroïsme absolu.

Ces fluctuations sont en fait des essais de réponse à une énigme qui taraude Léon Bloy: et si le réservoir aux grands hommes était tari? « Les grandes âmes sont nécessaires au monde et il crèvera hideusement quand il n'en existera plus » (IV,26) écrivait-il en 1875, dans son éloge à Barbey de La

Méduse Astruc. Cette angoisse est de nouveau formulée en décembre 1916: il n'existerait plus alors d'homme supérieur capable de mettre fin à la guerre « aussi bien chez les ennemis que chez nous » (XIV,270). Il ne reste plus alors de solution que du dernier carré.

Ce repli ultime, c'est un repli en soi et dans le mythe, avec la distance et l'amertume du souvenir des occasions manquées: a posteriori, déjà en 1903, il reconsidère les illusions perdues de l'époque du *Désespéré* en s'identifiant à Napoléon: « Je me sentais fort comme Bonaparte à Marengo, capable de gagner toutes les batailles. Un courant irrésistible pouvait être déterminé par moi (...) Au lieu de cela, j'aurai été, par l'incurie monstrueuse de tous les catholiques sans exception, une grande force perdue, juste le contraire de ce que Dieu voulait, je pense » (XII,164).

Rhétorique d'une identification romanesque, certes, mais l'insistance et la reprise entraînent la conviction, surtout lorsqu'elles trouvent un écho, comme en décembre 1916, de la part du frère Dacien, un admirateur de Bloy qui a recopié une partie de ses œuvres. D'où une sorte de lecture dans le miroir et en écho: « Il pense que les malheurs énormes auraient pu être évités, si on avait été attentif aux avertissements de La Salette et il pense aussi que si les catholiques, au lieu d'être ce qu'ils sont, m'avaient donné depuis longtemps le moyen de me faire entendre, j'aurais pu déterminer un courant "transformateur de notre société française toujours affamée de fange ou de splendeur" (XIV,273). Cette pensée est surtout du Léon Bloy par lui-même.

Sa rhétorique sur ce thème joue du rouge et du noir: il y apparaît tantôt en rêve comme soldat protégé de la Vierge (XII,155), tantôt grand prédicateur dominant les foules par la trique de ses paroles, la « canaille serait fouaillée comme des chiens » (XII,157). Ailleurs, il s'élit officier de la Vierge dans son combat (XIII,53): « Serait-il donc possible que la Sainte Vierge m'eût attendu pour se mettre "en ordre de bataille"? » (XIII,53). Et la référence au modèle napoléonien en littérature est au moins le signe d'une profonde identification. Ainsi, il considère l'impression et de la publication du *Désespéré* comme « un Eylau de composition et de correction (...). Il me fallut exécuter des charges à la Murat (...) » (XIII,281); ou à propos du chapitre II,23 de *La Femme pauvre*, il note: « J'avoue m'estimer autant pour ce morceau que Napoléon pour la grande manœuvre de Ratisbonne, dont il se disait si fier » (XI,215) ou encore il se présente comme un nouveau Napoléon et ses amis seraient les caporaux (XIV,80).

Une solution provisoire: la politique des chefs

Pendant la guerre, Bloy montre qu'il est attaché à l'action des grands chefs, dans lesquels il fonde un espoir, contre la « chienlit » parlementaire. Il admire l'action de Joffre sur la Marne: « Devons-nous croire que tout va très bien? Les journaux, ce matin, étaient pleins de clairs. La stratégie du généralissime Joffre qui paraît être un *cunctator* admirable, cette stratégie consistant à maintenir sur un front de 300 kilomètres une défensive inexpugnable, semble obtenir un succès complet » (XIV,102), écrit-il en septembre 1914.

La politique des chefs permettrait aux individus supérieurs de mener les affaires. On se souvient que Bloy, à la suite de Barbey d'Aurevilly, estime que la démocratie émonde les supériorités. L'action de ces chefs pendant la guerre est gênée par les intrigues des hommes politiques, et il ne se fait guère d'illusions sur l'Union sacrée, dans laquelle il voit des calculs pour mieux conspirer: « On parle de rétablir en France le Maréchalat, ce qui est au moins étrange. Cela bien entendu pour récompenser le général Joffre qui paraît conduire la guerre d'une façon tout à fait supérieure », note-t-il en octobre 1914. « Je présume qu'au lendemain de la victoire, les socialistes lui feront payer cher cette supériorité » (XIV,108).

C'est grâce aux chefs que le gouvernement « fuyard » de Bordeaux (mais il aurait pu aller plus au sud encore, à Bayonne ou à Perpignan ajoute ironiquement Bloy) n'a pas trahi la France: « On me confirme cette chose monstrueuse entendue déjà, à savoir que notre gouvernement fuyard avait eu la pensée de livrer *Paris*, comme fit en 1815 le maréchal Davout; trahison énorme qui aurait été empêchée par la menace de la démission de Joffre et du général Foch. Quel monde politique! Quel monde infâme! » (XIV,115). C'est le même Joffre, à qui est dédié *Jeanne d'Arc et l'Allemagne*, qui est pour Bloy et son ami Philippe Raoux dans une lettre de décembre 1914 « notre » Joffre (XIV,128). Toutefois le prophétisme est pris en défaut pour le maréchalat de décembre 1916 (XIV,275) dont la nouvelle est simplement enregistrée sans autre commentaire: on sait qu'il s'agissait de le « remercier » pour ... le remplacer

par Nivelle (24). Il est vrai que ce n'est pas encore après la victoire, tant s'en faut.

Les chefs de Verdun apparaissent comme des êtres inspirés, presque providentiels. Ils sont en tout cas, pour Bloy, les seuls remparts de la France car le gouvernement était de nouveau prêt à lâcher. Il écrit le 27 mars 1916, dans son *Journal*: « On a généralement ignoré l'énormité du danger. À un moment la route de Paris semblait ouverte et notre sublime gouvernement préparait ses malles pour fuir une seconde fois à Bordeaux, ce qui eût déterminé une panique effroyable. Joffre, paraît-il, voulait reculer, n'espérant plus garder Verdun. Castelnau lui aurait dit: "Attendez encore". Puis, ce général qui paraît avoir quelque chose d'un saint, aurait été prier à l'écart pendant une heure et, revenant à Joffre, aurait déclaré répondre de tout. C'est ainsi que Pétain, appelé par lui en toute hâte avec son corps d'armée, aurait tout sauvé » (XIV,215). En réalité, cela recoupe très fortement, on le voit avec les références, la synthèse de l'être double, militaire et religieux, déjà rencontrée: ces chefs sont à la fois César et Moïse.

De même, en 1917, pendant la crise de mars, et au moment du remplacement de Lyautey au ministère de la Guerre par Painlevé (25) , Bloy montre sa faveur pour le chef énergique, contre le parlementarisme: « Les journaux, ce matin, étaient remplis de la démission du général Lyautey, forcé de quitter le ministère de la Guerre pour n'avoir pas voulu se prêter aux manigances du Parlement. Ce guerrier s'est retiré très gentiment. Ainsi va notre histoire. J'ai rêvé d'un Danton à la place de Lyautey, s'en

allant lui aussi, mais sur un adieu terrible et flétrissant à jamais cette Chambre infâme. Il n'y a plus d'hommes » (XIV,290-291). Il est vrai que l'exemple de Danton surprend quelque peu sous la plume d'un contre-révolutionnaire et on s'attendrait plutôt à un Dix-huit brumaire; mais on retrouve le même fondement: la virilité qui ferait le chef énergique et qui demeure une constante.

Cette solution provisoire continue à voisiner avec ce qui reste une préférence, au moins une nostalgie: celle d'un système de type monarchique.

Nostalgie de la monarchie

Et si l'on examine attentivement les solutions de la politique mythique, on s'aperçoit que ce dont il s'agit c'est d'une monarchie, d'un ordre supérieur certes, mais qui n'en demeure pas moins un pouvoir personnel fort, dont la légitimité est assurée absolument du point de vue religieux. En réalité, bien que les Bourbons aient été « rejetés », la préférence pour le modèle monarchique, qui apparaît en filigrane, perdure malgré le rejet officiel.

La version du *Fils de Louis XVI* parue en 1900, œuvre en dernier ressort destinée uniquement à la gloire de Dieu et apparemment dépourvue de contenu politique, suggère cependant ce que pourrait être une sorte de coup d'État sublime, par un être doué d'un mystérieux charisme. À l'instar de Joseph de Maistre face à la Révolution, Bloy estime encore à l'époque de ce livre qu'il suffisait de peu de chose pour que « tous les

gouvernements dont les titulaires suaient d'angoisse à la seule pensée qu'il vivait toujours » cèdent devant une reconnaissance unanime: « Il tenait (...) à presque rien que la pauvre France (...) ne reconnût soudain le Sang de ses anciens Maîtres et ne se précipitât vers lui avec un grand cri, dans un élan sublime de résurrection » (V,90). Ici le miracle rejoint le coup de force vendéen contre la République, possible parce qu'en fait les usurpateurs « tremblent dans leur culotte » et selon un modèle messianique.

Certes une restauration de la monarchie est devenue de plus en plus impossible: l'ère royale humaine s'est achevée et les tentatives de restauration pourraient même constituer un obstacle ridicule à un événement plus grand: « Comment pourrais-je supporter le contact (...) des catholiques modernes qui croient possible de conjoindre le cadavre du passé avec la charogne du temps présent et qui rêvent je ne sais quelle restauration de la vieille bâtisse royale où une niche à chien de garde serait offerte à Notre Seigneur Jésus-Christ? » (IX,284), écrit-il dans l'une de ses dernières *Méditations*.

Malgré tout, on a vu encore poindre la nostalgie monarchique en 1908 au cours d'une visite à Versailles: « Versailles-Trianon. Mélancolie extrême de ces pauvres souvenirs de Marie-Antoinette. Versailles, d'ailleurs, est le tombeau de la monarchie française renégate, morte vilainement au milieu d'images mythologiques » (XIII,57). De même, lorsque Bloy se tourne vers des pays étrangers encore monarchiques, certes il éreinte habituellement les rois ou les reines, universellement médiocres, mais l'évocation comparée des goujats illégitimes de la

République laisse parfois percer cette préférence. C'est le cas en 1910 pour la pourtant perfide Angleterre, ce qui ne peut que renforcer une amertume, à l'avènement de Georges V: « L'Angleterre sèche ses pleurs, en acclamant Georges V, son nouveau roi. Nous autres, nous venons d'élire une Chambre exclusivement composée d'imbéciles ou de crapules. Tel est le dernier fruit de cet arbre très précieux qui se nomme le Suffrage universel » (XIII,162).

Cette préférence s'exprime aussi dans les jeux d'identification de l'écrivain, par exemple à l'époque où paraît *Le Fils de Louis XVI*, Bloy note dans son *Journal*: « Cette nuit, songe extraordinaire. Il me semble que je suis roi et que c'est l'époque de mon couronnement. Je souffre alors en me disant qu'on ferait mieux de m'aider à payer notre épicier. Cela est ridicule ou paraît tel. Cependant mes sensations ont été fortes et profondes et ces choses doivent avoir un sens. Mais comment reconstituer ce qui se passe dans les songes? » (XII,76). Certes tout cela comporte une part de jeu rhétorique et de dérision, l'identification à des personnages est un jeu d'écrivain non d'idéologue; à d'autres moments, il s'identifie à Napoléon (autre forme de monarchie après tout). Mais ce rêve d'identification est recoupé par un réseau d'images encore tardives: ainsi les visiteurs inconnus de Bloy sont ironiquement des « ambassadeurs » (XIII,150; XIV,161). Et les personnages choisis dans ses œuvres n'ont-ils pas souvent un caractère monarchique ou princier, que ce soit Marie-Antoinette, Louis XVII, ou encore Napoléon, même Colomb et Jeanne d'Arc? Au contraire, Bloy ne s'identifie guère à des présidents de la

République, si ce n'est au dernier en ce qui le concerne, Poincaré. Au fond, le ou la « Va-nu-pieds » sublime, Napoléon ou Jeanne d'Arc, le chef de guerre ou le monarque médiéval d'avant la Réforme ont tous un point commun: ils représentent un pouvoir personnel fort ou censé tel devant lequel la foule se prosterne parce qu'ils sont doués d'un charisme surhumain et héroïque. La condition unique est la légitimité que Bloy désire absolument d'ordre religieux et selon des critères mystérieux. Ces solutions excluent le débat de la foule démocratique, qui ne peut être inspirée. En fait, la solution de la politique mythique qui apparaît comme un aboutissement après l'évacuation de la politique réelle est aussi un retour aux origines, au climat des débuts bloyens, à l'époque de la guerre de 1870 (il s'intéresse d'ailleurs à la fin de sa vie à la Genèse). En effet, lorsqu'il écrit: « J'attends Quelqu'un » (XIV,137), on ne peut qu'être frappé par cette sorte d'écho que cela constitue aux propos de Mgr Pie, l'évêque de Poitiers, lorsqu'il affirmait: la France « attend un chef (...) appelle un maître ». Celui qui était attendu devait redonner à la France son statut de « Fille aînée de l'Église » et « le sceptre de l'univers un instant tombé de ses mains » (26). Le thème fondamental du rêve bloyen en reste assez proche, même s'il s'est enrichi de multiples variations.

CHAPITRE 6: Pour une conclusion

Influences: l'ingratitude

Léon Bloy a subi des influences déterminantes, mais il les a rejetées pour la plupart: s'il a effectivement pris ses distances, s'il ne partage plus certaines conceptions, il se comporte aussi souvent en « mendiant ingrat », en reniant contre l'évidence ses anciens maîtres, et cela participe en fait d'une stratégie caractéristique d'une période où les écrivains entrent en lutte dans un champ littéraire de plus en plus encombré et où l'avant-garde doit pourfendre pour s'imposer dans la presse comme dans l'édition (1).

Parmi les « prophètes du passé », Bonald, on s'en souvient, a été rejeté très tôt: sa vision « exclut (...) le surnaturel » (IV,283). Mais il en est de même pour ceux qui comme Joseph de Maistre ont bénéficié d'une admiration plus durable et dont les idées essentielles (le providentialisme notamment) demeurent les fondements des conceptions bloyennes: s'il lui fait quelques concessions quant à son interprétation diabolique de la Révolution, l'auteur des *Considérations sur la France* est, à la fin, jugé sévèrement: il « a dit (...) qu'en 1793, la plupart des Français furent habités par les démons. C'est possible. Seulement ce Savoyard plein de rêves (...) n'avait rien compris à la Révolution », écrit tout simplement Bloy en 1916 (IX,279). Dans ce jeu de massacre, seul survivent en fait Blanc de Saint-Bonnet et Barbey d'Aurevilly. Encore celui-ci est-il traité en grand enfant (2), comme figé à un âge immature, selon un processus d'inversion des relations de paternité. Malgré tout, Bloy exige d'assurer l'héritage du Connétable et lutte contre les

anciens compagnons qui voudraient « s'annexer la paternité » (3).

De même, Balzac est traité avec une certaine condescendance, même si la pensée bloyenne garde des traces profondes, notamment en ce qui concerne la vision sociale, de l'influence de l'auteur de *La Comédie Humaine*: « Relu *Les Chouans* de Balzac. Ce n'est plus que de la poussière » (XIV,23). Il est vrai que la contestation de Balzac est fondée sur un argument essentiel: Bloy réfute l'utilisation de la religion comme simple « engin de gouvernement » (XIII,202), elle est au contraire au sommet de l'édifice de sa pensée. Cependant, l'admiration pour Balzac perçoit involontairement: « Impression de se trouver, en compagnie de Balzac, chez un vieil artiste d'autrefois » (XIV,136), note-t-il dans son *Journal*, en 1915, à propos d'une visite au dessinateur Henri Boutet résidant à Bourg-la-Reine.

Au fond, ce jeu de massacre obéit à un double mouvement: une usure mélancolique, qui fait que Bloy progressivement ne trouve plus de goût à ces vieilles admirations. Ainsi, à propos des *Soirées de Saint Petersburg*, il écrivait déjà en 1892: « impossible de retrouver l'ancienne saveur » (XI,45). On pourrait presque parler d'un « mélancolisme » bloyen, sorte de corrosion systématique du réel. Mais ce rejet est surtout un moyen d'affirmer une absolue originalité, péremptoirement et de façon polémique, contre les imitateurs serviles (ou ceux qu'il juge tels), et surtout, paradoxalement, ceux qui peuvent paraître les plus proches, quitte à masquer la dette réelle, censée invisible en particulier sous le style coruscant. C'est pourquoi l'auteur des *Dernières Colonnes de l'Église*, « démasque » les

écrivains dont selon lui « *tout* (le) catholicisme tient en une demi-douzaine de phrases du vieux de Bonald » (IV,282), comme Paul Bourget en l'occurrence. Bloy écrit encore à propos de l'auteur du *Disciple* en 1911: « Ce pauvre Bourget est si *étroitement* dénué de personnalité qu'il lui est impossible d'écrire sans emprunter des formes de Balzac ou de Stendhal et cela de plus en plus, me semble-t-il » (XIII,252). C'est donc un moyen d'affirmer une absolue originalité, dans un système fondé sur le refus de toute étiquette.

Cependant, cela n'empêche pas une série d'ambiguïtés: celle qui naît de la dette réelle, mais aussi celle qui surgit d'un double discours généralisé permettant de réhabiliter les grands maîtres lorsqu'ils sont en concurrence avec les écrivains jugés médiocres. Ainsi, Bloy s'insurge, à la mort de François Coppée en 1908, contre les « sottises » qu'on profère à cette occasion, notamment l'éloge funèbre de Jules Lemaitre dans *L'Écho de Paris* (4) et reclasse Balzac au Panthéon des grands écrivains: « Il a reçu la bénédiction du pape que ni Balzac, ni Barbey d'Aurevilly, ni aucun grand n'eût obtenue » (XIII,49-50).

Cette ambiguïté particulière est le symptôme d'un principe général: celui de l'ambivalence systématisée de la pensée bloyenne, dans un double discours dont le plus caractéristique est le développement sur le mot et la notion de « politique ».

Réfutation de la politique ou politique de la réfutation?

L'œuvre bloyenne apparaît comme une somme destinée pour une part à bafouer l'homme politique et plus généralement la politique, à en montrer la vanité voire l'illégitimité: « Il y a

longtemps que je me balle de la politique et de la boueuse rhétorique des partis » (IV,77) lançait l'auteur du *Pal* en 1885. Dans la hiérarchie des mérites, l'homme politique vient loin derrière l'artiste vrai et le prêtre: caractériser la chute du poète François Coppée c'est affirmer qu'il est devenu « une espèce d'homme politique » (IV,236). Le journalisme politique n'est que « sottise et (...) aridité infernales »; il est selon Bloy nettement inférieur au journalisme littéraire (XII,163). L'homme politique est un néant de l'histoire surtout dans le régime démocratique comme ce « premier ministre qui sera, demain matin ou demain soir, roulé à coups de bottes dans un escalier d'oubli » (III,144), de même que le discours politique s'efface aussitôt prononcé, « bagatelle » (I,184). La politique, c'est l'épiphénomène météorologique dérisoire par rapport à une plus grande catastrophe qui menace (III,48): telles sont les idées qui apparaissent dès les débuts et qui demeureront bien ancrées.

L'homme politique est aussi la pourriture concrétisée, catégorie de l'absolue abjection: « s'il me fallait m'occuper des hommes politiques, où en serais-je et quelle ordure deviendrait mon livre? » (IV,287-288). La politique est un « fumier » comme les affaires (XIII,124) où bien « (des) poètes, (des) artistes, (des) saints ont pourri en vain » (XIII,124). Après le meurtre du directeur du *Figaro* par Mme Caillaux en mars 1914, Bloy prophétise: « Quel déluge d'immondices quand s'ouvrira l'écluse de ce procès! » (XIV,64). L'homme politique est pour lui le prostitué: il faut faire taire les « putains de la politique » (XIV,133).

Le politicien est selon Bloy un traître par nature, c'est un « Judas » comme le ministre Combes en 1902 (XII,109). Il déroge à sa fonction, en s'en lavant les mains, comme le bourgeois de l'*Exégèse*, des mains d'ailleurs habituellement sales (VIII,45), c'est un « Pilate » (I,202). L'expression est d'ailleurs devenue le sobriquet caractérisant le pape dont le *Pèlerin de l'Absolu* juge la politique trop neutraliste, « Pilate XV » comme nous l'avons vu en 1915 (XIV,142). L'homme politique est le faussaire par excellence: le critère de fausseté s'applique d'ailleurs de façon très internationale, puisque Bismarck est aussi un « faussaire » (VI,116). Les politiciens font partie de « cette humanité supplantatrice de son Créateur » avec les partisans du progrès, exécutants médiocres de lieux communs qui ne sont que « des impostures ineptes du Démon » (IX,284). En 1916, le soupçon d'imposture s'élargit car « Les professionnels du journalisme dévot veulent absolument (...) ouvrir la porte des Martyrs » à des « soldats qui meurent pour des lieux communs de politique et de propagande sociale, des palabres de saltimbanques, pour l'*Union sacrée* » (IX,261).

La politique, c'est encore la mollesse trop tolérante, selon des catégories aurevilliennes parce que l'homme politique, ou trop politique car le mot s'élargit parfois au simple désir de conciliation, au sens classique du mot, est enclin au compromis, à céder ce que Bloy refuse comme entorse à l'absolu: ainsi, il reproche à Mgr Amette l'archevêque de Paris ses « délicatesses politiques » en l'occurrence accepter de ne pas pavoiser pour Jeanne d'Arc après la mort du Roi d'Angleterre en mai 1910 (XIII,162). Être « politique » c'est négocier, accepter les « vils accommodements » (VII,195). Léon XIII montre trop ce

défaut: « son horrible politique est un crime du même genre, plus horrible encore » que son inertie ou le fait de recevoir des Brunetière ou Taxil. La seule action acceptable est la « gifle lumineuse » d'un Boniface VIII « en collaboration avec l'Esprit-Saint » (XII,183). L'homme seulement politique a le tort de ne pas être un fanatique, il n'est que « député loquace et même ventriloque » (VIII,263). Le mot « politique » devient acceptable par provocation et ironie quand il montre un certain radicalisme. On se souvient à ce propos du slogan : « Mais il faut que l'Angleterre soit saignée d'abord. Telles sont mes vues politiques » (XI,335).

Cette disqualification de l'homme politique est en fait liée à un rejet en bloc de la politique. Bloy refuse non seulement la République et la monarchie mais en fait la légitimité même de la politique: ainsi il se dit « étranger à toute politique » (XIV,76). Pour lui, la politique doit être supplantée par le religieux: « Je ne crois à aucun avenir politique (...) tout est usé, fini, *rejeté* (...) J'attends Dieu seul » (XIII,315). D'une certaine façon, être politique c'est donner toutes les preuves, tous les signes de l'athéisme: Dieu est absent de la politique (V,98) qui est devenue un marché comme les autres (V,112). La politique est la nouvelle religion des athées ou plutôt l'une de ses religions car il existe aussi bien un « sacerdoce » usurpé de l'agriculture, de la pharmacie ou du journalisme (VIII,41). La prêtrise, le canonicat excluent donc que l'on soit un politique, et le bon pape est supérieur à l'homme politique. Bloy tonne contre les ecclésiastiques qui acceptent de descendre dans l'arène

politique, en particulier contre Léon XIII et contre les hommes d'Église qui entrent dans le jeu des tractations politiques comme, à ses débuts, l'évêque d'Orléans Mgr Dupanloup intervenant auprès du comte de Chambord à l'époque du débat sur le drapeau (5). Pour Bloy, il est le « Trissotin Violet » et il dénonce les « turpitudes de ses intrigues politiques » (III,184). Il espère au fond un retour à l'ordre qui n'arrivera que « le jour où l'autorité religieuse accomplira son devoir que la politique lui fait oublier » (IV,244).

L'orthodoxie catholique que Bloy revendique se fonde notamment sur ce rejet officiel de la politique: il est resté sur ce plan agrippé à la position du catholicisme intransigeant de 1870 (6), affirmant la supériorité du religieux sur le politique. Mais c'est aussi une façon habile de disqualifier le discours politique et de le tuer dans l'œuf. En cela, Bloy se montre parfaitement de son temps, ce dont l'observation de Romain Rolland, dans la partie intitulée « La Foire sur la place » de *Jean Christophe*, est le reflet: « De leur côté, les âmes ne s'occupaient pas de politique; elles passaient au-dessus ou au-dessous d'elle » (7). Bloy quant à lui se situe résolument « au-dessus », selon une perspective qui est aussi aristocratique. Pour lui, politique et religieux s'excluent et ne peuvent cohabiter. Accepter l'homme politique, c'est accepter la défaite de la religion, d'autant que la politique est née, en réalité, avec la Révolution et s'est développée avec la République. Bloy se montre en fait très maistriien encore sur ce plan, malgré son reniement officiel, dans la mesure où c'est la « politique

expérimentale » dont il considère la faillite (8).

En réalité, politique et républicanisme ou démocratie se superposent quasiment car c'est dans le système démocratique que s'épanouit la politique: la monarchie de type médiéval ne permet guère la politique, si ce n'est aux élites. On le voit dans des coordinations révélatrices comme « Étranger à toute politique et contempteur vomissant du suffrage universel » (XIV,76). Bloy dénonce « tous les lieux communs de progrès, de civilisation, de politique et surtout de démocratie » (IX,284).

Le rejet de la politique s'inscrit dans la perspective plus vaste de la contestation de la modernité dont elle est l'une des manifestations: il faut lutter selon Bloy contre « Les dépendeurs d'andouilles du progrès indéfini et les rouflaquières de la politique » (IV,334). La politique est comme le sport un « mal moderne »: ainsi les livres de Bloy doivent être lus par « des générations épargnées par les progrès du sport et les bienfaits de la politique » (XIII,82). Dans une perspective plus radicale encore, la politique, c'est comme le marais commun de la réalité: « je me fous de la politique d'autant mieux que je suis installé, depuis des lustres, sur un pic intellectuel d'où le grouillement contemporain est à peine discernable » (XI,331), non sans un fort sentiment, là encore, de supériorité aristocratique. Le rejet de la politique est en profondeur un des constituants essentiels du mythe bloyen: « Étranger à toute politique ainsi qu'il convient à un solitaire » (XIII,335).

Est-ce à dire que Bloy ne « fait pas de politique »? Il serait imprudent de l'affirmer, ne serait-ce que parce qu'il emploie le mot, de façon provocatrice: nous avons vu déjà qu'il a des « vues politiques » radicales à l'égard de l'Angleterre. Pour résumer, son antipolitisme n'est ni apolitique ni totalement neutre.

Bilan: position(s) politique(s) de Léon Bloy

Itinéraire

Nous avons donc assisté à un rejet progressif des systèmes politiques, la démocratie puis la monarchie, pour aboutir à la théocratie absolue, à deux degrés: d'abord terrestre et radicale puis devant être assumée directement par la puissance divine, principe qui trouve sa définition la plus claire et la plus catégorique en 1897, à l'époque de la véritable maturité littéraire de Léon Bloy qui coïncide avec la parution de *La Femme pauvre*. C'est ce qu'on retient habituellement comme position constitutive de la légende bloyenne.

Mais ce rejet ne s'est opéré qu'après une série d'essais de politique réelle qui montrent que la politique bloyenne n'est pas un absolu révélé intégralement à la conversion: Bloy a d'abord composé avec le réel. Après sa contre-révolution personnelle qui l'a amené à rompre avec le babouvisme, il a d'abord été légitimiste jusqu'en 1874. Ensuite, il a connu une période de conservatisme, perceptible dans les articles de 1884, même si parallèlement il s'est affirmé papiste. D'autre part, la nostalgie de la monarchie idéale (grossièrement de type médiéval, d'avant la Réforme) reste assez forte pour stimuler des regains de légitimisme, notamment en 1886 sous l'impulsion de Villiers de l'Isle-Adam et en 1895, non sans ambiguïté et malentendus pour ce second épisode naundorffiste, malgré tout typiques d'un légitimisme de dérive mystique (9). Il apparaît que sentimentalement au moins, Bloy continue à préférer une forme

de monarchie au système républicain, un pouvoir personnel fort dont la légitimité ne devrait rien aux urnes.

Bloy affirme la supériorité du religieux sur le politique de sorte qu'il adopte des solutions mythiques, accompagnées d'un grand chambardement qui provoquerait une nouvelle donne: mais la figure providentielle s'inspire malgré tout en partie de modèles historiques réels, Jeanne d'Arc et Napoléon principalement, si ce n'est parfois même un double bloyen, modèles qui continuent à voisiner avec la figure purement messianique. C'est sans doute le modèle napoléonien qui dans cette zone intermédiaire entre la politique réelle et la politique mythique a la plus grande force: celle-ci est perceptible par bouffées notamment pendant le second séjour au Danemark ou avec la Grande Guerre.

Une rhétorique du paradoxe: Bloy, Maurras, Péguy, Bourget

La particularité de la pensée bloyenne est d'assumer au fur et à mesure des composantes contradictoires par une rhétorique du double discours. Il permet de fustiger la « République des vaincus », de constater la bassesse d'une France devenue « liquide » et d'affirmer parallèlement qu'elle est la première des nations, éternellement la « Fille aînée de l'Église ». Il permet (de façon sans doute plus scabreuse et naturellement plus ambiguë) de louvoyer entre le prosémitisme et l'antisémitisme. Il permet aussi de prôner à la fois l'ordre absolu pour le peuple et de rêver d'un carnaval anarchiste (10) à l'encontre du bourgeois et de la République, au fond de pratiquer l'hésitation entre l'ordre et le désordre. C'est ce double discours et la tendance à

recupérer d'autres discours pour les intégrer à la somme bloyenne qui permet enfin quelques paradoxes saisissants tels que la présence d'une strate socialisante, ou anarchisante, expression d'un catholicisme de la pauvreté et résurgence du temps babouviste, dans un discours globalement conservateur et droitier. Plus en profondeur, ce double registre c'est celui de la réalité basse, du relatif d'une part, du mythe, de l'absolu religieux d'autre part. Toute la problématique bloyenne est d'instaurer la suprématie du second, non sans risque de rupture, comme on le voit à propos de l'argent: méprisé au nom de l'absolue pauvreté, il est fétichisé (11) et réinstallé au cœur de l'œuvre qu'il nourrit de son « sang », façon de l'éliminer au plan du réel et de se l'approprier au plan symbolique en guise de revanche.

Cette ambiguïté est aussi mise en évidence a posteriori par sa filiation spirituelle et ses actes manqués: Bloy n'a pas vraiment de fils spirituel et ses écrits suscitent des réserves, parce que le principe de la somme ne peut que mettre en présence des éléments incompatibles avec une doctrine cohérente. Manifestement ses positions paraissent proches de celles de l'Action française. Bloy et Maurras se rejoignent dans leur haine de la démocratie et de l'héritage de l'« anarchie » révolutionnaire, fondée sur une virulente hostilité au protestantisme et à l'esprit de libre examen rousseauiste (12), dans la conviction aussi que la République s'inscrit dans une décadence généralisée (13). Bloy partage avec l'Action française et Léon Daudet une xénophobie et un recours habituel au schéma

du complot généralisé (franc-maçon, judaïque et germanique notamment), projection de hantises personnelles sur la vie collective (14). Son interprétation de l'Affaire rapproche Bloy de l'Action française de même que son nationalisme fondé sur la supériorité catholique et latine de la France éternellement « Fille aînée de l'Église ». Exactement, on pourrait dire qu'en réalité, au moins en ce qui concerne le nationalisme, ce sont les positions de l'Action française qui, avec la guerre, se rapprochent de celle de Bloy, car au fond, l'auteur de *Sueur de Sang* a peu varié sur ce plan. Mais les divergences avec Maurras sont aussi rédhibitoires, au point qu'il n'apparaît pas dans l'œuvre de Léon Bloy: il ne peut en effet admettre la priorité accordée à la politique sur la religion et que celle-ci soit réduite à la manière balzacienne à un « engin de gouvernement » et d'ordre (15). De même, Bloy a abandonné contrairement à Maurras l'espoir d'une restauration monarchique. Mais il n'en est pas si loin dans l'ordre de l'idéal. L'assimilation des positions de Bloy et de celles qui s'expriment dans *L'Action française* est assez forte pour que des lecteurs revendiquent parallèlement l'un et l'autre (16). Cette assimilation est assez forte aussi pour que nombre de ses fidèles de la première génération, ceux qui assureront sa postérité au travers des *Cahiers Léon Bloy*, soient, au moins un temps, des proches ou des membres de l'Action française. Mais une autre divergence constitue aussi un facteur de rupture: les tendances anarchistes durables et récurrentes, au-delà d'un refus affiché de la politique réelle, ne pouvaient que

tenir à distance une extrême droite logique avec elle-même et susciter sa méfiance (17). Il est une autre différence essentielle avec Maurras qu'il ne faut pas minimiser: celle d'un style et d'un tempérament: le classicisme maurrassien (18) est l'exacte antithèse du baroquisme bloyen. Certes, le style de Léon Daudet, auquel Bloy a accordé le prix d'honneur pour l'« Anatole Prusse » est plus proche du sien. Mais l'auteur des *Morticoles* a contre lui aux yeux de Bloy ses origines et sa conversion trop récente (19).

Paradoxalement, la pensée bloyenne présente aussi des convergences avec celle de Charles Péguy. Ils se rejoignent sur la question nationale et dans la tension entre l'ordre et le désordre, ce qui les condamne à la solitude parce qu'ils ne proposent finalement de véritable solution actuelle que dans le refus (20). Il serait cependant artificiel et absurde de pousser le paradoxe jusqu'à assimiler Bloy et Péguy. Il ne faut pas sous-estimer en effet des différences et même des divergences. Elles apparaissent bien sûr dans l'Affaire où le dreyfusisme actif et bientôt mystique de Péguy semble aux antipodes du désengagement bloyen ou de son engagement contre tous. L'ambiguïté bloyenne n'est pas non plus assimilable à la véhémence de Péguy contre l'antisémitisme, même si la position de l'auteur du *Salut par les Juifs* se rapproche de celle l'ami de Bernard Lazare dans sa dimension mystique (21). Comme ce dernier, Bloy est un admirateur de Carlyle dans sa jeunesse contre l'historiographie rationaliste (22).

Les divergences sont le fruit de tempéraments antagonistes, perceptibles dans le style (23), encore qu'ils se rejoignent dans

la virulence du pamphlet et que le style débridé de Péguy ne soit pas très éloigné dans son principe du baroquisme hyperbolique de Bloy. La différence profonde est ailleurs: ils ont une attitude totalement opposée à l'égard de leur origine sociale et du peuple dont ils sont issus l'un et l'autre, même si le père de Léon Bloy était plus proche de la bourgeoisie. L'auteur de *La Femme pauvre* s'installe dans une aristocratie d'emprunt et ne croit pas à un quelconque progrès par l'instruction, surtout celle des « hussards noirs »; il pose un regard condescendant sur le peuple, sur « l'éternel mineur » (le même que celui du personnage de Benassis dans *Le Médecin de campagne* sur les paysans savoyards) et s'inquiète de son agitation. Péguy reste plus fidèle à ses origines et ne nie pas la possibilité d'une ascension populaire par la culture (24). C'est dans le même *Cahier de la quinzaine*, « De Jean Coste », où Bloy retient la conception de la misère, que Péguy fait l'éloge de l'instituteur dont l'écriture est idéalisée (25). En fait, ces divergences profondes résultent d'itinéraires très différents: Péguy est un socialiste converti plus tardivement; sa conversion au catholicisme, mais aussi au nationalisme à partir du coup de Tanger, modifie des orientations déjà largement exprimées dans les *Cahiers de la quinzaine*; pour Bloy, la conversion a un caractère initial: la strate socialiste est plus profondément enfouie et apparaît comme un vestige que seul le volcanisme de la colère et du style peut parfois faire resurgir. La non-rencontre de Bloy et Péguy après l'échec de l'essai de rapprochement, avorté en 1906, n'est pas si surprenante et ne se limite sans doute pas à un crime de « lèse-amitié » du

« convertisseur » qu'était Léon Bloy (26), après la rupture de Jacques Maritain et de Péguy: les divergences sont aussi extrêmement profondes. Même ce qui semblait les rapprocher, leur conception de la misère, montre en réalité des tempéraments antithétiques, tant elle est aristocratique chez Bloy.

Sa plus grande rouerie consiste à pratiquer l'art de l'esquive absolue en réfutant tout classement politique prononcé à son propos: ainsi il récusé catégoriquement les étiquettes du monarchisme, du nationalisme, du bonapartisme, du dreyfusisme ou de l'antidreyfusisme, de l'anarchisme, se présentant toujours au-dessus des partis et généralement de la politique. Malgré tout, il ne peut éviter des assimilations partielles avec des contemporains engagés. Il en est ainsi notamment des croisements avec Drumont, ne serait-ce que dans l'attitude à l'égard de l'Angleterre; Bloy ne peut aussi que croiser, avec horreur, la pensée de Paul Bourget, l'ami « lâcheur », du moins dans l'optique bloyenne. Toute la stratégie de Bloy à cet égard consiste donc à se dissocier de manière tonitruante, même si les fondements de leur pensée sont les mêmes et s'ils s'accordent sur des thèmes aussi essentiels que l'antimodernisme, la condamnation du divorce et de l'affaiblissement de la famille ou l'hostilité à la démocratie. Il est vrai que les divergences sont aussi très importantes, ne serait-ce que l'image de l'Angleterre. Bourget ne manifeste pas les tendances anarchistes bloyennes, il est au contraire parfaitement intégré, il est aussi un converti tardif et son patriotisme n'a pas la virulence affichée de celui de Bloy.

Mais, au-delà de l'absolue prééminence du religieux qu'il exige, il arrive que les conflits personnels semblent l'emporter sur les véritables conflits idéologiques; il en va de même pour la rupture avec Huysmans: ce qui était admiré naguère dans *À rebours* est brusquement renié dans *Là-bas*. Les violences bloyennes paraissent d'autant plus fortes lorsqu'il perçoit une proximité. Bourget (comme Huysmans) est pour Bloy un écrivain qui a trahi parce qu'il a réussi son intégration sociale (c'est pour lui son talon d'Achille, l'endroit sur lequel il porte la majorité de ses coups); l'auteur du *Désespéré* est au contraire un écrivain qui a été marginalisé de son vivant et qui a intégré cette marginalisation à son mythe d'écrivain en la revendiquant et en la métamorphosant en conspiration.

Ces attaques biographiques sont d'ailleurs la part la plus fragile de l'édifice bloyen dans la mesure où elles ne peuvent que se retourner contre lui: apôtre de la pauvreté du côté du mythe et vomisseur du bourgeois, il a mené, au moins dans les périodes paisibles, une vie de petit bourgeois (27); les écarts entre le *Journal* publié et les notes des agendas, le soin avec lequel Bloy gomme le prosaïsme d'une vie réglée et des séjours au café confirment le souci de sa légende, de sorte que ceux qu'il irrite disposent immédiatement de projectiles pour éclabousser l'éclabousseur.

La contradiction n'est pas en soi négligeable, elle est même inhérente à la pensée bloyenne, car il s'agit dans ce cas de la construction d'une sorte de mystique de la politique, ouvrage d'écrivain, très éloignée de ce que pourrait être l'idéologie

d'un politicien. Et il n'est pas sûr d'ailleurs que la vie bourgeoise et réglée, perturbée par le « scandale » des stations au café - au-delà d'une censure moralisante ou punitive contre l'« entrepreneur de démolitions » qui ne présente guère d'intérêt - ne soit pas symptomatique d'une aspiration profonde à l'ordre mais traversée d'un frisson de désordre, ce qui est au cœur de sa pensée et lui donne sa paradoxale cohérence.

Une pensée politique malgré le rejet de la politique

Malgré ses dénégations, la pensée de Bloy montre de nettes préférences politiques qui en font une pensée engagée dans son temps: on doit réfuter le mythe de l'absolu rejet de la politique (de même que celui de la tour d'ivoire battu en brèche par le réel). Ces préférences gravitent notamment autour d'un pouvoir personnel fort à condition qu'il soit perçu comme légitime (la légitimité la plus assurée étant d'ordre religieux), comme le révèlent les variations successives du légitimisme au césarisme napoléonien et à l'homme providentiel. En ce sens, la solution de la théocratie absolue dans sa forme divine est l'aboutissement logique du désir d'une monarchie parfaite.

L'autre dominante est le désir d'ordre pour la majorité, l'anarchisme n'étant permis qu'à une minorité d'âmes élues, dont il fait partie. En 1883, pour faire pièce au vieil ennemi Émile Zola, il donnait déjà cette définition de la politique, appliquée à la littérature: « Je voudrais qu'on appliquât le grand principe

de politique transcendantale que je me donne la permission de formuler ainsi qu'il suit: aux peuples forts il faut des législations fortes comme eux (...); aux peuples corrompus il en faut d'EXTERMINATRICES » (II,78). Le principe d'une adaptation des régimes politiques aux peuples selon leur caractère qui prolonge la conception de Barbey d'Aurevilly pour qui le despotisme conviendrait aux peuples enfants comme le peuple russe (28) est au fond applicable pour Bloy à la société: à « l'éternel mineur », il faut un régime fort, la démocratie ne lui sied pas du moins en attendant le grand chambardement qui doit produire le retour à l'ordre. Bloy se montre aussi fidèle à Barbey dans son partage entre un anarchisme individuel du dandy et l'appel à l'ordre général: le Connétable n'était-il pas autrefois surnommé à la fois « Proudhon catholique » et « Barbemata de Torquevilly » (29)? La pensée bloyenne est à l'opposé du populisme, elle est éminemment élitiste: c'est un paradoxal dandysme de la pauvreté.

De même, il est une forme d'ordre sur laquelle Bloy ne transige pas, c'est l'ordre patriotique qui doit transcender toutes les divisions. C'est la préférence patriotique qui l'amène, bien qu'il soit en principe ultramontain et papiste à renier le pape et à être gallican de fait. Son nationalisme surtout « ouvert » (30), mais dans un sens catholique, réalise une synthèse caractéristique de sa pensée: en effet, il finit par réhabiliter les armées de l'An II, bien qu'il ne soit pas, tant s'en faut, un chantre de la Révolution. Le messianisme révolutionnaire est

fondu dans le creuset du messianisme catholique de la « Fille aînée de l'Église », la baïonnette des sans-culottes (puis le sabre napoléonien) placée sous la bannière à la croix et purifiée - neutralisée - par elle. Contre-révolutionnaire par principe depuis sa conversion, ou à l'opposé, anarchiste de tempérament, Bloy oublie de l'être s'il s'agit de la France, ou plutôt de sa France, celle du coq synthétique, à la fois gaulois et évangélique, figure paradoxale du reniement et de la fidélité absolus: c'est ce symbole qui demeure depuis le début le cœur battant de sa pensée et qui lui donne sa constance, jusque dans le paradoxe.

NOTES

=====

AVANT-PROPOS

1. Maurice BARDÈCHE, *Léon Bloy*, La Table ronde, 1989.
 2. Claude DIGEON, *La Crise allemande de la pensée française*, P.U.F., 1959, pp.49-50, 57.
 3. Œuvres de Léon Bloy, édition établie par Joseph BOLLERY et Jacques PETIT, Mercure de France, 15 vol., 1964-1975.
 4. Joseph BOLLERY, *Léon Bloy, essai de biographie*, Albin Michel, 3 vol., 1947-1954.
 5. *Cahiers Léon Bloy*, paraissant six fois par an, dirigés par Joseph BOLLERY, La Rochelle, de sept.-oct. 1924 à mai-août 1939 (15e année); n° spécial mars-avril 1952 (16e année, catalogue de l'exposition Léon Bloy). La collection a été réimprimée par Slatkine Reprints, Genève en 3 volumes: vol. 1, années 1 à 5 (1924-1929), 1973; vol. 2, années 6 à 11 (1929-1935), 1973; vol. 3, années 12 à 16 (1935-1952), 1973.
- NB: Pour la commodité de présentation, comme il sera souvent fait référence aux *Cahiers Léon Bloy*, ils seront notés CLB.
6. *Léon Bloy*, L'Herne, cahier dirigé par Michel ARVEILLER et Pierre GLAUDES, 1988.
 7. *Léon Bloy*, dossier dirigé par Michel AUBRY, les Dossiers H, l'Âge d'homme, 1990.
 8. *Cahiers Léon Bloy*, nouvelle série, 65e année, n°1, 1989-1990, sous la direction de Dominique MILLET et Michel ARVEILLER, publié par la Société des études bloyennes, Nizet, 1991.
 9. Pierre GLAUDES (textes présentés et réunis par), *Léon Bloy au tournant du siècle*, Presses Universitaires du Mirail-Toulouse, Cribles, 1992, voir l'introduction pp.7-9.
 10. Pierre GLAUDES et Michel MALICET (textes réunis par), *Léon Bloy et la guerre de 1870* (autour de *Sueur de sang*), *La Revue des Lettres modernes*, 1989, voir la préface pp.3-4.
 11. Géraldi LEROY, *Les idées politiques et sociales de Charles Péguy*, thèse présentée devant l'Université de Paris III le 1er avril 1977, Service de reproduction des thèses, Université de Lille III, 2 vol., 1980 et *Péguy entre l'ordre et la Révolution*, Presse de la fondation nationale des sciences politiques, 1981.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE 1

1. Joseph BOLLERY, *Léon Bloy, Essai de biographie*, t.1, *Origines, jeunesse et formation* (1846-1882), Albin Michel, 1947, p.15 à 24; Jean-Louis GALET, *Les années périgourdines de Léon Bloy*, in Dossier H, op. cit., pp.55-57.
2. CLB, 7e année, n°4, p.89 et p.103.
3. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, p.32
4. Léon BLOY, *Lettres aux Montchal*, édition de la typographie Bernouard des *Œuvres de Léon Bloy*, 1947, V,269.
5. *Journal d'enfance*, tenu de janvier à avril 1861 et de janvier à juin 1862, partiellement repris pour janvier 1861, dans CLB, 1ère année, n°3, p.65 et s.; 1ère année, n°4, p.89 et s.; 2e année, n°1, p.1 et s.; 2e année, n°3, p.61 et s.; 2e année, n°4, p.85 et s.
6. CLB, 1ère année, n°3, p.68.
7. CLB, 2e année, n°1, p.4.
8. CLB, 1ère année, n°4, p.89.
9. CLB, 2e année, pp.4-5.
10. CLB, 2e année, n°3, p.67.
11. CLB, 2e année, n°1, p.11.
12. CLB, 1ère année, n°4, p.93.
13. CLB, 2e année, n°4, p.85.
14. CLB, 1ère année, n°4, p.90.
15. CLB, 1ère année, n°4, p.93.
16. CLB, 2e année, n°3, p.67.
17. NORVINS (Jean Marquet, baron de), *Napoléon*, illustré par Raffet, Furne, 20e édition, 1850.
18. CLB, 1ère année, n°4, p.95.
19. CLB, 2e année, n°1, p.11.

20. CLB, 1ère année, n°3, p.65.
21. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, p.49. 22. CLB, 1ère année, n°1, p.67.
23. CLB, 2e année, n°3, p.62.
24. CLB, 2e année, n°3, p.67.
25. CLB, 1ère année, n°4, p.94.
26. CLB, 2e année, n°3, p.64.
27. CLB, 2e année, n°3, p.64.
28. CLB, 1ère année, n°3, p.90.
29. CLB, 1ère année, n°3, pp.94,98; 2e année, n°3, p.65.
30. CLB, 1ère année, n°3, p.98.
31. CLB, 2e année, n°3, p.67.
32. CLB, 2e année, n°1, p.10.
33. CLB, 2e année, n°1, p.11.
34. CLB, 2e année, n°1, p.12.
35. CLB, 2e année, n°3, p.66.
36. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, p.63.
37. CLB, 2e année, n°3, p.66.
38. CLB, 2e année, n°1, pp.9-10.
39. CLB, 2e année, n°3, p.65.
40. CLB, 2e année, n°1, p.11.
41. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, pp.62-64.
42. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, p.62.
43. CLB, 2e année, n°3, p.61.
44. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, p.66-72.
45. Lettre de 1874, citée dans Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, p.75.

46. Lettre de 1882, citée dans Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, p.459.
47. Lettre de 1882 à Arthur de Gobineau, citée dans Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, p.459.
48. Lettre citée dans Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, pp.99-100.
49. Jean TOUCHARD, *Histoire des idées politiques*, P.U.F., t.2, 1958, 12e édition, 1991, pp.577,721.
50. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, p.79
51. Extrait du *Journal d'adolescence*, cité par Michel ARVEILLER dans un article intitulé « 1867-1868: la Révolte de Léon BLOY », in CLB, nouvelle série, n°1, op. cit., p.245.
52. Ibidem.
53. Claude BELLANGER, Jacques GODECHOT, Pierre GUIRAL, Fernand TERROU, *Histoire générale de la presse*, t.2 (de 1815 à 1871), P.U.F, 1972, pp.279-280.
54. *Journal d'adolescence*, cité par Michel ARVEILLER, CLB, nouvelle série, n°1, op. cit., p.371.
55. Ibidem, op. cit., 18-19 juillet 1864, pp.269, 410 (note 155).
56. Ibidem, p.272.
57. Maurice BARDECHE, op._cit., pp.35-36.
58. Jules VALLÈS, *Œuvres*, édition établie par Roger BELLET, t.1, Gallimard, bibliothèque de la Pléiade, 1975, articles de *La Rue*, p.936 et s.
59. Michel ARVEILLER, CLB, nouvelle série, n°1, op. cit., p.317; « Hernani », Jules VALLÈS, *La Rue*, 29 juin 1867, in *Œuvres*, op. cit., t.1, pp.947-951.
60. Michel ARVEILLER, « Deux Esquisses inachevées d'un article de Léon Bloy sur Béranger et Victor Hugo », CLB, nouvelle série, n°1, op. cit., pp.319.
61. Ibidem, p.312.
62. Michel ARVEILLER, « La Compagnie d'Orléans jugée par Léon Bloy », CLB, nouvelle série, n°1, op. cit., pp.320-329.
63. Ibidem, p.322.

64. Ibidem, p.323.

65. Michel ARVEILLER, « 1867-1868: la Révolte de Léon Bloy », op. cit., p.272.

66. Ibidem, p.272.

67. Ibidem, p.272; sur Napoléon III et la question romaine, Pierre PIERRARD, *Les Papes et la France*, Fayard, 1981, pp.217-220.

68. Michel ARVEILLER, article cité, p.272.

69. Joseph BOLLERY, op. cit, t.1, pp.81-82; chronologie dan Michel ARVEILLER, *L'Herne*, op. cit., p.20; sur le récit de la rencontre, CLB, 5e année, n°6, p.134.

70. Chronologie établie par Jacques PETIT pour les *Œuvres romanesques complètes* de Barbey d'Aurevilly, Gallimard, bibliothèque de la Pléiade, tome 1, 1964, pp.XLVI-XLIX; P. J. YARROW, *La Pensée politique et religieuse de Barbey d'Aurevilly*, Droz et Minard, 1961, pp.78-85.

71. Paru dans le *Gil Blas* du 20 décembre 1892.

72. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, pp.228-229; voir aussi pour la conversion et sa chronologie de décembre 1868 à juin 1869, Michel ARVEILLER et Pierre GLAUDES, op. cit., p.10.

73. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, p.98.

74. Sophie PARRAULT, "Léon Bloy admirateur de Barbey d'Aurevilly", *Bulletin de la Société des études bloyennes*, Nizet, n°12-13, avril-juillet 1991, pp.53-87.

CHAPITRE 2

1. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, p.110.
2. Georges ROCAL, « Léon Bloy et la politique », CLB, 10e année, n°6, pp.136-142.
3. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, pp.110-143.
4. Ibidem, p.133.
5. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, pp.145-157.
6. Ibidem, pp.133-143.
7. Lettres citées dans Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, pp.110-112 et pp.147-152. René MARTINEAU, « Léon Bloy et Georges Landry », CLB, 1ère année, n°4, pp.99-108. Notes de lecture de Joseph BOLLERY, CLB, 9e année, n°5, p.102.
8. Lettres à Blanc de Saint-Bonnet, Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, p.158-160.
9. CLB, 5e année, n°6, pp.137-156; 6e année, n°1, pp.1-29 et n°2, pp.45-72.
10. CLB, 3e année, n°6, pp.160-172; Alcide DUSOLIER, *Jules Barbey d'Aurevilly*, Dentu, 1862.
11. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, pp.99-100.
12. Jules BARBEY D'AUREVILLY, *Œuvres romanesques complètes*, op. cit., t.1, p.1011; CLB, 6e année, n°2, pp.63-64.
13. P. J. YARROW, op.cit., p.118.
14. CLB, 3e année, n°6, p.63.
15. Dans *Le Pal* notamment en 1885.
16. Jules BARBEY D'AUREVILLY, op. cit., t.1, p.1008; CLB, 6e année, n°1, p.18.
17. P. J. YARROW, op. cit., p.52.
18. Ibidem, p.157.
19. Ibidem, p.149.
20. Ibidem, p.158.
21. Ibidem, p.159.

22. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, p.133.
23. P. J. YARROW, op. cit., p.112.
24. Léon BLOY, *Œuvres*, XI,176; P. J. YARROW, op. cit., p.175.
25. P. J. YARROW, op. cit., p.162.
26. Ibidem, p.66.
27. Ibidem, p.198.
28. *La Restauration de Georges de Cadoudal*, revue légitimiste du descendant du chef royaliste, cf. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, p.187.
29. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, p.196.
30. P. J. YARROW, op. cit., p.144.
31. Ibidem, p.159.
32. Stanislas FUMET, *Léon Bloy, Captif de l'Absolu*, Plon, 1967; cf. le titre du *Journal* pour la période 1910-1912: *Le Pèlerin de l'Absolu* (XIII, 187-352).
33. P. J. YARROW, op. cit., p.100.
34. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, p.115.
35. « L'homme au secret », de Philippe MURRAY, in *Léon Bloy, Les Dossiers H*, op. cit., pp.159-170.
36. Pour les contes militaires de *Sueur de Sang*, rédigés vingt ans plus tard (VI,13-190).
37. CLB, 12e année, n°1&2, pp.1-102.
38. Plus bas, p.209 et s.
39. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, p.133-143.
40. Ibidem, p.141.
41. P. J. YARROW, op. cit., p.157.
42. Article sur *La Révolution française* de Carlyle, *L'Univers*, 20 mai 1874.
43. Jean-Marie MAYEUR, *Les Débuts de la IIIe République*, Seuil, collection Points, 1973, pp.53, 232 et *La Vie politique sous la Troisième République*, Seuil, collection Points, 1984, p.90.

44. Alain PLESSIS, *De la fête impériale au mur des fédérés*, Seuil, collection Points, 1973, pp.228-229; Jacques CHASTENET, *Histoire de la IIIe République*, Hachette, 1952, t.1, pp.92,329.
45. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, pp.81-84.
46. P. J. YARROW, op. cit., pp.105-110.
47. CLB, 6e année, n°2, p.69.
48. CLB, 6e année, n°2, p.61-63.
- 49a. *Précis de littérature du XIXe siècle*, sous la direction de Madeleine AMBRIÈRE, P.U.F., 1990, pp.70-71.
- 49b. CLB, 5e année, n°6, p.142.
50. Félicité de LAMENNAIS, *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, 1817 (II,3).
51. CLB, 6e année, n°2, p.60.
52. CLB, 3e année, n°6, p.168.
53. CLB, 6e année, n°2, p.46.
54. CLB, 6e année, n°2, p.48-49.
55. CLB, 6e année, n°2, p.49.
56. CLB, 6e année, n°1, p.29.
57. CLB, 6e année, n°2, p.45.
58. Dominique MILLET-GÉRARD, « Barbey d'Aurevilly et Léon Bloy, lecteurs de Donoso-Cortès », CLB, nlle série, n°1, op. cit., pp.461-480; voir plus bas, p.230.
59. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, p.136.
60. CLB, 6e année, n°1, p.8.
61. CLB, 6e année, n°1, p.10; Joseph de MAISTRE, *Du Pape*, 1819, réimpression de l'édition de 1884, Slatkine Reprints, 1979, t.2, IIIe partie, chap.2, pp.342-343.
62. CLB, 6e année, n°1, p.3.
63. Joseph de MAISTRE, *Du Pape*, op. cit., III,2, pp.339.
64. CLB, 6e année, n°1, p.17.

65. CLB, 6e année, pp.50-51.
66. CLB, 6e année, n°1, pp.19-20.
67. Jean TOUCHARD, op. cit., t.2, p.485.
68. CLB, 6e année, n°2, p.65.
69. CLB, 5e année, n°6, p.135-136.
70. *Lettres de Blanc de Saint-Bonnet à Léon Bloy*, CLB, 7e année, n°5, pp.121-127; n°6, pp.153-160; 8e année, n°2, pp.37-44; n°3-4, pp.69-86; n°5, pp.141-155.
71. CLB, 7e année, n°4, p.122.
72. CLB, 7e année, n°6, p.154.
73. CLB, 7e année, n°5, p.122.
74. CLB, 7e année, n°6, p.154.
75. CLB, 6e année, n°2, pp.70-71.
76. Richard GRIFFITHS, *Révolution à rebours, Le renouveau catholique dans la littérature en France de 1870 à 1914*, traduit par Marthe Lory, Desclée de Brouwer, 1971, pp.149-153.
77. CLB, 6e année, n°2, p.45.
78. CLB, 6e année, n°2, p.45.
79. CLB, 6e année, n°2, p.70.
80. CLB, 6e année, n°2, p.69.
81. CLB, 5e année, n°6, p.155.
82. CLB, 5e année, n°6, p.156.
83. CLB, 6e année, n°2, p.61.
84. CLB, 6e année, n°2, p.66.
85. CLB, 6e année, n°2, p.65.
86. CLB, 6e année, n°2, p.65.
87. CLB, 6e année, n°2, p.63
88. CLB, 6e année, n°2, p.64.

89. CLB, 6e année, n°2, p.63
90. Voir plus haut, p.27.
91. CLB, 6e année, n°1.
92. Cf. le titre de l'ouvrage cité de Richard GRIFFITHS.
93. CLB, 6e année, n°1, p.23.
94. CLB, 5e année, n°6, pp.154-155.
95. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, p.140.
96. CLB, 6e année, n°2, p.47.
97. Adrien DANSETTE, *Histoire religieuse de la France contemporaine*, Flammarion, 1965, pp.314-316.
98. CLB, 6e année, n°2, p.58.
99. Philippe BOUTRY, « Les mutations des croyances », in *Histoire de la France religieuse*, sous la direction de Jacques LE GOFF et René REMOND, t.3, volume dirigé par Philippe JOUTARD, Seuil, 1991, pp.482-484.
100. Adrien DANSETTE, op. cit., p.340.
101. CLB, 6e année, n°2, p.68.
102. CLB, 6e année, n°2.
103. CLB, 5e année, n°6, pp.148-149.
104. CLB, 6e année, n°1, p.28.
105. CLB, 6e année, n°2, p.52.
106. Giuseppe FERRARI, *Histoire de la Révolution d'Italie ou Guelfes et Gibelins*, Didier, Paris, 1858.
107. CLB, 6e année, n°1, p.27.
108. CLB, 6e année, n°1, pp.12-13.
109. Stéphane RIALS, *Le Légitimisme*, P.U.F., 1983, pp.41-44.
110. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, p.251.

CHAPITRE 3

1. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, pp.145-157.
2. Paru dans *L'Univers*, le 17 janvier 1874 (XV,19-27).
3. Adrien DANSETTE, op. cit, pp.356-359 et G. CHOLVY et Y.-M. HILAIRE, Histoire religieuse de la France contemporaine, t.2 (1880-1930), Privat, 1986, pp.73-75.
4. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, p.163-164; Michel ARVEILLER, *L'Herne*, op. cit., pp.20-21.
5. À propos d'*Erreurs et mensonges historiques* de Charles Barthélemy et d'*Études historiques pour la défense de l'Église*, de Léon Gautier, article de *L'Univers* du 23 juin 1874 (XV,43-49).
6. *Lettres de Blanc de Saint-Bonnet à Louis Veuillot* (CLB, 8e année, n°5, p.141) et à Barbey d'Aurevilly, de novembre 1873 (CLB, 8e année, n°5, p.144-145).
7. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, p.178.
8. Ibidem, p.183.
9. Adrien DANSETTE, op. cit., p.298.
10. Jacques CHASTENET, op. cit., t.1, p.153.
11. Adrien DANSETTE, op. cit., p.340.
12. Ibidem, p.304.
13. Ibidem, p.298.
14. Michel ARVEILLER, « Comment les contemporains ont accueilli Léon Bloy; la presse catholique, une porte à peine entrebaillée, Léon Bloy à *L'Univers* », *Bulletin de la Société des études bloyennes*, Nizet, n°3-4, pp.52-59 et n°6, pp.69-91.
15. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, p.179.
16. Ibidem, pp.184-185.
17. Ibidem, pp.184-186.
18. Lettre à son père du 22 juin 1874, citée par Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, p.188; Michel ARVEILLER, « Comment les contemporains ont accueilli Léon Bloy », *Bulletin de la Société des études bloyennes*, n°2, mars 1988, publ. de la Faculté des Lettres de Besançon, p.18; Maurice BARDECHE, op. cit., pp.85-86.

19. CLB, 8e année, n°5, p.150.
20. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, pp.186-197; Michel ARVEILLER, « Une rencontre sans lendemain: Léon Bloy et Georges de Cadoudal », *Bulletin de la Société des études bloyennes*, Nizet, n°6, oct. 1989, p.21.
21. CLB, 8e année, n°5, p.149.
22. Ibidem.
23. CLB, 8e année, n°5, p.148.
24. CLB, 8e année, n°5, p.149.
25. CLB, 8e année, n°5, p.146.
26. CLB, 8e année, n°5, p.155.
27. CLB, 8e année, n°5, p.155.
28. *L'Univers*, 17 janvier 1874 (XV,19-27).
29. *La Restauration*, n°13, 10 septembre 1874 (XV,59-70).
30. Sur *Gaspard de Coligny, Amiral de France, d'après ses contemporains*, du prince de Caraman-Chimay, L. Beauvais, Paris, 1873, article paru dans *L'Univers* du 21 avril 1874.
31. Voir note 5, *L'Univers*, 23 juin 1874.
32. VOLTAIRE, *La Henriade*, chant 2, édition de Londres, 1734, pp.36-42 sur l'assassinat de Coligny.
33. Le prince de Caraman-Chimay, auteur de *Gaspard de Coligny*, voir note 30.
34. Plus haut, p.58.
35. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, p.193.
- 36a. *L'Univers*, le 20 mai 1874 (XV,37-43). La traduction de *La Révolution française* de Thomas Carlyle (1795-1881) est parue en France entre 1865 et 1867.
- 36b. Pierre GLAUDES, « Léon Bloy, Carlyle et l'histoire », in *Léon Bloy au tournant du siècle*, op. cit., pp.171-201.
37. *La Chevalière de la mort*, écrit en 1877 et paru en 1891 (V,17-80).
38. *L'Univers*, le 3 avril 1874 (XV,28-32).

39. Antoine PROST, *Histoire de l'enseignement en France (1800-1967)*, Armand Colin, 1968, pp.192, 246-250.
40. Maurice AGULHON, *La République de Jules Ferry à François Mitterrand*, Hachette, 1990, p.11.
41. P. J. YARROW, op. cit., p.199.
42. *L'Âme de Napoléon*, paru en 1912 (V,267-341).
43. Plus haut, p.36.
44. Adrien DANSETTE, op. cit., p.32.
45. Jacques CHASTENET, op. cit.,t.1, p.27.
46. Stéphane RIALS, op. cit., p.44.
47. Madeleine AMBRIÈRE (s.d.), op. cit., p.538.
48. Michel WINOCK (sous la direction de), *Histoire de l'extrême droite en France*, Seuil, 1993, pp.7-8.
49. Raoul GIRARDET, *Le Nationalisme français*, Colin, 1966, pp.14-17.

Chapitre 4

1. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, pp.189-201.
2. Ibidem, pp.211-212; *Œuvres* de Léon BLOY, IV,19-33.
3. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, pp.213-217; article publié dans la *Revue du monde catholique*; BLOY, *Œuvres*, XV,71-94.
4. Index chronologique de Jacques PETIT, in *Œuvres* de Léon BLOY, XV,304.
5. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, pp.250-260.
6. Ibidem, pp.197-198.
7. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, p.338; Michel ARVEILLER, L'Herne, op. cit., p.21; préface de Léon BLOY à *La Chevalière de la mort* (V,21). Deux chapitres d'abord en forme d'articles seront ajoutés à l'édition de 1891: « Le Fumier des Lys » paru dans *La Plume*, le 1er mai 1890 et « Le Prince noir », dans la même revue, du 15 mars 1891.
8. CLB, 8e année, n°5, p.153.
9. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, p.338-339.
10. Michel ARVEILLER, L'Herne, op. cit., p.21.
11. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, pp.382-387.
12. Ibidem, p.298 et s.
13. Ibidem, pp.341-343.
14. Ibidem, p.313.
15. Ibidem, pp.314-336.
16. Ibidem, pp.379-381.
17. CLB, 8e année, n°5, p.150.
18. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, p.206; Michel ARVEILLER, L'Herne, op. cit., p.21; article de Jean DUNOYER, « Charles Buet, premier historiographe de Léon Bloy », CLB, 2e année, n°1, pp.13-22.
19. Paru dans le *Journal des villes et des campagnes* (XV,133-135).
20. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, pp.388-391; « La Maison-Dieu » en deux parties, 4 janvier et 25 janvier 1879, XV,119-124; « L'enthousiasme en littérature », 22 février 1879, repris en 1884, II,21-28.

21. Sur *Marc Aurèle et la fin du monde antique* d'Ernest Renan, le 12 février; et un chapitre de son ouvrage sur Christophe Colomb, le 5 mars.
22. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, p.264; biographie d'Ernest Hello par François ANGELIER, in E.HELLO, *Paroles de Dieu*, éd. Jérôme Millon, 1992, pp.8-23; Benoît LOBET, « Les larmes d'Ernest Hello », *Le Monde*, 5 nov. 1993; Patrick KECHICHIAN, « Le point de vue de Dieu », à propos du livre de F. Angelier, *Le Monde*, 14 fév. 1992.
23. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, pp.264-275; « Récits villageois et marguerites en fleurs » (XV,94-103), réutilisé partiellement en 1884 dans l'article « La Guerre des mercenaires » (XV,161), *Le Figaro* du 19 avril 1884.
24. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, pp.275-282.
25. Ibidem, pp.217-218; Françoise COURT-PEREZ, article "Hydropathes", in *Dictionnaire des littératures de langue française*, sous la direction de Jean-Pierre de BEAUMARCHAIS, Daniel COUTY et Alain REY, Bordas, 1987.
26. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, p.219.
27. Ibidem, pp.225-250.
28. Ibidem, pp.356-365.
29. Ibidem, pp.395-400 et pp.417-420.
30. Ibidem, pp.403-416.
31. René MARTINEAU, « Les Personnages de *La Femme pauvre: Gacougnol* », CLB, 7e année, n°1, pp.9-15.
32. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, p.256.
33. P. J. YARROW, op. cit., p.53.
34. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, p.193.
35. Dans un article de *La Chronique parisienne*, cité dans Joseph BOLLERY, op. cit., t.2, p.97.
36. Louis VEUILLOT, *Les Libres Penseurs*, Lecoffre et Cie, 1860, p.13.
37. Louis VEUILLOT, op. cit., p.33.
38. Louis VEUILLOT, *Odeurs de Paris*, Palmé, 1867, p.257.

39. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, p.253.
40. Ibidem, pp.259-260.
41. Ibidem, p.258.
42. Ibidem, p.251.
43. « Rencontra » et non « rencontre », fautif dans l'édition du *Mercure de France*. Voir CLB, 2e année, n°6, p.143.
44. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, p.259.
45. Ibidem, p.254.
46. Albert FEUILLERAT, *Paul Bourget, histoire d'un esprit sous la IIIe République*, Plon, 1937, p.23.
47. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, p.228.
48. Ibidem, p.229.
49. Ibidem, p.228.
50. Ibidem, p.254.
51. Ibidem, p.447.
52. Ibidem, p.459.
53. Ibidem, p.459.
54. Ibidem, p.459.
55. Ibidem, pp.459-460.
56. Ibidem, p.228.
57. Ibidem, p.251.
58. Ibidem, p.459.
59. Ibidem, p.253.
60. Ibidem, p.251.
61. Ibidem, p.252.
62. Pierre BRUNEL, « Décadence », *Dictionnaire des littératures de langue française*, op. cit.; Madeleine AMBRIÈRE (s.d.), op. cit., pp.535-538.

63. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, p.254.
64. Titre du premier conte de *Sueur de Sang*, à la fin de 1892.
65. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, p.190.
66. Ibidem, p.190.
67. Joseph de MAISTRE, *Du Pape*, op. cit., t.2, p.296.
68. CLB, 1^e année, n°2, pp.52-54.
69. Le célèbre « rien » du *Journal* de Louis XVI au 14 juillet 1789, Évelyne LEVER, *Louis XVI*, Fayard, 1985, p.511.
70. CLB, 1^{ère} année, n°2, p.54.
71. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, p.387.
72. Adrien DANSETTE, op. cit., p.320.
73. Ibidem, pp.320.
74. Ibidem, pp.320-322.
75. Claude LANGLOIS, « Politique et religion » in *Histoire religieuse de la France*, t.3, op. cit., p.132.
76. Brochure d'Émile ZOLA, *Lettre à la France*, 6 janvier 1898, reprise dans *J'Accuse...! La Vérité en marche*, présentation de Henri GUILLEMIN, éditions Complexe, 1988, pp.79-93; citée par René RÉMOND, *L'Histoire de l'anticléricalisme de 1815 à nos jours*, Fayard, 1976, p.206 et par Philippe LEVILLAIN, dans *La France de l'Affaire Dreyfus*, sous la direction de Pierre BIRNBAUM, NRF, Gallimard, bibliothèque des Histoires, 1994, p.411.
77. Romain ROLLAND, « La Foire sur la place », *Jean Christophe, Cahiers de la Quinzaine*, IX, 13 et 14, 1908, Albin Michel, 1931, rééd. Livre de Poche, 1967, t.2, p.205.
78. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, p.387.
79. Maurice AGULHON, op. cit., pp.34,72; Adrien DANSETTE, op. cit., pp.313-314; Claude LANGLOIS, op. cit., p.132.
80. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, p.387.
81. Richard GRIFFITHS, op. cit., pp.55-56; Jacques PETIT, *Œuvres de Léon Bloy*, X, 8-9; Paul CLAUDEL, *Introduction au Livre de Ruth*, Desclée de Brouwer, 1938, Gallimard, 1952.
82. Stéphane RIALS, op. cit., p.42.

83. Jacques PETIT, préface au volume X des *Œuvres* de Léon Bloy, Mercure de France, 1970, pp.8-9.
84. Richard GRIFFITHS, op. cit., p.131-133. François ANGELIER, op. cit..
85. Maurice BARDÈCHE, op. cit., p.115.
86. Stéphane RIALS, op. cit., pp.44-45.
87. Michèle CLÉMENT, « Un ésotérisme proliférant? » in *Europe*, n°751/752, novembre-décembre 1991, *Littérature d'une fin de siècle*, pp.69-75; Jacques PETIT, *Léon Bloy*, Desclée de Brouwer, collection les Écrivains devant Dieu, 1966, pp.48-72; Bernard SARRAZIN, *La Bible en éclats: l'imagination scripturaire de Léon Bloy*, Desclée de Brouwer, collection Théorème, 1977.
88. Dans *L'Âme de Napoléon*, paru en 1912.
89. Jean-Marie MAYEUR, *Les Débuts de la IIIe République*, op. cit., pp.28-33.
90. Ibidem, pp.27-28.
91. Ibidem, pp.33-47.
92. Ibidem, p.40.
93. Gambetta, Ibidem, p.38; Adrien DANSETTE, op. cit., pp.330, 366.

DEUXIÈME PARTIE

=====

Chapitre 1

1. *Œuvres* de Léon BLOY, volume 1 de l'édition du *Mercure de France*.
2. Joseph BOLLERY, *Léon Bloy, essai de biographie*, t.2, *Léon Bloy, ses débuts littéraires du Chat Noir au Mendiant ingrat* (1882-1892), Albin Michel, 1949, pp.28-33.
3. Le 12 février sur *Marc Aurèle et la fin du monde antique* de Renan; un chapitre du *Révéléateur du Globe* le 5 mars; « Le Tonneau du cynique » sur Louis Nicolardot; un hommage à Maurice Rollinat les 12 et 24 septembre et 1er octobre, reprise des articles du *Chat Noir*; un compte rendu d'une brochure de Roselly de Lorgues sur Christophe Colomb le 15 octobre.
4. *Histoire générale de la presse*, op. cit., t.3 (de 1871 à 1940), P.U.F, 1972, pp.193-194.
5. *Histoire générale de la presse*, op. cit., t.3, p.386; Joseph BOLLERY, op. cit., t.2, pp.14-15.
6. Joseph BOLLERY, op. cit., t.2, p.14; Michel DECAUDIN et Daniel LEUWERS, *De Zola à Apollinaire, Littérature française*, t.8, Arthaud, 1986, pp.37-38.
7. Les 2, 9 et 16 septembre; texte repris à la fin de *Propos d'un entrepreneur de démolitions* (II,146-163).
8. Joseph BOLLERY, op. cit., t.2, p.25.
9. Ibidem, p.15.
10. Volume II de l'édition des *Œuvres* de Léon BLOY au *Mercure de France*.
11. *Histoire générale de la presse*, op. cit., t.3, p.195-196.
12. Formule d'Alphonse DAUDET, *L'Illustration*, 19 avril 1879.
13. *Histoire générale de la presse*, op. cit., t.3, p.196-197.
14. Joseph BOLLERY, op. cit., t.2, p.87.
15. Michel ARVEILLER, *L'Herne*, op. cit., p.22.
16. « Les Représailles du Sphinx », *Le Chat Noir*, 19 juin 1884 (IV,333-337).

17. Marta GINE JANER, « Léon Bloy et Villiers de l'Isle-Adam », in Pierre GLAUDES, *Léon Bloy au tournant du siècle*, op. cit., pp.27-41; *Œuvres complètes* de Villiers de l'Isle-Adam, t.1, édition établie par Alan RAITT et Pierre-Georges CASTEX, avec la collaboration de Jean-Marie BELLEFROID, Gallimard, bibliothèque de la Pléiade, t.1, 1986, p.XLIX.
18. Joseph BOLLERY, op. cit., t.2, p.107; Léon BLOY, *Lettres aux Montchal*, édition de la typographie Bernouard des *Œuvres* de Léon Bloy, t.4, 1947 (de sept. 1884 à sept. 1886).
- 19a. Marie-Odile GERMAIN, article sur Maurice Barrès, in *Dictionnaire des littératures de langue française*, op. cit..
- 19b. Joseph BOLLERY, op. cit., t.2, p.130-139; texte repris pour les cinq numéros in *Œuvres*, *Mercure de France*, IV,35-102.
20. Joseph BOLLERY, op. cit., t.2, pp.143-144.
21. Ibidem, pp.154-163.
22. Michel ARVEILLER, *L'Herne*, op. cit., p.23; Richard GRIFFITHS, op._cit., p.124.
23. Joseph BOLLERY, *Le Désespéré de Léon Bloy, Histoire anecdotique, littéraire et bibliographique*, Société française d'éditions littéraires et techniques, 1937, p.25.
24. Joseph BOLLERY, op. cit., t.2, p.212-223.
25. Dans un article du *Courrier français*, cité par Joseph BOLLERY, op. cit, t.2, pp.224-226.
26. Joseph de MAISTRE, *Considérations sur la France, 1797*, reproduction de l'édition de 1884, Slatkine, 1979, t.1, p.4-5.
27. Ibidem, p.7.
28. P. J. YARROW, op. cit., p.202.
29. *La Nouvelle Revue*, le 1er mai 1883, partiellement repris dans *Le Chat Noir* le 5 mai (II,29-41).
30. Joseph BOLLERY, op. cit., t.1, p.183.
31. Adrien DANSETTE, op. cit., Livre 8, ch.3. René RÉMOND, op. cit..

32. Dessin de Willette dans *Le Chat Noir*, n°106, du 19 janvier 1884 (collection du Centre Charles Péguy, rue du Tabour, à Orléans) représentant au fond un crucifié (dont le visage ressemble un peu à celui de Bloy) portant un carquois sur un calvaire-Moulin à la Galette; au premier plan, une grisette dépoitraillant un cœur rayonnant (la même qui dans le numéro 105 était représentée dans une posture grivoise dans « Les petits oiseaux meurent les pattes en l'air »). Émile Goudeau, tout en regrettant le manque d'humour et de clairvoyance de Bloy tentera dans le n°108 de pacifier le débat contre le prosélytisme forcené: "vivons en paix entre nous" et affirmera, comme Willette, que la figure de la croix était en fait l'image très « montmartraise », emblème du *Chat Noir*, des quatre ailes du moulin (de la Galette) qui « comme tout moulin convenable, possède quatre ailes en figure de croix »! Mais Bloy appartient selon Goudeau aux « catholiques insupportables (...) fils de Don Quichotte, (il) part en guerre contre les moulins à vent. Les moulins à vent s'en moquent ».

33. Jean-Marie MAYEUR, *Les Débuts de la IIIe République*, op. cit., p.232.

34. Jacques CHASTENET, op. cit., t.2, p.58; Adrien DANSETTE, op. cit., p.415.

35. Maurice AGULHON, op. cit., p.130.

36. *Le Figaro*, 22 mars 1884, recueilli dans *Belluaires et Porchers*, paru en 1905 (II,363-367).

37. Gérard CHOLVY et Yves-Marie HILAIRE, op. cit., p.31.

38. Adrien DANSETTE, op. cit., p.429.

39. Gérard CHOLVY et Yves-Marie HILAIRE, op. cit., p.26.

40. Joseph de MAISTRE, *Considérations sur la France*, op. cit., t.1, p.65.

41. Christophe PROCHASSON, « Les années 1880: au temps du boulangisme », in Michel WINOCK, *Histoire de l'extrême droite en France*, op. cit., pp.59-61.

42. Jean-Marie MAYEUR, *La Vie politique sous la Troisième République*, op. cit., p.80.

43. STENDHAL, *Romans et Nouvelles*, édition établie et annotée par Henri MARTINEAU, Gallimard, bibliothèque de la Pléiade, t.1, p.1358.

44. Guy de MAUPASSANT, « L'Aristocratie », *Le Figaro*, 21 avril 1884, cité par Gérard DELAISEMENT, *Maupassant, l'homme, l'œuvre, le critique*, CNDP, CRDP d'Orléans-Tours, 1984, t.1, p.180.

45. Guy de MAUPASSANT, « Va t'asseoir », *Le Gaulois*, 8 septembre 1881, cité par Gérard DELAISEMENT, op. cit., t.1, p.180.

46. Guy de MAUPASSANT, « L'Aristocratie », op. cit., p.203.
47. Albert FEUILLERAT, op. cit., p.84 et p.197.
48. P.J. YARROW, op. cit., p.48.
49. Jean-Marie MAYEUR, *Les Débuts de la IIIe République*, op. cit., pp.48,156.
50. *Exégèse des lieux communs*, 1ère série, paru en 1902 (VIII, 15-181).
51. *Le Chat Noir*, 20 octobre 1883.
52. *Exégèse des lieux communs*, 2e série, paru en 1913 (VIII, 183-306)
53. Jean-Marie MAYEUR, *Les Débuts de la IIIe République*, op. cit., p.125; Jacques CHASTENET, op. cit, t.2, pp.193-194.
54. Abbé Raymond BLOY et Michel ARVEILLER, « Tradition familiale », in *Bulletin de la Société des études bloyennes*, n°6, octobre 1989, Nizet, pp.99-117.
55. Léon BLOY, *Lettres aux Montchal*, 8 mars 1886, typographie Bernouard, t.IV, p.153; abbé Raymond BLOY et Michel ARVEILLER, op. cit., pp.103,106.
56. Jean-Marie MAYEUR, *Les Débuts de la IIIe République*, op. cit., pp.151-152.
57. Note de Joseph BOLLERY, pour *Le Désespéré*, III,337.
58. Jean-Marie MAYEUR, *Cent ans d'esprit républicain*, t.5 de *l'Histoire du peuple français*, Nouvelle Librairie de France, 1965, pp.137-147.
59. *Histoire générale de la presse*, op. cit., t.3, pp.341-342.
60. BALZAC, *Le Médecin de campagne*, édition publiée sous la direction de Pierre-Georges CASTEX, Gallimard, bibliothèque de la Pléiade, t.IX, 1978, p.509.
61. Jean-Marie MAYEUR, *Les Débuts de la IIIe République*, op. cit., p.233.
62. « Un Démolisseur de plus », paru dans *L'Artiste* le 19 juin 1887, repris in *Œuvres de Léon BLOY*, XV,203-208.
63. Claude DIGEON op. cit., pp.349-351.
64. Ibidem, pp.58-60, 168-169 notamment.

65. Jean-Marie MAYEUR, *Les Débuts de la IIIe République*, op. cit., p.130.
66. P. J. YARROW, op. cit., p.153.
67. Claude DIGEON, op. cit., p.355
68. Recueil de nouvelles paru en 1887. Son roman *Les Sous-off* paru en 1889 sera condamné pour outrage à l'armée.
69. Claude DIGEON, op. cit., p.17.
70. P. J. YARROW, op. cit., pp.199-200.
71. Jacques CHASTENET, op. cit., t.2, pp.121-122.
72. Histoire générale de la presse, op. cit., t.3, pp.371-372; Madeleine AMBRIÈRE (s.d.), op. cit., p.406.
73. Alain NÉRY, *Les idées politiques et sociales de Villiers de l'Isle-Adam*, Diffusion Université et Culture, 1984, p.144-146, 164-166.
74. « Léon Bloy et la Question Louis XVII, un Document inédit », communiqué par L. CHAMPION, directeur de *La Légitimité*, CLB, 3e année, n°3, pp.76-79.
75. Ibidem, p.79.
76. Ibidem, p.79.
77. Ibidem, p.77.
78. Ibidem, p.78.
79. Alain NÉRY, op. cit., pp.165-166.
80. Document cité de L. Champion, CLB, 3e année, n°3, p.78.
81. Ibidem, p.78.
82. Ibidem, p.78.
83. Edouard GROS, « Léon Bloy et la Question Louis XVII », CLB, 3e année, n°2, pp.48-57.
84. Alain NÉRY, op._cit., p.30.
85. Ibidem, pp.295-298; Stéphane RIALS, op. cit., p.114; voir plus bas, p.216 et s.
86. P.J.YARROW, op. cit., p.153; pour l'influence de Wagner et de l'idéalisme allemand sur Villiers, Claude DIGEON, op. cit., p.259.

87. Jean-Marie MAYEUR, *La Vie politique sous la Troisième République*, op. cit., pp.121-122.
88. Adrien DANSETTE, op. cit., pp.442-445; Christophe PROCHASSON, in Michel WINOCK, op. cit., pp.73-82.
89. Jules VALLÈS, *Œuvres*, édition établie par Roger BELLET, Gallimard, bibliothèque de la Pléiade, t.2 (1871-1885), 1990, p.1350.
90. Christophe PROCHASSON, in Michel WINOCK, op. cit., p.75.
91. Jean-Marie MAYEUR, *La Vie politique sous la Troisième République*, op. cit., pp.120-121; Axel PREISS, article sur Paul Déroulède, *Dictionnaire des littératures de langue française*, op. cit..
92. Adrien DANSETTE, op. cit., pp.413-420.
93. *Histoire générale de la presse*, op. cit., t.3, p.355.
94. Léon BLOY, *Lettres aux Montchal*, op. cit., t.4, p.133.
95. Ibidem, p.141.
96. *L'Art moderne de Bruxelles*, 8 et 15 mai 1887, repris dans le recueil *Sur la Tombe de Huysmans* (IV,337-347).
97. Léon BLOY, *Lettres aux Montchal*, op. cit., t.4, p.206.
98. Ibidem, t.5, p.308, le 15 avril 1887.
99. Richard GRIFFITHS, op. cit., p.38.
100. Alain NÉRY, op. cit., p.301.
101. Léon BLOY, *Lettres aux Montchal*, op. cit., t.4, p.108.
102. Ibidem, p.106.
103. Ibidem, p.431.
104. Ibidem, p.9.
105. Ibidem, p.97.
106. Ibidem, p.10.
107. Note de Joseph BOLLERY et Jacques PETIT, *Œuvres de Léon BLOY*, op. cit., IV,366.
108. *Lettres aux Montchal*, op. cit., t.5, p.297.

Chapitre 2

1. Michel ARVEILLER, *L'Herne*, op. cit., p.23; Maurice BARDÈCHE, op. cit., pp.218-219; Joseph BOLLERY, op. cit., t.2, pp.289-292.
2. Histoire générale de la presse, op. cit., t.3, p.380.
3. « Éloi ou le Fils des Anges », *Gil Blas*, 10 décembre 1888 (II,214-220).
4. « Le délire de l'applaudissement », *Gil Blas*, 17 décembre 1888 (XV,214-218).
5. « Un Voleur de Gloire », *Gil Blas*, 31 décembre 1888 (II,207-213).
6. *Gil Blas*, 17 décembre 1888 (II,368-373).
7. *Gil Blas*, 14 janvier 1889 (II,197-201).
8. *Gil Blas*, 21 janvier 1889 (XV,218-224).
9. Joseph BOLLERY, op. cit., t.2, p.308.
10. Lettre du 21 février 1889.
11. Léon BLOY, *Lettres aux Montchal*, op. cit., t.5, p.444.
12. Joseph BOLLERY, op. cit., t.2, pp.311-312.
13. Ibidem, p.326.
14. Ibidem, pp.309-311.
15. Joseph BOLLERY, op. cit., t.2, pp.311-312.
16. Ibidem, p.324-328.
17. Joseph BOLLERY, op. cit., t.2, pp.328-332; Léon BLOY, *Lettres à sa fiancée*, Le Castor Astral, 1990, reprise de l'édition originale de 1922 (Stock, Delamain, Boutelleau & Cie).
18. Léon BLOY, *Lettres aux Montchal*, op. cit., t.4, p.185, lettre du 1er juin 1886.
19. Edmond et Jules de GONCOURT, *Journal, Mémoires de la vie littéraire*, texte établi et annoté par Robert RICATTE, Fasquelle et Flammarion 1956, rééd. Robert Laffont, collection Bouquins, 1989, t.3 (1887-1896), p.490.
20. Joseph BOLLERY, op. cit., t.2, pp.336-337 ; *Histoire générale de la presse*, op. cit., p.392.

21. Léon BLOY, *Lettres aux Montchal*, op. cit., t.6, p.508, 25 octobre 1890.
22. Léon BLOY, *Lettres aux Montchal*, op. cit., t.6, p.512, 4 février 1891.
23. *La Plume* du 1er novembre 1891.
24. Jules et Edmond de GONCOURT, op.cit., t.3, p.490, le 7 novembre 1890, après l'éloge de Bloy par Alcide Guérin dans *La Plume*.
25. *La Plume*, 1er mai 1890 (V,67-72).
26. *La Plume*, 15 octobre 1890 (IV,151-155).
27. *La Plume*, 1er septembre 1890 (II,186-196).
28. *Histoire générale de la presse*, op. cit., t.3, pp.227,357.
29. *L'Événement*, 22 novembre 1890 (IV,239-246).
30. *Histoire générale de la presse*, op. cit., t.3, p.357.
31. Joseph BOLLERY, op. cit., t.2, p.369.
32. *La Plume*, 15 mai 1891 (XV,232-241).
33. *La Plume*, 15 mars 1891 (V,72-80).
34. *La Chevalière de la mort* paraît d'abord en 1891, en tiré à part de deux articles du *Magasin littéraire* (15 mars et 15 avril 1891). En 1896, paraît l'édition finale augmentée du « Fumier des Lys » et du « Prince noir ».
35. *Lettres à Henri Cayssac* (1891-1905), publiées dans les *Cahiers Léon Bloy*, 4e année, n°2, n°3, n°4 et 6.
36. Joseph BOLLERY, op. cit., t.2, p.398-410.
37. Joseph BOLLERY, op. cit., t.2, pp.402-403; sur les relations de Bloy et Huysmans, voir Pierre BRUNEL, article sur Huysmans, *Dictionnaire des littératures de langue française*, op. cit.; Jacques VIER, *Léon Bloy ou le pont sur l'abîme*, Téqui, 1986, pp.132-141.
38. Joseph BOLLERY, op. cit., t.2, pp.410-453.
39. Jacques PETIT, notice pour l'index chronologique *Œuvres* de Léon Bloy, dans l'édition du *Mercure de France*, t.XV, p.314.
40. Sur les relations entre Bloy et Zola, voir Jacques VIER, op. cit., pp.117-132.

41. Stéphane RIALS, op. cit., pp.113-120.
42. CLB, 4e année, n°2, pp.32-33.
43. CLB, 4e année, n°2, p.35.
44. Pierre RENOUVIN, *Histoire des relations internationales*, t.5 (XIXe siècle, part.1, 1815-1871), Hachette, 1954, pp.351-352.
45. « Sépulcres blanchis », *L'Événement*, 23 déc. 1890 (II,230-237).
46. Paru en 1858, Madeleine AMBRIÈRE (s.d.), op. cit., pp.462-463; Richard GRIFFITHS, op. cit., p.271.
47. Jeannine VERDÈS-LEROUX, *Scandale financier et antisémitisme catholique. Le krach de l'Union générale*, édition du Centurion, 1969, voir l'analyse par Michel WINOCK, *Édouard Drumont et Cie*, Seuil, 1982, pp.44-45.
48. François GIBAULT, « Céline-Bloy », *L'Herne*, op. cit., p.462.
49. Michel WINOCK, *Édouard Drumont et Cie*, op. cit., pp.44-45; Michel ARVEILLER et Pierre GLAUDES *L'Herne*, op. cit., p.11 et p.14; Rachel GOITEIN, « Léon Bloy et les juifs », *L'Herne*, op. cit., pp.280-294. Richard GRIFFITHS, op. cit., pp.277-284 et Pierre PIERRARD, *Juifs et catholiques français*, Fayard, 1970, pp.215-221 rapprochent et distinguent Bloy et Péguy à ce propos.
50. Édouard DRUMONT, *La France juive, essai d'histoire contemporaine*, 2 vol., Marpon & Flammarion, sans date (1886).
51. Adrien DANSETTE, op. cit., p.545-546; Richard GRIFFITHS, op. cit., p.277; Pierre PIERRARD, op. cit., pp.31-44; Léon POLIAKOV, *Histoire de l'antisémitisme*, Calmann-Lévy, 1981, t.2, pp.284-299; Pierre SORLIN, *La Croix et les Juifs*, Grasset, 1967, p.89; Nelly WILSON, *Bernard-Lazare*, publié avec le concours du CNRS et du CNL, 1985 (1978 pour l'édition originale anglaise), traduction de Christiane et Douglas GALLAGHER, Albin Michel, collection Présence du Judaïsme, pp.99-108; Michel WINOCK, *Édouard Drumont et Cie*, op. cit., pp.43-44.
52. Dictionnaire des auteurs, Laffont-Bompiani, Robert Laffont, Bouquins, t.2; Nelly WILSON, op. cit., pp.397-398.
53. Pierre PIERRARD, op. cit., pp.31-32, 35.
54. Pierre PIERRARD, op. cit., pp.44-46; Michel WINOCK, *Édouard Drumont et Cie*, op. cit., pp.53-55, analyse de la pensée de Drumont reprise avec des compléments in Michel WINOCK, *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Seuil, collection Points, 1990, pp.117-144.

55. Sur Albert Wolff, voir p.139.
56. Léon DAUDET, *Au Temps de Judas*, 1920, in *Souvenirs et polémiques*, édition établie par Bernard OUDIN, Robert Laffont, Bouquins, 1992, p.560.
57. Nelly WILSON, op. cit., pp.186-187.
58. André GIDE, *Si le grain ne meurt*, Gallimard, bibliothèque de la Pléiade, 1954, p.543.
- 59a. Rachel GOITEIN, « Léon Bloy et Bernard Lazare », in Pierre GLAUDES, *Léon Bloy au tournant du siècle*, op. cit., pp.57-70; article de Bernard LAZARE, « Un Philosémite » de *L'Événement* du 16 octobre 1892, ibid., pp.71-75.
- 59b. Nelly WILSON, op. cit., pp.117, 125-127.
60. Ibidem, pp.149-150.
61. Jean-Denis BREDIN, *Bernard Lazare, de l'anarchiste au prophète*, de Fallois, 1992, p.108.
62. Bernard LAZARE, *L'Antisémitisme, son histoire et ses causes*, Léon Chailley, 1894; François CARON, *La France des patriotes*, Fayard 1985, réédition Livre de Poche, collection Références, 1993, p.492; Nelly WILSON, op. cit., pp.129-158.
63. Avertissement de Bernard LAZARE, *L'antisémitisme, son histoire et ses causes*, op. cit., cité par Jean-Denis BREDIN, op. cit., p.116.
64. Pierre PIERRARD, op. cit., p.32.
65. M. AGULHON, *La République*, pp.75-76; Bernard SARRAZIN, op. cit., pp.161-173.
66. J.-D. BREDIN, op. cit., p.120.
67. Géraldi LEROY, op. cit., t.2, pp.673-682.
68. Édouard DRUMONT, op. cit., p.104.
69. *Exégèse des lieux communs*, première série, paru en 1902 (VIII,15-181).
70. Léon DAUDET, op. cit., pp.99-100.
71. Pierre SORLIN, op. cit., pp.75,139.
72. *Histoire générale de la presse*, op. cit., t.3, pp.343-344.
73. *Gil Blas*, 29 septembre 1892.

Chapitre 3

1. *Gil Blas*, 8 octobre 1892 (XV,255-261).
2. *Gil Blas*, 21 octobre 1892 (II,332).
3. *Gil Blas*, 4 novembre 1892 (II,339).
4. *Histoire générale de la presse*, op. cit., t.3, p.392.
5. Jean MAITRON, *Le mouvement anarchiste en France*, Maspéro, 1975, t.1, pp.206-250.
6. Pierre ARROU, « Léon Bloy vu par Georges d'Esparbès » CLB, 6e année, n°5, pp.159-166.
7. Michel MALICET, « L'élaboration de *Sueur de sang* d'après le *Journal inédit* », in *Léon Bloy et la guerre de 1870*, op. cit., pp.31-51.
8. CLB, 12e année, n°1-2 et n°3-4. L'ouvrage s'intitule *Le Corps Cathelineau pendant la guerre de 1870-1871* et il est paru en 1871 chez Amyot (CLB, 12e année, n°1-2, p.4).
9. Marie-Odile GERMAIN, article sur Paul Bourget, in *Dictionnaire des littératures de langue française*, op. cit..
10. Jean MAITRON, op. cit., t.1, p.239.
11. Ibidem, pp.213-227
12. Ibidem, pp.215-216.
13. Ibidem, pp.230-235.
14. Adrien DANSETTE, op. cit., p.505.
15. Jean MAITRON, op. cit., t.1, p.233.
16. Gustave LE ROUGE, « Une journée de Laurent Tailhade », in *Verlainiens et décadents*, 1928, réédition Julliard, 1993, pp.149-169.
17. Léon DAUDET, *Paris vécu, Rive gauche*, 1929, in *Souvenirs et Polémiques*, op._cit., p.1081.
18. Léon BLOY, *Journal inédit*, « L'affaire Tailhade », présenté par Michel ARVEILLER, L'Herne, op. cit., p.320.
19. Gustave LE ROUGE, « La bombe du restaurant Foyot », op. cit., pp.225-231; Jean MAITRON, op. cit., t.1, pp.236, 247.
20. Rodolphe RAPETTI, « Bloy et Henri de Groux », L'Herne, op. cit., pp.375-384.

21. Claude DAUPHINÉ, *Rachilde*, Mercure de France, 1991.
22. *Dictionnaire des littératures* sous la direction de Philippe VAN TIEGHEM, P.U.F, 1968, t.3.
23. Adrien DANSETTE, op. cit., pp.72-94; Jean MAITRON, op. cit., pp.247-248.
24. Jean-Marie MAYEUR, *La Vie politique sous la Troisième République*, op. cit., p.155; Jacques JULLIARD, « Clemenceau journaliste » in *Les Écrivains et l'affaire Dreyfus*, actes du colloque organisé par l'Université d'Orléans et le Centre Péguy, les 29-30-31 octobre 1981, textes réunis par Géraldi LEROY, P.U.F, collection Université d'Orléans, 1983, p.168.
25. André MICHEL, « Léon Bloy et Paul Jury », *Bulletin de la Société des études bloyennes*, n°10-11, oct.1990-janv.1991, Nizet, pp.132-199 et n°12-13, avril-juil. 1991, pp.88-100.
26. Pierre GLAUDES « *Sueur de sang*: hémorragie de sens », in *Léon Bloy et la guerre de 1870*, op. cit., pp.53-81.
27. Claude DIGEON op. cit., pp.40, 58-60, 168-169.
28. Léon BLOY, « La langue de Dieu », *Mercure de France*, mars 1892 (II,306-315).
29. Claude DIGEON, op. cit., p.96; *ibid.*, p.52.
30. *Ibidem*, p.169 et p.172.
31. Richard GRIFFITHS, op. cit., pp.271-272; Françoise et Paul GERBOD, *Introduction à la vie littéraire du XXe siècle*, Bordas, 1986, p.139; Géraldi LEROY, op. cit., t.1, p.328.
32. Jacques CHASTENET, op. cit., t.2, pp.294-300; sur l'opposition de droite et de gauche au rapprochement franco-russe, Michel DECAUDIN et Daniel LEUWERS, op. cit., p.18.
33. Adrien DANSETTE, *Histoire des Présidents de la République*, Amiot-Dumont, 1953, pp.36-51
34. Jacques CHASTENET, op. cit., t.3, p.100-102.
35. François GIBAUT, « Céline-Bloy », in *L'Herne*, op. cit., pp.459-464.
36. Pierre ARROU, « Deux amis de jeunesse de Léon Bloy », *CLB*, 11e année, n°1, pp.8-14.
37. Jean-Marie MAYEUR, *La Vie politique sous la Troisième République*, op. cit., p.166.

38. *Histoire générale de la presse*, op. cit., t.3, p.315.

39. Alphonse DAUDET, *Œuvres*, édition établie par Roger RIPOLL, Gallimard, bibliothèque de la Pléiade, 1986, t.1, p.823; Claude DIGEON, op. cit., p.262.

40. Émile ZOLA, *Les Rougon-Macquart*, édition établie par Henri Mitterand, sous la direction d'Armand Lanoux, Gallimard, bibliothèque de la Pléiade, 1967, t.5, p.806; Claude DIGEON, op. cit., p.279.

Chapitre V

1. *Mercur de France*, février 1895 (XV,267-269).
2. Adressée à André Roulet, publiée dans *La Trêve-Dieu* en septembre 1897, et reprise dans le *Journal* sous le titre « Pour exaspérer les imbéciles » (XI,222-224).
3. *Histoire générale de la presse*, op. cit., t.3, p.308.
4. Raoul GIRARDET, op. cit., pp.14-15.
5. Ibidem, pp.237-239.
6. Marie-Odile GERMAIN, article sur François Coppée, *Dictionnaire des littératures de langue française*, op. cit.; Jacques PETIT, notice dans l'« Index chronologique » des *Œuvres* de Léon BLOY (XV,328) sur une chronique de François Coppée pour une souscription en faveur de l'Alsace-Lorraine.
7. Livre paru en 1903, chapitre « François Coppée de l'Académie française », IV,233-238.
8. *Le Figaro*, 6 juillet 1895.
9. Paru chez Ollendorff, CLB, 3e année, n°2, p.48; Édouard GROS, CLB, article cité, 3e année, n°2, pp.48-57.
10. SAINT-SIMON, *Mémoires*, Gallimard, bibliothèque de la Pléiade, t.4, p.801-804.
11. Jean TOUCHARD, op. cit., t.1, p.187.
12. Jean-Baptiste DUROSELLE et Jean-Marie MAYEUR, *Histoire du catholicisme*, P.U.F, 1990, pp.70-71.
13. Mireille DEREU, *Le Style de Léon Bloy: une figuration rhétorique de la dysphorie*, thèse de Doctorat de l'Université de Nancy II, 1986; « Tel qu'en son style », in Pierre GLAUDES, *Léon Bloy au tournant du siècle*, op. cit., pp.335-347.
14. CLB, 6e année, n°1, p.5.
15. « L'incendie du Bazar de la Charité » par Louis SAPIN dans *Le Roman vrai de la IIIe et de la IVe République*, sous la direction de Gilbert GUILLEMINAULT, Laffont, Bouquins, 1991, pp.425-458; Michel WINOCK, « Un avant-goût d'apocalypse: l'incendie du Bazar de la Charité », in *Édouard Drumont et Cie*, op. cit., pp.13-34, repris dans *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, op. cit., pp.83-102.
16. Michel WINOCK, *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, op. cit., pp.85-89.

17. Cité par Michel WINOCK, *Nationalisme,antisémitisme et fascisme en France*, op. cit., p.89.
18. Louis SAPIN, in op. cit., p.453.
19. Michel WINOCK, *Nationalisme (...)*, op. cit., pp.92-93.
20. Voir plus bas p.293.
21. *La Croix*, 7 mai 1897, cité par Michel WINOCK, *Nationalisme (...)*, op. cit., pp.95-96.
22. Gérard CHOLVY et Yves-Marie HILAIRE, op. cit., p.85.
23. Article d'abord inédit, joint en 1884 au recueil *Propos d'un entrepreneur de démolitions* (II,137-145).
24. Adrien DANSETTE, op. cit., p.432.
25. Léon BLOY, *Lettres aux Montchal*, op. cit., t.5, p.490, 24 avril 1890.
26. Ibidem, p.493, 24 avril 1890.
27. Ibidem, p.496, 16 mai 1890.
28. Richard GRIFFITHS, op. cit., pp.219-223.
29. *L'Écho de Paris*, 15 juin 1897 (XI,226-227), cité par Giovanni DOTOLI, *Situation des études bloyennes*, Nizet, 1970, p.50.
30. *Le Journal*, 13 juin 1897 (XI,226); repris dans Octave MIRBEAU, *Les Écrivains de combat*, 2e série, Flammarion, 1929.
31. *L'Éclair de Nancy*, juin 1897 (XI,227-228).
32. *Mercur de France*, juin 1897 (XI,229-230).
33. François CARON, op. cit., p.501; Christophe CHARLE, article sur l'affaire Dreyfus, in *Dictionnaire des littératures de langue française*, op. cit; Michel DECAUDIN et Daniel LEUWERS, op. cit., pp.14-17; *Les Écrivains et l'affaire Dreyfus*, textes réunis par Géraldi LEROY, op. cit.; Nelly WILSON, op. cit., p.161 et ss..
34. Pierre BIRNBAUM (s.d.), op. cit., notamment le chapitre « Les catholiques à l'épreuve » de Philippe LEVILLAIN, pp.411-450; Jean-Denis BREDIN, *L'Affaire*, nouvelle édition refondue, Fayard/Julliard, 1993; le numéro spécial de la revue *L'Histoire*, *L'affaire Dreyfus,vérités et mensonges*, n°173, janvier 1994.

TROISIÈME PARTIE

=====

Chapitre 1

1. Cf. le titre du Journal de 1900 à 1904: *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne* (XII,pp.1-223).
2. Chronologie de Maurice AGULHON, op. cit., pp.90-91 et de *L'Histoire*, n°173, op. cit., pp.6-9; Jean-Denis BREDIN, *L'Affaire*, op. cit., p.108-110; François CARON, op. cit., pp.489-509; Adrien DANSETTE, op. cit., pp.544-553.
3. Repris dans Émile ZOLA, *J'Accuse...! La Vérité en marche*, op. cit., pp.65-93; Jean-Denis BREDIN, op. cit., pp.336-338; Armand LANOUX, *Bonjour M. Zola*, Grasset & Fasquelle, 1978, pp.296-298.
4. Émile ZOLA, *J'Accuse...! La Vérité en marche*, op.cit., pp.95-113; Jean-Denis BREDIN, op. cit., pp.345-347.
5. Bernard LAZARE *Une erreur judiciaire. La vérité sur l'Affaire*, imprimerie Veuve Monnom, Bruxelles, 1896. Édition de la 2e version de 1897, qui insiste sur l'antisémitisme et son exploitation politique, établie par Philippe Oriol, Allia, 1993; François CARON, op. cit., p.491-493; Nelly WILSON, op. cit., pp.186-214; Michel WINOCK, « Les deux France », in *L'Histoire*, n°173, op. cit., pp.60-68.
6. Jean-Denis BREDIN, op. cit., p.343.
7. *Lourdes, Rome, et Paris*, parus entre 1894 et 1897.
8. *Histoire générale de la presse*, op. cit., t.3, pp.368-369.
9. Auguste MARGUILLER, de la *Gazette des Beaux Arts*.
10. Jean-Denis BREDIN, op. cit., p.383; Adrien DANSETTE, op. cit., pp.553-556.
11. CLB, 5e année, n°2, pp.29-30.
12. Maurice AGULHON, op. cit., p.91; Armand LANOUX, op. cit., pp.337-338, 355; *L'Histoire*, n°173, op. cit., p.9.
13. Richard GRIFFITHS, « Quelqu'un qui ne sentait pas bon fit son entrée », *L'Herne*, op. cit., pp.241-249.
14. Jean-Denis BREDIN, op. cit., p.398.
15. Extrait d'une lettre au lieutenant André Roulet (25 avril 1899), présentée par Michel MALICET et Michel ARVEILLER, *Bulletin de la Société des études bloyennes*, n°6, octobre 1989, Nizet, pp.59-61.

16. Article « Justice », *L'Aurore* du 5 juin 1899, repris dans *J'Accuse...! La Vérité en marche*, op. cit., pp.143-156.
17. Jean-Denis BREDIN, op. cit., pp.521-522.
18. Genèse, XVI,12, à propos d'Ismaël, le fils d'Abraham et de Sarah: « Ce sera un homme fier et sauvage, il lèvera la main contre tous, et tous lèveront la main contre lui » (Traduction de Lemaître de Sacy, Laffont, collection Bouquins, 1990).
19. Maurice AGULHON, op. cit., p.91; Jean-Denis BREDIN, op. cit., p.574; *L'Histoire*, op. cit., p.9.
20. *L'Aurore* du 29 septembre 1899, repris dans Émile ZOLA, *J'Accuse...! (...)*, op. cit., pp.171-184. La lettre commence par « On vous rend l'innocent, le martyr (...) ».
21. André DASPRE, « L'héroïsation du capitaine Dreyfus », in *Les Écrivains et l'affaire Dreyfus*, op. cit., pp.217-224.
22. Léon BLUM, *Souvenirs de l'Affaire*, Gallimard, 1935, réédition Folio-Histoire, 1993, pp.33-34
23. Philippe VILLAIN, in Pierre BIRNBAUM (s.d.), op. cit., p.445.
24. Titre d'un article publié dans une éphémère revue, *Les Partisans*, le 5 novembre 1900, et repris dans le *Journal* (XII,34-35).
25. Voir plus bas, p.353.
26. Pierre BIRNBAUM, « Affaire Dreyfus, culture catholique et antisémitisme », in Michel WINOCK (s.d.), *Histoire de l'extrême droite en France*, op. cit., pp.83-123; Michel RÉMOND, « Les catholiques choisissent leur camp », in *L'Histoire*, n°173, pp.70-73; Michel WINOCK, « Une question de principe », in Pierre BIRNBAUM (s.d.), op. cit., pp.543-572.
27. *Le Vieux de la montagne*, *Journal* de la période 1907-1910.
28. *Épître aux Romains*, chap.XI.
29. « Le commerce » (IX,134-137) et « L'avoué du Saint Sépulcre » sur le poète juif Morris ROSENFELD (IX,137-143).

Chapitre 2

1. « Colonisons », le 9 mai (XII,166-168); repris sous le titre « Jésus-Christ aux colonies » dans *Le Sang du Pauvre*, (IX,118-121); « Journalistes », le 16 mai, repris sous le titre « L'aristocratie des maquereaux » dans le *Journal*, (XII,162-164); « Trente ans d'assassinats » sur la question d'Orient (XII,193-195).

2. *Histoire générale de la presse*, op. cit., t.3, p.386.

3. *Lettres de Jehan RICTUS à Léon Bloy*, CLB, 9^e année, n°5, p.69.

4. « Le dernier poète catholique », *Mercure de France*, juil. 1903.

5a. Paul Bourget se convertit en 1901, à la suite de l'Affaire, Albert FEUILLERAT, op. cit., p.220-223.

5b. Pierre PIERRARD, *Les Papes et la France*, op. cit., p.232.

6. Articles du *Chat Noir*, du *Gil Blas*, de *La Plume*, du *Mercure de France*, de *L'Événement* et du *Figaro* (II,165-379).

7. Revue dirigée par Jacques Servy (XIII,148)

8. *La Flamme*, 20 novembre 1909.

9. Ibidem, 20 février 1910 (XIII,120-121 et XV,332-334)

10. Ibidem, 20 mars 1910 (XIII,143-148).

11. Ibidem, 20 avril 1910 (XIII,155-159).

12. Ibidem, 20 mai 1910 (XIII,164-169).

13. Ibidem, 20 juin 1910 (XIII,179-180).

14. *Le Temps*, 30 octobre 1912; repris dans *Les Livres du temps*, Émile-Paul, 1913. *Histoire générale de la presse*, op. cit., t.3, p.355 sur Paul SOUDAY au *Temps*.

15. Biographie par Otto TICHY, le gendre de Léon Bloy (CLB, 4^e année, n°4, p.93), in Léon BLOY et Josef FLORIAN, *Correspondance (1900-1914)*, L'Âge d'homme, 1990, pp.181-188.

16. « Pierre Termier », article de Pierre ARROU, CLB, 7^e année, n°2, pp.28-31.

17. « Bloy, Maritain, Maurras », article d'Édouard GROS, CLB, 4^e année, n°3, p.82-85.

18. CLB, 6^e année, n°3, p.96.

19. *Lettres de Jehan RICTUS à Léon BLOY*, CLB, 9e année, n°1, pp.5-21; n°2-3-4, pp.33-48; n°5, p.65-81; n°6, pp.113-135.
20. Dominique CERBELAUD, « L'ingratitude du mendiant ou le soliloque de deux pauvres », L'Herne, op. cit., p.387.
21. « Quelques mots sur Léon Bloy, le grand écrivain catholique » par Jehan RICTUS, causerie pour Radio-Paris, 4-5 mars 1931, CLB, 7e année, n°4, pp.104-108; Dominique CERBELAUD, op. cit., pp.385-402 (extraits du *Journal de Jehan Rictus*).
22. Léon BLOY, *Œuvres*, op. cit., XII,292; Charles PÉGUY, *Cahiers de la quinzaine*, troisième cahier de la quatrième série, « De Jean Coste », 4 nov., in *Œuvres en prose complètes*, édition établie par Robert BURAC, Gallimard, bibliothèque de la Pléiade, 1987, t.1, pp.1011-1058; Pierre ARROU, « Bloy et Péguy, esquisse d'un parallèle », *La Vie intellectuelle*, déc. 1946, pp.128-138.
23. Richard GRIFFITHS, op. cit., pp.251-255 et pp.302-303.
24. Jacques CHASTENET, *La France de M.Fallières*, op.cit., p.31; François CARON, op. cit., p.361.
25. Paru chez Hetzel en 1869, réédition dans *Gens d'Alsace et de Lorraine*, présenté par Jean-Pierre RIOUX, Omnibus, 1993; Jean-Marie MAYEUR, *Les Débuts de la IIIe République*, op. cit., pp.155-156; René REMOND, op. cit., pp.175-176, 183-184.
26. Adrien DANSETTE, *Histoire religieuse de la France contemporaine*, op. cit., p.393.
27. *L'Illustration* du samedi 16 avril 1910 (collection du Centre Charles Péguy, rue du Tabour à Orléans), photo en double page des mains levées du rassemblement du dimanche précédent. La légende est reproduite textuellement par Léon Bloy. La double page comporte aussi un commentaire du correspondant berlinois de *L'Écho de Paris*: « 150 000 personnes levèrent la main vers le ciel pour prêter le serment de lutter quand même. Ces mains hâlées, calleuses, mais dont le sang avait reflué, ces mains pâles aux trois doigts tendus attiraient toute la lumière; elles flottaient sur l'immense foule noire comme un rideau transparent. Il ne dura que quelques secondes et cependant il fut très beau ce serment de plus de 100 000 hommes ». Voir Pierre GUILLEN, *L'Empire allemand 1871-1918*, Hatier Université, 1970, pp.139,152 pour le débat électoral.
28. Sur Henri BARBOT, voir Hubert COLLEYE, « Saint-Front », CLB, 2e année, n°2, pp.33-47.
29. Joseph de MAISTRE, *Du Pape*, op. cit., t.2, p.339.
30. Adrien DANSETTE, op. cit., pp.567-573.

31. Ibidem, pp.574-580; Jean-Marie MAYEUR, *La Séparation des Églises et de l'État*, les Éditions ouvrières, 1991, pp.17-20.

32. *Histoire générale de la presse*, op. cit., pp.317-318.

33. Article sur Laurent TAILHADE, *Dictionnaire des auteurs*, op. cit.; *Histoire générale de la presse*, op. cit., p.379.

34. Adrien DANSETTE, op. cit., pp.124-141; Jean-Marie MAYEUR, *Les Débuts de la IIIe République*, op. cit., pp.205-207.

35. Adrien DANSETTE, op. cit., pp.613-624; Jean-Marie MAYEUR, *La Séparation des Églises et de l'État*, op. cit., pp.91-119.

36. Adrien DANSETTE, op.-cit., pp.193-194; Jean-Marie MAYEUR, *La Séparation des Églises et de l'État*, op._cit., pp.21-23; Pierre PIERRARD, *Les Papes et la France*, op. cit., pp.253-254.

37. Adrien DANSETTE, op. cit., pp.614-619; Jean-Marie MAYEUR, *La Séparation des Églises et de l'État*, op. cit., pp.134-142.

38. Gérard CHOLVY et Yves-Marie HILAIRE, op. cit., p.115, Georges BONNEFOUS, *Histoire de la IIIe République*, t.1, P.U.F, 1956, p.42, Adrien DANSETTE, op. cit., p.619; Jean-Marie MAYEUR, *La Séparation des Églises et de l'État*, op. cit., p.142.

39. Adrien DANSETTE, op. cit., p.619; Jean-Marie MAYEUR, *La Séparation des Églises et de l'État*, op. cit., pp.114-146.

40. « La plus ancienne fête de France », Jacques-Henry BAUCHY et J. RAMEAU, in n° spécial d'*Historama* et de *La République du Centre* pour le 550e anniversaire de la mort de Jeanne d'Arc, 1981; Gerd KRUMEICH, *Jeanne d'Arc à travers l'histoire*, 1989, traduit de l'allemand, Albin Michel, avec le concours du CNL, 1993, p.245.

41. Georges BONNEFOUS, op. cit, t.2, p.448; Gérard CHOLVY et Yves-Marie HILAIRE, op. cit., pp.250-251.

42. *Histoire générale de la presse*, op. cit., p.343.

43. Adrien DANSETTE, op. cit., p.248.

44. Léon BLOY et Josef FLORIAN, op. cit., p.24.

45. Albert FEUILLERAT, op. cit., pp.298, 318.

46. Voir l'article inédit sur le théâtre, « Mystère de Noël » (XII,148-150) où Bloy revient sur cette anecdote.

47. Marie-Odile GERMAIN, article sur Ferdinand Brunetière dans le *Dictionnaire des littératures de langue française*, op. cit.; Adrien DANSETTE, op. cit., pp.515-516; Ferdinand BRUNETIÈRE, « Après une visite au Vatican », article de *La Revue des Deux Mondes*, 4e période, 64e année, livraison du 1er janvier 1895, pp.97-118, après la réception du 27 novembre 1894 par Léon XIII.
48. *La Science et la Religion*, Firmin Didot, 1895.
49. Ernest HELLO, *M. Renan, l'Allemagne et l'Athéisme au XIXe siècle*, Douniol, 1859.
50. Adrien DANSETTE, op. cit., pp.510-512; Pierre PIERRARD, *Les Papes et la France*, op. cit., p.243.
51. Gérard CHOLVY et Yves-Marie HILAIRE, op. cit., pp.26,85-86,99.
52. Léon BLOY et Josef FLORIAN, op. cit., p.115.
53. Adrien DANSETTE, op. cit., pp.439-440.
54. Gérard CHOLVY et Yves-Marie HILAIRE, op. cit., p.80; Adrien DANSETTE, op. cit., pp.505,537,538,613; Jean-Marie MAYEUR, *Un prêtre démocrate, l'abbé Lemire (1863-1928)*, Castermann, 1968, pp.122 et s.; Madeleine REBÉRIOUX, *La République radicale?*, Seuil, collection Points, 1975, p.161.
55. *Histoire générale de la presse*, op. cit., t.3, p.346; Albert de Mun était mort le 16 octobre 1914.
56. Jeanne CARON, *Le Sillon et la démocratie chrétienne*, Plon, 1966; Adrien DANSETTE, op. cit., pp.649-666.
57. Géraldi LEROY, op. cit., t.2, p.626-628; Charles PÉGUY, *Un poète l'a dit*, texte posthume (1907), in *Œuvres complètes en prose*, op. cit., t.2, 911-921.
58. Adrien DANSETTE, op. cit., pp.653-654; François MAURIAC, *L'enfant chargé de chaînes*, in *Œuvres romanesques et théâtrales complètes*, édition établie par Jacques PETIT, t.1, Gallimard, bibliothèque de la Pléiade, pp.18-21,39-40; Madeleine REBÉRIOUX, op. cit., pp.161-163.
59. *Histoire générale de la presse*, op. cit., p.332; Jeanne CARON, op. cit., 3e et 4e parties.
60. *Histoire générale de la presse*, op. cit., p.337.
61. Jeanne CARON, op. cit., cinquième partie, pp.593-734; Jacques CHASTENET, op. cit., t.4, p.127; Adrien DANSETTE, op. cit., p.662-664; Pierre PIERRARD, *Les Papes et la France*, op. cit., p.262; Madeleine REBÉRIOUX, op. cit., p.163.
62. Adrien DANSETTE, op. cit., pp.664-666.

63. Ibidem, pp.586-669.

64. Jean TOUCHARD, op. cit., T.1, pp.147-155; Jean-Baptiste DUROSELLE et Jean-Marie MAYEUR, op. cit., pp.54-57.

65. Adrien DANSETTE, op. cit., pp.630-632.

66. Michel ARVEILLER, *Bulletin de la Société des Études broyennes*, Nizet, n°6, octobre 1989, p.89.

67. Pierre ROSANVALLON, *Le Sacre du citoyen, Histoire du suffrage universel en France*, Gallimard, bibliothèque des Histoires, 1992, pp.394-395.

68. Christopher FLOOD, *Pensée politique et imagination historique dans l'œuvre de Claudel*, Annales littéraires de l'Université de Besançon, Les Belles Lettres, 1991, p.93.

Chapitre 3

1. Nicolas WAGNER, « Forme anecdotique et satire de la culture bourgeoise dans *l'Exégèse des lieux communs* », in Bulletin de la Société des Études bloyennes, Nizet, n°10-11, octobre 1990-janvier 1991, pp.200-228.
2. VILLERS DE L'ISLE-ADAM, « Le Tueur de cygnes », premier chapitre de *Tribulat Bonhomet*, in *Œuvres*, op. cit., t.2, pp.133-136; *Œuvres* de Léon BLOY, op. cit., XII,343.
3. Léon BLOY, *Œuvres*, op. cit., XII,241; XIII,161 pour la dédicace de *l'Exégèse* notamment.
4. Jean-Marie MAYEUR, *La Vie politique sous la Troisième République*, op. cit., pp.180-181,211.
5. Léon BLOY, *Lettres aux Montchal*, op. cit., t.5, p.445.
6. Ernest SEILLÈRE, *Léon Bloy, psychologie d'une mystique*, éd. de la *Nouvelle revue critique*, 1936, p.25-28; sur le discours à la fois esthétique et politique à propos du bourgeois, pp.109-113, 173-178.
7. Maurice AGULHON, op. cit., p.134.
8. Albert FEUILLERAT, op. cit., pp.274-281.
9. Ibidem, p.280.
10. Jacques CHASTENET, op. cit., t.4, p.53; François CARON, op. cit., p.564.
11. CHRÉTIEN DE TROYES, *Le Chevalier au Lion (Yvain)*, publié par Mario ROQUES, les *Classiques français du Moyen Age*, Champion, 1982, pp.155-163.
12. *Pages libres* du 3 août 1901.
13. *Lettres à Henri Cayssac*, CLB, 4e année, n°2, p.44.
14. Cité dans L'Herne, op. cit., p.47.
15. Georges ROUAULT, *Souvenirs intimes*, cité par Joseph BOLLERY, CLB, 5e année, n°4, p.107.
16. Pierre ARROU, « Léon Bloy et le Commissaire », CLB, 5e année, n°4, p.100.
17. De juillet à octobre 1911 (XIII,246-265), chez le docteur Ampelosse, près de Saint-Expédit.

18. En Eure-et-Loir, de juillet à octobre (XIII,305-317).
19. Près de Saint-Piat, de juillet à octobre (XIV,29-40).
20. De juillet à septembre 1914 (XIV,83-98).
21. Dans le vieux Rennes le 3 septembre, puis au Mans le 28 septembre (XIV,98-114). La raison de cet éloge: des femmes de Rennes se rendraient à la gare où passent des prisonniers allemands « armées de ciseaux et de couteaux dans l'espoir d'en massacrer quelques-uns ».
22. Mireille DEREU, « Exorciser le lieu commun », L'Herne, op. cit., p.73.
23. En 1900.
24. Léon BLOY, *Œuvres*, op. cit., VIII, 28, 31, 47, 147, 150, 187, 192.
25. Le 8 mai 1902, l'éruption de la Montagne Pelée, Michel MOURRE, « Martinique », *Dictionnaire encyclopédique d'histoire*, Bordas, 1978, édition mise à jour, 1986.
26. Ministres du gouvernement Combes de 1902 à 1905 (Georges Trouillot au Commerce et à l'Industrie; Camille Pelletan à la Marine); Jean-Marie MAYEUR, *La Vie politique sous la Troisième République*, pp.186-191; Madeleine REBÉRIOUX, op. cit., p.78.
27. De juin à septembre, près de Cayeux (XIII,180-198).
28. Richard GRIFFITHS, op. cit., pp.219-223.
29. Claude DAUPHINÉ, Rachilde, op. cit., p.35.
30. Ibidem, p.246.
31. Ibidem, p.247.
32. Ibidem, p.246.
33. Ibidem, p.248.
34. Ibidem, p.245.
35. Ibidem, p.243.
36. Ibidem, p.242.
37. Ibidem, pp.248,263.
38. Ibidem, p.243.
39. Ibidem, p.219; François RICHARD, *Les Anarchistes de droite*, P.U.F, 1991.

40. Claude DAUPHINÉ, op. cit., p.247.
41. Ibidem, p.247.
42. Joseph BOLLERY, « Inauguration du monument de Léon Bloy au cimetière de Bourg-la-Reine », CLB, 1e année, n°5, p.143.
43. François RICHARD, op. cit., p.6 et s.
44. Jean MAITRON, op. cit., t.1, pp.425-431; George ADAM, « La Bande à Bonnot », dans *Le Roman vrai de la IIIe et de la IVe République*, op. cit., pp.866-907.
45. Une des attaques de la « Bande à Bonnot », Jean MAITRON, op. cit., p.429.
46. Maurice AGULHON, op. cit., p.106.
47. P. J. YARROW, op. cit., p.159.
48. Madeleine REBÉRIOUX, op. cit., p.137; Jean-Marie MAYEUR, *La Vie politique sous la Troisième République*, op. cit., p.222.
49. Guy de MAUPASSANT, *Les Dimanches d'un bourgeois de Paris*, in *Contes et Nouvelles*, texte établi par Louis FORESTIER, Gallimard, bibliothèque de la Pléiade, t.1, 1974, p.137, cité par Gérard DELAISEMENT, op. cit., t.1, p.184.
50. Bernard GUYON, *La Pensée politique et sociale de Balzac*, Colin, 1967.
51. René MARTINEAU, « Opinions de Léon Bloy sur Balzac », CLB, 2e année, n°4, p.91; Jacques VIER, op. cit., pp.110-114.
52. Sur l'anarchisme jugé uniquement religieux et apolitique, voir Jacques PETIT, *Léon Bloy*, op. cit., p.89.
53. Claude DIGEON, op. cit., p.355.
54. Géraldi LEROY, op. cit., t.1, pp.476-477.
55. Géraldi LEROY, op. cit., t.1, p.446.
56. Géraldi LEROY, *Péguy entre l'ordre et la Révolution*, op. cit.

Chapitre 4

1. Géraldi LEROY, op. cit., t.1, pp.343-345; et pp.237-240 sur le nationalisme messianique.
2. En 1903, deux fois par semaine, chronique de son voyage un mois avant celui d'Émile Loubet en Algérie.
3. Plus haut, p.311.
4. Jacques CHASTENET, op. cit., t.3, p.236.
5. Plus haut, p.131-132.
6. Françoise et Paul GERBOD, *Introduction à la vie littéraire du XXe siècle*, op. cit., p.140; Raoul GIRARDET, *L'idée coloniale en France*, la Table ronde, 1972, réédition Hachette, collection Pluriel, 1990, pp.157, 430.
7. Bernard LUGAN, *Histoire de l'Afrique du Sud*, Perrin, 1986, pp.157-174.
8. Sur l'antiaméricanisme en France, voir Michel WINOCK, *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, op. cit., pp.51-55.
9. En 1901. Paru en Pologne en 1894 et traduit en 1900 (Flammarion).
10. Léon BLOY, *Œuvres*, op. cit., XII,32,,51,55,63,136 ...
11. *Histoire de la presse*, op. cit., t.3, p.381.
12. Jean MAITRON, op. cit., t.1, p.411.
13. Maurice AGULHON, op. cit., p.120.
14. Albert FEUILLERAT, op. cit., pp.108-111.
15. *Histoire générale de la presse*, op. cit., t.3, p.315.
16. Géraldi LEROY, op. cit., t.1, pp.301-302.
17. Pierre RENOUVIN, *Histoire des relations internationales*, t.VI(2), Hachette, 1955, p.158-159.
18. Claude DIGEON, op. cit., pp.58-60.
19. Léon BLOY, *Œuvres*, op. cit., V,187; IX,254; XI,69.
20. JUVÉNAL, *Satires*, texte latin et traduction en vers de Jules LACROIX, Hachette, 1882, VI,p.165.
21. Agrippa d'AUBIGNÉ, *Les Tragiques*, texte établi par Henri WEBER, Gallimard, la Pléiade, 1969, livre II, v.73, p.55.

22. J.-K. HUYSMANS, *Sac au dos*, dans *Les Soirées de Médan*, 1880, réédition Grasset, collection des Cahiers rouges, 1991, pp.99-128; sur le « scandale » des *Soirées de Médan* et en particulier de cette nouvelle, voir Claude DIGEON, op. cit., pp.265-266.
23. *Histoire générale de la presse*, op. cit., t.3, p.368.
24. Jean-Marie MAYEUR, *La Vie politique sous la Troisième République*, op. cit., p.226.
25. Eugen WEBER, *L'Action française*, traduit de l'anglais par Michel Chrestien, Stock, 1962, réédition Fayard, collection Pluriel, 1985, pp.111-112.
26. Philippe BERNARD, *La Fin d'un monde*, Seuil, collection Points, 1975, p.15.
27. Eugen WEBER, op. cit., pp.109-110.
28. Ibidem, pp.24-25, 52-53.
29. Marie-Claire BANCQUART, *Anatole France, un sceptique passionné*, Calmann-Lévy, 1984, pp.345-347.
30. *Histoire générale de la presse*, op. cit., t.3, p.439-441; Eugen WEBER, op. cit., pp.113-114, 123-124; Michel WINOCK, *Histoire de l'extrême droite en France*, op. cit., p.138.
31. Eugen WEBER, op. cit., pp.108-109; Michel WINOCK, *Histoire de l'extrême droite en France*, op. cit., p.138.
32. Michel WINOCK, *Nationalisme (...)*, op. cit., pp.112-116.
33. Eugen WEBER, op. cit., p.30.
34. Michel DECAUDIN et Daniel LEUWERS, op. cit., p.28.
35. Albert FEUILLERAT, op. cit., pp.307-309.
36. Gérard CHOLVY et Yves-Marie HILAIRE, op. cit., pp.254-257.
37. Ibidem, p.254; Pierre PIERRARD, *Les Papes (...)*, op. cit., p.263.
38. Jacques CHASTENET, op. cit., t.4, pp.226,297; Gérard CHOLVY et Yves-Marie HILAIRE, op. cit., pp.254-257; *Histoire générale de la presse*, op. cit., t.3, p.434.
39. Adrien DANSETTE, op. cit., p.709; Jacques CHASTENET, op. cit., t.4, p.352; *Histoire générale de la presse*, op. cit., t.3, p.436; Pierre PIERRARD, *Les Papes et la France*, op. cit., pp.264-265.

40. Gérard CHOLVY et Yves-Marie HILAIRE, op. cit, p.256.
41. Ibidem, p.254.
42. Michel WINOCK, *Histoire de l'extrême droite en France*, op. cit., p.138.
43. Gérard CHOLVY et Yves-Marie HILAIRE, op. cit., p.255.
44. *Histoire générale de la presse*, op. cit., t.3, p.417.
45. Adrien DANSETTE, op. cit., p.708.
46. Gérard CHOLVY et Yves-Marie HILAIRE, op. cit., p.239.
47. *Histoire générale de la presse*, op. cit., t.3, p.437.
48. Madeleine REBÉRIOUX, op. cit., pp.148-150.

Chapitre 5

1. Jehan RICTUS, *Journal*, 1er octobre 1917, cité par Dominique CERBELAUD, art. cit., L'Herne, op. cit., p.398.
2. Ibidem, 12 mai 1911, p.401.
3. Pierre GLAUDES (textes réunis et présentés par), *Léon Bloy au tournant du siècle*, op. cit., pp.7-8.
4. Paul M. BOUJU et Henri DUBOIS, *La Troisième République*, P.U.F, 1952, p.68; Madeleine REBÉRIOUX, op. cit., pp.92-94.
5. *Histoire générale de la presse*, op. cit., t.3, p.347.
6. Voir plus haut, p.299.
7. Jacques CHASTENET, op. cit., t.4, pp.62-63.
8. Madeleine REBÉRIOUX, op. cit., p.104.
9. Paul M. BOUJU et Henri DUBOIS, op. cit., pp.64-67.
10. Pierre RENOUVIN, op. cit., t.VI(2), p.322.
11. Michel MOURRE, « Portugal », op. cit..
12. *Le Figaro* du 19 septembre 1914.
13. Robert BESSÈDE, *La Crise de la conscience catholique dans la littérature et la pensée française à la fin du XIXe siècle*, Klincksieck, 1975, pp.511-512.
14. Henri ARVON, *L'anarchisme*, P.U.F, 1951, pp.55-62.
15. Richard GRIFFITHS, op. cit., p.55.
16. Jacques LOVIE & André PALLUEL-GUILLARD, *L'Épisode napoléonien, aspects extérieurs*, Seuil, collection Points, 1972, p.52.
17. Voir plus haut, p.219.
18. Maurice AGULHON, op. cit., pp.73,86,139; Richard GRIFFITHS, op. cit., p.66; Romain ROLLAND, *Jean Christophe*, « La Foire sur la Place », op. cit., t.2, p.205; Gerd KRUMEICH, op. cit., pp.127-244.
19. Gerd GRUMEICH, op. cit., pp.211-216, 218-224.
20. Sur Charles Loyson, prêtre moderniste excommunié pour s'être révolté contre l'autorité romaine, marié en 1872, voir Albert FEUILLERAT, op. cit., p.303; Robert BESSÈDE, op. cit., p.73.

21. Charles PEGUY, *Jeanne d'Arc*, drame en trois pièces, Librairie de la *Revue socialiste*, 1897; *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, *Cahiers de la Quinzaine*, XI,6, 16 janvier 1910.
22. Marie-Claire BANCQUART, introduction du tome 3 des *Œuvres* d'Anatole FRANCE, Gallimard, bibliothèque de la Pléiade, 1991, pp.LVIII-LXVI.
23. « Jeanne d'Arc », Laffont-Bompiani, *Dictionnaire des Œuvres*, 1954, réédition Laffont, collection Bouquins, 1980, t.4; Henri GUILLEMIN, *Jeanne dite « Jeanne d'Arc »*, Gallimard, 1970; Régine PERNOUD et Marie-Véronique CLIN, *Jeanne d'Arc*, Fayard, collection Pluriel, 1986, pp.348-360; sur l'évolution du mythe du XIXe au XXe siècle, Françoise et Paul GERBOD, *Introduction à la vie littéraire au XXe siècle*, op. cit., pp.121-122.
24. Maurice AGULHON, op. cit., p.184.
25. Philippe BERNARD, op. cit., p.65.
26. Adrien DANSETTE, op. cit., p.388.

Chapitre 6 et conclusion

1. Christophe CHARLE, « Le champ de la production littéraire », *Histoire de l'édition française*, t.3, Promodis, 1985.
2. Léon BLOY, *Œuvres*, op. cit., XII,54,115; XIII,120.
3. Ibidem, XIII,120. Jean SOUET, *Léon Bloy: une stratégie à rebours*, mémoire de maîtrise dactylographié de l'Université d'Orléans, sous la direction de M. Géraldi LEROY, 1987, pp.5-6.
4. *L'Écho de Paris*, 24 mai 1908.
5. Jacques CHASTENET, op. cit., t.1, pp.117-118; Adrien DANSETTE, op. cit., p.348-349.
6. Adrien DANSETTE, op. cit., p.342.
7. Romain ROLLAND, op. cit., t.2, p.204.
8. Voir plus haut, p.264.
9. Stéphane RIALS, op. cit., p.114.
10. Bernard SARRAZIN, « Le rire et l'exégète des lieux communs. Entre le charivari médiéval et le carnaval anarchiste », *Cahiers de recherches de science des textes et de documents de Paris VII*, n°10-11, automne 1982.
11. Bernard SARRAZIN, *La Bible en éclats*, op. cit., p.139 et s.
12. Michel WINOCK, *Histoire de l'extrême droite en France*, op. cit., pp.126-132.
13. Eugen WEBER, op. cit., pp.25-26, 29, 39.
14. Christophe PROCHASSON, in Michel WINOCK, op. cit., p.61.
15. Eugen WEBER, op. cit., pp.24-25, 52-53.
16. Ibidem, p.534.
17. Gérard FRANCOZ, « Léon Bloy et les droites françaises », *Bulletin de la Société des études bloyennes*, Nizet, n°7-8, janv.-avril 1990, pp.212-227.
18. Eugen WEBER, op. cit., pp.26-27.
19. Ibidem, pp.62-63.
20. Géraldi LEROY, op. cit., t.2, pp.798-806.

21. Pierre PIERRARD, op. cit., pp.215-228.
22. Rachel GOITEIN, « Léon Bloy et Bernard Lazare », in Pierre GLAUDES, *Léon Bloy au tournant du siècle*, op. cit., p.67; Nelly WILSON, op. cit., p.27.
23. Pierre ARROU, « Bloy et Péguy, esquisse d'un parallèle », *La Vie intellectuelle*, décembre 1946, pp.128-138.
24. Géraldi LEROY, op. cit., t.1, pp.476-477.
25. Charles PÉGUY, « De Jean Coste », op. cit., t.1, p.1013.
26. Pierre PIERRARD, op. cit., p.221.
27. Maurice BARDÈCHE, op. cit., pp.476-477.
28. P. J. YARROW, op. cit., p.145.
29. Arnould de LIEDEKERKE, *Talon rouge. Barbey d'Aurevilly: le dandy absolu*, la Table ronde, collection la petite Vermillon, 1993, p.246.
30. Michel WINOCK, *Nationalisme (...)*, op. cit., pp.11-28.

BIBLIOGRAPHIE

=====

L'édition la plus fiable et la plus complète des *Œuvres* de Léon Bloy est pour lors celle du *Mercur* de France en 15 volumes établie par Joseph BOLLERY et Jacques PETIT (1964-1975), malgré ses imperfections notées par Joseph ROYER, « La coquille et l'exégète » (in *L'Herne*, pp.111-117). Son index et sa bibliographie, ainsi que la bibliographie du volume XV, établis par Jacques PETIT en font l'outil de référence (la pagination renvoie à cette édition).

Il existe une autre édition, celle de la typographie Bernouard en 22 volumes (1947-1950) qui a rendu accessibles les *Lettres aux Montchal* (vol. IV-VI, 1947-1948) mais qui présente l'inconvénient d'être incomplète et d'un maniement compliqué en raison d'une division et d'un ordre arbitraires.

Pour la bibliographie des études bloyennes de plus en plus abondante et qu'il est impossible de donner ici dans son intégralité, on peut se référer à l'ouvrage de Giovanni DOTOLI, *Situation des études bloyennes*, Nizet, 1970, utile jusqu'en 1969 bien que perturbé de nombreuses coquilles, et à la bibliographie plus récente de Michel ARVEILLER, in *Léon Bloy*, Cahiers de L'Herne, dirigé par Michel ARVEILLER et Pierre GLAUDES, 1988, pp.470-493.

1. LIVRES ET BROCHURES DE LÉON BLOY (ordre chronologique de parution et références de l'édition du *Mercur* de France)

La Méduse Astruc (essai critique sur Barbey), 1875, IV,19-33.

Le Révélateur du Globe (exégèse historique et religieuse sur Colomb), 1884, I,17-252.

Propos d'un Entrepreneur de démolitions (recueil d'articles), 1884, II,13-163.

Le Pal (revue solitaire à la manière de *La Lanterne*), 1885, IV,35-102.

Le Désespéré (roman partiellement autobiographique), 1886, III.

Un Breton d'excommuniés (critique littéraire, éloge de Barbey, Hello, Verlaine), 1889, II,250-285).

Christophe Colomb devant les taureaux (exégèse suite), 1890, I,253-356.

La Chevalière de la mort (exégèse historique sur Marie-Antoinette), 1891, V,13-66 (composé en 1877).

Le Salut par les Juifs (pamphlet exégétique), 1892, IX, 17-77.

Sueur de Sang (recueil des contes militaires parus au *Gil Blas*), 1893, VI,13-190.

Léon Bloy devant les cochons (pamphlet de mise au point après l'affaire Tailhade), 1894, IV,117-149.

Histoires désobligeantes (recueil des contes cruels du *Gil Blas*), 1894, VI,191-336.

Ici on assassine les grands hommes (essai littéraire), 1895, II,286-305.

La Femme pauvre (roman mystique), 1897, VII.

Le Mendiant ingrat (1e partie du *Journal*, 1892-1895), 1898, XI,11-194.

Le Fils de Louis XVI (exégèse historique), 1900, V,81-166.

Je m'accuse (pamphlet contre Zola), 1900, IV,157-228.

Exégèse des lieux communs (1e série),1902, VIII,15-181.

Les Dernières Colonnes de l'Église (pamphlet catholique), 1903, IV,229-313.

Mon Journal, (Suite du *Journal*, 1896-1900), 1904, XI,195-363.

Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne (suite du *Journal*, 1900-1904), 1904, XII,1-223.

Belluaires et Porchers (recueil d'articles), 1905, II,163-379.

La Résurrection de Villiers de l'Isle-Adam (essai critique), 1906, IV,315-328.

Celle qui pleure (exégèse religieuse), 1908, X,111-259.

L'Invendable (suite du *Journal*, 1904-1907), 1909, XII,225-359.

Le Sang du Pauvre (exégèse religieuse et symbolique), 1909, IX,79-150.

Le Vieux de la Montagne (suite du *Journal*, 1907-1910), 1911, XIII,1-186.

Introduction à la Vie de Mélanie (exégèse religieuse sur l'apparition de La Salette), 1912, X,261-281.

L'Âme de Napoléon (exégèse historique),1912, V,267-341.

Exégèse des lieux communs (2e série), 1913, VIII,184-306.

Sur la tombe de Huysmans (recueil d'articles), 1913, IV,329-360.

Le Pèlerin de l'Absolu (Suite du *Journal*, 187-352), 1914, XIII,187-352.

Jeanne d'Arc et l'Allemagne (exégèse historique), 1915, IX,151-224.

Au Seuil de l'Apocalypse (suite du *Journal*, 1913-1915), 1916, XIV,1-184.

Méditations d'un Solitaire en 1916, 1917, IX,225-287.

Constantinople et Byzance (exégèse historique), 1917, V,167-265.

Dans les ténèbres (méditations), 1918 (posthume), IX,289-340.

La Porte des Humbles (Suite et fin du *Journal*, 1915-1917), 1920 (posthume), XIV,185-345.

Le Symbolisme de l'Apparition, 1925 (posthume), X,13-109 (mais écrit en 1879-80).

L'édition du *Journal inédit* de Léon Bloy par Michel MALICET, ainsi que celle de la *Correspondance*, du *Journal d'enfance* et du *Journal d'adolescence* par Michel ARVEILLER est annoncée.

2. ARTICLES DE LÉON BLOY LES PLUS MARQUANTS POUR NOTRE SUJET

(Références de l'édition du *Mercure de France* pour la reprise en volume)

1874 (15 janv.), à *L'Univers*, « La Légitimité » (sur Blanc de Saint-Bonnet), XV,19-27.

1874 (3 avril), à *L'Univers*, « La Réforme de l'enseignement secondaire » (sur le livre de Jules Simon), XV,28-32.

1874 (21 avril), à *L'Univers*, « Gaspard de Coligny », XV,33-37.

1874 (20 mai), à *L'Univers*, « Histoire de la Révolution française » (de Carlyle), XV,37-43.

1874 (23 juin), à *L'Univers*, « Erreurs et mensonges historiques » (sur les ouvrages de Charles Barthélemy et Léon Gautier), XV,43-49.

1874 (sept.), à *La Restauration*, « La Maison de France et la Maison Buloz », XV,59.

1882 (17 juin), au *Paris Journal*, « Christophe Colomb et la Fête nationale italienne », XV,136-141.

1883 (5 mai), *Le Chat Noir*, « Louis Veuillot » (fragment d'une étude donnée le 1er mai à *La Nouvelle Revue*, reprise en volume sous le titre « Les Obsèques de Caliban » dans *Propos d'un Entrepreneur de démolitions*, II,29-41).

1883 (1er sept.), *Le Chat Noir*, « À propos des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* de M.Renan » (repris dans *Propos d'un Entrepreneur de Démolitions* sous le titre « Configuration d'un savantasse »), II,42-45.

1884 (27 février), *Le Figaro*, « Un Savonarole de Nuremberg » (sur le Père Didon), II,111-115.

1884 (1er mars), *Le Chat Noir*, « L'Épée dans la boue » (sur *Le Colonel Ramollot* de Charles Leroy), II,116-118.

1884 (10 mars), *Le Figaro*, « L'héritier de Polyphème » (sur Paul Bert), XV,148-152.

1884 (22 mars), *Le Figaro*, « Massacre des innocents » (sur le *Manuel d'instruction laïque* d'Edgar Monteil), II,363-367.

1884 (19 avril), *Le Figaro*, « La Guerre des mercenaires » (sur la menace d'apocalypse sociale), XV,157-162.

1884 (2 mai), *Le Figaro*, « Les Cadets du suffrage universel », XV,163-166.

1885 (4 mars), *Le Pal*, n°1, « Causerie sur quelques charognes » (notamment Jules Vallès), IV,43-47.

1885 (23 mars), *Le Pal*, n°3, « La République des vaincus », IV,68-73.

1885 (2 avril), *Le Pal*, n°4, « Les larmes de Ferry », IV,89-90.

1885 (non paru), *Le Pal*, n°5, « Préliminaires de honte » (sur le Tonkin), IV,95-97.

1887 (février), écrit pour *Le Pal* et paru dans *La Jeune Belgique*, puis repris dans *Le Désespéré*, « L'Hermaphrodite prussien Albert Wolff », III,296-304.

1887 (19 juin), *L'Artiste*, « Un démolisseur de plus » (à propos de *Misères du sabre* de Lucien Descaves, et de Boulanger), XV,203-208.

1889 (14 janvier), au *Gil Blas*, « La Babel de fer » (sur la Tour Eiffel), II,197.

1888 (17 décembre), au *Gil Blas*, « Les Fanfares de la charité », II,368.

1890 (1er mai), *La Plume*, « Le Fumier des Lys » (sur Naundorff), V,67-72.

1891 (15 mars), *La Plume*, « Le Prince noir » (sur la mort du Prince impérial), V,72-80.

1891 (15 mai), *La Plume*, « Les Funérailles du Naturalisme », XV,232

(Édition critique par Pierre GLAUDES, Université Stendhal de Grenoble, Recherches et travaux, Hors série n°9, 1990).

1894 (13 avril), *Gil Blas*, « L'hallali du poète » (sur Laurent Tailhade), IV,128-132.

1903 (9 mai), *L'Assiette au beurre*, « Colonisons! », IX,118-121 (sous le titre « Jésus-Christ aux colonies ») et XII,166-168.

1903 (31 octobre), *L'Assiette au beurre*, « Trente ans d'assassinats » (sur la question d'Orient), XII,193-195.

1910 (20 avril), *La Flamme*, « Histoire du cochon qui voulait mourir de vieillesse » (écreintement de *La Barricade* de Paul Bourget), XIII,155-159.

1910 (20 mai), *La Flamme*, « L'Apothéose de l'Idiotie », repris dans le *Journal* de Léon Bloy sous le titre « Les Rois qui demandent une grenouille » (à propos du suffrage universel), XIII,164-169.

1914 (5 juillet), *L'Intransigeant*, « Un livre extraordinaire » (sur *Paris en feu!* d'Henri BARBOT, roman de l'expiation nationale).

Les articles du *Chat Noir* notamment sont accessibles dans les collections de périodiques de la Belle Époque du Centre Charles Péguy dirigé par Julie BERTRAND-SABIANI, rue du Tabour, à Orléans.

3. ÉTUDES SUR LÉON BLOY

(L'abondance des publications sur Léon Bloy amène à se limiter à un choix sélectif des ouvrages qui fournissent un éclairage utile pour notre sujet).

ARROU Pierre, *Les Logis de Léon Bloy*, Crès, 1931, repris dans CLB, 3e année, numéros 1,2,4,5,6 et 6e année, n°3.

Léon Bloy, Cahier de L'Herne, dirigé par Michel ARVEILLER et Pierre GLAUDES, n°55, 1988.

Léon Bloy, dossier dirigé par Michel AUBRY, les Dossiers H, L'Âge d'Homme, 1990.

BARDÈCHE Maurice, *Léon Bloy*, La Table ronde, 1989.

BÉGUIN Albert, *Léon Bloy, mystique de la douleur*, Labergerie, 1948.

BOLLERY Joseph, *Léon Bloy, essai de biographie en 3 volumes: Origines, jeunesse et formation (1846-1882)*, t.1, Albin Michel, 1947; *Ses Débuts littéraires du Chat Noir au Mendiant ingrat (1882-1892)*, t.2, 1949; *Sa Maturité, sa mort du Mendiant ingrat à la Porte des Humbles (1892-1917)*, t.3, 1954.

Cahiers Léon Bloy, sous la direction de Joseph BOLLERY, La Rochelle, 1924-1939, 1952, réimpression Slatkine, 3 vol., 1973. (Références notées CLB)

COLLEYE Hubert, *L'Âme de Léon Bloy*, Desclée de Brouwer, 1930.

DEREU Mireille, article sur Léon Bloy in *Dictionnaire des littératures de langue française*, Bordas, 1987.

DEREU Mireille, *Le Style de Léon Bloy: une figuration rhétorique de la dysphorie*, thèse de Doctorat de l'Université de Nancy II, 1986.

FUMET Stanislas, *Mission de Léon Bloy*, Desclée de Brouwer, 1935.

GLAUDES Pierre, « Léon Bloy et la crise du symbolique (l'Argent, le Père et la Langue dans *Le Désespéré*) », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, (RHLF), janv.-fév. 1987.

GLAUDES Pierre, « Léon Bloy, l'enragé volontaire », in *Magazine littéraire*, n°288, mai 1991.

GLAUDES Pierre et MALICET Michel (textes réunis par), *Léon Bloy et la guerre de 70 (autour de Sueur de sang)*, *Revue des Lettres Modernes*, Minard, 1989.

GLAUDES Pierre (textes réunis et présentés par), *Léon Bloy au tournant du siècle*, Presses Universitaires du Mirail-Toulouse, Cribles, 1992.

HAGER Ruth, *Léon Bloy et l'évolution du conte cruel: ses Histoires désobligeantes*, Klincksieck, 1967.

JUIN Hubert, *Écrivains de l'avant-siècle*, Seghers, 1972.

LORY Marie-Joseph, *Léon Bloy et son époque*, 1944

Cahiers Léon Bloy, nouvelle série, n°1, dirigé par Dominique MILLET et Michel ARVEILLER, Nizet, 1991.

PETIT Jacques, *Léon Bloy devant Dieu*, Desclée de Brouwer, 1966.

SARRAZIN Bernard, *La Bible en éclats: l'imagination scripturaire de Léon Bloy*, Desclée, collection Théorème, 1977.

SEILLÈRE Ernest, *Léon Bloy, psychologie d'une mystique*, édition de la *Nouvelle Revue critique*, 1936.

VIER Jacques, *Léon Bloy ou le pont sur l'abîme*, Téqui, 1986.

4. SUR LE CONTEXTE HISTORIQUE, POLITIQUE ET SOCIAL

AGULHON Maurice, *La République de 1880 à nos jours*, Hachette, 1990.

ARVON Henri, *L'anarchisme*, P.U.F, 1951.

AZÉMA Jean-Pierre et WINOCK Michel, *La Troisième République*, Calmann-Lévy, 1970, 1976, réédition collection Pluriel, 1990.

BELLANGER Claude, GODECHOT Jacques, GUIRAL Pierre, TERROU Fernand, *Histoire générale de la presse*, t.2 (1815-1871) et t.3 (1871-1940), P.U.F., 1972.

BONNEFOUS Georges, *Histoire politique de la IIIe République*, 2 vol., P.U.F, 1956.

BOUJU Paul M. et DUBOIS Henri, *La IIIe République*, PUF, 1952.

BERNARD Philippe, *La Fin d'un monde (1914-1929)*, Seuil, collection Points, 1975.

BIRNBAUM Pierre (s.d.), *La France de l'affaire Dreyfus*, NRF Gallimard, bibliothèque des Histoires, 1994.

BREDIN Jean-Denis, *L'Affaire*, nouvelle édition refondue, Fayard/Julliard, 1993.

CARON François, *La France des patriotes de 1851 à 1918*, dans *l'Histoire de France* sous la direction de Jean FAVIER, Fayard 1985, rééd. Livre de poche, collection Références, 1993.

CARON Jeanne, *Le Sillon et la démocratie chrétienne*, Plon, 1966.

CHASTENET Jacques, *La France de M. Fallières, une époque pathétique*, Fayard, 1949.

CHASTENET Jacques, *Histoire de la Troisième République*, 4 vol.: *L'Enfance de la Troisième* (1870-1879), t.1, Hachette, 1952; *La République des républicains* (1879-1893), t.2, 1954; *La République triomphante* (1893-1906), t.3, 1955; *Jours inquiets et jours sanglants* (1906-1918), t.4, 1955.

CLENET Louis-Marie, *La Contre-révolution*, P.U.F, 1992.

DANSETTE Adrien, *Histoire des Présidents de la République*, Amiot-Dumont, 1953.

DIGEON Claude, *La Crise allemande de la pensée française*, P.U.F., 1959.

GIRARDET Raoul, *Le Nationalisme français (1871-1914)*, Colin 1966, réédition Seuil, collection Points, 1983.

GIRARDET Raoul, *L'idée coloniale en France*, la Table Ronde, 1972, réédition Hachette, collection Pluriel, 1990.

GUIRAL Pierre, *La société française (1815-1914) vue par les romanciers*, Colin, 1969.

L'Histoire, L'affaire Dreyfus, vérités et mensonges, spécial, n°173, janvier 1994.

MAITRON Jean, *Le mouvement anarchiste en France*, t.1, Maspéro 1975, réédition Gallimard, collection Tel, 1992.

MAYEUR Jean-Marie, *Cent ans d'esprit républicain*, in *Histoire du peuple français*, t.5, Nouvelle Librairie de France, 1965.

MAYEUR Jean-Marie, *Les débuts de la IIIe République (1871-1898)*, Seuil, collection Points, 1973.

MAYEUR Jean-Marie, *Un prêtre démocrate, l'abbé Lemire (1863-1928)*, Castermann, 1968.

MAYEUR Jean-Marie, *La vie politique sous la IIIe République*, Seuil, collection Points, 1984.

REBÉRIOUX Madeleine, *La République radicale? (1898-1914)*, Seuil, collection Points, 1973.

RENOUVIN Pierre, *Histoire des relations internationales*, tome VI(2), *Le XIXe siècle, L'apogée de l'Europe, de 1871 à 1914*, Hachette, 1955 ; tome VII(1), *Les Crises du XXe siècle, de 1914 à 1929*, Hachette, 1957.

RIALS Stéphane, *Le Légitimisme*, P.U.F., 1983.

RICHARD François, *Les anarchistes de droite*, P.U.F., 1991.

ROSANVALLON Pierre, *Le sacre du citoyen: histoire du suffrage universel en France*, Gallimard, 1992.

TOUCHARD Jean, *Histoire des idées politiques*, en deux volumes: *Des origines au XVIIIe siècle*, P.U.F, collection Thémis, t.1, 1959; *Du XVIIIe siècle à nos jours*, t.2, 1958.

WEBER Eugen, *L'Action française*, traduit de l'anglais par Michel Chrestien, Stock, 1962, rééd. Fayard, collection Pluriel, 1985.

WINOCK Michel, *La Fièvre hexagonale: les grandes crises politiques de 1871 à 1968*, Calmann-Lévy, 1986, réédition Seuil, collection Points, 1987.

WINOCK Michel (sous la direction de), *Histoire de l'extrême droite en France*, collection XXe siècle, Seuil, 1993.

WINOCK Michel, *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Seuil, collection Points, 1990.

5. CONTEXTE CULTUREL ET RELIGIEUX

AMBRIÈRE Madeleine (sous la direction de), *Précis de littérature française du XIXe siècle*, P.U.F., 1990.

BEAUMARCHAIS Jean-Pierre de, COUTY Daniel et REY Alain (sous la direction de), *Dictionnaire des littératures de langue française*, 4 vol., Bordas, 1987.

BESSÈDE Robert, *La Crise de la conscience catholique dans la littérature et la pensée françaises à la fin du XIXe siècle*, Klincksieck, 1975

CHOLVY Gérard et HILAIRE Yves-Marie, *Histoire religieuse de la France contemporaine*, tome 2, 1880-1930, Privat, 1985.

CORSETTI Jean-Paul, « Apocalypse? » in *Europe, Littérature d'une fin de siècle*, n°751/752, nov.-déc. 1991.

DANSETTE Adrien, *Histoire religieuse de la France contemporaine*, Flammarion, 1965

DECAUDIN Michel et LEUWERS Daniel, *De Zola à Apollinaire, Littérature française*, t.8, Arthaud, 1986.

DUROSELLE Jean-Baptiste et MAYEUR Jean-Marie, *Histoire du catholicisme*, P.U.F, 1990.

GERBOD Françoise et Paul, *Introduction à la vie littéraire du XXe siècle*, Bordas, 1986.

GRIFFITHS Richard, *Révolution à rebours, le renouveau catholique dans la littérature en France de 1870 à 1914*, Desclée de Brouwer, 1971.

GUILLEMIN Henri, *Jeanne dite Jeanne d'Arc*, Gallimard, 1970.

KRUMEICH Gerd, *Jeanne d'Arc à travers l'Histoire*, 1989, traduit de l'allemand par Josie Mély, Marie-Hélène Pateau et Lisette Rosenfeld, Albin Michel, avec le concours du CNL, 1993.

LE GOFF Jacques et RÉMOND René (s.d.), *Histoire de la France religieuse: Du Roi très chrétien à la laïcité républicaine*, t.3, dirigé par Philippe JOUTARD, Seuil 1991; *Société sécularisée et renouveau religieux*, t.4, dirigé par René REMOND, Seuil 1992.

Les Écrivains et l'affaire Dreyfus, actes du colloque organisé par l'Université d'Orléans et le Centre Péguy, les 29-30-31 octobre 1981, textes réunis par Géraldi LEROY, P.U.F, collection Université d'Orléans, 1983.

MAYEUR Jean-Marie, *Des partis catholiques à la démocratie chrétienne*, Colin, 1980.

MAYEUR Jean-Marie, *La Séparation des Églises et de l'État*, les Éditions ouvrières, 1990.

OZOUF Mona, *L'École, l'Église et la République 1871-1914*, Colin, collection Kiosque, 1963, réédition, Seuil, collection Points, 1992.

PIERRARD Pierre, *Juifs et catholiques français*, Fayard, 1970.

PIERRARD Pierre, *Les Papes et la France*, Fayard, 1981.

POLIAKOV Léon, *Histoire de l'antisémitisme*, t.2, Calmann-Lévy, 1981.

POULAT Émile, *Intégrisme et catholicisme intégral. Un réseau secret international antimoderniste: la Sapinière (1909-1921)*, Castermann, 1969.

RÉMOND René, *L'anticléricalisme en France de 1815 à nos jours*, Fayard, 1976.

SORLIN Pierre, *La Croix et les Juifs*, Grasset, 1967.

6. POUR UNE ÉTUDE COMPARATIVE

ARROU Pierre, « Bloy et Péguy, esquisse d'un parallèle », *La Vie intellectuelle*, déc. 1946.

BANCQUART Marie-Claire, *Anatole France, un sceptique passionné*, Calmann-Lévy, 1984.

BARBEY D'AUREVILLY, *Œuvres romanesques*, édition établie par Jacques PETIT, t. 1 & 2, Gallimard, bibliothèque de la Pléiade, 1964-1966.

CLAUDEL Paul, *Introduction au Livre de Ruth*, Desclée de Brouwer, 1938, Gallimard, 1952.

DAUDET Léon, *Souvenirs et polémiques*, édition établie par Bernard OUDIN, Laffont-Bouquins, 1992.

DAUPHINÉ Claude, *Rachilde*, Mercure de France, 1991.

DELAISEMENT Gérard, *Maupassant, l'homme, l'œuvre, le critique*, CNDP, CRDP d'Orléans-Tours, 2 vol. , 1984.

DRUMONT Édouard, *La France juive, essai d'histoire contemporaine*, Marpon et Flammarion, sans date (1886).

FEUILLERAT Albert, *Paul Bourget, histoire d'un esprit sous la IIIe République*, Plon, 1937.

FLOOD Christopher, *Pensée politique et imagination historique dans l'œuvre de Paul Claudel*, Annales littéraires de l'Université de Besançon, Les Belles Lettres, 1991.

GUYON Bernard, *La Pensée politique et sociale de Balzac*, Colin, 1967.

HELLO Ernest, *Paroles de Dieu*, 1877, texte présenté par François ANGELIER, Jérôme MILLON, 1992.

LANOUX Armand, *Bonjour Monsieur Zola*, Grasset & Fasquelle, 1978.

LE ROUGE Gustave, *Verlainiens et décadents*, 1928, réédition Julliard, 1993.

LEROY Géraldi, *Les idées politiques et sociales de Charles Péguy*, thèse présentée devant l'Université de Paris III le 1 avril 1977, Service de reproduction des thèses, Université de Lille III, 2 vol., 1980.

LEROY Géraldi, *Péguy entre l'ordre et la Révolution*, Presse de la fondation nationale des sciences politiques, 1981.

LIEDEKERKE (Arnould de), *Talon rouge. Barbey d'Aurevilly: le dandy absolu*, La Table Ronde, collection la petite Vermillon, 1993.

Magazine littéraire, Les Enragés de la Belle Époque, n°288, mai 1991.

MAISTRE Joseph de, *Considérations sur la France et Du Pape*, in *Œuvres*, Slatkine Reprints, réimpression de l'édition de 1884, t.1 et t.2, dans le même volume, 1979.

NÉRY Alain, *Les idées politiques et sociales de Villiers de l'Isle-Adam*, Diffusion Université et Culture, 1984.

PÉGUY Charles, *Œuvres en prose complètes*, édition établie par Robert BURAC, bibliothèque de la Pléiade, t.1, 1987, t.2, 1988, t.3, 1992.

ROLLAND Romain, *Jean Christophe*, « La Foire sur la place », Albin Michel, 1931, réédition Livre de Poche, 1967.

VALLÈS Jules, *Œuvres*, édition établie par Roger BELLET, Gallimard, bibliothèque de la Pléiade, t.1, 1975, t.2, 1990.

VEUILLOT Louis, *Les Libres Penseurs*, Lecoffre et Cie, 1860.

VEUILLOT Louis, *Les Odeurs de Paris*, Palmé, 1867.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, *Œuvres complètes*, édition établie par Alan RAITT et Pierre-Georges CASTEX, avec la collaboration de Jean-Marie BELLEFROID, Gallimard, bibliothèque de la Pléiade, t.1 & 2, 1986.

WILSON Nelly, *Bernard-Lazare*, publié avec le concours du CNRS et du CNL, traduit de l'anglais par Christiane et Douglas GALLAGHER, Albin Michel, collection Présences du Judaïsme, 1985 (1978 pour l'édition anglaise).

WINOCK Michel, *Édouard Drumont et Cie*, Seuil, 1982.

YARROW Philip John, *La Pensée politique et religieuse de Barbey d'Aurevilly*, Droz et Minard, 1961.

ZOLA (Émile), *J'Accuse...! La Vérité en marche*, présentation de Henri GUILLEMIN, postface de Jean-Denis BREDIN, éditions Complexe, 1988.

7. ARTICLES ABORDANT UN ASPECT DU SUJET

ARVEILLER Michel, « 1867-1868: la révolte de Léon Bloy; Léon Bloy et Jules Vallès, deux frères ennemis? » (avec les deux premiers articles inédits de Léon Bloy, 1867), CLB, nlle série, n°1, pp.224-460.

ARVEILLER Michel, « Comment les contemporains ont accueilli Léon Bloy; la presse catholique, une porte à peine entrebâillée, Léon Bloy à *L'Univers* », *Bulletin de la Société des études bloyennes*, Nizet, n°3-4, pp.52-59 et n°6 pp.69-91.

ARVEILLER Michel, « Une rencontre sans lendemain: Léon Bloy et Georges de Cadoudal », *Bulletin de la Société des études bloyennes*, Nizet, n°6, oct.1989, pp.9-58.

FRANCOZ Gérard, « Léon Bloy et les droites françaises », *Bulletin de la Société des études bloyennes*, Nizet, n°7-8, janv.-avril 1990, pp.212-227.

GRIFFITHS Richard, « Quelqu'un qui ne sentait pas bon fit son entrée », *L'Herne*, 1988, pp.241-250.

GROS Édouard, « Léon Bloy et la question Louis XVII », CLB, 3e année, n°2, pp.48-57.

MILLET-GÉRARD Dominique, « Barbey d'Aurevilly et Léon Bloy lecteurs de Donoso-Cortès », CLB, nlle série, n°1, pp.461-480.

ROCAL Georges, « Léon Bloy et la politique », CLB, 10e année, n°6, pp.126-142.

SARRAZIN Bernard, « Le rire et l'exégète des lieux communs. Entre le charivari médiéval et l'imagerie anarchiste », *Cahiers de recherches de science des textes et de documents de Paris VII*, n°10-11, automne 1982.

VIER Jacques, « Le consolateur des riches: Léon Bloy et Paul Bourget », in CLB, nlle série, n°1, Nizet, 1991, pp.481-491 et « Les yeux bleus de la monarchie française: Léon Bloy et le Roi de France », *ibid.*, pp.631-638.

TABLE DES MATIÈRES

=====

AVANT-PROPOS	2
PREMIÈRE PARTIE: Les débuts (1846-1882)	5
CHAPITRE 1 De Périgueux à Paris	5
Les origines	5
Les parents	6
La rupture scolaire (1860)	11
Rêves de grandeur et de gloire	16
Communard d'avant la Commune (1864-1867)	17
Rencontre de Barbey et conversion	22
CHAPITRE 2 Maîtres spirituels	25
Barbey d'Aurevilly	26
La guerre	32
La Commune	34
Les Prophètes du passé	36
Louis de Bonald	37
Lamennais	38
Donoso-Cortès	38
Joseph de Maistre	40
Blanc de Saint-Bonnet	44
Textes religieux	51
Bossuet et Balzac	53
Bloy en 1872-1873	54

CHAPITRE 3 Entrée dans le journalisme (1873-1874)	57
Bref passage aux Cercles ouvriers (1873)	57
<i>L'Univers</i> de Louis Veillot en 1874	58
Défense de l'Ancien Régime et Contre-Révolution	63
Contre la République	71
Bilan de 1874	75
CHAPITRE 4 Le temps de crise (1874-1882)	78
Admiration des maîtres	81
Contre l'héritage révolutionnaire et la Commune	85
Patriotisme	92
La société frappée à mort	93
Mort de la monarchie	97
Préférence théocratique	102
Nouvelle influence: Tardif de Moidrey et La Salette	104
DEUXIÈME PARTIE L'Édification de l'absolu (1882-1897)	109
CHAPITRE 1 Les grands éreintements (1882-1887)	109
L'empalement bloyen: ses sources maistriennes	113
Les éreintés: de Veillot à Hugo, Vallès et Zola	114
Contre l'anticléricalisme	118
Radicalisation du discours antirépublicain	124
Menace populaire: antisocialisme et antisyndicalisme	132
Désir d'ordre et d'un pouvoir fort	135
Pour une politique nationale musclée	136
Hésitation de l'absolu: la tentation conservatrice	140
Le regain légitimiste	142
Refus du boulangisme	145
Glissement vers le mythe	147
La vision sociale l'époque du <i>Désespéré</i>	149

CHAPITRE 2 Du <i>Désespéré</i> au <i>Salut par les Juifs</i> (1887-1892)	158
L'art du paradoxe	163
Monarchisme?	166
Nationalisme et providentialisme	169
Bloy et Drumont	178
CHAPITRE 3 Face à l'anarchisme (1892-1894)	192
Renan, Bourget, Barrès ou le culte du rien	194
Anarchisme?	196
<i>Sueur de Sang</i> , une Revanche symbolique?	203
Patriotisme et radicalisation de la vision sociale	209
CHAPITRE 4 Dernière pierre à l'absolu	212
Une certaine idée de la France	213
Naundorff ?	216
Théocratie absolue	219
Vision sociale à l'époque de <i>La Femme pauvre</i>	226
TROISIÈME PARTIE Classicisme bloyen (1898-1917) (de l'affaire Dreyfus la Grande Guerre)	232
CHAPITRE 1 Bloy, l'Affaire et la question juive	232
Premières réactions à l'Affaire	234
L'affaire Dreyfus au Danemark	236
L'Affaire au retour en France	244
Le débat de l'antisémitisme	245

CHAPITRE 2	Hostilité à la République	250
	La République illégitime	255
	Haine de la démocratie	259
	Lutte contre l'anticléricalisme	264
	Contre Léon XIII et contre le Ralliement	274
	Contre Albert de Mun	279
	Contre Marc Sangnier et le Sillon	281
	Théocratie toujours: le bon Pie X	285
	Nuances: la question du vote	287
	Poincaré: un Président toléré	288
CHAPITRE 3	Repli entre l'ordre et l'anarchie	290
	Radicalisation du discours antibourgeois	290
	Les ouvriers	298
	Le paysan	303
	Le complexe aristocratique	307
	Société et contre-société	310
	Désir d'ordre, tentation de l'anarchisme	316
CHAPITRE 4	Le nationalisme bloyen	327
	Le séjour au Danemark	328
	La colonisation	330
	Vision de l'étranger	336
	Anglophobie	341
	Germanophobie	345
	La marche la guerre	347
	La Grande Guerre	349
	La théocratie au service du nationalisme	355

CHAPITRE 5	La politique mythique	360
	Le recours apocalyptique	361
	La venue providentielle pour un retour l'ordre	371
	Une solution provisoire: la politique des chefs	382
	Nostalgie de la monarchie	385
CHAPITRE 6	Pour une conclusion	389
	Influences : l'ingratitude	389
	Réfutation de la politique ou politique de la réfutation	391
BILAN		398
	Itinéraire	398
	Une rhétorique du paradoxe:	
	Bloy, Maurras, Péguy, Bourget	399
	Une pensée politique malgré le rejet de la politique	406
NOTES		409
	Avant-propos	409
PREMIÈRE PARTIE		410
	Chapitre 1	410
	Chapitre 2	414
	Chapitre 3	419
	Chapitre 4	422

DEUXIÈME PARTIE	427
Chapitre 1	427
Chapitre 2	433
Chapitre 3	437
Chapitre 4	440
TROISIÈME PARTIE	442
Chapitre 1	442
Chapitre 2	444
Chapitre 3	449
Chapitre 4	452
Chapitre 5	455
Chapitre 6 et bilan	457
BIBLIOGRAPHIE	459
TABLE DES MATIÈRES	472